N° 371 — Tome C 1er Décembre 1912

MERCVRE DE FRANCE

Vingt-troisième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY,
GEORGES BOHN, JEAN BOUCHOT, R. DE BURY, HENRY-D. DAVRAY,
GEORGES DUHAMEL, GEORGES EEKHOUD, ERNEST GAUBERT,
JULES DE GAULTIER, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, HENRY JAMES (AUGUSTE MONOD *trad.*),
GUSTAVE KAHN, PAUL LOUIS, CHARLES MERKI, STUART MERRILL,
GEORGES PALANTE, RACHILDE, MARCEL ROBIN,
ANDRÉ ROUVEYRE, FRITZ-R. VANDERPYE et GUY-CHARLES CROS.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXII

SOMMAIRE

—

N° 371. — 1er DÉCEMBRE 1912

Ernest Gaubert	*Louis Bertrand*	449
Stuart Merrill	*Il pleut sur la ville*, poésie	468
André Rouveyre	*Visages : CII. Louis de Fourcaud*	471
Paul Louis	*Réflexions sur la Crise Balkanique*	472
Jules de Gaultier	*Le Génie de Flaubert* (fin)	490
Fritz-R. Vanderpyl et Guy-Charles Cros	*Réflexions sur les dernières tendances picturales*	527
Jean Bouchot	*L'Ecole Nationale aérostatique de Meudon sous la Première République*	542
Henry James (Auguste Monod *trad.*)	*La Conquête de Londres*, roman (VI-X, fin)	549

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : XIXe Lettre à l'Amazone*	594
Georges Duhamel	*Les Poèmes*	596
Rachilde	*Les Romans*	601
Jean de Gourmont	*Littérature*	606
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	611
Georges Palante	*Philosophie*	618
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	623
Charles Merki	*Archéologie. Voyages*	627
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	633
R. de Bury	*Les Journaux*	642
Gustave Kahn	*Art*	646
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	649
Henri Albert	*Lettres allemandes*	652
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	657
Marcel Robin	*Lettres espagnoles*	661
Mercure	*Publications récentes*	665
—	*Echos*	668

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 1er pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

Eugène FASQUELLE, éditeur, 11, rue de Grenelle, PARIS (VII^e)

DERNIÈRES PUBLICATIONS

à 3 fr. 50 le volume in-18 jésus

ARCEL BATILLIAT — LA LIBERTÉ

MILE BERGERAT — SOUVENIRS D'UN ENFANT DE PARIS
3e volume : *La Vie Moderne — Le Voltaire — Le Nom (1879-1884).*

ENRY BERNSTEIN — THÉATRE (TOME I)
LE MARCHÉ — LA GRIFFE — LE DÉTOUR

LICIEN CHAMPSAUR — LA CARAVANE EN FOLIE

IERRE CUSTOT — TRAITS GALANTS ET AVENTURES
du Sieur PIERRE DEFLEURVILLE

ON DAUDET — LE LIT DE PROCUSTE

LFRED DUQUET — *GUERRE de 1870-71*
CHALONS ET BEAUMONT

DITH GAUTIER — LE ROMAN D'UN GRAND CHANTEUR
(Mario de Candia).

NDRÉ GEIGER — FORS L'HONNEUR !
Roman d'un Lieutenant de Vaisseau.

HARLES-HENRY HIRSCH — LE SANG DE PARIS

EAN MÉLIA — LE TRIOMPHE DE L'ARGENT

OSEPH REINACH — LA RÉFORME ÉLECTORALE

Envoi franco contre mandat ou timbres-poste

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI^e)

Viennent de paraître :

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE

DES

SCIENCES SOCIALES

Les Aspirations autonomistes en Europe, par MM. J. AULNEAU, F. DELAISI, Y.-M. GO BLET, R. HENRY, H. LICHTENBERGER, A. MALET, A. MARVAUD, Ad. REINACH, H. VIMARD. Préface de Ch. SEIGNOBOS. 1 vol. in-8, cartonné à l'anglaise..... 6

La question albanaise. — La nationalité serbo-croate. — L'autonomie irlandaise. — La question macédo nienne. — L'autonomie des îles grecques. — L'autonomie de l'Alsace-Lorraine. — La Finlande : défense d'une constitution protectrice d'une nationalité. — Le mouvement catalan.

Les Œuvres périscolaires, par MM. le Dr CALMETTE, le Dr P. GALLOI le Dr DE PRADEL, G. BERTHIER, Edoua PETIT, J. COUDIROLLE, le Dr P. RÉGNIER, le Dr CAYLA, L. BOUGIER, le Dr DOLÉRI le Dr Paul LEGENDRE, le Dr P. BOULLOCHE. 1 vol. in-8, cart. à l'anglaise..... 6

L'hygiène dans l'éducation. — L'hygiène intellectuelle, morale et physique des écoliers. — Collaborati des médecins et des éducateurs dans les écoles. Ses principes, sa mise en œuvre. — L'internat rural familial. — Les écoles de plein air. — Les colonies de vacances. — Nécessité de réduire le nombre des heu consacrées aux études pour pouvoir satisfaire aux exigences de l'éducation physique. — Modifications programmes d'enseignement. — Promenades et excursions scolaires. — Les terrains de jeu. — Les spo au point de vue de l'hygiène chez la femme et la jeune fille. — L'alimentation des écoliers. — Rôle l'école dans la lutte contre la tuberculose.

La Méthode positive dans l'Enseignement primaire secondaire, par MM. M. BERTHONNEAU, A. BIANCONI, H. BOURGIN, E. BRU KER, F. BRUNOT, G. DELOBEL, G. RUDLER, H. WEILL. 1 vol. in cart. à l'anglaise..... 6

Les sciences de la nature. — Les sciences humaines et l'histoire. — La philosophie. — La morale. La grammaire. — Les langues étrangères. — La littérature. — L'enseignement scientifique. — L'humanis positif.

Actualités :

La Question d'Orient depuis ses origines jusqu'à no jours. par M. E. DRIAULT. Cinquième édition, refondue. Préface de M. G. MONOD, de l'Insti 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque d'Histoire contemporaine* (*Récompensé par l'Institut*).. 7

Les Grands traités politiques. *Recueil des principaux textes diplomatiq depuis 1815 jusqu'à nos jours, avec des co mentaires et des notes,* par Pierre ALBIN. Préface de M. Maurice HERBETTE. Deuxième éditi revue et mise au courant. Un fort volume in-8 de la *Bibliothèque d'Histoire contemporaine*..... 10

Les Questions actuelles de politique étrangère e Europe. *La Politique anglaise. — La Politique allemande. — La Question d'Autriche-Hongr — La Question de Macédoine et les Balkans. — La Question russe,* par MM. F. CHA MES, A. LEROY-BEAULIEU, R. MILLET, A. RIBOT, A. VANDAL, R. DE CA R. HENRY, G. LOUIS-JARAY, R. PINON, A. TARDIEU. Nouvelle édition. Un fort vol. in avec 5 cartes hors texte..... 3 fr.

La Turquie et l'Hellénisme contemporain, par V. BÉRAR Un vol. in-16 de *Bibliothèque d'Histoire contemporaine*, 6e édition (*Couronné par l'Académie française*)..... 3 fr.

Histoire de l'Empire ottoman jusqu'à la Révolution d 1909, par COLLAS et DRIAULT. Un vol. in-32 de la *Bibliothèque utile*..... 0 fr.

La Race slave. *Statistique, démographie, anthropologie,* par L. NIEDERLE, professeu l'Université de Prague. Traduit du tchèque et précédé d'une préface par L. L GER, de l'Institut. Un vol. in-16 de la *Nouvelle Collection scientifique*, avec carte en couleurs texte..... 3 fr.

Librairie RENOUARD, Henri LAURENS, Éditeur, 6, rue de Tournon,
(PARIS, 6e)

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

Anthologies Illustrées

DES PROVINCES FRANÇAISES

Collection de volumes in-8 (25 × 17,5) avec 120 gravures. Brochés : 5 fr., reliés : 6 fr.

Nouveautés :

LA BOURGOGNE

PAR

Joseph CALMETTE et Henri DROUOT

132 gravures

LA TOURAINE

PAR

Henri GUERLIN, 109 gravures

L'AUVERGNE

PAR

Louis BRÉHIER, 123 gravures

MUSÉES & COLLECTIONS DE FRANCE

Collections de volumes in-8 illustrés. Brochés. **10** *fr.; Reliés.* **13** *fr.*

NOUVEAUTÉS :

LE MUSÉE DU LUXEMBOURG

(LES PEINTURES)

Par Léonce BÉNÉDITE, 389 reproductions

LE MUSÉE DE LYON

(LES PEINTURES)

Par Paul DISSARD, 354 reproductions

PARUS :

LE MUSÉE DE TOURS

PAR

Paul VITRY, 122 reproductions

LE MUSÉE DE GRENOBLE

PAR

Le Général de BEYLIÉ, 388 reproductions

Gustave **LOISEL**, Docteur ès Sciences, Docteur en médecine

Histoire des Ménageries

DE L'ANTIQUITÉ A NOS JOURS

vol. illustrés ensemble de 60 planches en phototypie. Brochés..... **36** *fr.*

Société des Études historiques
Prix Raymond

Louis **GILLET**

HISTOIRE ARTISTIQUE DES ORDRES MENDIANTS

Étude sur l'Art religieux en Europe du XIIIe au XVIIe siècle

vol. in-8 avec 12 planches en phototypie. Brochés..... **9** *fr.*

GOUTHIÈRE, SA VIE, SON ŒUVRE

Par **Jacques ROBIQUET**, diplômé de l'École du Louvre

vol. in-4 avec 28 planches en phototypie. Broché..... **25** *fr.*

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT-POSTE

LES MARGES

Gazette littéraire fondée en 1903, par M. Eugène MONTFORT

Parmi les nombreuses revues qu'on appelle « revues indépendantes » parce qu'elles s'attachent à juger les œuvres sans tenir compte de la situation des auteurs et du bruit qu'ils ont fait dans le monde, il n'en est peut-être pas de plus vraiment indépendante que *Les Marges*. (Michel Puy : *La Vie.*)

Des revues qui puissent servir de guide fidèle, sûr, clair, français ? Le nombre n'en est pas grand, mais l'on ne peut nier que *Les Marges* n'en soient une. (Henri Martineau : *Le Divan.*)

Dans *Les Marges*, actuellement, M. Marc Lafargue traite la poésie et M. Georges Le Cardonnel le roman. M. Puy la peinture. M. Eugène Montfort donne une chronique sur quelque sujet de littérature récente ou moderne, M. Marcel Coulon ses Réflexions et M. Toulet des poèmes et des articles.

Précédemment M. Vuillermoz y a publié une série d'articles sur la Musique, M. Louis Rouart une série sur les Beaux-Arts, M. Jean Viollis une série sur les Romanciers, M. Sée une série sur le Théâtre et M. Apollinaire une série sur les Contemporains pittoresques.

Dans chaque numéro des *Marges*, on lit encore soit une nouvelle, soit une suite de poèmes dus à l'un des meilleurs poètes nouveaux. On trouve aussi des curiosités littéraires, des anecdotes et des bons mots.

C'est dans *Les Marges* qu'a paru le Carnet de Flaubert en Egypte, dont la traduction a été interdite en Allemagne.

Les Marges paraissent sept fois dans l'année.

Abonnement d'un an : France : **6** francs. — Etranger : **7** francs.

Le n° : **95** centimes.

Les Marges : 5, rue Chaptal, Paris (IXe)

Certa igitur cum illo qui a te

All orders to be sent to

Librairie Universitaire

J. GAMBER

7, rue Danton, Paris (France).

Librairie CHAMPION, 5, quai Malaquais. Tél. 828-20

CHARLES MAURRAS

ANTHINEA

D'ATHÈNES A FLORENCE

LE VOYAGE D'ATHÈNES
UNE VILLE GRECQUE ET FRANÇAISE
FIGURES DE CORSE. — LE MUSÉE DES PASSIONS HUMAINES DE FLORENCE
LE GÉNIE TOSCAN
LE RETOUR ET LE FOYER, NOTES DE PROVENCE

NOUVELLE ÉDITION

Beau volume in-8 carré..... 3 50

Du même auteur : *Trois Idées Politiques, Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve*
In-16 carré..... 2 00

ÉMILE HENRIOT

A QUOI RÊVENT LES JEUNES GENS

(ENQUÊTE SUR LA JEUNESSE LITTÉRAIRE)

TABLE DES MATIÈRES

LA GAUCHE. — I. LE NÉO-SYMBOLISME. M. *Jean Royère.* — II. LES LOUPS. M. *Belval-Delahaye.* — III. L'ÉCOLE PAROXYSTE ET SES DÉRIVÉS. M. *Nicolas Beauduin.* — IV. L'UNANIMISME ET SES ALENTOURS. MM. *Jules Romains, Georges Duhamel, P.-J. Jouve.* — V. LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE. M. *Jacques Copeau.*
LA DROITE. — I. L'ÉCOLE CRITIQUE. MM. *Eugène Marsan, Henri Clouard, Jean-Marc Bernard, Pierre Hepp.* — II. L'ÉCOLE SPIRITUALISTE. M. *François Mauriac.*
INDÉPENDANTS ET RÉGULIERS. MM. *Eugène Monfort, Jérôme et Jean Tharaud, Abel Bonnard, Edmond Jaloux, P.-J. Toulet, Jacques Boulenger, Jean-Louis Vaudoyer, Paul Drouot, Albert Erlande, Jean Cocteau, André Salmon, Edmond Gojon, Louis Pergaud, Alphonse de Chateaubriant, Henri Martineau, Emile Sicard, Armand Praviel, Léon Bocquet.*
LES CRITIQUES. MM. *Alfred de Tarde, André du Fresnois, Fernand Divoire, André Billy, Marcel Coulon.*
CONCLUSIONS. — NOTES.
In-8 écu..... 2 »

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE DE CHATEAUBRIAND
Publiée par L. THOMAS
Tomes I et II, vol. in-8, chaque..... 10 »

ORDRES ET APOSTILLES DE NAPOLÉON Ier
Publiés par ARTHUR CHUQUET, de l'Institut
4 vol. in-8 (ouvrage terminé)..... 37 50

Prochainement : Tomes I et II, ŒUVRES COMPLÈTES DE STENDHAL. Vol. à 5 fr.
VIE DE HENRI BRULARD

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (VI^e^)
et chez tous les Libraires

LAROUSSE MENSUEL ILLUSTRÉ

Périodique encyclopédique publié sous la direction de Claude Augé ; tient au courant de tout, littérature, beaux-arts, sciences, politique, etc. ; forme le complément indéfini de toutes les encyclopédies.

Principaux articles du n° de Décembre

Adjudant-chef (*Milit.*), par le L^t^-C^l^ LE MARCHAND.
Autosérothérapie (*Méd.*), par le D^r^ H. BOUQUET.
Beernaert (*Biogr.*), par M. HENRI TRÉVISE.
Bitulithe (*Techn.*), par M. JACQUES AUVERNIER.
Chantal (SAINTE) [*Litt.*], par M. LOUIS COQUELIN.
Delhi (*Hist.*), par M. HENRI FROIDEVAUX.
France (DÉNOMBREMENT DE 1911), par M. G. TREFFEL.
Frida (*Biogr.*), par M. PAUL LUCAS.
Histoire du peuple anglais au XIX^e^ siècle (*Litt. hist.*), par M. GEORGES ROTH.
Huître portugaise (*Ostréic.*), par M. F. FAIDEAU.
Indochine (CHEMINS DE FER DE L'), par M. H. PAULIN.
Kanguroo (*Mar.*), par M. G. CLERC-RAMPAL.
Komura (BARON) [*Biogr.*], par M. JACQUES MOZEL.
Lemerre (ALPHONSE) [*Biogr.*], par M. GAUTHIER-FERRIÈRES.
Liaison (*Milit.*), par le L^t^-C^l^ LE MARCHAND.
Limiteur (*Techn.*), par M. PAUL BARY.
Liparis (*Entom.*), par M. JEAN DE CHAON.
Marschall de Bieberstein (*Biogr.*), par M. JACQUES MOZEL.
Millaud (*Biogr.*), par M. GEORGES TREFFEL.
Niton (*Chim.*), par M. MARCEL MOLINIÉ.
Pelotes marines (*Sc. nat.*), par M. F. FAIDEAU.
Picard (ERNEST) [*Litt.*], par M. GEORGES TREFFEL.
Prus (BOLESLAS) [*Biogr.*], par M. A. DE LADA.
Sabran (DELPHINE DE) [*Litt.*], par M. JACQUES BOMPARD.
Souvenirs de Massenet (*Litt.*), par M. GAUTHIER-FERRIÈRES.
Voix parlée (*Ling.*), par M. MAURICE ENOCH.
Voltaire seigneur de village [*Litt.*], par M. LOUIS COQUELIN.

Le **Larousse mensuel illustré** paraît le premier samedi de chaque mois. Chaque numéro forme au moins 24 pages grand in-4 (32 × 26), imprimées sur trois colonnes (72 colonnes) et illustrées de nombreuses gravures.

ABONNEMENT D'UN AN

France ..... **8 fr.** | **Étranger** (Union postale)... **9 fr. 50**

(Ajouter 0 fr. 90 centimes si on désire recevoir les numéros sous tube carton).

Vient de paraître le 1^er^ fascicule

LA MER

Par **M. CLERC-RAMPAL**, Vice-Président du Yacht-Club de France
Avec Préface de M. A. BERGET, professeur à l'Institut océanographique.

Remarquable ouvrage d'ensemble sur la mer et la vie maritime (origine des océans, profondeur des mers, chimie de la mer, météorologie de la mer, courants, marées, animaux et végétaux morues, etc. ; histoire du navire, marine de l'Etat, marine marchande, paquebots, manœuvr du navire, etc. (Prospectus spécimen sur demande.) — Il paraîtra un fascicule chaque samedi L'ouvrage comprendra 24 fascicules et formera un magnifique volume in-4 (*Collection in-Larousse*) illustré d'environ *700 gravures, 4 planches en couleurs, 6 cartes en couleurs* et nombreuses cartes en noir. — *Le fascicule* : **80** cent.

PRIX DE FAVEUR JUSQU'AU 31 DÉCEMBRE 1912

Pour la souscription à l'ouvrage complet en un volume broché..... **17 fr**
En un volume relié demi-chagrin (livrable à l'achat)..... **23 fr**
Payable **5** *francs tous les deux mois ;* au comptant en souscrivant 10 o/o.

LIVRES D'ÉTRENNES

Collection in-4 LAROUSSE, Dictionnaires LAROUSSE, Bibliothèque LAROUSSE, etc.
Splendides ouvrages de bibliothèque, magnifiques illustrations, reliures artistiques.
(Demander le Catalogue).

Librairie HACHETTE & Cie, 79, boulevard St-Germain, Paris

COLLECTION DES CLASSIQUES DE L'ART

WATTEAU

L'ŒUVRE DU MAITRE

En 182 Reproductions

Un volume in-8, cartonné toile, fers spéciaux..... 10 fr.

DANS LA MÊME COLLECTION :

Albert Durer.....	12 fr.	Mantagna.....	10 fr.
Michel-Ange.....	7 »	Titien.....	12 »
Raphaël.....	10 »	Fra Angelico.....	12 »
Rubens.....	15 »	Holbein.....	12 »

ARS UNA SPECIES MILLE

HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ART

ÉGYPTE

PAR

M. G. MASPERO

MEMBRE DE L'INSTITUT

Un volume in-16, illustré de 565 gravures en noir, et de 4 planches en couleurs, cartonné toile..... 7 fr. 50

DANS LA MÊME COLLECTION :

En Vente :		En Préparation :	
G. Armstrong.....	Grande Bretagne.	Max Rooses....	Flandre.
C. Ricci.....	Italie du Nord.	M. Dieulafoy..	Espagne et Portugal.
L. Hourticq.....	France.	A. Foucher....	Indes Orientales.

Bibliothèque des Curieux — 4, *rue de Furstenberg*, PARIS (6e

LES MAITRES DE L'AMOUR (Volumes parus

Collection des Œuvres les plus remarquables des littératures anciennes et modernes traitant des choses de l'amour

L'Œuvre du divin Arétin, 2 volumes, chacun..... 7.5
— Marquis de Sade, 1 vol..... 7.5
— Comte de Mirabeau, 1 vol..... 7.5
— Chevalier Andrea de Nerciat. 1re Partie.. 7.5
— — 2e Partie (Felicia). 7.5
— — 3e Partie (Monrose). 7.5
— du Patricien de Venise Giorgio Baffo.. 7.5
— libertine de Nicolas Chorier (Satire Sotadique) 7.5
— des Poètes du XIXe Siècle..... 7.5
Le Théâtre d'Amour au XVIIIe Siècle..... 7.5
Le Livre d'Amour de l'Orient, T. I. Ananga Ranga. 7.5
— T. II. Le Jardin Parfumé. 7.5
— T. III. Les Kama Sutra.. 7.5
L'Œuvre des Conteurs libertins de l'Italie, (2 vol.
— XVe et XVIIIe Siècles, (chacun. 7.5
L'Œuvre libertine de John Cleland (Fanny Hill). 7.5
L'Œuvre de Restif de la Bretonne..... 7.5
— libertine de l'Abbé de Voisenon..... 7.5
— libertine de Crébillon le fils..... 7.5
Le Livre d'Amour des Anciens..... 7.5
L'Œuvre libertine des Conteurs Russes..... 7.5
— de P. Corneille Blessebois (XVIIe Siècle) 7.5
L'Œuvre de Choudart Desforges (Le Poète)..... 7.5
— libertine de Francisco Delicado, prêtre espagnol..... 7.5

PAR SIX VOLUMES AU CHOIX, FRANCO 36 FR.

Catalogue illustré 1912 franco sur demande

CUMIN & MASSON, Éditeurs, à LYON

POUR FORMER
SA BIBLIOTHÈQUE

" Le Livre charme dans la prospérité " ;
" Le Livre console dans l'infortune ".

DEMANDER NOS CATALOGUES

BEAUX LIVRES

ANCIENS ET MODERNES — LIVRES ILLUSTRÉS — GRANDS CLASSIQUES
ROMANTIQUES — ÉDITIONS ORIGINALES
HISTOIRE — BEAUX-ARTS, etc., etc. — DOCUMENTS
AUTOGRAPHES — DESSINS ORIGINAUX
GRAVURES — RELIURES ANCIENNES ET RELIURES D'ART

En distribution : 3 Catalogues (Envoi gratuit franco poste)

I. Livres Anciens et Modernes — II. Beaux-Arts — III. Dessins, Gravures

FACILITÉS DE PAIEMENT

EN VENTE A NOTRE LIBRAIRIE

VICTOR HUGO

43 volumes in-4°
2.000 gravures en taille-douce par 200 artistes

En vente les *20 derniers exemplaires*
750 fr. au lieu de **1.290 fr.**
Payable 30 fr. par mois
Spécimen illustré gratuitement sur demande

Les ÉVANGILES

3 beaux volumes in-4°
dans de somptueuses reliures
CENT MINIATURES
400 pages d'ornements en couleurs

En vente les *6 derniers exemplaires*
650 fr. au lieu de **1.100 fr.**
Payable 40 fr. par mois
Prospectus détaillé gratuitement sur demande

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

ÉTRENNES 1913

Le plus bel Ouvrage de la Saison

1812 NAPOLÉON 1912

Texte tiré de " La Campagne de Russie "

PAR LE Général Comte PHILIPPE DE SÉGUR

54 PLANCHES EN COULEURS
2 PLANCHES EN NOIR (DEUX TONS)

Un superbe volume in-4° jésus (38×28). — Prix..... 50 fr

La plupart de ces planches sont des reproductions des chefs-d'œuvre du Palais d'Hive à Saint-Pétersbourg, faites sur autorisation spéciale de S. M. l'Empereur de Russie.

« *Chacune de ces 54 planches est un petit tableau digne d'être encadré.* »
(Note de la presse russe).

CHARLES DICKENS

DAVID COPPERFIELD

Traduit de l'anglais par GEORGES DUVAL

21 Planches en couleurs de FRANK REYNOLDS

Un magnifique volume grand in-8° (22×28). — Prix : Broché..... 25 fr

WILLIAM SHAKESPEARE

HAMLET

Traduit de l'anglais par GEORGES DUVAL

30 Planches en couleurs de W.-G. SIMMONDS

Un magnifique volume grand in-8°(22×28). — Prix : Broché..... 25 fr

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

LOUIS BERTRAND

Au temps où Rome foulait l'univers sous le talon d'airain des légions en marche, il se trouvait, parfois, dans la suite du proconsul, quelque officier nourri de belles lettres, stoïcien, pourtant ému de la splendeur des choses qui, ayant appris l'art des beaux développements, se plaisait à représenter l'aspect et les mœurs des pays traversés, dans une langue éloquente et selon une méthode impartiale. Je crois que M. Louis Bertrand est assez semblable à l'un de ces lettrés latins, mais, disons-le dès l'abord, son tempérament de coloriste et sa sensibilité raffinée ont souvent rompu la cuirasse de ses théories.

Bien qu'il se réclame, dans la préface de *la Cina*, des maîtres de la seconde moitié du XIXe siècle, Louis Bertrand, réaliste, n'est pas un naturaliste. Ou du moins il a élargi le naturalisme et il a donné une vie nouvelle à une formule purement négative. Evidemment son pessimisme, plus apparent que réel, son culte de la précision et de la vie l'apparentent à Gustave Flaubert et à Guy de Maupassant. Son sens épique n'est pas si éloigné du sens épique de Zola. Comme eux, il a peint de vastes ensembles, embrassé des existences, des professions, des races entières. Cependant, il est bien différent de ces maîtres. Il a apporté du nouveau dans le roman, une sorte de lumière, un souci de « voir en beauté », le respect des attitudes, des qualités d'architecte soucieux de claires perspectives et de lignes pures qu'on ne rencontre pas dans le roman natu-

raliste. Bossuet, Le Nôtre, Puget, Mansart sont ses maîtres, par delà Flaubert. Et il en a eu d'autres, les pierres des camps consulaires, le soleil et les flots méditerranéens, les statues et les temples debout sur la terre rouge des Iles helléno-latines, et puis encore le concert mystérieux des voix antiques qui parlent, parmi les ruines des colonies phocéennes, ioniennes, phéniciennes, carthaginoises et romaines, du Port de Vénus au Port d'Hercule, de l'antique Barcino à Tingis et de Tingis à Callu.

Son œuvre est diverse et nombreuse. Toutefois, malgré les écarts de la sensibilité, plus ou moins contenue, de l'auteur, tous ces livres sont animés du même souffle douloureux et puissant, de la même atmosphère de fatalité. Presque tous sont épiques. Ils disent l'épopée de types populaires nouveaux.

§

M. Louis Bertrand est lorrain, mais sa famille a des origines messines. Il naquit à Spincourt (Meuse), le 20 mars 1866. Il y demeura dix ans. Ce pays, que Louis Bertrand a esquissé dans *Mademoiselle de Jessincourt*, et qui sera le champ de bataille de demain, a eu sur lui une énorme influence. C'est une immense plaine monotone qui, après la moisson, devient fauve et nue. L'enfant devait prendre là le goût des étendues désertiques et des grands paysages nus qui n'ont que des lignes et de la lumière. Elève du collège libre de Briey, puis du Lycée de Bar-le-Duc et enfin du Lycée Henri IV, Louis Bertrand entrait à l'école Normale en 1885. Tour à tour il fut professeur à Aix-en-Provence, à Alger, à Montpellier. Grand, bien découplé, avec une belle santé de voyageur, il n'a rien de l'homme de lettres et rien du professeur, dans son aspect. Il fait songer plutôt à quelque explorateur. Errant sans cesse aux routes du Levant ou de l'Afrique du Nord, il habite le reste du temps à Nice et pour peu de semaines à Paris. Il a quitté l'Université en 1899. Il est agrégé des lettres et docteur ès-lettres.

Son séjour en Algérie a décidé peut-être de son orientation littéraire. Cela noté, son histoire est celle de ses livres. Ils ne doivent aucun rayonnement factice aux événements d'une existence toute de travail et d'émotion littéraire.

Louis Bertrand a publié, successivement, *le Sang des Races*

(1899), *la Cina* (1901), *le Rival de Don Juan* (1903), *Pepete le bien-aimé* (1904), *l'Invasion* (1907), *les Bains de Phalères* (1911), *Mademoiselle de Jessincourt* (1912), *la Concession de Madame Petitgand* (1912), romans ; *le Jardin de la Mort* (1905) ; *la Grèce du Soleil et des Paysages* (1903), *le Mirage oriental* (1909), *le Livre de la Méditerranée* (1910), voyages ; et trois études critiques : *la Fin du Classicisme et le retour à l'Antique* (1897), *la Renaissance classique* (1903), *Gustave Flaubert* (1912).

Douze de ces volumes glorifient le même idéal, l'idéal imposé par les légions de Rome, dépositaires du génie hellène, aux races soumises. C'est sur la terre d'Afrique, où les vainqueurs de Jugurtha l'avaient implanté, que cet idéal se maintint, et c'est l'Afrique victorieuse de l'Occident redevenu barbare qui devait transmettre le dépôt de la beauté gréco-romaine à ceux-là mêmes qui la méconnaissaient après l'avoir créée. La terre d'Afrique est un tombeau et, comme les tombeaux, elle est une terre de haut enseignement et d'espérance. C'est là, entre le désert et la mer, que le monde païen est venu mourir. Elle fut le dernier asile des dieux, elle reçut le sang d'Hypathie. Israël y traîne son agonie. Elle vibre encore des voix apostoliques. L'Islam se meurt dans ses sables, au bord de ses lacs desséchés, sur ses plateaux stériles. Dans cette lumière qui blanchit les ruines, les races dépossédées qui ne peuvent mourir se heurtent et se mêlent chaque jour aux émigrants envahisseurs. C'est cette lutte, ce mélange de peuples tour à tour vaincus et souverains, que la France essaie de dominer par ses soldats et ses fonctionnaires, qui tenta d'abord Louis Bertrand.

Et c'est ici qu'apparaît la caractéristique du premier groupe de ses romans, ses romans « africains », *le Sang des Races*, *Pepete*, *la Cina*, *la Concession de Madame Petitgand* ; ce ne sont pas des jeux de rhéteur que ces livres ! Ce qui l'intéresse, ce n'est ni le passé glorieux, ni les ruines, ni la mélancolie des races qui meurent. Toute l'admiration de Louis Bertrand va au peuple conquérant, à la race qui naîtra des très vieux mariages de tant de peuples. Le peuple robuste, source des énergies futures, le peuple disparate des quais, des sentes vers le Sud et des défrichements l'attire invinciblement, car c'est en lui que renaît vraiment, dans ces charretiers, ces colons, ces

émigrants, le sang de Rome colonisatrice et fondatrice de villes. C'est par une phrase de Flaubert qu'il commence l'énumération de ces forces dominatrices. *Le Sang des Races*, c'est le nom qu'il donne au roman de leurs vies juvéniles, actives et violentes. Quant au livre qui magnifiera les ruines du sud algérien et les vestiges à demi ensevelis des villes romaines au seuil des étendues désertiques, il aura ce titre : *le Jardin de la Mort.*

Toutefois ces ruines ont appris à l'auteur une vérité négligée jusqu'à lui. Parmi ces steppes, ces murs branlants, il retrouvait « les causes primitives qui agissent encore sur les événements contemporains (1) ». Non, ce n'était pas pour les tribus arabes, pour les envahisseurs islamiques que ce sol et ce ciel étaient créés depuis l'origine. Continuation géographique du Midi de la France, de l'Espagne et de l'Italie, l'Algérie, où si rapidement les émigrants venus du Languedoc ou des Baléares retrouvent de si admirables facultés d'énergie, était une terre marquée depuis toujours pour ces Latins. Non, les Arabes n'ont rien apporté de nouveau, l'ancien grenier d'abondance de Rome est bien resté ce qu'il était. Il accueille aujourd'hui et reconnaît dans ces colons, si négligés par les écrivains superficiels, ses vrais maîtres, ceux qui ouvrirent l'Afrique à la civilisation. Les mœurs d'Alger sont à peu près celles de Marseille, de Barcelone et de Valence. Désormais la voie de Louis Bertrand était tracée. « Il écrit et célèbre la renaissance latine dans l'Afrique Française. » Aussi ne s'attardera-t-il pas à parler des morts. Ne sont-ils pas ressuscités, plus grands, dans les nouveaux possesseurs du sol?

Il y avait là des hommes de toutes nations, des terrassiers piémontais, les plus bruyants de tous, avec leurs faces roses de Gaulois aux longues moustaches blondes et leurs yeux bleus. Ils étalaient de grandes bottes et des pantalons de velours aussi larges que des jupes à côté des cottes de toile bleue des charpentiers marseillais. Par-ci par-là éclataient les tailloles multicolores des petits charretiers de Camargue et de la vallée du Rhône qui gesticulaient entre les larges épaules des Piémontais. Une blouse de Montélimar, déteinte par les lessives et dont les broderies noires s'effaçaient sous la poussière, se démenait avec des gestes amplifiés par les plis. Tous les patois sonores de la Provence et du Piémont, depuis Turin jusqu'à Martigues,

(1) Préface du *Jardin de la Mort.*

se confondaient parfois sur les mêmes lèvres. Tous se comprenaient, s'excitaient, s'enivraient de leurs propos, que les Piémontais martelaient de rudes accents toniques. Le vin coulait dans les verres, incendiait les visages et dilatait les yeux... Près des Espagnols, il y avait des tables entières de Maltais, de Napolitains, de Mahonnais, tous charretiers ou maçons, très à l'aise et parlant haut comme des gens qui sont chez eux. Les Maltais au teint mat et au visage gras caressaient de grosses moustaches à la Victor-Emmanuel. Plusieurs avaient des anneaux d'or à leurs oreilles. Mais, au fond, les autres les méprisaient à cause de leur sang mélangé et de leur ressemblance avec les Maures et les Juifs. Les Napolitains les écrasaient de leur faconde, tout fiers de leurs chemises de laine rouge, et le Mahonnais grapu et colossal, se carrant dans ses épaules, assénait de lourdes tapostes, qui inspiraient le respect (1)...

Ces filles, ces orateurs populaires, ces tribuns, ces pêcheurs de sardines, ces cabaretiers, ces bouchers qui se haïssent, s'invectivent s'aiment ou se tuent, c'est toute une race nouvelle, furieuse et chaude, décidée à vivre sa vie, avec ses frénésies, ses ivresses et sa beauté vivante, son sens plastique et son ardeur vers la lumière. Et pour représenter la race latine renaissante, ce n'est pas à ses dirigeants, à son aristocratie pauvre du sang, mal réveillée de ses songes que ce Louis Bertrand emprunte ses types, non, c'est au peuple demeuré sain, c'est à la plèbe africaine « vigoureuse, entreprenante, prompte à l'action comme au plaisir », à ce prodigieux mélange de gaieté et d'adresse française, de fierté espagnole, d'élégance italienne qu'il demandera de lui fournir des héros. Le charretier Rafaël, du *Sang des Races*, Pepete le bien-aimé sont les plus représentatifs de ces hommes nouveaux. Il les oppose à l'usure atavique d'un Michel dans *la Cina*. Il leur donnera comme contrepoids, dans un autre milieu, l'archevêque Puig ou le tribun Carmelo. Et le dernier venu de la série, le roulier Pélissier (2), qui paie de son repos, de sa fortune et de son honneur son désir d'être colon à son tour.

Il y a dans tous ses romans africains, aussi bien dans *Pepete*, dans *le Sang des Races* que dans *la Cina*, une morale toute latine, qui ne se préoccupe guère de l'au-delà et des récompenses célestes : vivre sa vie, dans sa force, pleinement, et mourir debout, dans la lumière, en beauté. Le désir de la

(1) *Le Sang des Races*, I.
(2) *La Concession de Madame Petitgand.*

gloire, le désir de l'amour et du plaisir, l'orgueil animent les protagonistes de ces drames. Le tribun Carmelo pas plus que Pepete ne sont des mystiques. D'ailleurs, Louis Bertrand ne dissimule pas que dans l'arène où vont s'achever leurs destins, il place le gladiateur plus haut que la vierge chrétienne :

— *Ave, Cæsar, morituri te salutant!*

« César, ceux qui vont mourir te saluent!... » Ce cri des gladiateurs, chaque fois que je l'évoque, il me pénètre jusqu'aux moelles, il m'emplit de la plus poignante émotion. Je l'entends qui plane, par une chaude soirée d'août, dans le grand silence de l'amphithéâtre, où ne palpitent que les éventails des femmes et les banderoles des mâts, au sommet des gradins... Cet adieu funèbre, si calme et si sûr, si élégant dans sa bravoure, il répond pour moi à cette autre clameur, extatique et délirante, que poussaient à cette même place, le même matin, les troupeaux de misérables attachés au poteau et qui défiaient les lions, en affirmant leur foi invincible :

— *Christianus sum!... Christianus sum!*

« Je suis chrétien! »... Cela est sublime aussi, mais d'un sublime si différent. L'élu qui meurt dans toute la folie de la croix et qui, au mépris de son corps, se précipite impatiemment vers le royaume de Dieu, celui-là sans doute, par un exemple de vertu si peu ordinaire, remue fortement le cœur et l'imagination, mais peut-être qu'aux yeux de l'artiste ce pieux désordre ne vaut pas l'intrépidité, même théâtrale, du mirmillon ou du rétiaire, qui, — sans l'effet d'aucune récompense céleste, sans autre souci que de tomber avec grâce, — entrait décemment, d'un pas mesuré, le geste harmonieux et le sourire aux lèvres dans cette arène où il laisserait son cadavre! Ave, Cæsar, *morituri te salutat!*... Quand l'homme casqué jetait ces paroles hautaines vers le pulvinar impérial, où le maître du monde se tenait immobile parmi les tapis de Babylone sous les ailes déployées des victoires, — sûrement, tandis que ces images triomphales passaient devant ses yeux, il voyait en même temps le croc de l'esclave qui allait traîner sa dépouille sur le sable encore tiède de son sang!...

Mais aussi quelle idolâtrie entourait ces histrions qui jouaient avec la mort! Quels applaudissements populaires! Quelle ivresse de gloire!... Ces pauvres gens, sortis de la plus basse plèbe ou venus des pays barbares, de quel amour ils furent aimés! Certains d'entre eux ont couché dans les lits des impératrices. Beaucoup ont eu pour amantes des femmes illustres. Qui ne se rappelle l'aventure — lamentable et touchante — de cette femme de sénateur, cette Eppia si durement injuriée par Juvénal!...En esclave soumise, elle avait suivi jusqu'à Alexandrie un gladiateur nommé Sergiolus. Cette femme était

de noble extraction; riche, elle avait grandi « dans la plume profonde des coussins paternels », et toute petite elle avait dormi dans des berceaux incrustés de pierres rares. Or, voici qu'elle a méprisé tout cela pour un homme de l'amphithéâtre! Elle n'a pas eu peur de la mer tyrrhénienne, et de bien d'autres mers encore! Elle qui, autrefois, pendant ses voyages, était languissante à côté de son mari, et toujours étendue dans sa cabine, elle mange maintenant avec les matelots, elle court sur le pont, elle s'écorche les mains aux cordages... Est-il beau, du moins, ce Sergiolus, pour qui elle mène cette dure vie, et pour qui elle a tout quitté? — C'est un manchot, il a le visage couturé de cicatrices, une bosse sur le nez, un œil chassieux qui suppure... Mais quoi? Il est gladiateur! Cela vaut pour elle toute la beauté d'Hyacinthe. Ce n'est pas l'homme, c'est le gladiateur, c'est le *fer* qu'elles aiment : *Ferrum est quod amant* (1)!...

§

Mademoiselle de Jessincourt est une des réalisations les plus parfaites du roman contemporain. Ce livre est celui où se révèlent le mieux les vertus de la méthode adoptée par Louis Bertrand, onze ans auparavant. « Je n'ai fait que représenter « sous une forme littéraire ce que j'avais entendu autour de « moi, ou conformer la pensée de mes héros à la logique de « leurs caractères (2).»

Je ne sais pourquoi *Mademoiselle de Jessincourt* me fait penser au *Pauvre Pêcheur* de Puvis de Chavannes, qu'on voit au Musée du Luxembourg. Est-ce l'attitude douloureuse du personnage, l'infinie désolation grise du tableau? Je ne sais. Pourtant c'est à cette peinture que j'ai pensé d'abord en lisant le roman. On a parlé d'*Une Vie*, de Maupassant, et même de *l'Education sentimentale*. Il n'y aucun rapprochement à faire.

Mademoiselle de Jessincourt n'est ni un type exceptionnel, ni un cas. Il s'agit d'une existence grise, d'un être faible, d'une victime. De ces victimes, il en meurt tous les jours dans tous les villages de France. Au moment où j'écris ces lignes, dans la lumière dorée d'un bourg du Languedoc, je vois passer, se hâtant au chapelet, deux sœurs de la douloureuse héroïne de Louis Bertrand.

L'auteur a retrouvé un de ces types complets, vivants, dont la représentation exacte assure la gloire des maîtres, de Mo-

(1) *Le Jardin de la Mort.*
(2) Préface de la *Cina.*

lière à Flaubert. Toutefois, il l'a peinte d'une manière originale. Moins brutal que chez Maupassant, moins travaillé que chez Flaubert, le style est simple, sans être nu, facile. Ici, pour la première fois, on n'a pas cette impression de trop de richesses qui alourdit parfois les descriptions de Louis Bertrand. Il ne décrit pas, il conte. Tout ce qu'il dit est nécessaire et il dit tout.

C'est ici que la maîtrise de Louis Bertrand s'est affirmée, définitive, et que nous jugeons la précision et l'étendue de son observation. Vraiment il a vu et senti tout. Aucun livre récent ne donne comme celui-là cette impression que « c'est bien cela qu'il fallait noter », tant tout y est en place, tant, à la lecture, il nous force à retrouver nos souvenirs, tant nous collaborons avec lui, car sa vérité est celle que nous portons en nous.

Il n'y a pas de « morceaux » dans ce roman, pas plus qu'il n'y en a dans *Madame Bovary ;* pourtant on citera un jour dans les anthologies le repas de l'enterrement qui ouvre le roman et la mort de M^lle^ de Jessincourt qui le termine. Non que ces pages aient plus de relief que celles qui les précèdent ou les suivent. Seulement la situation offre plus de matière au romancier : Une âme de femme affamée d'amour, torturée par le désir de se dévouer aux autres,cherchant un cœur pour se reposer, ne trouve autour d'elle que de l'hostilité, des suspicions et des convoitises. Elle se cloître, pour mourir de faim, sur un grabat dans une chambre à four. Elle meurt parce que tous ont été durs pour elle. Toutes les forces de l'immense amour qui la dévore et que ses parents ont rejeté, elle les porte dans un repliement passionné sur elle-même. Ici, Louis Bertrand a dépensé sans compter des dons d'émotion qu'il a toujours contenus dans les autres romans.

Et l'histoire de cette Lorraine avant et après la guerre, la désolation de cette existence recluse dans un bourg triste continue pourtant les fresques éclatantes du *Rival de Don Juan*. M^lle^ de Jessincourt,mais n'est-elle pas la sœur de Mautoucher et la parente de Pelissier ? Ne sont-ils pas dévorés, tous les héros de Louis Bertrand, du même besoin de se dépenser, de cette inquiétude à aimer ; ne sont-ils pas toujours surpris par l'injustice et la dureté des hommes et des choses? Ah! comme Louis Bertrand les broie, cœur et chair, sur le

dur étau des circonstances ! Comme ils souffrent de ce que les âmes demeurent impénétrables aux âmes ! Malheur à ceux qui aiment, malheur à ceux qui ont un cœur, malheur à ceux dont l'imagination est toute de tendresse et d'élan, malheur à ceux qui vont vers les hommes avec des mains d'amis, ils seront vaincus, ils mourront. Malheur à ceux qui ne savent pas être des forts, qui ne savent pas réprimer leur premier enthousiasme d'affection ! La vie sociale est une lutte et c'est les victorieux de cette lutte que glorifiaient exclusivement les premiers livres de Louis Bertrand. On se demande, après *Mademoiselle de Jessincourt*, si la pitié pour les vaincus, si même quelque amour pour eux n'a pas pénétré l'auteur de *la Gina ?* Redevenu chrétien, ne voit-il pas, dans le sacrifice l'exaltation suprême de la vie ? Se sacrifier, se contraindre, se nier même pour s'affirmer davantage dans une vie supérieure ! D'ailleurs c'est toujours ce même culte ardent de la vie qui l'anime ; la sombre énergie que Mlle de Jessincourt met à mourir n'est-elle pas parallèle de l'ardeur de Pelissier à conquérir le sol de sa concession ?

Aussi rien ne peut-il apaiser ce sang dévoré de la soif de vivre, comme ces âmes embrasées du désir d'aimer, si ce n'est les réalités suprêmes de la mort ou la pensée des races à venir. Voilà pourquoi ces romans de la conquête et du désir se dénouent si facilement par le meurtre et l'agonie :

Comme elle sortait de sa torpeur, elle vit Lalie à son chevet, et derrière celle-ci, le curé, qui était entré sur la pointe des pieds, sans qu'elle l'aperçût. A l'aspect de la soutane, elle se recula vivement vers le fond du lit, en étendant les mains :

« Allez-vous-en ! Je n'ai pas peur de mourir ! »

Consterné, l'archiprêtre n'osait point avancer. Avec pitié, il contemplait ce visage ravagé par la souffrance, ces yeux où flambait une lueur démente, et il se redisait mentalement la parole mystique : « Tout l'univers ne saurait valoir le prix d'une âme. » En même temps, un remords traversa son esprit, au souvenir de sa démarche maladroite de l'an passé. Oui, il avait été dur pour Mlle Louise ! Il n'avait pas su lui parler comme il fallait !... Alors, cet homme rude, ce paysan, trouva dans sa charité de chrétien une inspiration. Il s'agenouilla devant le lit de la moribonde, et, avec un accent de douceur qu'il n'avait jamais eu, il implora :

« Ma sœur !... pardonnez-moi, si je vous ai offensée ! »

« Ma sœur !... » Ce mot de tendresse dans cette bouche austère fit

tressaillir la malade. Elle saisit avec force le poignet de Mlle Frose, qui tâchait de la calmer :

« Oh! Lalie ! entends-tu ?... Il a dit : « Ma sœur ! »

Doucement le prêtre répéta :

« Ma sœur, pardonnez-moi ! »

Soudain, elle éclata en sanglot. A la chaleur de cette parole inattendue, — comme dans une grande débâcle, — toutes ses rancunes, toutes ses haines venaient de se fondre. Son cœur se libérait enfin du poids écrasant qui l'étouffait.

Elle balbutiait :

« Merci, merci ! »

Et pressant les deux mains du prêtre qui s'était relevé :

« Pardon ! C'est moi qui ai besoin de pardon ! C'est moi qui vous ai offensé !... Oh! je suis bien coupable !... »

. . . . . .

. . . . . .

Lorsqu'il parut dans la chambre de la mourante, en habits sacerdotaux avec le surplis et l'étole, portant le ciboire avec le long voile qui recouvrait son épaule, et lorsque, arrêté sur le seuil, il prononça les paroles liturgiques : « *Pax huic domui !*... Que la paix soit dans cette maison ! » quelque chose d'extraordinaire s'accomplit dans l'âme de la misérable. Le son des paroles si douces, le sentiment subit de la divine Présence la firent sangloter de joie. C'était comme une résurrection de son cœur. Tous les sentiments profonds, tous les beaux souvenirs, toutes les aspirations magnifiques qu'une longue vie religieuse avait nourris et développés en elle, — tout cela, qui dormait, s'éveilla à la voix du prêtre. Les minutes sublimes de son existence repassèrent dans son esprit. Et dans le brisement de son être terrassé par la violence de l'émotion, un élan d'amour, comme elle n'en avait jamais éprouvé, emportait ses regards vers le vase où reposait la céleste nourriture.

Elle pouvait à peine répondre aux questions du prêtre qui la confessait, cependant, ses lèvres remuaient encore. Des larmes ruisselaient continuellement sur ses joues creuses. Quand l'officiant, élevant entre ses doigts l'hostie immaculée, prononça par trois fois : « *Domine non sum dignus*... Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en moi, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie! » ses pleurs coulèrent plus abondants. Lalie, agenouillée, priait pour elle. Puis, elle communia à son tour. Ayant achevé son action de grâce, elle releva la tête vers son amie. Leurs regards se croisèrent, se pénétrèrent ardemment l'un l'autre ; les deux cœurs se rejoignirent enfin, confondus dans un même amour (1).

(1) *Mademoiselle de Jessincourt.*

§

Bien qu'il soit antérieur à *Mademoiselle de Jessincourt, le Rival de Don Juan* peut être mis en parallèle avec ce roman. C'est la même histoire d'une âme dévorée d'amour. Seulement, l'une était sincère, la sincérité de l'autre est factice. Louise de Jessincourt est une victime de son cœur, Henri Mautoucher meurt de son imagination. Produit d'une époque surchauffée d'esthétisme et de snobisme, très artiste, très cabotin, très malade, cet être, qui veut être « sacré et public comme la cour-« tisane et comme le prêtre », fut un type assez répandu, à l'heure où le symbolisme envahit le journalisme. Il tient des Goncourt, de Jean Lorrain et de quelques vivants que nous ne nommerons pas. Il a surtout les défauts de ces écrivains. Nous avons eu des centaines de romans sur les gens de lettres, tous plus insipides les uns que les autres. En dehors du *Termite* des Rosny, de *Prosper Randoce* de Cherbuliez, des *Chevaux de Diomède* de Gourmont, de *Daniel* d'Abel Hermant, et d'un ou deux autres, les romans qui traitent de la vie ou des pensées des hommes de lettres semblent écrits par des garçons de bains. On a créé un type de romancier dans le roman moderne qui a tout à fait l'air d'un calicot en bonne fortune ou d'un pédant avantageux. M. Louis Bertrand nous a montré un écrivain en dehors de son milieu. Henri Mautoucher, l'esthète de *la Dame à la Licorne*, voyage dans l'Espagne du Sud, en compagnie d'un grand propriétaire de ses amis et de la maîtresse de ce dernier, la Galliego. Dans l'atmosphère de Séville, l'imagination de Mautoucher, son désir repoussé par la danseuse, sa vanité maladive exaspérée le poussent au meurtre de la Galliego, puis au suicide : il se précipite du haut de la Giralda.

Une vibration légère se propagea. Puis, au choc des marteaux, les lourdes capsules de bronze retentirent. L'aveugle prêtait l'oreille, marquant l'intensité du son. Soudain il gronda :

— Tu as fait l'amour, Candido ! Je devine cela !... Tes bras sont mous !

A ces mots l'âme démente de Mautoucher fut emportée dans une suprême explosion d'orgueil. L'amour ! il n'avait entendu que cette parole. Toutes les chimères qu'elle évoquait et dont il allait mourir se réveillèrent en lui. La volée des cloches se déchaînait plus formidable de leurs gueules d'airain, les rudes chanteuses lui versaient la

même ivresse que ce soir de vigile, où la symphonie tonnante célébrait la fête de l'Immaculée. Redressant sa haute taille, il laissa l'aveugle immobile et, avec un sourire de pitoyable vanité, il ricana :

— L'amour?... Moi, je me moque de l'amour! je suis Don Juan!

Sa vie s'évanouit dans le bourdonnement profond qui ébranlait la tour. L'aveugle ne bougeait pas. Les sonneurs étaient pendus aux câbles. Il franchit l'entrée de la plate-forme, monta l'escalier en courant et, haletant, ébloui, il s'arrêta une seconde au pied de la lanterne. L'horizon de la plaine andalouse se déployait devant ses yeux. Sous les feux de l'aurore, les maisons blanches de la ville de joie se teignaient de rose. Des vaisseaux à l'ancre fumaient le long des quais du Guadalquivir. Il promena sur toute l'étendue un coup d'œil de maître, et, les bras tendus, les yeux dilatés par une vision splendide, il cria :

— Séville! regarde-moi! Je suis Don Juan!

Aussitôt un cri d'épouvante s'échappa de ses lèvres. La tête frisée de Candido venait d'apparaître en haut de l'escalier. Les deux aides le suivaient.

D'un bond Mautoucher s'élança vers la balustrade, à la place marquée d'avance, entre les deux grands lys en fer forgé! Ce fut un éclair. Les sonneurs distinguèrent à peine le mouvement d'une silhouette démesurée qui se projetait en avant. Une clameur triomphale emplit tout l'espace.

— Je suis Don Juan!

— L'homme s'est tué! — dit Candido de son air tranquille, en se retournant vers les deux autres.

Ils se penchèrent sur le rebord du parapet et ils ne virent que le tournoiement sans fin des hirondelles... (1).

Les grouillements de foule qui donnent une ouverture en quelque sorte épique au *Rival de Don Juan* nous les retrouvons dans *l'Invasion*, le roman marseillais qui rejoint par bien des côtés la série des romans africains. *Le Sang des Races* nous présentait la conquête de l'Algérie par des hommes de toutes nations ; ici c'est la conquête de l'antique colonie phocéenne par les émigrants italiens. Et *l'Invasion* est encore, dans le récit d'existences populaires et violentes, la glorification d'une humanité instinctive, nourrie pourtant des grandes leçons que la terre et les morts apportent à l'homme le plus fruste et sans qu'il sans doute.

Un roman de mœurs cosmopolites, *les Bains de Phalères*,

(1) *Le Rival de Don Juan.*

et qui n'a été pour Louis Bertrand que l'occasion de montrer sa diversité, clôt le cycle de ses œuvres d'imagination.

§

Mais les notes et récits de voyage, *le Mirage oriental*, *la Grèce du Soleil et des Paysages*, *le Jardin de la Mort*, ont offert à Louis Bertrand le cadre nécessaire à l'épanouissement complet de son sens épique. Ici, il est à l'aise. Sa phrase respire, se gonfle, alerte, sonore, vivante. Une harmonie plénière se répand dans ses périodes. Il décrit un peu à la Taine, un peu à la Renan, un peu à la Chateaubriand, mais le paysage, le sujet, l'heure, les incidents ne sont rien. Ils ne sont que présents. Certes, il dit des choses précises et même nouvelles ; cela importe peu. Le style emporte tout. Et ce style-là est plein, fécond, puissant. Les routes qu'il parcourt, de grands écrivains les parcoururent avant lui, mais lui y répand une telle splendeur verbale que nous les ignorions !...

Au moment où il publia son voyage en Grèce, parurent *le Voyage à Sparte* de Barrès, et *la Grèce Eternelle*, d'Enrique Gomez-Carrillo. Plus près de l'écrivain espagnol, Louis Bertrand a visité l'Hellade et ses colonies avec un cœur fervent. Voici un passage sur Alexandrie qu'on peut comparer avec le célèbre passage d'*Aphrodite : Soleils couchants derrière les ports, gloire incomparable des cités maritimes !*

Alexandrie ! Quel rêve !.. Par un soir de juin comme celui-ci, voir le crépuscule descendre sur une grande ville maritime, qui flamboie avec moins de magnificence dans les feux du couchant que dans l'imagination énivrée de souvenirs !...

On ne distingue plus les bâtisses du port. Seule, la blancheur des môles s'allonge dans la houle violette de la mer. Les côtes elles-mêmes se sont évanouies : elles sont si basses qu'elles se confondent avec la ligne d'écume qui cerne le rivage libyque. Et ainsi on n'aperçoit que la masse confuse des navires à l'ancre, — des cheminées rouges, des carènes et des mâtures, vagues silhouettes, tellement diminuées par la distance, tellement transfigurées par les jeux des reflets, qu'on dirait là-bas un grand jardin mélancolique, tout plein de fleurs lumineuses, qui se balancent doucement sur l'eau.

Du côté de Cyrène, le ciel est empourpré par le vent, mais vers l'Est il est d'un bleu vif qui se dégrade en nuances de mauve et d'améthyste. Pendant une minute, l'étendue tout entière est bleue, — de ce bleu unique et merveilleux de l'Orient : couleur des étof-

fes légères dont s'enveloppent les femmes de Fellahs, couleur des faïences peintes qui lambrissent les mihrabs des mosquées, bleu céleste des verroteries qui pendent en chapelet au cou des chameaux et des ânes, bleu laiteux des turquoises, qui luisent comme des gouttelettes d'azur sur les panses des buires!...

Lentement le jardin fantastique s'efface dans les mirages alternés des bleus et des pourpres. C'est à peine un petit flot splendide qui va sombrer sous les vagues. Au loin, l'éclair d'un phare rougeoie, une étoile s'allume. Le ciel pâli est diaphane comme une cloison de cristal... Maintenant la place de la grande cité féerique ne se reconnaît que par un bouquet de lueurs qui agonisent : une poignée de pétales, — des pivoines et des roses semées sur l'eau sombre d'un bassin...Les lueurs suprêmes s'éteignent et il n'y a plus rien à perte de vue, que le bouillonnement glauque des plaines marines.

... Un romancier qui décrirait la Grèce antique, et qui tenterait l'aventure dans un esprit à la fois lyrique et positif, nous rendrait peut-être plus de services, seulement pour notre bonne conduite intellectuelle, que tel gros livre de philosophie ou d'histoire.

Et, maintenant, je me reproche d'agiter ces questions pédantes sous le platane de Castalie... Après tout, notre conception de la Grèce s'en ira rejoindre les autres dans le trou d'oubli où l'humanité se débarrasse de ses vieilles erreurs. Il n'y a que les symboles de Dieu et la Nature immuable qui ne trompent pas! En tournant mon regard vers les Phédriades, je sens au moins une certitude se préciser en moi : c'est que la beauté des montagnes qui émurent l'âme d'un Hellène du v^e^ siècle me parle un langage aussi captivant qu'à lui. Mes yeux voient ce que les siens ont vu, et cette vision commune c'est peut-être le seul lien possible entre nous...

Il est tard, le soleil est couché. Des brumes s'étendent sur le vaste cirque pierreux, sur les gorges sans eau et sur la face éteinte de la mer. Mais les deux roches qui protègent la fontaine inspiratrice, les Phédriades — les Brillantes, pour les appeler de leur vrai nom, — recueillent en ce moment les splendeurs lointaines du crépuscule. Elles flamboient comme le mur d'un temple cyclopéen, un mur de bronze incrusté de gemmes violettes où toutes les lampes qui veillent dans le sanctuaire se réfléchissent en lueurs innombrables...

§

C'est dans sa critique que le sens épique et l'esprit réaliste de Louis Bertrand se dissocient le mieux ou du moins se superposent sans se confondre selon les phases de son admiration. En outre d'une étude sur *le Nationalisme*, d'une préface pour les poèmes de Paul Souchon, et de divers articles de *la Revue des Deux-Mondes* et du *Gaulois*, comme critique Louis

Bertrand a publié *la Fin du Classicisme et le Retour à l'Antique, la Renaissance classique*, qui fut une des premières manifestations de ce retour à la tradition (qui, depuis, hélas! a servi à masquer tant d'impuissances), et un *Gustave Flaubert*.

On sait quel culte pieux et fervent Louis Bertrand a voué à l'auteur de *Madame Bovary*. Après avoir publié la version de 1856 de *la Tentation de saint Antoine*, Louis Bertrand a donné ses soins à l'arrangement des nombreux papiers laissés par le Maître de *Salammbô*. Le voyageur du *Mirage Oriental* n'est ni un rat de bibliothèque, ni un clinicien d'archives. Il ne cherchait pas à faire de gros livres avec de pauvres petits inédits.

Mais les papiers si nombreux laissés par Gustave Flaubert, qui portent de cinq à dix-huit volumes l'œuvre du grand romancier, éclairent singulièrement le génie du styliste. Devant cet amas de notes, de refontes, de versions différentes, devant cette fécondité d'une pensée sans cesse en éveil, devant cette fertilité de style et d'imagination, devant cette profondeur de vision, nous sommes bien obligés de reconnaître combien étaient fausses les légendes établies relativement à sa prétendue difficulté de travailler. Un Flaubert nouveau et sans conteste plus vrai nous apparaît, grâce au livre complet et précis de Louis Bertrand. Non, Flaubert n'a pas connu les affres du travail pénible. Au contraire, ses livres ont été composés dans la joie de la phrase abondante.

Sa facilité était extrême; il n'est que de lire, pour s'en convaincre, les premières *Tentation de saint Antoine* et la première *Education sentimentale*. Le jet lyrique, chez lui, était, à l'origine d'une puissance et d'une largeur merveilleuses. S'il faut le blâmer, c'est d'avoir volontairement contrarié ses dons naturels (1).

Facilitée par Flaubert qui gardait ses moindres manuscrits et même ceux des autres, tant il avait « le respect de l'écriture », la tâche de M. Louis Bertrand n'en est pas moins heureuse et on sent qu'il l'a désirée, lui aussi, avec joie, heureux de payer sa dette au maître qu'il admire.

Finie maintenant la tradition d'un Flaubert purement styliste, d'un littérateur seulement préoccupé de mots et de so-

(1) L. Bertrand, *Gustave Flaubert*, avant-propos.

norités verbales. Derrière l'écrivain apparaît un homme qui ne s'est pas désintéressé de la vie de son temps... *Je ne suis pas si* CUISTRE *que de préférer des phrases à des êtres...* écrit-il...

Nous l'aimons mieux ainsi.

Dans le livre qu'il vient de publier, Louis Bertrand étudie tour à tour les manuscrits de Flaubert, sa conception de l'Orient, les premières versions de *la Tentation* et de *l'Education*, sa morale, sa politique, son esthétique et il nous donne même quelques pages inédites des carnets de Flaubert.

De ces trois cents pages ressort un Flaubert très vivant et tel, semble-t-il, qu'on le verra désormais.

On ne peut résumer en quelques lignes un volume qui est lui-même un résumé puissant, mais on peut montrer quel fut le dessein de M. Louis Bertrand en l'écrivant.

Sauf erreur de ma part, il a voulu d'abord nous montrer la parfaite unité de l'esthétique de Flaubert, dont la pensée a très peu évolué. Il préconisa toujours une méthode « qui, sans « nier le sentiment, — bien au contraire, — le subordonne à « l'intelligence ». Méthode qui veut que l'artiste se borne à représenter sans prétendre à conclure. L'artiste doit contempler, chanter la vie. « L'artiste est dans le monde, comme le « Dieu de Spinoza. Invisible et présente partout, la substance « divine pense éternellement l'univers, qu'elle crée sans but et « sans fin. L'art ne fait qu'imiter cette divine contemplation(1). »

Ce qui n'empêchera pas Flaubert de faire sa place au sentiment et de reconnaître les droits du cœur, et la fécondité de la sensation et de l'émotion. Il écrit à Jules Feydeau au moment où il commence la documentation de *Salammbô* : « Je don- « nerais la demi-rame de notes que j'ai écrites depuis cinq « mois et les quatre-vingt-dix-huit volumes que j'ai lus, pour « être, pendant trois secondes seulement, *réellement* émo- « tionné par la passion de mes héros. »

Toutefois Flaubert demeure convaincu que la faculté maîtresse de l'écrivain, c'est l'intelligence, qui représente et qui construit.

« L'esthétique de Flaubert est, dans son fond, éminemment « classique et cartésienne : « Ceci est pensé, donc ceci est. » « L'art doit être intellectuel (2). »

(1) L. Bertrand, *G. Flaubert*, passim.
(2) Flaubert, *Correspondance*, IIIe série.

Après avoir noté qu'en somme Flaubert a beaucoup voyagé pour un temps où les voyages n'étaient ni commodes, ni fréquents, L. Bertrand nous explique que le vrai Flaubert était un homme de cabinet, *l'homme-plume*, suivant son mot, qui citait le proverbe arabe : « *Il vaut mieux être assis que debout et couché qu'assis.* » Il n'aimait guère le mouvement. Les intellectuels sportifs l'en ont blâmé et l'on sait quel mépris toute une génération d'écrivains jette sur les auteurs qui se contentent d'écrire sans parader à cheval ou dans les salles d'armes. La science aujourd'hui donnerait raison à Flaubert. Les travaux morphologiques d'un docteur Sigaux, les études de ses élèves, les observations d'un Dr Mac Auliffe démontrent aujourd'hui que tout travail musculaire d'un *cérébral*, d'un *intellectuel*, ne s'accomplit qu'aux dépens de son œuvre intellectuelle. Mais il y a si peu d'écrivains qui soient intelligents, et qui soient de vrais *cérébraux!*...

Louis Bertrand nous fait suivre, pas à pas, la composition des romans du Maître, écrits on sait avec quels scrupules d'homme et d'artiste. Enfin, il démontre par quel idéalisme moral Flaubert était parvenu à la haine du *bourgeois*, c'est-à-dire de ceux qui pensent bassement. On sait le coup terrible que lui porta la guerre de 1870. Patriote exalté, il ne s'en releva jamais.

Le Flaubert qu'a campé Louis Bertrand est d'une magnifique unité de caractère, d'une dignité exceptionnelle. Il fait songer à quelque héros de Vigny. Il n'y a pas de doute qu'il ne soit vrai, tant une forte documentation étaye solidement l'ouvrage.

Des pages inédites de Flaubert qui terminent le livre citons ces notes sur l'enterrement de la fille de Chilly, un prédécesseur de M. Antoine à l'« Odéon ».

« *Tous les camarades, si affligés qu'ils soient, prennent* « *des poses. Pas une attitude vraie. Les comiques ont une* « *douleur bonhomme, l'attendrissement avachi.* « *Mon pauvre* « *vieux !* » *Les tragiques :* « *Quel désastre !* »

« *La main dans le gilet et la tête au vent, Chilly, dont la* « *face ruisselait de larmes, s'était fait friser les moustaches.* « *— Belot réclame dans les journaux, le lendemain de l'en-* « *terrement de sa mère, pour trois célébrités qu'on avait ou-* « *bliées.* »

§

Animateur puissant de l'âme des foules, créateur de types nouveaux et précis, Louis Bertrand n'a cessé, au cours de son œuvre, développée selon une logique admirable, de chanter un hymne à la vie.

Rien n'est moins factice, et rien n'est moins romantique que cet ensemble de livres consacrés uniquement à justifier l'instinct. Mais qu'on ne s'y trompe pas, l'humanité instinctive et vigoureuse qu'il nous a montrée, à chaque page, n'est pas celle que les naturalistes ont notée, accablée sous ses tares dégradantes. Car, poète épique de l'instinct, Louis Bertrand n'a jamais cessé de voir l'instinct en beauté, de chercher en lui la source de la justice sociale, le guérisseur des maux et des crimes, nés d'une civilisation routinière et vieillie. Dans ces romans l'instinct reste jeune. Il agit en conquérant et en régulateur. Ceux qui l'ont méconnu périssent misérablement. Ce naturisme à la Rousseau est appliqué pourtant d'une manière tout à fait rationnelle, par un écrivain respectueux des traditions d'une littérature qu'il aime passionnément et d'une langue qu'il manie sans erreur, ni défaillance. Son œuvre n'est pas exclusivement une œuvre littéraire, bien que son impartialité se refuse à chercher autre chose que la beauté littéraire. C'est une œuvre d'idées. Plus tard, le sociologue et le philosophe devront y chercher des documents sur la vie d'un milieu et d'un temps.

Bien que nous ne cherchions au mot moraliste que son sens vrai d'*écrivain qui traite des mœurs*, et non le sens *moralisateur*, qu'on lui donne à tort, il faut noter que cette œuvre, en pleine invasion de névroses slaves et de raffinements barbares, parla, bien avant d'autres qui s'en firent gloire, des devoirs imposés par « la terre et les morts ».

Quel repos! quel calme dans cette maison des ancêtres et sur ces champs qui les avaient nourris!...

Les devoirs graves lui parlèrent encore une fois. Demain, le travail coutumier allait l'arracher à sa retraite!... Pénétré par l'influence de cette terre qui voulait s'enrichir de sa force comme elle s'était accrue du labeur séculaire des siens, il se rappela soudain les paroles du cantique. Sa méditation se précisa, et c'est avec l'assentiment de tout son être qu'il se murmura dans la nuit tombante : « Je veux vous donner ma vie! Mon esprit et mon cœur sont à vous! »

L'ombre s'élargissait. Toujours plus apaisé, Jean s'abandonna à une rêverie mélancolique, mais exempte d'amertume, et il resta là, sur le balcon, pensant à ses morts, pensant à la vie, — jusqu'à l'heure où les feuilles d'or de la vigne nourricière s'argentèrent à la clarté de la lune nouvelle (1).

Toute l'œuvre de Louis Bertrand repose sur des réalités fécondes. Son honneur sera d'avoir lui, lorrain, prononcé le premier *la prosopopée à l'Algérie* que murmuraient nos cœurs.

Pays du soleil et de la plus pure lumière! Nourrice des blés et des raisins, terre des marbres et des essences précieuses, mère des statues et des temples, qui trônes dans la pompe de tes colonnes et de tes arcs de triomphe, de quels bienfaits ne te suis-je point redevable, depuis le jour, où, comme une amante, tu me pris, jeune homme nubile, pour m'initier à tes rudes délices et me découvrir tes beautés inconnues ou dédaignées du passant! C'est toi qui façonnas mes sens encore débiles, qui les fis s'épanouir au feu de ton ciel, vibrer au choc tumultueux de tes couleurs et de tes formes. Tu me donnas l'être une seconde fois Tu m'enseignas le culte salutaire de la force, de la santé, de l'énergie virile. Tu rattaches ma pensée égarée au solide appui de la tradition, en étalant sous mes yeux la majesté de tes ruines, en me jetant parmi des peuples venus de tous les bords de la Méditerranée maternelle, et dont la conscience est sœur de la mienne!... Ah! puissent-ils, en se retrouvant sur ton sol, reprendre avec ferveur le sentiment invincible de la fraternité qui les unissait jadis! Puisse cette mer, où je suis, redevenir, comme au temps de Rome-la-Grande, à la fois le symbole et le chemin de l'Alliance entre les nations latines!... *Mare Nostrum!* Qu'elle soit notre mer à tout jamais! Défendons-la contre les Barbares, pour refaire l'unité de l'Empire (2) !...

Aux jours de deuil de l'invasion punique, au crépuscule d'une défaite qui ouvrait à Annibal la route de la Ville, on nous a conté que le Sénat romain se porta par delà les portes, au-devant du général vaincu qui n'avait pas désespéré de la République; de même aujourd'hui l'admiration des jeunes hommes fera cortège à l'écrivain qui, sans faiblesses ni concessions aux modes éphémères, n'a pas désespéré de l'idéal latin, ni des vertus éternelles de sa culture et du sang méditerranéen. Mais celui-ci n'est pas un imperator en déroute, c'est un vainqueur...

ERNEST GAUBERT.

(1) *Le Rival de Don Juan.*
(2) *Le Jardin de la Mort.*

IL PLEUT SUR LA VILLE

—

à Georges Marlow.

Il pleut sur les toitures noires
De la pauvre petite ville
Dont vers les nuages s'effile
L'église qui chanta ses gloires.

Il pleut sur le mail et la place,
Et la mairie et la caserne,
Et sur la rivière à l'eau terne
Et les tilleuls de la terrasse.

A la halle, les paysannes
Ont démonté leurs étalages
Pour retourner dans les villages
Avec leurs paniers et leurs mannes.

Les chevaux de bois, à la foire,
Sont recouverts de bâches vertes,
Et les guinguettes sont désertes
Où l'on allait danser et boire.

Cela sent, vers le soir, la suie,
Les plâtras et la feuille morte.
Aucun passant. De porte à porte
S'effare un chat qui fuit la pluie.

Aux vitres des froides demeures
Paraissent des enfants bien sages
Qui comptent au ciel les nuages
Et puis à l'horloge les heures.

Car les bancs de la promenade
Sont tous mouillés où vieux et vieilles,
Baissant l'échine et les oreilles,
Suivaient leurs jeux d'un œil maussade.

Retroussant ses jupes salies,
Voici la maigre demoiselle
Aux mitaines de filoselle
Qui court à vêpres et complies.

La brouillasse s'est tant accrue
Que bientôt les rouges lanternes,
Clignotant au front des tavernes,
S'allumeront dans chaque rue.

Et la nuit s'épaissira, morne,
Où l'on n'entendra que l'ivrogne
Qui chante dans l'ombre et se cogne,
En jurant, contre quelque borne.

L'on ne verra plus de lumières
Qu'à la façade de la gare
Qui retentit du tintamarre
Des trains rués vers les frontières.

Là-bas sont les mers et les rades
Et les mâts de mille navires
Et les départs vers les empires
Où rêvent d'obscures peuplades.

Mon âme, auras-tu le courage
De la fuir, la petite ville,
Et de t'en aller, moins servile,
Vers les capitales en rage

De la folie et de la fête,
Des batailles et des bagarres,
Des étendards et des fanfares
Et des cloches dans la tempête?

La ville s'endort et s'ennuie.
L'heure tinte aux tours de l'église.
La brume est de plus en plus grise.
Sur tous les toits pleure la pluie.

STUART MERRILL.

LOUIS DE FOURCAUD

RÉFLEXIONS SUR LA CRISE BALKANIQUE

J'ai consigné ici, sans m'astreindre à un ordre absolument logique, quelques-unes des réflexions que suggère la crise balkanique. Je dis : quelques-unes. Car une pareille tourmente, qui remue à fond toute une partie de l'humanité, — et celle qui se pique de commander aux autres, — pourrait engendrer des observations diversifiées à l'infini. Elle soulève des problèmes de nature non seulement politique, mais encore ethnique, religieuse, économique, sociale, psychologique, morale; elle remet en question les rapports de plusieurs Etats entre eux, et les relations des individus qui peuplent ces Etats les uns avec les autres, et celles de plusieurs races et de plusieurs confessions entre elles. Et encore elle suscite pour l'avenir des éventualités de répercussion, qui se perdent en un lointain nébuleux : l'ébranlement qu'elle imprime à la structure actuelle de notre continent ne saurait s'évanouir en un clin d'œil, et sans provoquer des ondulations quasi illimitées.

§

A vrai dire, c'est un spectacle inattendu que nous a offert l'explosion de la guerre Orientale. S'il était un conflit que nul ou à peu près n'avait prévu, c'était bien celui qui projetait contre la Turquie, la Serbie, la Bulgarie, le Monténégro et la Grèce associés. En 1908, durant plusieurs mois, on s'était imaginé que la Turquie signifierait son ultimatum à la Bulgarie, après que celle-ci eut brisé son lien de vassalité avec la Porte; une invasion des Austro-Hongrois en Serbie avait paru imminente quand ce dernier Etat protesta hautement contre l'annexion de la Bosnie-Herzégovine par le comte d'Æhrenthal et mobilisa son armée; et pourtant Sofia s'arrangea avec Constantinople, et Belgrade avec Vienne. Au début de juillet 1911, beaucoup de gens auraient parié pour l'ouverture d'une guerre immédiate entre la France et l'Allemagne : c'était au lendemain de l'envoi de la *Panther* à Agadir, qui affirmait le désir tenace et

passionné du cabinet de Berlin d'obtenir une compensation à la mainmise française sur l'Empire Chérifien, et un accord en bonne et due forme clôtura l'incident.

Au 25 septembre dernier encore, celui qui eût annoncé chez nous, pour octobre, des canonnades devant Andrinople, Uskub et Salonique, eût passé pour un illuminé. Car nul ne se doutait que l'incendie balkanique, tant de fois menaçant, allait enfin éclater dans toute son horreur et embraser la Péninsule, du Bosphore au Pinde et de l'Adriatique à la Mer Noire. Cependant, le feu couvait depuis plusieurs mois : étrange, mais traditionnelle ignorance de la diplomatie !

Cette diplomatie, — je parle de la diplomatie française, mais l'observation s'applique aussi bien à l'allemande, à l'anglaise, à l'italienne, — ne savait rien — strictement rien — des éventualités qui s'élaboraient. Nous avons pourtant des agents dans les capitales de tous les Etats qui sont entrés en branle : ils n'ont rien vu ; ils n'ont rien dit. Il semble que deux diplomaties seulement aient été avisées de la formation de la quadruple entente serbo-bulgaro-gréco-monténégrine, qui remonte à mars 1912 : la russe et l'austro-hongroise. La russe, parce que le gouvernement tsarien n'a certes pas été étranger à sa conclusion, encore qu'il ait systématiquement négligé d'en aviser son alliée la France, — et l'austro-hongroise, parce qu'elle a un système de renseignements politiques parfaitement organisé dans toutes les chancelleries balkaniques. J'ajoute que Vienne put prédire la guerre trois semaines avant qu'elle n'éclatât — témoin la proposition du comte Berchtold, — et que Pétersbourg, après avoir forgé l'instrument, se méprit totalement sur sa valeur offensive : M. Sasonof était en tournée dans l'Europe occidentale, quand les choses allèrent au pire. Pour une fois, l'Autriche-Hongrie n'était pas en retard.

La diplomatie française, anglaise ou allemande, qui avait ignoré la signature de la quadruple entente, n'était pas mieux informée sur sa solidité. Même quand la tension fut à l'extrême, on croyait à Paris que le pacte ne supporterait pas l'épreuve du feu, et que la Grèce et la Serbie refuseraient de tirer le canon. L'incapacité des ministres plénipotentiaires n'eut d'égale que l'aberration des attachés militaires, et je ne ferai pas de distinction entre eux, d'après leur nationalité. Ils étaient unanimes à prophétiser une victoire foudroyante de la

Turquie : nous voilà fixés sur leur sagacité, car ils n'avaient même pas su voir que l'armée ottomane n'avait pas de quoi manger; or, elle a succombé, avant toutes choses, à la famine.

§

L'Europe, qui n'avait rien deviné, n'a rien empêché ; elle a donné, et ce n'est pas au surplus la première fois (mais jamais le phénomène ne fut plus caractéristique), une preuve prodigieuse de son impuissance. Jadis c'était son mot d'ordre que Constantinople devait être mise à l'abri de toute agression, parce que la sécurité de cette ville était un élément essentiel de l'équilibre continental, — et sa sollicitude englobait la Thrace et aussi la plus grande partie de la Macédoine. Tout changement qui pouvait survenir en Orient l'inquiétait et la terrorisait. Souvenez-vous de 1854, des projets de Nicolas Ier et de la Crimée ; souvenez-vous de la marche du grand-duc Nicolas vers le Bosphore, 24 ans plus tard, de l'intervention austro-anglaise, de San-Stefano et de Berlin. En 1912, l'Europe, prise de court, et par la faute de sa bizarre diplomatie, a été comme accablée par l'événement. Elle s'est rendu compte qu'elle était incapable d'enrayer la progression des faits, dont elle devenait la spectatrice non point désintéressée et sereine, mais paralysée, garrottée, et vouée à l'immobilité. La seule initiative qu'elle ait pu adopter a croulé sous le ridicule : elle a formulé sa volonté de maintenir le *statu quo* balkanique au moment même où ce *statu quo* recevait de formidables secousses, et où des centaines de milliers de Balkaniques en armes se chargeaient de bouleverser l'aspect de leur presqu'île.

L'Europe a été impuissante parce qu'elle n'est, à vrai dire, en toutes matières, et surtout en celle-ci, qu'une expression géographique. C'est un continent ; ce n'est point une collectivité morale. Pour intervenir efficacement, il eût fallu qu'elle fût unie ; or, jamais elle n'a été plus divisée, plus disloquée par les appétits qui s'y heurtent, par les antagonismes d'intérêts qui s'y font jour. Au lendemain d'une série de rapines, de spoliations sans précédent, — série jalonnée par la Bosnie, par le Maroc, par le Congo, par la Perse, par la Lybie, j'en dois passer, — alors qu'elle était toute frémissante encore des conquêtes violentes réalisées et des conflits armés péniblement évités, comment eût-elle pu retrouver son unité ? Les

gouvernements des grands Etats sont autant de carnassiers aux dents longues, qui ne se reposent jamais. Ils ne sommeillent même point, comme les fauves de premier ordre, quand ils sont repus : ces gouvernements songent toujours au festin du lendemain. Une action pacificatrice, dans une crise aussi ample, aussi profonde que la crise orientale, suppose toute une période préparatoire, — des liens préétablis, un minimum de confiance durable. Or, toutes ces conditions manquaient. Pour adapter un mot du cardinal de Retz : l'Europe se chercha comme à tâtons ; elle ne réussit pas à se découvrir.

Comment, au surplus, eût-elle arrêté les Balkaniques, alors qu'elle portait la véritable responsabilité de la tourmente ? C'était elle, c'étaient les Etats qui la composent qui, depuis trente ans et plus, avaient organisé le refoulement de l'Islam, sur trois continents à la fois, et, d'année en année, exercé au détriment des musulmans du monde entier leur passion colonialiste ; ils avaient annexé méthodiquement toutes les contrées que j'ai citées plus haut et aussi la Tunisie et l'Egypte : c'étaient encore les sectateurs de Mahomet qui reculaient devant eux dans le centre africain, fauchés par les canons à tir rapide et décimés par l'alcool.

Et enfin et surtout, l'Europe, qui eût pu tout pacifier en imposant les réformes macédoniennes, en arrachant de la Turquie l'exécution des clauses de 1878, livra la Macédoine à elle-même, comme, il y a dix-sept ans, elle livrait l'Arménie. Elle demeurait indifférente à la violation des traités et aux brutalités sauvages accomplies de Monastir à Prichtina et d'Uskub à Serès, parce qu'elle pouvait monnayer cette inertie. Ses ambassadeurs à Constantinople ajournaient toujours leur ardeur réformatrice, à condition que les grands vizirs accordassent des affaires à la Haute Banque, des concessions de chemins de fer ou des adjudications d'armements. Et certes ils n'opéraient pas collectivement, et s'attachaient au contraire à se dérober les uns aux autres les entreprises fructueuses, mais, chaque pays étant payé pour sa part, de ces abstentions égoïstes et isolées naissait l'abstention générale. L'Europe déserta la cause macédonienne pour de l'argent : il faut écrire le mot, et la cause macédonienne devait un jour ou l'autre se venger ; elle fournit aux Balkaniques le prétexte attendu.

Non seulement l'Europe était divisée en deux grandes combinaisons de forces, mais encore chacune de ces deux combinaisons s'émiettait, dès que les querelles orientales surgissaient.

La Triple Entente comprend la France, la Russie et l'Angleterre. Or, la Grande-Bretagne est traditionnellement conservatrice en Orient, tandis que la Russie est révolutionnaire. Je m'explique : la Grande-Bretagne a toujours estimé que la destruction de la Turquie ou même le démembrement de ses provinces européennes constituerait, pour ses propres intérêts, un dommage inquiétant : elle a protégé le Sultan, parce qu'il est le Commandeur des Croyants, et qu'elle a dans l'Inde quelques dizaines de millions de ces Croyants, — et aussi parce qu'elle appréhendait de voir un Etat de premier plan ou simplement un Etat de vigueur ascendante s'installer sur le Bosphore, à proximité de la route de Bombay. C'est pour ce motif qu'en 1878 elle envoya son escadre à Besika. La Russie, à l'inverse, a toujours rêvé ou de conquérir un véritable protectorat sur la Porte, ou de restaurer à son profit l'Empire Byzantin, ou encore de hausser au maximum de puissance les Etats Slaves Balkaniques, afin de s'en faire un bouclier contre l'Autriche. Et l'on voit tout de suite pourquoi les initiatives de la Triple Entente devaient être gênées, et pourquoi elles ont été gênées, quoi qu'on dise. En somme, l'Angleterre était turcophile, et la Russie turcophobe.

Les déchirements de la Triplice étaient plus profonds encore. L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie inclinaient toutes deux à embrasser la cause de l'Empire Ottoman, mais l'Allemagne se prononçait énergiquement pour son maintien et pour la défense de son intégralité territoriale, et l'Autriche-Hongrie respectait cette intégralité avec les sentiments qu'un héritier présomptif porte au futur défunt, dont il attend la succession : elle était prête à saluer une victoire de la Turquie, mais non moins prête à exploiter sa défaite, pour arrondir le domaine de la monarchie de Habsbourg. L'Allemagne n'avait aucune propension à froisser les Slaves Balkaniques, et l'Autriche, tout au rebours, considérait leur développement territorial et économique comme un outrage pour son prestige et comme un péril pour son avenir. L'Autriche ne songeait qu'à son propre programme d'action orientale et l'Allemagne, de même que la

France entre l'Angleterre et la Russie, hésitait, dans chaque éventualité qui pouvait surgir, entre ses deux alliées, l'Autriche et l'Italie. Car ce n'est un secret pour personne que Vienne nourrissait des ambitions sur l'Albanie, et que l'Italie travaillait depuis vingt années cette province. — Saint-Jean de Medua et Durazzo, qui commandent une partie de l'Adriatique, sont convoités de longue date par les ministres de François-Joseph, et la Péninsule aspirerait à avoir une annexe sur la façade ouest de la région balkanique. L'Italie était en coquetterie réglée avec les Slaves, et l'Autriche, qui les opprime chez elle, professe encore une hostilité plus vive pour ceux du dehors.

On a pu dire que seules la France et l'Allemagne avaient des intérêts analogues dans cette crise. La vérité est parfois d'apparence paradoxale. Toujours est-il qu'au début d'octobre il n'était point, en Europe, de diplomates aussi enclins à s'accorder que M. Jules Cambon et M. de Kiderlen-Waechter, et leur seule cordialité de rapports attestait surabondamment la gravité des divisions qui fissuraient la Triple Entente et la Triple Alliance.

§

J'ai écrit et répété que les grandes puissances avaient été surprises par la mobilisation balkanique. Elles étaient toutes prêtes à qualifier de brigandage à main armée l'entreprise à laquelle s'associaient les quatre gouvernements bulgare, serbe, grec et monténégrin. Des personnes qui avaient applaudi hautement à la conquête marocaine dénonçaient en termes véhéments l'ambition des alliés, et d'autres, qui avaient glorifié sur tous les tons le débarquement italien en Cyrénaïque et en Tripolitaine, réprouvaient en langage solennel et congru les manifestes des quatre rois. Il serait trop long de comparer à la morale vulgaire les deux expéditions africaines, d'une part, et l'équipée balkanique de l'autre. Mon intention n'est point de philosopher là-dessus, d'autant plus que tout développement philosophique à cet égard m'apparaît souverainement vain et ridicule. A l'âge de fer ou de pierre où nous vivons, les principes n'ont de valeur qu'autant qu'ils ne heurtent ni ne refrènent les convoitises brutales des puissants du jour. Ce sont proprement des gemmes rares qu'on expose volontiers,

dont on se pare avec fierté, mais qui n'exercent aucun rôle effectif.

Le tort de l'Europe a été de ne point comprendre qu'ayant pratiqué une politique de violences et de pillages elle donnait licence aux petits Etats d'imiter les grands, pourvu que cette imitation fût compatible avec leur sauvegarde personnelle. De quel droit, au nom de quelle mirifique formule de justice et d'humanité, les gouvernements qui se piquent de former un directoire continental et de régenter toutes choses, de l'Oural à la Galice, et du cap Nord à la Sicile, auraient-ils morigéné les Balkaniques ? Ces gouvernements avaient-ils si bien respecté ailleurs le statut existant, la volonté et la liberté des hommes, qu'ils pussent faire prendre au sérieux leurs remontrances par leurs disciples trop pressés, ou trop bruyants, ou trop cyniques ? Pourtant des diplomates s'entretinrent avec gravité des moyens de paralyser la poussée des Slaves d'Orient. Ils crurent que ceux-ci s'inclineraient devant un veto prononcé avec majesté, et qu'ils reculeraient avec épouvante devant une injonction venue de Paris, de Berlin ou de Pétersbourg. Ils n'étaient plus de leur époque. Les Balkaniques se sont dit que leur immoralité n'était pas pire que celle de la France, ou de l'Allemagne, ou de l'Italie : ils ont pensé que la question de droit était peut-être confuse, mais à coup sûr négligeable, que l'essentiel était d'avoir la force et qu'ils l'avaient. Et sous les yeux de six grands Etats qui comptent 360 millions d'âmes et qui peuvent mobiliser de 22 à 25 millions d'hommes, quatre petits Etats, qui possèdent un peu plus de 9 millions d'individus et de 800.000 soldats exercés, se ruèrent à l'assaut, à la curée de la Turquie, et on les laissa faire.

§

Sur les causes de la guerre balkanique, on a écrit bien des choses curieuses. Les idéalistes s'en sont donné à cœur joie : par dédain du matérialisme historique, qui fournit pourtant les explications les plus simples et les plus rationnelles des événements, ils sont passés à côté de la réalité.

On s'est évertué à nous présenter l'attaque des alliés contre la Porte comme une dernière croisade. Après une interruption de plusieurs siècles, Ferdinand Ier, qui songerait, dit-on —

bizarre idée, — à se faire appeler Siméon II, et qui, n'ayant rien des Byzantins, voudrait renouveler leur lignée — aurait repris l'œuvre de Frédéric Barberousse, de Richard Cœur de Lion et de saint Louis. Seulement l'entreprise était plus commode qu'il y a sept cents ans. Les monarques d'autrefois et les brillants chevaliers qu'ils entraînaient et les cohues qui se pressaient pédestrement à leur suite faisaient de lents voyages pour atteindre l'infidèle. Ils allaient à la conquête du Saint-Sépulcre. Ferdinand Ier avait pour ainsi dire la croisade à sa frontière, et il n'avait que faire de se déranger longuement et de cheminer des mois et des mois par eau et par terre, pour pénétrer chez le Turc. Le Saint-Sépulcre n'est nullement enfermé dans les murs de la capitale ottomane ; mais on y rencontre les bâtiments somptueux et dominateurs de la Dette et de la Banque, et c'est là un suffisant indice du changement des temps et des hommes. Cependant, les quatre monarques coalisés ont passé sous silence la Dette et la Banque, pour évoquer la coupole de Sainte-Sophie. Ils ont donné de la sorte à leurs manifestes un certain parfum de croisade, mais ni M. Guechoff, qui rédigea le papier bulgare, ni M. Pachitch, qui élabora le document serbe, ne sauraient être tenus pour des Pierre l'Ermite. Ce sont des hommes d'affaires très entendus et qui savent à merveille pétrir la matière parlementaire.

L'unité religieuse, — celle de l'orthodoxie, que les souverains ont invoquée contre le Turc, — est essentiellement factice. D'abord deux d'entre eux, Georges Ier et Ferdinand Ier, sont nés en dehors d'elle, l'un protestant, l'autre catholique romain, et si le Bulgare a fait élever son fils dans cette orthodoxie, c'est qu'il jugeait, comme Henri IV, qu'un trône vaut une messe. Pierre Ier, malgré tous ses élans confessionnels, n'a pas hésité à ramasser une couronne dans le sang, et le christianisme du roi de Monténégro s'est étrangement assoupi, chaque fois qu'il a fait exécuter ceux de ses sujets qui se permettaient une légère opposition. Leur conviction dut égaler celle de cet Abdullah Pacha, le vaincu de Tchorlou, qui, sur le champ de bataille, demandait toujours du vin et du cognac aux envoyés des journaux. Des Grecs aux Bulgares et des Bulgares aux Serbes, les discordances religieuses ont d'ailleurs toujours été très vives. Avant de revendiquer l'amoindrissement de l'infidèle, ils

ont longtemps failli se déchirer les uns les autres pour faire prévaloir leurs clergés respectifs.

Je n'attribuerai pas davantage à un concept nationaliste quelconque la poussée des quatre peuples contre l'empire Ottoman. Il est étrange, si l'identité des intérêts nationaux était si ardente et si agissante, qu'elle ait attendu le mois de mars 1912 pour se manifester. A coup sûr, il y avait des Serbes, des Bulgares, et des Grecs en Turquie, et c'étaient des milliers d'hommes qui gémissaient sous le joug. Peut-être eût-on trouvé des moyens plus doux que la lutte sanglante pour les délivrer, mais de même que les grandes puissances, les petits Etats Balkaniques sont responsables de la résistance de la Porte aux réformes et aussi des atrocités que les soldats ottomans ont trop souvent commises. Il y a quelques années encore, les Serbes, les Bulgares, les Grecs — et les Roumains s'agitaient par surcroît — ne s'étaient pas mis d'accord sur la statistique des éléments ethniques respectifs qui se heurtaient en Macédoine et en vieille Serbie. Les consuls grecs comptaient comme ressortissants futurs de la Hellade tous les Macédoniens qui parlaient le grec ; les consuls bulgares revendiquaient tous ceux qui reconnaissaient la tutelle des évêques bulgares, et les Serbes tous ceux qui portaient des noms de consonance serbe. Les litiges étaient si vifs, à ce moment, entre les uns et les autres, qu'à chaque instant des ruptures paraissaient imminentes et que des conflits armés se révélaient inévitables. La Serbie et la Bulgarie, qui s'étaient déjà battues, il y a 26 ans, avaient surtout organisé leurs forces militaires en vue d'un duel entre Slaves C'est donc à une date toute récente et sous l'influence de faits nouveaux, dont le principal a été l'affaiblissement reconnu de l'armée turque, que les royaumes balkaniques ont effacé leurs dissidences traditionnelles et se sont rapprochés par traité. Mais il ne faut pas exagérer, en cette affaire, la valeur du concept nationaliste, et encore moins la puissance des affinités ethniques. Celles-ci n'intervinrent que tardivement et pour justifier l'alliance, et celui-là disparaissait à l'arrière-plan, chaque fois qu'un des Etats de la presqu'île croyait pouvoir compter sur une complaisance particulière des grands vizirs. Comment, d'ailleurs, demander une perception chauvine des intérêts grecs à un souverain qui est en fait Danois, et un nationalisme bulgare exclusif à un d'Or-

léans-Cobourg? Sans attacher à l'influence des monarques plus d'attention qu'elle n'en comporte, on peut cependant noter ces deux petits détails.

Au fond, les Balkaniques ont cédé aux convoitises économiques et ont voulu s'assurer un agrandissement territorial.

Les Serbes se plaignent, depuis de longues années, d'être garrottés par l'Autriche. Grands producteurs de céréales, grands éleveurs de porcs, ils ont besoin des marchés de l'Europe Centrale et de l'Europe Occidentale, pour y écouler leurs articles d'exportation. Mais à ce commerce, l'Autriche-Hongrie opposait une barrière tenace, des difficultés toujours renouvelées et de plus en plus irritantes. Lorsque sa propre agriculture accusait des moissons surabondantes, elle découvrait des subterfuges plus ou moins loyaux pour paralyser le trafic du royaume voisin. Celui-ci entendait, d'une part, augmenter son domaine en annexant la féconde vallée du Vardar, et de l'autre se soustraire à l'écrasante obsession qui pèse sur lui. Il était comme au fond d'un cachot, dont le gouvernement de Vienne serait le guichetier. De là son dessein nourri de toute date d'arriver à la mer : de là sa hantise de l'Adriatique. Une fois qu'il toucherait aux flots, fussent-ils ceux de l'Archipel, il aurait conquis sa liberté, il se serait affranchi de la suzeraineté blessante et ruineuse de l'Autriche-Hongrie. C'est cette émancipation qu'il a cru trouver dans la guerre actuelle, voulue par les cultivateurs et par les marchands de porcs qui constituent l'essentiel de sa population.

Et ce qui est vrai de la Serbie est non moins exact de ses confédérés. Les Bulgares, même depuis l'annexion de la Roumélie, prétendent étouffer entre les frontières qui leur sont dévolues. S'ils possèdent la fameuse vallée des Roses, leur sol montagneux, rempli de roches et d'aspérités, est souvent aride. Ils aspiraient à descendre la Maritza, comme jadis les tribus germaines, et après elles les féodaux allemands, à se déverser en Italie. Le paysan de Philippopoli et de Stara-Zagora supputait ce qu'il pourrait gagner en fertilisant le sol de Thrace. La Bulgarie, riveraine de la Mer Noire, qui ne conduit nulle part ou à peu près, rêvait encore d'atteindre à une mer libre, de nouer des rapports avec l'Occident sans se heurter au mur du grand empire austro-hongrois.

Les Monténégrins étaient cantonnés sur le sol ingrat, sté-

rile de leurs sauvages plateaux. Ils dominaient de haut la plaine de Scutari, objectif de leurs ambitions historiques, où le labeur est plus facile, où la population arrive à une densité inconnue autour de Cettigné. Ils voulaient s'abattre de leur aire sur les vallées qui luisaient au loin sous le soleil d'Orient. Pauvres, ils espéraient devenir riches et se soustraire à la dure existence à laquelle les vouait la structure même de leur pays.

Et les Grecs, comme les Serbes, les Monténégrins et les Bulgares, se disaient qu'un morceau de l'héritage turc contribuerait à atténuer leur détresse; ils ouvraient de larges yeux, des yeux d'envie sur l'Epire, sur la Thessalie, où les plaines sont moins rétrécies que chez eux, où les montagnes sont plus avenantes que celles du Péloponèse, où les récoltes sont moins maigres. Ils regardaient surtout vers Salonique, le grand port, l'unique entrepôt de premier ordre de cette région balkanique, cité grecque après tout, puisque les Hellènes y sont presque en majorité, et qu'ils y détiennent la maîtrise des affaires et de la navigation.

Ainsi des causes économiques indiscutables expliquaient cette formidable poussée contre la Turquie. Il s'agissait de démembrer celle-ci pour se partager sa succession. Les raisons religieuses et nationales intervinrent pour colorer l'entreprise de quelque idéalisme. On invoqua la race et la confession, comme les grandes puissances brandissent la civilisation lorsqu'elles convoitent quelque parcelle du continent africain.

§

L'Europe croyait au succès turc. L'armée ottomane, façonnée par les généraux allemands, pourvue de matériel allemand, élevée dans la tactique allemande, paraissait sans égale. Les attachés militaires, les spécialistes, qui avaient régulièrement assisté à ses manœuvres proclamaient sa supériorité. Ils la comparaient volontiers aux armées de l'Europe occidentale, vantant la résistance et la docilité du soldat, et la science des chefs. Tout au plus admettait-on que sa mobilisation pourrait être lente, mais si l'on concédait au début quelques avantages aux Bulgares, l'on ne doutait pas que bientôt les Ottomans remporteraient d'éclatantes victoires et refouleraient leurs agresseurs chez eux. Quant aux Serbes,

aux Monténégrins, aux Grecs, on n'en faisait pas état. On s'imaginait que les Hellènes n'avaient point progressé depuis 1897, que les Serbes seraient dispersés au premier choc, comme il y a 26 ans, et que les Monténégrins se livreraient en tout et pour tout à quelques escarmouches de montagnes.

Les grandes puissances, mal renseignées comme toujours, et comme toujours respectueuses de la force matérielle, ne dissimulèrent pas, au début d'octobre, leurs préférences pour l'Empire ottoman. Les Balkaniques apparaissaient comme des trouble-fêtes, qui venaient inquiéter et bouleverser le monde, à un moment où l'industrie battait son plein, où de gigantesques fortunes s'échafaudaient, et où les classes dirigeantes n'aspiraient qu'à jouir de cette opulence retrouvée. Une semaine passe : l'effondrement turc se révèle. Sur tous les fronts, l'armée ottomane recule. Puis son désastre se manifeste irrémédiable. Aucun retour de fortune n'est plus à craindre. Alors l'Europe, qui avait été turcophile sans réserve, exprime bruyamment sa sympathie pour les Confédérés. Ferdinand Ier, qui est un homme d'affaires, Pierre Ier, qui mesure au résultat la valeur morale d'un événement, Georges Ier, qui considère la royauté comme une carrière lucrative, et Nicolas Ier, qui n'a pas plus de scrupules qu'un Albert l'Ours, ont dû bien rire, lorsqu'ils ont vu toutes les presses officieuses d'Europe, celles de la Triple Entente comme celles de la Triplice, se retourner sur un mot d'ordre, et, avec un enthousiasme discipliné, quoique fougueux, entonner l'hymne au Slavisme triomphant.

Nul revirement ne fut moins préparé. Du jour au lendemain, la volte-face fut complète : tel journal, qui avait glorifié la loyauté, la tolérance, la bravoure ottomanes, renia en trois lignes tout ce qu'il avait écrit. Les Bulgares, qu'on eût volontiers traités de pillards sans vergogne, et les Grecs, dont on avait raillé les menaces, tenues pour pures fanfaronnades, furent assimilés aux plus fameux peuples guerriers de l'antiquité et des temps modernes. Tous furent exaltés, comme avaient été exaltés, sept ans plus tôt, les Nippons tant méprisés avant la guerre avec la Russie.

On pourrait citer des organes importants de France et aussi de l'étranger, qui exécutèrent ce changement de front avec une rudesse et une promptitude exclusives à la fois de généro-

sité et d'élégance. La tactique fut-elle habile? Nous ne nous chargerons pas d'élucider ce problème — et après tout peu importe.

§

Les envoyés spéciaux, qui avaient été expédiés de Paris et des autres grandes capitales vers le terrain des opérations, n'ont pas bénéficié, du côté balkanique, de cette subite manifestation d'enthousiasme. On a proclamé, à considérer les mésaventures qu'ils ont subies, et qu'ils ont trop succinctement narrées, que cette campagne était la faillite des correspondants de guerre. Je serais tenté de souscrire à cette appréciation.

Aucun des envoyés, si muni d'argent fût-il, quelque pourvu de lettres de recommandation qu'il parût, n'a réussi à forcer les terribles consignes que l'autorité militaire bulgare avait données pour se garder contre toute indiscrétion. Ces représentants patentés de l'indiscrétion ont trouvé à qui parler ou, plus exactement, ils n'ont trouvé personne qui leur permît de parler. Ils ont été traités un peu comme les forçats, qui s'en vont en longues colonnes de Pétersbourg et de Moscou vers le Baïkal. Ils pouvaient voir, regarder autour d'eux, mais ils n'avaient point le droit de demander des explications. L'état-major se chargeait de les loger, ou, pour s'exprimer avec plus de véracité, de les parquer dans des localités qui étaient distantes de 100, de 150, de 200 kilomètres des plaines où l'on se battait. De temps à autre, pour les distraire, on leur montrait, dans le lointain, quelque nuée orageuse, ou bien on leur signalait le bruit du tonnerre, et ils s'empressaient de télégraphier à leurs journaux ces surprenants phénomènes. Mais alors des officiers zélés étudiaient avec soin leurs dépêches pour faire disparaître toute affirmation de caractère militaire, et c'est ainsi que l'Europe a pu savoir comment s'habillent les femmes de Stara-Zagora, le prix des consommations qu'on y débite dans les cafés et les prescriptions de voirie qu'édictent les autorités municipales dans cette cité importante. Mais quant à obtenir le moindre détail sur la marche des hostilités, il n'y fallait pas songer. La Bulgarie s'est enrichie de toutes les sommes qu'y ont dépensées les envoyés spéciaux : et tel fut, en tout et pour tout, le profit que retirèrent les grands organes de France, d'Angleterre, d'Allemagne et d'ailleurs, des sacrifices pécuniaires qu'ils avaient consentis.

Il y a eu ainsi quelques dizaines d'otages de toutes les nations dans le camp bulgare, et il y en a eu aussi quelques dizaines dans le camp turc. Souhaitons qu'on nous les rende intacts : c'est tout ce que nous pouvons espérer.

§

On n'attend pas ici des considérations développées sur les initiatives qui se faisaient jour quotidiennement, et dans la diplomatie de la Triple Entente beaucoup plus que dans la Triplicienne. C'est plus tard qu'on pourra, et à l'aide de documents qui font défaut, écrire l'histoire de ces pourparlers, de ces tractations d'ailleurs toujours identiques à elles-mêmes, et toujours vouées à l'échec final. Pendant que les grandes puissances délibéraient, discutaient, atermoyaient, brandissant les grandes formules et invoquant les généreux principes, les petites puissances les bafouaient discrètement. Byzance n'était plus seulement dans Byzance : elle était partout où des ambassadeurs se concertaient au nom d'un statut ancien, qu'ils ne voulaient pas croire périmé et d'un équilibre qui n'existait plus que dans leurs conceptions fossiles.

Je ne pense plus à la guerre d'hier; je pense à celle de demain. Je ne regarde plus vers le passé aboli, vers toutes les choses qui sont mortes, et que d'aucuns voudraient relever encore, vers cette Europe que nous avons connue, avec un « homme malade » que les médecins réconfortaient de temps à autre, en exigeant des cachets gigantesques, avec des royaumes slaves pauvres, dédaignés, endettés, tenus pour des cadets de mauvaise vie et d'importance médiocre, mis en tutelle par les grands Etats. Je regarde vers l'avenir proche, vers les choses neuves qui se lèvent devant nous à l'Orient de notre continent, et qui montent, avec la puissance de leur jeunesse, de l'écroulement accompli en quatre semaines. Et j'aperçois déjà des guerres nouvelles sortant de cette guerre et d'autres révolutions politiques naissant de celle qui nous a surpris par sa vertigineuse rapidité.

J'admets que le conflit actuel se réglera sans qu'il engendre sur-le-champ d'autres fusillades et d'autres canonnades, et sans que les grandes puissances interviennent soit pour limiter par la force la victoire des Balkaniques, soit pour exécuter des engagements pris par traités plus ou moins secrets, mais jamais soumis à la ratification des peuples. Il est malaisé, dans

un article de revue, de suivre d'assez près les événements, pour être sûr que l'article, une fois imprimé, ne sera pas devancé et contredit par les faits. Pourtant je ne crois pas que, cette fois encore, l'Europe tout entière soit jetée dans la tourmente, et qu'elle mette en ligne les millions et les millions d'hommes qu'elle a entretenus et instruits dans ses casernes. Les gouvernements des grandes puissances hésiteront jusqu'à la dernière minute devant une mobilisation, parce qu'aucun d'eux n'est certain de la victoire, parce que la guerre sera une cause d'écrasement, de recul, de ruine, de misère même pour le vainqueur, parce que la finance et la grande industrie qui régissent les Etats déconseillent actuellement des ruptures désastreuses pour elles, parce que surtout et enfin la résistance prolétarienne aux aventures sanglantes a pris, dans toute l'Europe occidendale et centrale, une vigueur jusque-là inconnue. Il n'est plus un pays qui ne soit menacé d'une révolution sociale à la première défaite, et si Guillaume II, comme les ministres des contrées de régime parlementaire, a toujours hésité, dans les vingt dernières années, devant l'irréparable, c'est qu'il appréhendait, pour lui-même, pour sa maison, pour les institutions dont il est le suprême bénéficiaire, les conséquences d'un refoulement éventuel. Un tiers de la nation allemande s'est révélé socialiste aux élections de janvier 1912. Mais, je le répète : j'écarte l'hypothèse de cette guerre générale pour l'heure présente, et même pour une échéance proche, et c'est vers l'Orient que se porte mon analyse, et sur les faits et gestes des seuls Etats orientaux ou encore sur les destinées de ce qui restera demain de l'Empire Ottoman.

La confédération Balkanique n'est pas une combinaison durable. Il y a un an, elle n'était pas encore forgée. Elle a été élaborée, façonnée par ce politique adroit, averti, machiavélique et sans scrupule qu'est Ferdinand Ier. Il a profité de l'affaiblissement que l'affaire de Lybie donnait à la Turquie pour réaliser ses desseins de longue date, et leur réalisation exigeait une entente avec les trois autres rois de la presqu'île. Or, demain, la structure de cette péninsule sera changée du tout au tout. Et si je laisse de côté la Grèce et le Monténégro, qui ne peuvent guère servir que d'appoint dans l'avenir, nous trouverons côte à côte, et bientôt face à face, une Bulgarie agran-

die et une Serbie agrandie. C'est entre elles que doit se dérouler la lutte future. L'alliance présente, comme celle de l'Autriche et de la Prusse il y a cinquante ans, pour la conquête des Duchés, est grosse des antagonismes imminents.

Aussi longtemps que la Turquie gardait toutes ses possession d'Europe, ni Belgrade, ni Sofia ne pouvaient rêver d'une hégémonie balkanique. Cette prééminence appartenait de droit, et par logique, à Constantinople, à Constantinople entourée des provinces de Thrace et de Macédoine et dominant les îles de l'Egée. Mais cette prééminence est désormais ruinée, et il s'agira, pour les Serbes comme pour les Bulgares, de déterminer qui s'appropriera le prestige prépondérant. Les uns et les autres chercheront, dans leur passé, des arguments pour justifier les suprêmes ambitions ; les uns et les autres découvriront, dans les litiges inévitables qui surgiront le long du Vardar, entre les anciens protégés serbes et les anciens protégés bulgares, de perpétuelles raisons de conflit. Le foyer d'attraction de cet Orient Européen sera-t-il Belgrade, sera-t-il Sofia — Athènes et Bucharest étant trop excentriques? Voilà le problème qui va se poser, et compliquer de plus en plus les relations des différentes fractions du monde balkanique. Nous reviendrons avant longtemps au moment effacé, oublié aujourd'hui, et pourtant si proche, où les armées des deux Etats, jeunes encore, plus pauvres et plus étroits qu'en 1912, se heurtaient avec fracas ; et comme ils disposeront de ressources plus copieuses, surtout en hommes, nous devons nous préparer à des luttes acharnées. Non, la disparition de la Turquie d'Europe, — de la plus grande partie d'entre elle du moins, — ne simplifiera rien : elle n'abolira pas les risques d'incendie qui, de la Maritza, pouvaient à chaque instant se répandre sur l'Europe. D'autres périls vont naître, plus graves peut-être que les anciens, car l'Europe aura moins de prises sur les royaumes slaves élargis que sur les petits Etats d'auparavant. Et je voudrais émettre encore un autre prophétie, si toutefois les prévisions d'ordre politique ne sont pas, par essence, vouées au ridicule. Le démembrement de la Turquie d'Asie m'apparaît comme une éventualité prochaine et contre laquelle rien ne saurait prévaloir.

Pourquoi cette contrée demeurerait-elle une, homogène, assujettie tout entière à une même domination ? Ce qui serait

étrange, ce n'est pas qu'elle fût partagée, mais qu'elle échappât au partage.

Jusqu'ici les grandes puissances défendaient l'existence de la Turquie, non pas pour elle-même, mais parce que Constantinople en était la capitale, parce que Constantinople ne devait appartenir à aucun des Etats de premier plan et que le maintien d'un empire ottoman autour d'elle semblait la condition essentielle de son indépendance. Or Constantinople va perdre, du côté de l'Europe, tout le territoire qui lui formait comme une ceinture de défense ; elle sera, non plus à 180 kilomètres ou moins de la frontière, mais à quelques pas de la lisière bulgare. La Turquie d'Asie n'était, aux yeux des puissances, l'apanage nécessaire des Sultans qu'autant que ces Sultans disposaient, sur le sol européen, d'un territoire suffisant pour faire figure de chefs d'un Etat considérable et capable de se protéger par ses propres forces. Le gouvernement ottoman va se trouver refoulé hors de notre continent. Du moment qu'il a perdu ses provinces européennes, pourquoi garderait-il ses provinces asiatiques ? Pour les chancelleries, la Turquie ne sera plus désormais chose respectable. Il n'importe plus à l'équilibre européen qu'Erzeroum et Bagdad et Beyrouth et Damas obéissent politiquement au Commandeur des Croyants. Politiquement le sort de ce Commandeur des Croyants n'intéressera plus personne. Nous verrons avant longtemps les grandes puissances se ruer à la curée de la Syrie, de la Mésopotamie, de l'Anatolie, etc. On peut supposer que le Sultan demeurera le chef religieux de l'Islam, et que Constantinople sera sa résidence, avec des institutions plus ou moins internationalisées. Il n'aura pas plus de domination temporelle que le Pape dans son Vatican. Il jouira d'une autorité morale proportionnée à l'emprise que la religion musulmane continuera à exercer sur les peuples de l'Asie antérieure, de l'Inde, de l'Afrique du Nord. Son autorité matérielle deviendra nulle. Il serait surprenant, répétons-le, non pas que l'Europe le dépouillât complètement, — les financiers français, anglais, allemands, etc., ont posé les bases des futures colonies depuis le Bosphore jusqu'au golfe Persique, — mais qu'elle renonçât à le spolier.

Il arrivera un jour, et à une échéance assez proche, où l'empire turc, qui depuis plusieurs centaines d'années a commencé sa régression, et qui est pour ainsi dire rejeté maintenant au-

delà des Détroits, aura totalement disparu. De l'offensive d'autrefois, les descendants des farouches guerriers du XV^e^ siècle ont été réduits à une défensive humiliée. Ils vont reculer sans trêve, jusqu'à l'heure où, complètement vaincus, ils ne seront plus que les sujets des grandes puissances.

La poussée balkanique aura frayé la voie au colonialisme européen. Dans l'effondrement de la Turquie, les Etats capitalistes vont recueillir des parts d'héritage plus ou moins grosses, plus ou moins riches, ajoutant des domaines nouveaux à tous ceux qu'ils ont conquis sur le continent noir, assouvissant leur appétit insatiable de nouvelles terres à exploiter et de nouveaux marchés à servir.

Il y a moins de 1.200 ans que Charles Martel brisait l'élan islamique : il y a quatre siècles que l'Espagne repoussait les Maures au delà du détroit de Gibraltar ; les soixante-dix dernières années ont été marquées par de prodigieux désastres du monde arabe sur le sol africain, et voici la dernière étape. Tout l'Islam sera bientôt en vassalité. L'Europe, après avoir été envahie par des torrents de peuples, chasse les derniers envahisseurs et multiplie à son tour les invasions. La victoire des Balkaniques sur la Turquie n'est qu'un phénomène partiel de ce général reflux.

PAUL LOUIS.

LE GÉNIE DE FLAUBERT

(*suite* [1])

—

L'ERREUR DU SOI SUR LE SOI DANS L'INDIVIDU

Après avoir insisté sur le caractère spontané, sur la genèse artiste et non philosophique de la vision chez Flaubert, il sera permis d'exposer par la suite comment cette vision, lorsqu'elle porte sur des phénomènes mentaux d'une grande généralité, sur les modes de la pensée humaine à travers l'histoire, découvre, par le jeu même de son mécanisme, des perspectives philosophiques. On va commencer cependant par montrer cette vision s'exerçant sur des phénomènes concrets, projetant sa clarté dans l'intimité secrète des consciences individuelles. C'est dans ce domaine que, confirmant les revendications que l'on vient de faire quant à sa nature, elle s'est exercée chronologiquement tout d'abord, c'est dans ce domaine qu'elle a rencontré le personnage qui a paru assez typique, assez représentatif de ce mode de vision pour que l'on ait désigné de son nom le phénomène général dont Mme Bovary illustre avec un tel relief un cas particulier.

D'un point de vue métaphysique et se plaçant au principe des choses, on s'est attaché à les saisir dans leur généralité la plus indéterminée afin d'y distinguer le mécanisme essentiel de l'erreur et de découvrir en elle la mère des phénomènes, la source du réel. Nous voici maintenant dans le monde de la réalité concrète, parmi les phénomènes contingents portés sur le flux de la relation. Un artiste y considère les choses dans leur complexité la plus extrême, dans ce domaine du particulier et de l'individuel où elles ont épuisé leurs dernières conséquences, où elles s'expriment dans le fait irréversible et à jamais accompli. Or, malgré l'énorme intervalle qui sépare ces deux modes de vision, voici qu'ils s'accordent et qu'ils s'identifient et rien n'est plus émouvant pour l'intelligence que de voir se répéter dans le fait le plus ténu, le plus perdu aux yeux de la

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 370.

multitude parmi l'écheveau embrouillé des effets et des causes, le même geste qui tira la réalité du néant. L'existence qui ne se formule au regard du métaphysicien que dans la connaissance de soi est réduite pour se connaître à se diviser avec elle-même, à se fragmenter, à se mutiler, à se connaître autre qu'elle n'est. Sans que la même nécessité semble à première vue l'y contraindre, Emma Bovary imite ce geste métaphysique : elle se conçoit autre qu'elle n'est. L'impossibilité de la connaissance adéquate du soi par le soi se manifeste en elle comme elle se manifeste pour l'existence considérée sur le plan métaphysique, et cette similitude témoigne, à rééditer la formule imagée d'un critique et d'un lettré qui est aussi un penseur, qu'il y a un chemin d'Emma Bovary au Grand Tout. Mais ce principe d'aberration essentiel qui se montrait réduit, sous le jour métaphysique, à son anatomie et à la sécheresse d'un mécanisme inflexible, se dissimule ici sous le jeu des tissus, s'anime de l'élasticité du muscle, se pare de la souplesse et des nuances de l'épiderme. Il déguise sa fatalité sous le couvert des motifs et de telles dispositions de tempérament dont il semble toujours qu'elles pourraient être modifiées. Il s'accompagne de telle suite de circonstances auxquelles on impute l'événement, et il semble toujours que si le personnage se méconnaît lui-même, s'il se trompe sur ses aptitudes, sur ses goûts, sur ce qui est bon pour lui et sur ce qui est mauvais, cette erreur n'est pas irrémédiable et qu'elle pourrait être dissipée par un raisonnement, qu'elle ne se serait pas produite si les circonstances avaient été différentes. On a noté déjà toutefois qu'à considérer de plus près le phénomène il apparaît bientôt que la nécessité qui contraint l'entité métaphysique à se dénaturer pour se connaître s'applique, à vrai dire, aussi à l'entité psychologique, en tant qu'elle forme un tout isolé et qu'elle emprunte à un même foyer d'énergie l'activité où elle s'exprime et s'objective dans le jeu du désir et l'autre activité où elle se représente cette objectivation d'elle-même. Et il arrive en effet que toute intervention de cette activité spectaculaire, de cette activité de connaissance, modifie, au gré de l'intensité avec laquelle elle se produit, l'objet actif lui-même qu'elle se propose de saisir. On a noté également que par delà cette nécessité psychologique, on rencontre encore dans le domaine concret où nous sommes, avec l'amour de soi, un

mobile dont la généralité suffirait sans doute à expliquer le caractère universel de la perspective bovaryque et on remarquait encore que ce mobile se voit altéré lui-même par une cause nouvelle de confusion inhérente au fait de conscience. Par amour de soi l'homme se conçoit à l'image de l'idéal le plus élevé qu'il peut se composer de la personne humaine, mais comme sa conscience reflète aussi bien les principes d'évaluation qu'il tire de ses propre instincts et ceux qui émanent du dehors, il arrive que son énergie soit fascinée par ceux-ci qui brillent parfois avec plus d'éclat. Tandis que l'amour de soi l'incite à se composer de lui-même l'image la plus noble, à s'efforcer parfois de réaliser cette image il se trouve que cette image n'est point celle qu'il se serait formée d'une activité parfaite, s'il eût évalué en vertu de ses propres tendances et de sa propre sensibilité, si des principes d'évaluation étrangers et qui demain pourront être autres, ne s'étaient substitués à ses raisons personnelles d'affirmer ou de désapprouver.

Attribuant à la notion de Bovarysme, au sens même d'une psychologie concrète une extension plus grande que celle qui est impliquée dans la vision de Flaubert, j'ai considéré, sous cet angle plus ouvert, cette notion comme un principe d'aimantation laissant place, en même temps qu'aux cas où elle est cause d'anarchie et de ruine, à ceux aussi où, proposant à l'individu une image de lui-même conforme à ses tendances, à ses instincts, à ses virtualités, elle l'aide à devenir autre dans un sens favorable, est pour lui un moyen d'exhaussement et d'harmonie.

Bien que cette seconde application soit un corollaire du mode de vision institué par Flaubert, bien que ce mode de vision, en frappant la réalité, y dégage tous les éléments propres à établir cette nouvelle relation déterminée par le pouvoir d'imaginer entre la notion d'une part, les instincts et les dons individuels d'autre part, Flaubert, dominé par son tempérament d'artiste, s'en est tenu strictement aux application du premier cas. Il ne s'est attaché qu'aux conséquences funestes ou caricaturales engendrées par le pouvoir départi à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est. C'est ce mode de vision, a-t-on dit, qui domine et éclaire son œuvre entière.

On n'instituera pas ici une analyse de tous les personnages chez lesquels Flaubert a fait jouer ce mécanisme de l'er-

reur du soi sur le soi. Une étude minutieuse de ces personnages a été faite il y a quelque vingt ans dans une brochure intitulée *le Bovarysme : la psychologie dans l'œuvre de Flaubert* (1). Tirée à un très petit nombre d'exemplaires, cette brochure est depuis longtemps épuisée. Mais elle a été reproduite par la suite dans la *Revue des Idées* (2) et les quelques modifications apportées alors au texte primitif n'en altèrent aucunement ni la signification, ni même l'intonation philosophique que l'auteur eût pourtant quelque peu modifiée à l'époque de cette seconde publication s'il n'eût voulu laisser à la première version de sa pensée à l'occasion du Bovarysme la valeur documentaire d'un jalon au cours d'une évolution. Ce premier texte sera d'ailleurs compris, avec cette étude même sur *le Génie de Flaubert*, dans un prochain volume, en sorte qu'il complétera la lacune que l'on laisse ici afin d'éviter des développements où beaucoup de lecteurs de cette revue trouveraient des répétitions. On rappellera au surplus que les analyses des types bovaryques figurent, réduites à l'essentiel, dans le premier chapitre de l'ouvrage philosophique qui a pour titre : *le Bovarysme*.

On se bornera donc à noter ici que ces protagonistes de l'illusion bovaryque sous ses aspects concrets se rencontrent principalement dans *Madame Bovary*, dans *l'Education sentimenale*, où ils foisonnent, enfin dans *Bouvard et Pécuchet*, dont tous les personnages de second plan, avec les deux bonshommes eux-mêmes, considérés sous leur signification apparente et immédiate, forment un chœur dont le bovarysme concret accompagne dans ce dernier livre l'essor et la mise en scène, bien au-dessus de ce premier thème, d'un bovarysme essentiel à l'esprit humain, d'un bovarysme de la connaissance.

On notera encore que, si l'on a emprunté à M^me^ Bovary son nom pour en faire un terme générique, c'est que le pouvoir d'imaginer à l'encontre de la réalité, tel qu'il s'exprime dans l'œuvre de Flaubert, s'est hypertrophié chez elle d'une façon excessive et typique et que ce pouvoir va évoluant et croissant sans cesse au cours du drame, au point de s'idéaliser en un appétit de fiction absolue et sans mélange, en une impuissance à s'alimenter d'aucune réalité, quel qu'en soit l'aspect. C'est

(1) Léopold Cerf 1892.
(2) N^os^ de juillet, août et septembre 1908.

sous l'influence de l'idéal romantique s'exprimant dans la littérature que Mme Bovary se forge une conception d'elle-même et du monde extérieur auquel ni elle-même ni le monde extérieur ne répondent. Mais l'influence littéraire qui développeen elle le goût de l'imaginaire n'est à son égard qu'un accident : ce qui est essentiel c'est le besoin de vivre par l'imagination, de se créer à elle-même, pour elle-même, en dehors de la réalité commune, une réalité individuelle faite de la substance du rêve. Cette prédisposition explique comment, au cours de son histoire, on la voit briser elle-même, comme un sculpteur mécontent de son œuvre, les ébauches de son rêve qu'elle est parvenue à composer en empruntant à la réalité quelques éléments. Elle les brise dès qu'elles commencent à prendre forme réelle, dès qu'au prix de quelques concessions l'aventure, commencée dans la fiction, va peut-être s'acclimater dans la réalité. C'est ainsi qu'après s'être joué la comédie de l'amour romantique avec Léon qui, formé aux mêmes sources de lyrisme frelaté, lui donne congrument la réplique, elle le rebute au moment où l'intrigue va toucher à sa conclusion habituelle, — et si l'on peut dire objective, — en se jouant désormais la comédie du scrupule. Elle brise son ébauche. C'est ainsi que, devenue la maîtresse de Rodolphe Boulanger, et goûtant avec lui la satisfaction d'une passion physique partagée, elle formule, obéissant à la fiction qui veut être accomplie selon ses formes strictes, une exigence qui met en fuite son amant : l'enlèvement « au galop de quatre chevaux », le départ vers les pays merveilleux créés par la fantaisie des romanciers pour servir de cadre à l'amour, pour engendrer la volupté et éterniser la passion. Et la voici sanglotante parmi les nouveaux débris de cette œuvre presque achevée. Enfin au dernier acte de cette tragédie, ayant retrouvé le médiocre Léon, chue dans ses bras à la débauche parmi de louches compagnies, elle mesure la distance de son rêve à ce honteux avatar et, se délivrant par le poison des contacts de la réalité, elle brise le moule lui-même qui s'obstinait à modeler l'effigie du rêve dans cette glaise du réel.

Oui, ce qui est essentiel chez Mme Bovary, ce n'est pas la nature de l'influence qui s'exerce sur elle du dehors, ni l'orientation que cette influence assigne à la fausse conception qu'elle prendra d'elle-même, ce n'est pas, en un mot, le fait extérieur, c'est le fait

intérieur, la disposition spéciale qui la prédestine à ne pouvoir s'accommoder d'aucune réalité, qui la contraint d'opposer toujours à toute proposition du réel un vœu contraire de l'imagination. Et si je me suis abandonné à relever de nouveau sur la route parcourue par l'héroïne de Flaubert les marques de ce bovarysme radical, c'est que j'ai cru y découvrir, mêlées aux traces légères de la jeune femme, les empreintes profondes d'une autre démarche, celle de Flaubert lui-même. Il y a en effet chez Flaubert, accusée dans sa correspondance, certifiée par tous les traits que nous connaissons de lui, de cette impuissance radicale à s'accommoder d'aucune forme de la réalité, de cette nécessité d'apprêter le réel à son usage par une déformation toute spéciale. Seulement, chez Flaubert, cette impuissance est accompagnée d'un pouvoir critique qui ne lui permet pas d'ignorer son inaptitude et il ne se heurte pas à de vaines tentatives. Elle est accompagnée aussi d'un don merveilleux qui fait défaut à Emma, le don de réalisation artiste, qui lui permet de construire intégralement la fiction sans recours aucun aux matériaux de la réalité, avec les seuls éléments de la fiction, l'invention psychologique et romanesque, le verbe, les sonorités du mot, les rythmes et les cadences de la phrase,— qui lui permet de la transposer ainsi dans un monde à elle, où elle se suffit à elle-même, où elle ne risque pas de se briser aux dures arêtes d'une réalité indocile. Chez l'un et chez l'autre, chez Flaubert et chez son héroïne, même impuissance de s'adapter aux modes de la réalité, même pouvoir d'imaginer à l'encontre de ses démarches ; mais tandis que Flaubert s'éloigne de la réalité commune et s'en construit une autre à son usage en durcissant la fiction dans les formes esthétiques, M^me^ Bovary, n'ayant point pareille ressource, s'acharne et s'épuise à étreindre son rêve dans les formes mêmes de cette réalité au contact de laquelle elle se rétracte, à la façon de ces épidermes qui ne peuvent souffrir le contact du velours ou de quelque autre étoffe.

Avec cette ressemblance entre le créateur et son héroïne, nous surprenons, semble-t-il, le secret du génie de Flaubert. Au cœur même de l'œuvre impersonnelle du maître impassible, nous retrouvons l'homme qui, en ne laissant place dans ses écrits à aucune opinion, à aucune préférence, à aucune intervention personnelle, y sculpte son effigie selon sa réalité la plus

essentielle, y représente, selon la conception de Nietzsche, son grand *soi* qui, parmi le silence volontaire des motifs et des raisonnements où le petit *moi* s'égare, se méconnaît et bovaryse, — par delà le miroir de la conscience que hantent les sillages de mille pensées étrangères, signifie le rythme essentiel d'une activité et formule la pensée profonde qu'elle engendre. Mais sur les traces de Mme Bovary, après avoir ainsi découvert qu'avec le Bovarysme Flaubert s'exprime lui-même, a-t-on été amené à faire cette autre découverte plus importante encore : on a distingué qu'à s'exprimer lui-même sous le travestissement d'une représentation d'art, Flaubert s'est rendu maître du conflit qu'il dépeint en abolissant l'un des deux termes qui s'y heurtent, en transposant le jeu de son activité par delà toute réalité dans le seul domaine de la fiction. On retrouvera à la fin de cette étude, transposée et amplifiée, une constatation analogue dont on ne manquera pas de signaler alors dans ce cadre plus vaste la valeur exemplaire.

Si Mme Bovary témoigne de ce bovarysme radical qui rend impossible pour elle toute réconciliation avec quelque forme que ce soit de la réalité, si, en ce qui la concerne, le facteur essentiel du phénomène réside en la disposition selon laquelle elle se conçoit constamment en contradiction avec les modes de la réalité intérieure ou extérieure, il semble qu'avec les personnages de *l'Education sentimentale* tels que Frédéric Moreau, Deslauriers ou Sénécal, pour ne citer que ceux-là, il faille attribuer pour une part prépondérante l'illusion bovaryque au facteur extérieur, au fait de fascination qui les a désorbités. Si les uns et les autres n'avaient été fascinés soit par l'idéal romantique sous ses différents aspects, soit par les souvenirs de la Révolution, il est permis de penser qu'ils eussent appliqué leur énergie à des tâches mieux adaptées à leurs facultés et qu'ils n'eussent pas mérité cette désignation de *fruits secs* (1), dont Flaubert avait songé à les qualifier. Si, avec

(1) Le titre de l'ouvrage qui est devenu *l'Education sentimentale* avait dû être d'abord *les Fruits secs*. Ces deux titres en évoquent un troisième ; *les Forces perdues*, qui est une autre désignation pour le même point de vue. Et ce titre est celui d'un roman de Maxime Du Camp dont on peut supposer qu'il fut inspiré, à l'époque de l'intimité des deux écrivains, par la considération du même mal psychologique qui inspira à Flaubert les thèmes de *l'Education sentimentale*. Il n'est pas sans intérêt de faire passer à la toise, après l'œuvre du maître, ce roman des *Forces perdues*, qui n'est point dénué de valeur. On réussit par cette comparaison à mesurer la différence du talent au génie à la façon dont on acquiert un peu le sentiment des dimensions en se représentant à côté d'une montagne une maison à cinq étages.

Mme Bovary, le bovarysme confine à la pathologie, il intéresse avec cette classe de personnages le fait de l'Education. C'est l'Education sentimentale, et, d'un terme plus général, l'Education purement et simplement qui les induit à se concevoir autres qu'ils ne sont et qui, en détournant leur activité de l'emploi auquel elle était naturellement destinée, fait d'eux des fruits secs.

A cette galerie extraordinaire de *l'Education sentimentale* où, à côté des types déjà cités, foisonnent, avec Pellerin, avec Arnoux, avec Delmar, avec Regimbard, cette large face caricaturale que l'on voudrait illustrée par Daumier, toutes les variétés du type bovaryque, on ne manquerait pas, si l'on ne s'était interdit ces redites, d'annexer les figures et les silhouettes qui se rencontrent au second plan de *Madame Bovary* ou de *Bouvard et Pécuchet*. Homais d'abord occuperait en ce musée une place à part, à la cimaise, Homais en qui s'élève au symbole le bovarysme de la notion scientifique, Homais plein de vénération pour la science et qui, à prononcer avec dévotion des termes techniques, à formuler avec emphase des vérités de prospectus, s'enfle de toute la dignité de l'effort de la connaissance humaine, Homais, qui n'ignore pas, comme Zozo, ce qu'est Galilée, qui sait, comme Zozo, que la terre tourne, mais, moins modeste que la jeune femme, s'admire de le savoir. Et autour de cette toile magistrale, on rangerait les portraits en pied de moindre envergure, mais singulièrement significatifs de l'abbé Jeufroy, du comte de Faverges ou du jeune de Cisy, du notaire Marescot et de tant d'autres à qui l'intérêt immédiat, la suggestion du métier ou de la profession, de la caste, du rang social ou du costume composent une apparence décorative dans le vide de la personne. Et ceux-ci pourraient être tenus dans l'œuvre de Flaubert pour des exemples d'un bovarysme salutaire si le bénéfice qu'ils retirent de la suggestion bovaryque n'accusait sous un jour trop crû la médiocrité de leurs âmes.

L'ERREUR DU SOI SUR LE SOI DANS L'HUMANITÉ

En pur artiste qu'il est avant tout, Flaubert a donc appliqué d'abord le don de vision psychologique dont il est génialement pourvu à des individus concrets. C'est à cette application que

nous devons Mme Bovary, Homais, Frédéric Moreau, Arnoux, tous les personnages de second plan de *l'Education sentimentale* et de *Bouvard et Pécuchet*, Salammbô elle-même, dont le cas embrasse déjà un phénomène plus général, cette confusion, notée souvent par les physiologistes du sentiment religieux et de la sensualité, cette forme mystique de l'erreur sur soi où Vénus se cache et brûle sous le voile de Vesta. Ce mode de vision, demeuré invariable, a donné naissance, lorsqu'il a porté sur des phénomènes plus généraux, — ainsi de ceux que l'Histoire suscite, mettant en scène parmi le décor de tous les lieux de la terre l'homme de tous les temps, — à ces fresques psychologiques d'une ampleur extraordinaire que sont *la Tentation de saint Antoine* et *Bouvard et Pécuchet*.

Ce que Flaubert nous montre dans l'une et l'autre de ces vastes compositions, c'est le *genus homo*, l'homme au sens spécifique du terme, se concevant autre qu'il n'est dans son rapport avec le tout, s'efforçant, dans une double tentative, religieuse et mystique, d'une part, philosophique et scientifique de l'autre, d'*étreindre l'absolu dans le monde de la relation*. Et ici l'erreur sur soi se montre encore créatrice d'un décor immense, d'un cortège fantastique d'idées, de doctrines, de systèmes qui ont vécu dans la cervelle des hommes, dont les conséquences se sont réalisées dans l'histoire, que l'artiste évoque, et où il voit d'admirables objets de représentation.

Si tyrannique est chez Flaubert le mode de vision selon lequel il embrasse les contours des choses qu'il s'exerce, à l'occasion de ces deux ouvrages, sur deux plans différents, leur attribuant ainsi une double signification : l'une immédiate et concrète, l'autre ésotérique et de la valeur philosophique la plus haute. C'est ainsi que, dans *la Tentation*, l'erreur du soi sur le soi s'exprime tout d'abord dans le fait même de l'hallucination du Saint. Sous l'influence de la diète, de la continence et de la solitude, Antoine voit se matérialiser et s'objectiver à sa vue tous les instincts qu'il a refoulés et qui se vengent maintenant de son dédain ascétique. Le voici le jouet de toutes les images dont, en les refrénant, il a, par le jeu de l'idée fixe, augmenté la force, et c'est le Bovarysme du délire. Toutes les images qui se forment dans la cervelle de l'halluciné, dépassant aussitôt les limites de son esprit, s'extériorisant et revêtant des formes plastiques, l'assaillent comme si elles avaient une exis-

tence propre, indépendante de sa pensée. Sur ce thème de l'erreur pathologique s'édifie une suite de descriptions et de récits relatant les apparitions qui s'engendrent et se chassent les unes les autres, animées d'un unique et double colloque, pleines de gestes et de clameurs, et, au regard d'un esprit uniquement artiste, peu soucieux de dépasser la surface des choses, cette erreur délirante du soi sur le soi supporte un scenario, engendre une représentation que l'art accompli de Flaubert suffit à doter d'un intense intérêt. Mais l'esprit curieux et passionné à qui ce premier spectacle ne suffit pas, pour peu qu'il regarde avec plus d'attention, est bientôt admis à contempler, suscité par les mêmes moyens de l'art le plus parfait, un drame d'une tout autre portée. Evoqués par les hantises de l'ascète, qui fut parmi le siècle un philosophe et un théologien, ce sont les fondateurs de systèmes métaphysiques, de sectes religieuses et de schismes condamnés. Ils se dressent sur son rocher et, en paroles autoritaires et fallacieuses, prônent leurs doctrines, requièrent son assentiment, sont près de l'obtenir, et voici que, par leur bouche, s'exprime, plus exorbitant que tout cauchemar, tout le délire religieux de l'humanité. De la part de l'auteur aucune critique, aucun sourire, aucune marque de dédain ou d'ironie, une représentation pure et simple, des docteurs exposant leurs systèmes, Hilarion, Origène, Tertullien, Arius, Paul de Samosate, puis le Gymnosophiste, Apollonius, avec Damis, le Buddha et puis Ormuz, tous les dieux de la Grèce, le Diable enfin, « l'esprit qui toujours nie », selon la définition gœthéenne, dont les insinuations soulignent seules, mais selon la rigueur de son rôle, selon la convenance de son personnage légendaire, les incohérences, les contradictions des doctrines, et leurs similitudes aussi sous la vaine distinction des formules qui semblaient les faire antagonistes. Et voici également, au-dessous du verbe des docteurs, les gestes et les pratiques des fidèles, ophites, martyrs chrétiens, sectateurs des mystères de Cybèle ou d'Isis, Carpocratiens, Nicolaïtes, Marcosiens, Paterniens. Et du seul fait de cette représentation fantastique, dénuée du plus mince commentaire, se dégage pour le spectateur philosophique l'impression d'une scène de démence colossale, de cette démence métaphysique et transcendante, selon laquelle l'homme, plongé dans le monde de la relation phénoménale,

s'efforce d'atteindre un absolu projeté dans le vide par la seule hystérie de son désir.

Mais ce n'est pas seulement au moyen de l'hypothèse religieuse formée à l'occasion d'une fiction métaphysique que l'homme s'efforce ainsi, brisant les liens qui le retenaient dans le monde de la relation, d'atteindre cet absolu. Après qu'il a renoncé à ces moyens naïfs dont l'imagination et la volonté font seules la fortune, il s'en faut qu'il se soit départi de son désir. Ce qu'il commence à mépriser, ce n'est pas ce désir d'absolu qui continue de le hanter, c'est seulement le moyen qu'il employait pour le satisfaire et il poursuit le dessein de l'assouvir par les voies de la raison et de la recherche scientifique. A la science, fondée, avec le principe de causalité, sur la négation d'un commencement et d'une fin des choses, à la science qui implique la notion de relation indéfinie, l'homme demande de satisfaire son désir tenace d'absolu. Il demande à la science tout ce qu'il demandait à la foi : de lui dévoiler la vérité, d'être pour lui l'Isis dévêtue de son voile de mystère, de lui donner le Bonheur. L'homme moderne croit au Progrès par la science et à la réalisation du bonheur humain par le Progrès aboutissant à la possession absolue de la Loi, de la même façon que l'homme des périodes antérieures croyait acquérir, par l'effort moral, un droit au bonheur éternel. L'homme moderne, dans sa généralité, est tout à fait incapable de dissocier les idées *progrès scientifique* et *bonheur*, les catégories de la Connaissance et celles du Bien-être. Il confond le progrès de la Connaissance, qui n'intéresse que l'esprit du savant, avec un progrès vers le bonheur. Et de cette illusion ce ne sont pas seulement les Homais qui sont dupes, ce sont des hommes d'un niveau intellectuel beaucoup plus haut. Sans faire entrer en ligne de compte les purs utopistes, les Fourier ou les Saint-Simon, qui, naïvement, eurent, après tout, le courage de stipuler en des systèmes ce qui était dans le cœur de beaucoup, ce sont, bien près de ceux-ci, un Auguste Comte, malgré la façade sévère de sa philosophie, et, sous des formules moins précises mais avec une foi d'autant plus robuste et avec plus de grandiloquence, un Michelet ou un Victor Hugo. Ce sont enfin, avec une conviction plus ou moins sincère, tant d'hommes politiques et de rhéteurs qui, en usant de ce thème, attestent le pouvoir qu'il a sur les foules, manifestent qu'

mirage il constitue, ce sont même quelques esprits supérieurs, qui, tout en ayant opéré dans les parties les plus claires de leur intelligence cette dissociation des intérêts de la connaissance et de l'intérêt de l'humanité en quête de la fleur bleue, se laissent prendre encore, pourtant, au confus mirage, dans le cours ordinaire de leurs aspirations sentimentales, oublieux dans la vie quotidienne du constat de leur intelligence critique.

Flaubert a fait dans *Bouvard et Pécuchet* la critique de cette sentimentalité scientifique. Par delà l'inexpérience de ses deux bonshommes, par delà la présomption qui, suscitée par l'enthousiasme dont ils sont continuellement échauffés, leur fait entreprendre les tâches auxquelles ils sont le moins préparés, il montre, par les contradictions des systèmes auxquelles se heurtent les deux compères, en quête de s'instruire, par les conclusions hâtives qu'étayèrent même de grands savants sur des données toujours insuffisantes, il montre en un panorama encyclopédique d'une extraordinaire puissance d'évocation, et en des raccourcis singulièrement synthétiques, l'illusion même du savoir humain en tant qu'il se méconnaît, en tant qu'il se prend pour le moyen de quelque chose, en tant qu'il n'a pas conscience de son autonomie et qu'il ignore qu'il est à lui-même et à lui seul son but, en tant qu'il ne distingue pas, dans ce faux espoir de bonheur qui se mêle à ses recherches, un stimulant qui intéresse à son assouvissement, par de fausses promesses, ceux-là que le seul amour du savoir ne possède pas tout entiers, un stimulant et un leurre en vue de son perfectionnement constant. Cette haute et désintéressée conception de la science, Flaubert, le doctrinaire de l'art pour l'art, l'a possédée et l'a faite sienne plus et surtout plus consciemment qu'aucun grand esprit, qu'aucun grand savant d'aucun temps. Aussi ceux-là seuls qui ne sauraient concevoir ce qu'est l'esprit scientifique et quelle fin uniquement esthétique il comporte, pourraient-ils s'aviser de voir dans *Bouvard et Pécuchet* une critique à forme satirique de la science. Ce que Flaubert a mis en scène dans son grand ouvrage c'est, a-t-on dit, comme dans *la Tentation*, le vain effort de l'homme en vue de bondir hors de la relation dans un domaine d'absolu qu'il imagine et qu'aucune catégorie de son esprit ne lui permet d'atteindre, ni même ne lui révèle, ce désir d'absolu qui, loin de déceler chez lui une convoitise idéale, n'est

qu'un symptôme pathologique, une lassitude, une impuissance à posséder le réel, un appétit de néant. Avec la conception de la science pour la science, de la connaissance pour la connaissance que révèle dans *Bouvard et Pécuchet* la critique implicite de toute affectation de la science à une fonction métaphysique, Flaubert a proposé de la science l'image la plus noble qui puisse en être offerte à la contemplation de l'esprit. Ceci atteste la grandeur d'une œuvre.

Les deux ouvrages que l'on vient d'évoquer, *la Tentation de saint Antoine*, *Bouvard et Pecuchet*, apparaissent donc marqués dans leur diversité du caractère d'une parfaite unité. C'est la même entreprise que l'un et l'autre divulguent, ils la divulguent sous les deux aspects qu'elle a successivement revêtus. Elle est mise en scène dans *Bouvard et Pécuchet* sous le second de ces aspects, en tant que tentative d'exploitation de la science au bénéfice d'une aspiration religieuse qui n'a pas varié dans son fond et vise toujours cette même fin d'un bovarysme essentiel : résoudre dans l'absolu un problème posé dans la relation. Flaubert, dans une lettre à Sainte-Beuve, disait : « J'aime la littérature plus que personne, mais je veux qu'on me la serve à part. » Il eût dit de même aussi bien de la science. Or, la science lui apparaissait comme une démarche de l'esprit en vue de découvrir quelques-unes des relations dont la suite indéfinie constitue la trame du réel. Le savant lui semblait payé de ses peines quand il avait réussi à mettre à nu sous le regard de l'esprit quelqu'une de ces péripéties où, constamment et indéfiniment, un phénomène défini engendre un autre phénomène défini. Cette possession de l'un des aspects du réel lui semblait remplir le vœu total du savant comme est comblé le vœu de l'artiste par le seul fait de la représentation, indépendamment de toute portée morale ou de toute valeur d'enseignement qui pourrait s'attacher à l'œuvre. « Homère, Schiller, Gœthe, constate-t-il dans une de ses lettres (1), tous les fils aînés de Dieu, comme dit Michelet, se sont bien gardés de faire autre chose que *représenter*. » En science comme en art, la réalité, la réalité dans sa splendeur immédiate, lui apparaissait comme l'unique but au delà duquel il n'y en avait pas d'autre et toute science lui semblait anti-scientifique qui laissait percer l'inten-

(1) *Correspondance*. IIIe série. Charpentier, p. 271.

tion et le désir secret de donner à l'esprit une explication totale de l'univers ou, plus humblement, d'apporter seulement une contribution à cette chimérique entreprise.

Qu'il y ait dans *Bouvard et Pécuchet* un objet plus immédiat que celui qui vient d'être exposé, on l'a déjà stipulé en remarquant que, comme dans *la Tentation*, l'artiste épris de valeurs concrètes qu'est Flaubert avait disposé au premier plan de son ouvrage un épisode saisissable pour tous les esprits. Que Bouvard et Pécuchet échouent dans toutes leurs entreprises parce qu'ils sont incompétents, parce qu'ils ont toujours par ignorance négligé dans chacune de leurs tentatives quelques-unes des dispositions qu'il eût fallu prendre pour constituer le déterminisme exact du phénomène et le contraindre à se produire,— voilà qui est entendu. Il y a du Homais et de l'Arnoux dans Bouvard et dans Pécuchet. Ils confondent leur admiration pour le savoir humain avec un don d'exécution. De ce qu'ils admirent et vénèrent, ils induisent trop vite qu'ils peuvent pratiquer. Leurs échecs dans le domaine de la pratique ne prouvent en réalité que contre eux, et le plus humble spécialiste, en menant à bien l'expérience qui entre leurs mains avorte, réhabiliterait la science, si la maladresse personnelle des deux compères eût pu la compromettre un instant au regard de quiconque. Il y a en eux un bovarysme qui n'engage que leur personne. Ayant consacré la plus grande part de leur existence à un labeur d'expéditionnaires, ils sont propres à la seule fonction de copier en ronde, en bâtarde ou en anglaise, ils sont généralement inaptes à quelque autre tâche que ce soit, tandis que, hypnotisés et aveuglés par leur enthousiasme, ils se conçoivent doués pour toutes les entreprises avec une conviction, une outrecuidance et une bonhomie qui apprêtent le rire, un rire amusé dont on reconnaîtrait peut-être l'équivalent dans les *Nouvelles Genevoises* de Tœpffer. Le comique des deux bonshommes a en effet été poussé par Flaubert à la caricature, il y a de l'outrance de don Quichotte et du grotesque de M. Vieuxbois dans leurs personnages et il est surprenant qu'un dessinateur n'ait pas illustré par des représentations plastiques le comique intense que Flaubert a enfermé dans la description de ses deux héros et dans le récit de leurs tentatives. Bouvard dans sa balance, harcelé par un chien qui emporte

une partie de son vêtement, tandis que Pécuchet dans une baignoire d'eau froide remue ses membres pelviens pour élever la température de l'eau, cette scène et tant d'autres de même ordre semblent requérir l'image. Est-ce la crainte de ne pas rendre avec une exactitude et un relief suffisants les silhouettes qu'il faudrait immuables, dans l'accouplement de leur contraste, des deux étonnants compères, est-ce cette crainte qui a empêché les meilleurs de nos caricaturistes d'entreprendre cette exécution et d'enrichir de ces nouvelles figures la galerie des personnages illustres dont M. Prudhomme est le représentant le plus typique?

Après toutefois que l'on a consenti à cette signification de *Bouvard et Pécuchet* parmi cette perspective de premier plan, après qu'on l'a même signalée avec insistance comme partie intégrante du procédé d'exposition plastique propre à Flaubert, il faut voir dans cette pantomime un symbole, le symbole de cette critique générale de la sentimentalité scientifique, qui demande à la science autre chose que ce qu'elle peut donner, qui mêle à la sérénité contemplative du grand savant énivré de la seule apparition du réel s'élevant devant ses yeux avec un geste nouveau, le souci du moraliste avide d'attribuer un sens à l'univers, de découvrir à l'existence, animée de l'unique passion de se réaliser et de s'apparaître, un but où elle donnerait satisfaction au vœu de bonheur imaginé par la fantaisie des uns et des autres. L'échec des deux amis à l'occasion de toutes leurs entreprises signifie l'échec du faux savant et du faux philosophe qui s'approchent de la connaissance l'esprit plein de convoitises et lui demandent de résoudre le problème de l'existence au gré de leur conception plus ou moins saugrenue, alors qu'accomplissant sa seule fonction de foyer lumineux elle éclaire, pour qui dispose de regards émerveillés, la féerie étincelante des phénomènes. A la solution du problème du *tout*, quel que soit le progrès indéfini de la science, quelque élément toujours fait défaut, de même qu'aux tentatives des deux bonshommes quelque circonstance fait aussi toujours défaut pour qu'elles réussissent et leur échec dans le domaine des applications contingentes n'est que l'expression triviale de l'échec de la pensée égoïste de l'homme qui moralise dans le domaine métaphysique.

Que l'on ne s'y trompe pas. Bouvard et Pécuchet, qui nous

sont présentés au début de l'ouvrage sous un aspect caricatural et comme des fantoches grotesques, Bouvard et Pécuchet se transfigurent au cours de leurs expériences avortées, et Flaubert emprunte à sa propre pensée un de ses traits les plus caractéristiques pour les en doter : « Alors, dit-il, une faculté pitoyable se développa en eux, celle de voir la bêtise et de ne plus la tolérer (1). » Or, Flaubert, par une définition magistrale, identifie la bêtise en ce signalement dont le génie seul pouvait faire tenir la précision dans le raccourci de ce trait unique : « La bêtise consiste à vouloir conclure (2). » Cette formule lapidaire, d'une valeur inappréciable à l'égard de l'objet philosophique, illumine d'une clarté indéniable le haut symbolisme de Bouvard et Pécuchet et en accuse la portée singulière.

FLAUBERT ET LE PESSIMISME

On s'est appliqué, au cours des développements qui précèdent, à mettre en évidence la valeur de Flaubert à un point de vue absolu, c'est-à-dire, en l'envisageant parmi les perspectives de la littérature universelle, sans tenir compte d'aucune contingence, d'aucune circonstance particulière à notre temps par où elle serait propre à fixer notre attention et à requérir notre examen en soulevant quelque intérêt plus immédiat. Cette circonstance pourtant existe. Elle a été signalée avec un très juste discernement par M. André Billy, au cours d'un article publié dans *l'Action*, en vue d'honorer, à l'occasion du cinquantenaire de *Salammbô*, la mémoire de Flaubert. « Voici, dit-il de Flaubert, il est le premier *qui soit revenu de tout*. Il est le premier qui ait fait le désespérant voyage. Il est le premier qui se soit évadé du bel enfer romantique, ce qui est beaucoup plus atroce que d'y rester. Il est le premier dont le « moi » se soit, pour ainsi dire, dérobé sous lui. En lui s'est consommée la grande catastrophe morale du dix-neuvième siècle que la tâche du vingtième siècle sera peut-être de réparer. Cependant, elle se montre encore à nous sous l'aspect de l'irréparable. A travers elle, l'œuvre de Flaubert nous apparaît sous l'aspect de l'éternel. » De telles déclarations sont représentatives d'un état d'âme que se sont transmis depuis l'ap-

(1) *Bouvard et Pécuchet*, p. 295.

parition de l'œuvre de Flaubert plusieurs générations déjà et dont M. Billy, au nom de la plus récente, nous atteste qu'il persiste encore. Attestation des plus intéressante à une époque où il pourrait sembler que, par le recours volontaire à tous les modes de l'action dans l'ordre des sports, dans l'ordre industriel et commercial, dans l'ordre héroïque aussi avec l'épopée aérienne, la jeunesse contemporaine tente un multiple effort pour s'arracher à la torpeur du rêve, pour se dérober à la fascination des regards du sphinx proposant dans le domaine de la spéculation les énigmes où se brise l'effort de la pensée. Attestation des plus intéressante. car si elle n'a pas pour conséquence de discréditer cet effort en vue d'échapper à la hantise du rêve accompli par le plus grand nombre et où la vie, selon ses modes les plus normaux sans doute, reprend ses droits, elle signifie qu'une élite intellectuelle n'a pas renoncé à heurter d'un front têtu la muraille métaphysique derrière laquelle on imagine que quelque chose se passe et à franchir l'obstacle que des énergies plus pressées ou moins tenaces ont pris le parti de contourner.

Il est bien vrai, comme l'a vu M. André Billy, que, dans l'œuvre de Flaubert, la catastrophe morale du dix-neuvième siècle se montre consommée, il est bien vrai aussi que c'est en s'évadant définitivement « du bel enfer romantique, » que Flaubert a réalisé cette catastrophe. Le romantisme, en effet, est le dernier acte d'une longue évolution, celle de toute notre civilisation morale, celle aussi, à vrai dire, de toute civilisation morale, élaborée par les hommes de tous les temps, sous toutes les latitudes, et se traduisant en un même effort où se manifeste, parmi bien des diversités, l'unité constitutionnelle de la mentalité humaine. Or, c'est à travers le mode de vision dû au génie de Flaubert qu'il est possible de caractériser cet effort unanime, car il s'exprime précisément en ce fait de bovarysme dont on a montré que *la Tentation* et *Bouvard et Pécuchet* étaient la mise en scène.

De ce que l'homme se conçoit nécessairement autre qu'il n'est, ainsi que le stipule la vision despotique de Flaubert, il devait résulter, pour peu que cette vision fût véridique, que, situé dans l'univers parmi des perspectives qui instituent entre lui et la multiplicité des phénomènes un système indéfini de relations, l'homme se conçût dans un rapport absolu avec les

phénomènes et aussi avec un principe des choses, avec Dieu, avec l'univers. Or, c'est ainsi que les choses se sont passées au sein de toutes les civilisations historiques. Dans toutes, le fait religieux a été le médiateur de cette fausse conception de soi-même dans son rapport avec le monde à l'abri de laquelle l'homme a effectué sa croissance, a pris confiance en lui-même et en sa destinée. A ne considérer que la civilisation qui nous intéresse, mais à l'envisager à ses différentes sources platonicienne, judaïque, chrétienne, puis catholique ou protestante, il apparaît qu'à travers ses phases successives, elle n'a cessé de se développer et de fortifier toute la suite des conceptions au moyen desquelles l'homme a falsifié son rapport avec les choses, et par cette falsification a créé une forme déterminée de la réalité. Si l'on dresse l'inventaire de ces différentes conceptions, il faut mettre au premier rang l'illusion morale, principe de toutes les autres. Elle s'exprime en la croyance que la réalité véritable de l'existence ne consiste pas en l'actualité immédiate où elle se manifeste à tout instant, parmi l'instabilité changeante de la relation, mais qu'elle réside en un état de perfection et de bonheur promis dans un monde futur en guise de récompense à l'effort moral s'exerçant au cours de la vie actuelle. Comme conséquence de cette illusion majeure, d'autres suivent, celle de la liberté qui permettra à l'homme de réaliser l'effort moral, celle de la personnalité que la réalité suppose et qui s'exprime alors plus expressément dans la conception de l'âme avec l'importance extrême qui lui est attribuée. Voici enfin, en contraste avec le fait d'une existence dont l'injustice semble la loi et qui laisse place à des états que notre sensibilité qualifie mauvais et douloureux, les conceptions de la justice et du bien comme réalités morales essentielles. En fonction de cet idéal et opposant l'effort moral aux forces impulsives des instincts, la culture ancienne a réussi à transformer ceux-ci en les canalisant et en les contraignant, non sans leur prêter des aspects plus raffinés, non sans en augmenter parfois la force ou la beauté, non sans en faire des objets d'un plus haut intérêt. Ainsi notamment, et à titre d'exemple aisément saisissable, de l'instinct sexuel, qui tient, dans les préoccupations de toute morale sociale une place si importante, et se prête, tant bien que mal, à des accommodations si diverses.

Au cours de cette longue culture, la civilisation, sous ses formes religieuses surtout, puis sous les formes de la loi, de la coutume et de la littérature, a donc organisé et mis en valeur une fausse conception de l'homme dans son rapport avec lui-même et avec le tout, mais une fausse conception répondant à un instinct de bonheur ou à une certaine représentation, qu'à tort ou à raison l'homme se forme du bonheur. Or, quel fut le rôle du romantisme à l'égard de cette conception de la vie forgée par la culture ancienne, par la culture classique, dira-t-on, en étendant à tout le domaine des mœurs des termes que l'on ne restreignait autrefois au domaine littéraire que faute de saisir le lien qui unit entre elles toutes les manifestations d'une même civilisation ? Ce rapport est-il donc celui d'un antagonisme ? Non, et le romantisme est au contraire la suite naturelle en même temps qu'il est aussi la dernière phase de la conception classique de la vie. Il éclate et se déclare lorsque cette culture est parvenue à son apogée, lorsqu'elle a réussi à se plaire à elle-même, à s'éprendre des réalités sentimentales et morales qu'elle a élaborées au cours de son développement et dont elle a modelé la forme en imposant à la matière des instincts la compression des lois divines et sociales, en précipitant cette matière en fusion dans le moule rigide de la contrainte. On retrouve, en effet, dans la conception romantique des valeurs, le même appétit de bonheur que l'on rencontrait dans la conception classique, ce sont les mêmes objets que l'on y convoite sous des noms quelquefois modifiés. Surtout, la conception générale de l'existence est demeurée la même, elle est toujours de nature messianique et morale. A l'existence immédiate que l'on tient pour imparfaite, on continue d'opposer l'image d'une existence meilleure, et si ce monde meilleur n'est plus situé dans l'au-delà, on n'en a pas moins recours à l'hypothèse et à la fiction pour imaginer, selon une présomption toute gratuite, qu'il se prépare et s'élabore dans notre existence actuelle au cours d'une lente évolution en vertu d'une loi immanente. Comparée à la foi religieuse ancienne, la croyance au Progrès est aussi enracinée et aussi forte, et engendre des fanatismes aussi ardents. Les objets auxquels elle s'attache sont les mêmes, l'idée de justice, l'idée de bonheur. Enfin, il n'y a pas jusqu'à ces instincts transformés en sentiments par la culture classique dont le Romantisme

ne s'éprenne, ainsi du sentiment de l'amour, ainsi de l'importance extraordinaire attachée à la personne humaine, ainsi de la conscience de sa dignité, de sa responsabilité, de sa liberté, conceptions de l'homme dans son rapport avec lui-même et avec le tout couvées au cours de la culture ancienne, à la faveur de la conception de l'âme. D'une façon générale, la culture ancienne transmet à la sensibilité romantique le culte des mêmes valeurs absolues dont celle-ci a patiemment ciselé les contours avec le ciseau du dogme.

Par où donc le romantisme se différencie-t-il de la culture classique? En ceci qu'épris des mêmes objets *fabriqués artificiellement par les fictions et par le dogme*, il imagine que ces objets ont une existence naturelle, qu'ils existent *en soi;* il prend pour des entités simples ces instincts apprêtés et transformés, et c'est ainsi qu'il faut distinguer un romantisme de l'Instinct selon lequel la nature contient en elle le germe de toute moralité, un romantisme de la Raison qui prétend trouver dans la même faculté de l'esprit qui engendre les propositions mathématiques le pouvoir de reconnaître le bien et d'en commander la pratique, un romantisme de la Science selon lequel on imagine que le monde est compris dans un système fermé de causes et d'effets, en sorte que le savoir scientifique parvenu à sa perfection exercera quelque jour son empire sur les phénomènes moraux, comme il l'exerce en partie sur les phénomènes physiques un romantisme de la Sensibilité enfin, qui a été mieux vu que tous les autres parce qu'il s'est exprimé dans la littérature, principalement dans la poésie et dans le roman, romantisme de l'amour et plus spécialement selon lequel le sentiment passionné, intense et raffiné, composé au cours de la culture ancienne par l'opposition des freins religieux à l'ardeur de l'instinct, a été conçu comme un instinct primitif. Or c'est en ceci que consiste expressément l'illusion romantique et c'est par là qu'elle engendre des conséquences ruineuses. Concevant comme simples des sentiments qui étaient des compromis entre des instincts naturels et des contraintes arbitraires, on a vu sous le jour du romantisme dans l'élément contrainte un obstacle au développement de ces sentiments. Par amour pour la réalité parfaite qui avait été constituée par la culture ancienne, on a supprimé l'un des termes qui avait contribué à la for-

mer, on a brisé les conditions de sa genèse. Le romantisme est donc essentiellement un bovarysme : avec le romantisme on a conçu comme contraire au développement d'une réalité sentimentale et morale ce qui était la condition rigoureuse de sa formation, on a conçu comme favorable à ce développement une amputation qui devait être mortelle (1). Toute réalité, a-t-on énoncé dans un ouvrage précédent, est un compromis entre deux forces de sens contraire qui, au point où leur antagonisme s'équilibre, soutiennent le réel, engendrant une forme quelconque de la réalité, la sculptant et la définissant dans l'effort même selon lequel mutuellement elles se contiennent. Le romantisme est une méconnaissance de cette loi. En supprimant sans le remplacer un des éléments antagonistes qui concourent à former la réalité morale, il altère et menace de détruire cette réalité même (2).

Le romantisme est donc caractérisé par l'explosion au sein des consciences de cette illusion selon laquelle l'humanité européenne s'éprend du contenu sentimental et moral qu'au cours d'une longue culture volontaire elle a elle-même composé, au point d'y voir une genèse naturelle, au point d'oublier les artifices religieux et dogmatiques qu'elle a inventés pour la former. La loi d'auto-suppression formulée par Nietzsche a joué ici selon sa rigueur, s'exprimant en cette péripétie selon laquelle, à l'issue de toute évolution, toutes les bonnes choses, — entendons par là toutes les choses qui ont réussi à engendrer une réalité, — se détruisent elles-mêmes par le fait même de leur perfection au moment même où elles atteignent leur apogée. C'est cette péripétie qui s'est réalisée en ce qui a trait à l'antique culture religieuse européenne. Le mouvement encyclopédique du dix-huitième siècle, le romantisme individualiste et naturaliste de la fin de cette période et du commencement du dernier siècle, la foi en la toute-puissance de la recherche scientifique qui a pris dans le même temps la rigueur d'une religion, toutes ces manifestations sont de même nature et reconnaissent la même cause. Sous leur aspect hostile à la cul-

(1) *Le Bovarysme*, au chapitre du Réel.

(2) Dans *la Dépendance de la morale et l'indépendance des mœurs*, au cours d'une étude sur *la Réalité amoureuse*, j'ai proposé de substituer, afin de rétablir les conditions d'existence de la réalité sentimentale, à l'élément religieux dogmatique et usé une forme nouvelle de la contrainte tirée de l'empirisme. Mais il n'y a pas à insister sur cette tentative positive en une étude où l'on s'en tient à une critique du romantisme.

ture ancienne, elles proclament en réalité que cette culture, par son action à travers les siècles sur les mentalités et sur les sensibilités, a composé des manières de penser et de sentir devenues tellement fortes et tellement habituelles qu'on les a crues *naturelles*. On a imaginé alors que les prescriptions religieuses et sociales qui, en réglementant, en refrénant les instincts dans une certaine mesure, leur ont donné la forme de ces manières de penser et de sentir, on a cru que ces prescriptions religieuses et ces réglementations positives, — qui sont un des termes indispensables du compromis idéologique et sentimental, — l'empêchaient de se former et de s'épanouir et c'est au nom des sentiments et des principes que la culture ancienne a contribué à mettre au point, que les formes de cette culture ont été rejetées.

A l'impulsion des instincts, la fiction religieuse avait opposé des freins antagonistes avec les prohibitions du dogme qui était alors cru vrai et qui tirait de cette croyance sa solidité et son efficacité. C'était là un artifice, mais un artifice heureux au point de vue de la réalité qu'il s'agissait de composer. Il se dissimulait sous le voile de la fiction théologique et y jouait le rôle d'un moyen de réalisation utile et indispensable, ainsi de ces apothéoses de féerie qui font apparaître des personnages s'élevant dans les airs de leur propre mouvement au regard des spectateurs abusés, tandis que des fils invisibles ou des socles dissimulés dans des nuages de fumée les soutiennent, les attirent ou les soulèvent par les procédés les plus conformes aux lois de la physique. — Le romantisme se montre dupe du stratagème, il retire ces socles, il coupe les fils invisibles qui combattaient les lois de la pesanteur et manifeste par sa foi au miracle le triomphe réalisé dans les esprits de l'illusion d'absolu forgée et entretenue par les moyens minutieux et avisés de la culture ancienne. Mais en même temps qu'il en manifeste le triomphe dans la croyance, il en marque et il en détermine la faillite dans la réalité. Il y a donc dans le romantisme, avec une naïveté touchante, un élan magnifique qui peu à peu va se changer en un effort exaspéré pour retomber ensuite sur lui-même et aboutir à cet état d'âme que Musset a nommé la maladie du siècle, à ce pessimisme désespéré dont les échos ont retenti dans tous les domaines de l'art et de la pensée durant le dernier siècle. Ces fusées du désir

exaspéré lancées vers l'infini par la frénésie romantique retombent alors étoilées vers le sol, où elles s'évanouissent dans l'obscurité d'une nuit définitive.

On conçoit dès lors que ce n'est pas le romantisme qui a directement et volontairement détruit le contenu de la culture ancienne. Au contraire, ce contenu, *la croyance aux valeurs absolues*, il l'exalte et en affirme témérairement l'existence, en niant la valeur de l'artifice dogmatique qui était un de ses éléments, mais il le livre de ce fait à la critique qui doit venir à bout de le ruiner. Avec le romantisme, les valeurs absolues données dans la culture ancienne prolongent encore quelque peu leur existence. Par suite de la suppression du frein qui les mettait au point, l'élément passionnel qu'elles renferment, brillant de toute son ardeur, semble leur prêter d'abord plus de splendeur qu'elles n'en eurent jamais, mais c'est pour disparaître bientôt lui-même dans l'effondrement de ces valeurs dont les conditions d'équilibre sont détruites. On conçoit dès lors comment la ruine des valeurs absolues de la culture ancienne ne se réalise qu'avec la ruine du romantisme lui-même, on conçoit alors qu'il soit plus atroce de s'évader du bel enfer romantique, comme l'a fait Flaubert, d'une façon définitive, que d'y rester. Demeurer dans l'enfer romantique qui, aux débuts de la crise romantique, semble abriter encore, comme l'enfer hellénique, des ombres heureuses, c'est croire, avec Rousseau, à la perfection native de l'homme qu'une éducation conforme à la nature ramènerait à cet état de perfection, c'est participer aux rêveries de Saint-Simon, de Fourier, d'Auguste Comte lui-même, c'est croire, avec les sociologues, dont quelques-uns des plus modernes, que le monde moral reconnaît des lois précises et immuables comme celles du monde physique, c'est croire avec les grands lyriques, un Michelet, un Edgar Quinet, avec des sceptiques même, tel un Henri Heine, qu'un idéal immanent de justice mène l'humanité, c'est croire avec l'optimisme d'un Bernardin de Saint-Pierre à la bonté minutieuse de la Providence, avec le Vicaire Savoyard à un Dieu indépendant de toutes les églises et de tous les dogmes et qui professe exactement le degré d'équité qu'a conçu la cervelle humaine vers la fin du dix-huitième siècle, c'est croire, avec quelques fervents, que les sciences exactes parvenues à leur apogée détermineront expressé-

ment les règles du bien et mal, du juste et de l'injuste, que toutes les choses sont liées entre elles par un système fermé de relations sans lacunes dont le genre humain possédera quelque jour la totalité, c'est croire avec les romantiques de la strophe ou de la phrase, Victor Hugo ou George Sand, à toutes les fictions forgées avec tant de peine et une si longue patience par les dogmes positifs, à la liberté de l'individu, à son pouvoir sur lui-même, à sa capacité de distinguer et le bien et le mal, à la valeur précise de ces notions, au caractère défini de la personnalité individuelle.

Et si cet ensemble de croyances se manifeste d'abord avec une sécurité dans la certitude qui s'explique par la proximité des contraintes anciennes, il y va falloir, à mesure que l'influence de ces contraintes, en s'éloignant dans le passé, devient moins efficace, à mesure aussi que l'esprit critique s'avive et que les heurts de l'expérience se font plus brutaux, une plus grande excitation volontaire, un effort d'imagination plus tendu. La fatigue se fait sentir, qui va aller jusqu'à la douleur pour sombrer dans la désespérance finale, devant l'impossibilité constatée de conserver une attitude dont l'esprit d'analyse découvre à tout instant le mensonge, le défaut de sincérité. C'est alors que se déclare la faillite définitive de la notion de l'absolu et elle ne va pas sans catastrophes, sans de profonds retentissements dans la sensibilité des générations contemporaines de l'événement, blessée à vif par cette lumière crue du réel projetée par l'intelligence dans un domaine où les dogmes de la croyance avaient entretenu pendant des siècles une longue nuit propice aux sortilèges. Un déséquilibre entre la sensibilité et l'intelligence, un retard dans l'évolution de la sensibilité sur l'évolution de l'intelligence, telle est la diathèse fondamentale de la catastrophe du romantisme, de la maladie du siècle, dont *la Confession*, avec les larmes d'Octave et la froideur volontaire de Desgenais, est l'expression littéraire la plus directe, dont la fameuse nuit de Jouffroy est, dans le domaine de la pensée et sur le glas funèbre d'un accord de Chopin, l'illustration pathétique, dont le pessimisme de Schopenhauer, avec son expansion contagieuse, est le symptôme le plus haut et le plus caractéristique.

L'œuvre de Flaubert tranche sur ce désarroi par sa sérénité, mais elle accuse en même temps le caractère définitif de la

catastrophe. Par son impassibilité même, témoignant d'une impartialité souveraine, elle signifie bien, pour les intelligences capables de déchiffrer les symboles, la ruine définitive de l'idée de l'absolu. Cette œuvre, en effet, n'est pas une critique laissant place au doute que peut laisser dans un esprit qui se défend encore ce qu'il y a de subjectif dans tout jugement, elle est la production d'un fait sous ses aspects multiples, elle est un formidable et impassible constat, l'évocation à la barre d'inculpés qui, devant le public assemblé, ainsi qu'une lady Macbeth somnambulesque et véridique, miment leur action, répètent avec minutie et précision toute la suite de leurs gestes, découvrant l'inanité des buts poursuivis dont la hantise n'aboutit qu'à la plasticité des attitudes, à la composition d'une intrigue dans un décor, à un phénomène en fin de compte strictement représentatif, à un fait de représentation cinématographique. Oui, l'œuvre de Flaubert barre l'horizon comme une gigantesque muraille, et toutes les flèches du désir humain lancées vers l'absolu viennent se briser contre elle. Sur cette muraille, comme trois fresques définitives, apparaissent *Madame Bovary*, parmi le cortège des héros de *l'Education sentimentale* que l'on ne saurait séparer d'elle, *la Tentation de saint Antoine*, *Bouvard et Pécuchet*, et ce triple motif semble composé par le triple essor brisé de l'esprit humain s'élançant vers l'absolu selon une triple aspiration. *Madame Bovary* signifie la faillite de l'absolu du moi. Le moi individuel s'y montre impuissant à se saisir lui-même dans son identité, incapable de distinguer exactement ce qu'il est, parce qu'il est dépourvu d'une réalité essentielle et constante, parce qu'il est instable et parce que le mouvement même par lequel il tente de se saisir le déforme, le métamorphose, le fait autre qu'il n'est, — et une telle impuissance à se connaître et à se posséder rend vaines les tentatives de la volonté. A quelle suggestion venue de la multiplicité des ancêtres, de l'inconnu physiologique ou de l'influence du milieu faut-il attribuer tel acte, telle décision, tel sentiment, telle tendance ? Au lieu du moi de naguère, au lieu de cette parcelle intangible et distincte enclose dans la monade, quel est ce moi en relation avec toutes les forces de l'univers, ce moi sensible à tous les contacts, dont les réactions mêmes, en vue de maintenir son identité, ne vont pas sans déterminer des modifications de lui-même, ce moi qui, comme

une fumée, se métamorphose au gré des images intérieures faites elles-mêmes de l'afflux d'une énergie venue en partie du dehors de tous les points du monde moral et condensée là sous quelle forme transitoire,en vertu de quelles lois, de quels mélanges incalculables ?

La Tentation signifie la faillite de l'effort en vue d'atteindre l'absolu par l'invention mythologique et religieuse, par le roidissement de la volonté et par cette contraction du muscle qu'est la foi. N'étant plus soutenus au-dessus du vide par cet effort crispé de la croyance, les dieux, tous les dieux choient dans l'abîme, décrivant, comme l'adorable Vénus « violacée par le froid » et grelottante,« une immense parabole ». Et par delà les mythologies fabuleuses, *la Tentation* signifie déjà la faillite même de l'idée, car les systèmes philosophiques y coudoient les religions et s'y brisent les uns les autres au heurt furieux des contradictions. L'absolu se dérobe à l'étreinte d'Apollon lui-même qui, parmi ce crépuscule des dieux, apparaît, les cheveux blanchis, athlète impuisant et vieilli. Les cordes de sa lyre éclatent. Fouettant ses coursiers il s'écrie : « Non, assez de formes ! plus loin encore ! Tout au sommet dans l'idée pure ! » Mais les chevaux reculant se cabrent, brisent le char ; et, empêché par les morceaux de timon, l'emmêlement des harnais, il tombe vers l'abîme la tête en bas.

Plus grave encore est la catastrophe évoquée par *Bouvard et Pécuchet*. L'idole qui s'effondre ici après les autres, c'est la dernière idole, l'idole moderne, la science, en qui la croyance religieuse de l'humanité a placé ses dernières complaisances, son dernier espoir d'atteindre l'absolu. *Bouvard et Pécuchet*, c'est, au sens kantien, mais par l'illustration de l'exemple, par la mise en scène de tout l'effort intellectuel de l'humanité, une critique de la connaissance en tant que celle-ci, subornée par l'instinct religieux, s'élance à la recherche du même absolu, de la même cause première dont son mécanisme exclut précisément l'hypothèse, en tant qu'elle abandonne sa propre fonction, qui est de dénouer indéfiniment l'écheveau indéfini des causes et de divulguer, aux regards de l'esprit, comme de nouveaux paysages, de nouvelles relations du phénomène avec le phénomène. Que la raison est aussi impuissante à s'emparer du tout et à l'emprisonner dans le réseau fermé de la loi que n'étaient à le posséder les élans de la foi, c'est ce que

proclame le haut symbole enclos dans *Bouvard et Pécuchet* derrière la parade amusante qui se joue pour les spectateurs du dehors. Une condamnation décisive du romantisme de la raison et du romantisme de la science, c'est-à-dire de la raison et de la science en tant qu'elles se méconnaissent et prétendent franchir le cercle de la relation, jouer le rôle des religions et se substituer à elles, voilà ce qu'est *Bouvard et Pécuchet* : une condamnation sans appel, parce que c'est à la raison et à la science qu'en ont appelé déjà et en dernier ressort les esprits qui, ayant rejeté les dogmes, ont conservé, sous des attitudes hostiles aux religions positives, des instincts ardemment religieux, des besoins religieux que peuvent seules satisfaire les religions positives au prix de la cécité dont elles frappent l intelligence critique. « La science est faite suivant les données fournies par un coin de l'étendue. Peut-être ne convient-elle pas à tout le reste qu'on ignore, qui est beaucoup plus grand et qu'on ne peut découvrir (1) » Cette réflexion de Bouvard devance les nobles thèses de M. Poincaré sur la valeur de la science et fixe cette valeur dans le domaine de la relation, ce qui n'est l'amoindrir qu'au regard des demi-savants en proie au bovarysme de l'absolu. Elle est aussi l'équivalent et la réplique en quelque sorte de la formule personnelle de Flaubert : « La bêtise consiste à vouloir conclure » — et, transposant au métaphysique l'aventure concrète des deux compères, elle attache à leur incompétence comique de touche-à-tout maladroits, de clowns d'entr'actes, parodiant les exercices des athlètes et des gymnastes, la signification d'une incompétence et d'un comique plus haut, l'incompétence et le comique de l'esprit humain s'évertuant à étreindre un absolu définitif avec les prises d'une intelligence dont c'est la fonction d'enfanter par delà toutes limites des perspectives indéfinies.

FLAUBERT ET LA JUSTIFICATION ESTHÉTIQUE

Apparu au point extrême d'une civilisation dont l'effort millénaire s'est dépensé à formuler des conclusions, à mettre un point à la phrase indéfinie de l'existence, à attribuer une fin dans l'absolu à un ensemble phénoménal qui trouve dans l'indéfini de la relation la forme de son éternité, Flaubert,

(1) P. 98.

avec sa faculté de voir la bêtise essentielle, cette bêtise qui consiste à vouloir conclure, a découvert la vanité de cet immense effort accumulé par tant de générations. Invisible pour d'autres yeux, la muraille qui intercepte l'élan du désir vers l'absolu s'est dressée devant sa vue. Et le voici tout d'abord semblable à ses mercenaires du défilé de la Hache poussés par le génie d'Hamilcar dans ce cirque entouré de rochers infranchissables. L'angoisse des malheureux dont il a décrit dans *Salammbô* l'affreux supplice, c'est au moral sa propre angoisse. Il n'y a aucun moyen de franchir la muraille, il le sait, et il sait aussi que derrière cette muraille, au lieu de l'absolu convoité, il n'y a rien. Il semble donc bien que l'œuvre enfantée par une telle vision s'identifie avec l'accomplissement d'une catastrophe, qu'elle soit le lieu du désespoir métaphysique.

Flaubert pourtant ne s'est pas abandonné au désespoir. Il n'a pas non plus tenté de sortir du cirque où la ruée du désir humain l'avait poussé. Il a seulement ouvert les yeux et sur la surface lisse et perpendiculaire du rocher, il a vu se profiler les ombres et les gestes de ses Mercenaires, il les a reproduits dans les larges fresques de son œuvre. Mais ce cirque des Mercenaires n'est ici que la métaphore d'une métaphore. A reprendre la première image, on dira que sur cette muraille, qui semblait arrêter les flèches du désir humain dans leur trajectoire vers l'absolu, il a vu s'inscrire, composés par l'entrelacs de ces flèches empennées, frémissantes encore de l'impatience de leur vol brisé, de merveilleux dessins où s'illustraient, animés et motivés par les perspectives de l'énorme illusion, les gestes, les désirs, les espoirs de l'humanité, les pratiques inventées, — cultes, rites, prières, — et les spéculations et les disputes, enfin l'immense labeur de l'esprit, afin de satisfaire les exigences d'une sensibilité mise en mouvement par une implacable faculté de mécontentement inventant dans le monde de la réalité donnée tout le factice des civilisations et, par delà le phénomène, tout le factice de la fable religieuse. Il a pris à cette apparition un singulier plaisir, un plaisir croissant, un plaisir prodigieux et, l'excitation de ce plaisir développant en lui une activité transformée, il s'est appliqué à représenter dans son œuvre les spectacles projetés sur la muraille par toutes les formes du désir. Il s'est comporté

comme si l'illusion morale, qui semblait avoir fait faillite, avait à ses yeux rempli tout son rôle d'illusion en donnant prétexte au spectacle, *comme si* elle n'eût été qu'un moyen dont le spectacle était le but.

Or, en accomplissant cette tâche, Flaubert a bien, comme on l'a dit, rendu évidente la faillite du désir, il a bien formulé en termes inexorables la catastrophe d'une idée, livrant à leur détresse tous ceux pour qui cette idée était un viatique, mais il a accompli aussi une autre tâche, cette tâche de réparation dont M. André Billy réservait le soin au vingtième siècle: il a substitué à l'ancienne interprétation de l'existence une interprétation nouvelle, dans les cadres de laquelle l'ancienne est réduite au rôle de moyen et dépouillée de sa malfaisance. A l'interprétation morale et finaliste du monde, il a substitué une interprétation esthétique. Dans ce désir d'absolu inventant les théogonies et, à leur suite, les idées morales, politiques et sociales, avec toutes leurs conséquences, il n'a vu qu'un prétexte à susciter des réalités, des gestes, des passions et une histoire, il a vu une illusion qui, en tant que telle, n'avait donc pas à se réaliser, mais dont tout le rôle était épuisé et rempli dignement après qu'elle avait institué une intrigue et fourni les éléments d'une représentation dramatique capable de tenir l'affiche au théâtre de l'univers, pendant quelques siècles ou pendant quelques instants de la durée. Dès lors les causes du désespoir métaphysique s'évanouissent au regard de l'esprit désabusé, les élans du désir avec les souffrances et les voluptés qui lui font cortège se montrent dépourvus de réalité quant aux buts qu'ils instituaient, mais trouvent dans les représentations qu'ils engendrent, dans les images qu'ils ont gravées sur la muraille et qui suscitent dans tous les cas un plaisir esthétique, la réalisation véritable qui leur était réservée. Ainsi cette muraille hostile, qui semblait intercepter le vol vers l'absolu des flèches du désir, devient la surface magique où l'illusion morale, se brisant, compose, de toutes les nuances dont elle était formée, tous les contours de la réalité esthétique.

Telle est la transposition de point de vue que consacre l'œuvre de Flaubert. C'est ce que l'on pourrait appeler avec Nietzsche une transvaluation de valeurs et c'est aussi une réponse anticipée à cette insinuation de portée si grande formulée

dans *la Volonté de puissance* : « Une seule interprétation a été ruinée : mais comme elle passait pour la seule interprétation, il pourrait sembler que l'existence n'ait aucune signification et que tout fût en vain (1). » La ruine de l'interprétation du monde en termes d'absolu et en fonction des fins morales, voici la cause du pessimisme contemporain et de la détresse romantique pour tous ceux au regard de qui cette interprétation du monde est la seule possible. Mais Flaubert, qui a ressenti autant et plus que tout autre le vide creusé par la mort de l'illusion ancienne, Flaubert, qui s'est senti écrasé sous les décombres amoncelés par l'immense catastrophe, Flaubert surgit de ces décombres apportant avec la magnificence de son œuvre l'une de ces nouvelles interprétations du monde dont Nietzsche laissait entendre qu'elles fussent possibles et qu'elles pussent se manifester. Il apporte une interprétation du monde en termes esthétiques, une interprétation du monde en fonction de la beauté, interprétation rejetée par le philosophe de *la Volonté de Puissance*, mais dont l'artiste unique que fut Gustave Flaubert témoigna en la vivant qu'elle est efficace et rédemptrice.

De cette substitution d'un mètre esthétique à un mètre moral à laquelle, dans *les Raisons de l'Idéalisme* et dans quelques études de la *Revue philosophique* (2), j'ai subordonné la possibilité d'une justification métaphysique de l'existence, Flaubert a-t-il eu conscience en tant qu'elle était grosse de pareilles conséquences ? Je ne le pense pas. Mais c'est à vrai dire ce défaut de préméditation philosophique qui attribue à son cas toute sa valeur positive, toute sa valeur de fait d'expérience. Nous n'avons pas affaire avec Flaubert, à un raisonnement, mais à un acte spontané, à un geste instinctif de défense contre un état de souffrance, à une expérience individuelle et que son auteur n'a pas le souci d'universaliser. Or, c'est ce qui a pour la vie une valeur inestimable. Toute préméditation de l'esprit, toute théorie proposée pour règle à l'action ne sont jamais que le reflet et l'analyse d'un acte spontané qui seul crée et innove. La réflexion ne s'applique qu'au donné, elle le suppose, et ce donné prend naissance, il est

(1) *La Volonté de Puissance*, t. I, Soc. du Mercure de France, p. 46.
(2) Voir, notamment, dans la *Revue philosophique* de janvier 1909, *les Deux erreurs de la métaphysique*.

donné d'une façon entièrement arbitraire dans la sensibilité. Celle-ci s'extériorise dans l'attitude et dans l'acte : la réflexion vient ensuite, qui prend des décalques.

Si d'ailleurs Flaubert ne s'est pas préoccupé de faire une application métaphysique de son expérience individuelle, il a eu très nettement conscience de celle-ci comme d'un moyen de défense efficace contre la détresse créée par une fausse interprétation du sens de l'univers à l'heure où cette interprétation mensongère laissait voir, ne pouvait plus cacher son mensonge. « La lassitude de l'existence, déclare-t-il, ne nous pèse pas aux épaules quand nous composons », et il écrit à Alfred Le Poittevin : « Le seul moyen de n'être pas malheureux, c'est de s'enfermer dans l'art et de compter pour rien tout le reste (1). » L'art d'ailleurs n'a pas pour lui seulement cette valeur de bouclier et il lui doit en réalité des joies positives et ardentes. « J'aime mon travail, écrit-il (2), d'un amour frénétique et perverti comme un ascète ; le cilice me gratte le ventre. Quelquefois, quand je me trouve vide, quand l'expression se refuse, quand, après avoir griffonné de longues pages, je découvre n'avoir pas fait une phrase, je tombe sur mon divan et j'y reste hébété dans un marais intérieur d'ennui. Je me hais et je m'accuse de cette démence d'orgueil qui m'a fait palpiter après la chimère. Un quart d'heure après, tout est changé, le cœur me bat de joie. » Et dans la même lettre il décrit cet état d'esprit provoqué par le sentiment esthétique : « J'ai entrevu quelquefois (dans mes grands jours de soleil), à la lueur d'un enthousiasme qui faisait frissonner ma peau du talon à la racine des cheveux, un état de l'âme ainsi supérieur de la vie, pour qui la gloire ne serait rien et le bonheur même inutile. »

Mais Flaubert n'a pas seulement utilisé consciemment à son bénéfice l'attitude qui s'était développée en lui à un si haut degré et d'une façon si typique, il en a aussi donné la définition la plus parfaite qui soit, une définition qui, s'appliquant à l'artiste, vaut pour toute attitude spectaculaire et exprime l'essence de cette activité esthétique qui, substituée dans le domaine métaphysique à une activité morale, permet, en fonction de la beauté, une justification de l'univers que la conception morale du monde s'est montrée impuissante à supporter.

(1) *Correspondance*, I, p. 86.
(2) *Ibid.*, II, p. 90.

«Enfin, a-t-il formulé, dans la préface aux *Dernières chansons*, si les accidents du monde, dès qu'ils sont perçus, vous apparaissent transposés comme pour l'emploi d'une illusion à décrire, tellement que toutes les choses, y compris votre existence, ne vous sembleront pas avoir d'autre utilité, et que vous soyez résolus à toutes les avanies, prêts à tous les sacrifices, cuirassés à toute épreuve, lancez-vous, publiez. »

Dans sa passion pour l'action héroïque, dans son amour de l'effort pour l'effort, pour un effort sans fin exhaussant l'humanité constamment au-dessus d'elle-même, engendrant à tout moment une forme du surhumain dont la réalisation, en découvrant la perspective d'un nouveau sommet à gravir, détruit aussitôt la perfection, Nietzsche a déprécié cette attitude esthétique. Il a poursuivi de ses railleries et de la flagellation des lanières de Zarathoustra ces amants de l'immaculée connaissance de toutes choses « dont c'est l'attitude morte de ne rien demander aux choses que de pouvoir s'étendre devant elles, ainsi qu'un miroir aux cent regards (1). »Nietzsche a été égaré ici par sa passion de la grandeur, par l'ascétisme qui est le trait le plus essentiel de son tempérament. Dans un ouvrage précédent (2), on s'est expliqué déjà sur la divergence qui existe entre les points de vue de Nietzsche et ceux sous le jour desquels on s'efforce de produire une justification de l'existence en fonction d'une activité de nature esthétique. On estime qu'à l'occasion de la catégorie de la beauté, le héros, chez Nietzsche, a fait tort au philosophe. Nietzsche, emporté par son ascétisme héroïque, en est venu à exposer ce que l'on a nommé ailleurs une philosophie de l'acteur où, prenant parti pour l'illusion qui excite la frénésie de l'individu et rend son hallucination plus intense, il se pose lui-même en créateur de valeurs. Or, tel n'est pas, estime-t-on, le rôle du philosophe dont le point de vue doit circonscrire à la fois le jeu de l'acteur, avec le principe d'illusion qui l'institue, et le souci du spectateur ainsi que les rapports de cette double activité. Sous ce jour, l'existence se révèle comme créatrice à la fois de sa propre objectivité, soit, de son propre spectacle, et de l'activité spectaculaire au regard de laquelle la joie esthétique de ce spectacle apparu justifie seule les éléments de

(1) *Ainsi parlait Zarathoustra*, p. 174.
(2) *Nietzsche et la Réforme philosophique*, pp. 59 et suivantes.

douleur et de cruauté mêlés à la composition du drame.

Si Nietzsche n'eût pas été aveuglé par son ascétisme héroïque, il n'aurait pas dans son *Zarathoustra* buriné cette caricature de l'artiste et du contemplateur, et il eût été amené sans doute à concevoir l'attitude spectaculaire comme l'expression de l'activité la plus haute et la plus intense. Dans le fait de percevoir un objet, non plus au point de vue de son utilité pour des buts institués par le désir, mais au point de vue de la beauté de sa seule apparition, il faut savoir distinguer la naissance et l'exercice d'un sens nouveau qui transfigure l'aspect du monde, et qui implique, au préalable, une transposition totale de l'énergie telle qu'elle se laisse pressentir dans cette apostrophe de Baudelaire :

> O moine fainéant, quand saurai-je donc faire
> Du spectacle vivant de ma triste misère
> Le travail de mes mains et l'amour de mes yeux !

Une telle genèse suppose aussi l'irruption d'une puissance assez forte pour dénouer le bandeau de l'illusion réaliste. Elle participe enfin de l'essence même de l'acte pur, elle est une improvisation, une spontanéité selon laquelle quelque chose qui n'existait pas apparaît et se formule. Voici, avec l'apparition du sens esthétique, que des sensations nouvelles se formulent qui engendrent des objets, car le grand mur nu qui semblait, au regard de la multitude, barrer la route de l'absolu s'illumine d'une façon soudaine et fait apparaître le spectacle prodigieux du monde. Avec cette apparition, une religion s'effondre et une religion nouvelle se formule dans l'amour de la réalité, dans l'amour de ce système indéfini de relations dont l'agencement s'oppose à ce que les formes prestigieuses du réel s'anéantissent jamais dans l'absolu.

§

De la naissance de ce sens nouveau le génial phénomène Flaubert est la manifestation la plus éclatante. Avec son apparition l'œuvre de réparation qui semblait réservée aux hommes du vingtième siècle se voit en fait accomplie dès le dix-neuvième. On a hâte de le dire toutefois, cette œuvre ne se voit accomplie que pour une élite. Mais il est bon qu'il en soit ainsi et cette restriction importe infiniment. Le petit nombre des élus est ici une condition de l'efficacité de l'événement. Si une concep-

tion de la vie semblable à celle qui s'est formée dans l'esprit d'un Flaubert devenait universelle, la vie y perdrait infiniment en intensité et en intérêt. Un dilettantisme général, la conscience du caractère fictif des sentiments et des désirs et de leur valeur seulement représentative, la notion de l'illusion des buts introduiraient dans le monde un insupportable cabotinage. Pour que l'existence conserve tout son prix et pour que le sens spectaculaire y trouve son compte, il faut que le drame de l'univers soit joué par des acteurs ivres ou hallucinés et qui aient entièrement oublié le caractère fictif de leurs actes. C'est cette nécessité à laquelle j'ai donné pour symbole, dans *les Raison de l'Idéalisme*, le mythe du Léthé. A descendre de la région des mythes dans le domaine de l'actuel, on traduirait la même idée en énonçant que les acteurs du drame cosmique, pour bien tenir leur rôle, doivent, à user d'une locution populaire mais expressive, *croire que c'est arrivé*. Or, il en est ainsi dans la réalité et la faillite du spectacle, faute d'acteurs convaincus et jouant leur rôle au naturel, ne paraît guère à redouter. Mais, s'il en est ainsi, c'est aussi parce que la catastrophe morale du dix-neuvième siècle, que l'on a fait tenir en la substitution dans les consciences de la notion du relatif à la notion de l'absolu, n'a été aperçue que par une élite, n'a été un drame que pour une très petite élite. Pour l'immense multitude du genre humain, ce drame n'a pas existé, cette catastrophe a eu beaucoup moins de retentissement que n'en aurait sur la masse du monde européen un tremblement de terre ébranlant le sol de quelque île océanienne perdue sur la surface des mers. L'immense majorité du genre humain est en effet beaucoup trop absorbée par sa lutte en vue de faire face au besoin immédiat pour être accessible au souci métaphysique : du moins ne s'y intéresse-t-elle que sous sa forme la plus simplifiée, sous la forme des religions positives qui interprètent à leur façon *l'hypothèse optimiste* dont la physiologie entretient au cœur de tout ce qui vit les racines profondes.

Il n'existe donc à chaque époque qu'un nombre infime d'individus pour qui le souci métaphysique se fasse sentir avec instance et si, parmi ceux-ci, on en élimine encore quelques-uns, qu'un désir de bonheur plus fort que toute critique jette, avec une ferveur véritable et avec quelques interprétations plus hautes, aux solutions religieuses, le nombre se trouve diminué

encore de ceux pour qui il peut exister une catastrophe morale et un remède à cette catastrophe.

Ce nombre est infime comme le nombre des esprits accessibles à une véritable sensation d'art ou à un vrai plaisir intellectuel ; mais c'est ce très petit contingent d'esprits, — et qui ne se recrute pas uniquement, comme on serait peut-être tenté de le croire, parmi les classes privilégiées, — c'est ce très petit contingent d'esprits qui donne à la civilisation sa signification véritable, qui lui attribue tout son intérêt, qui sélectionne les valeurs dont les porteurs de flambeaux transmettent à chaque époque le patrimoine aux époques à venir. Que l'on songe, en transposant le ton de la métaphore, au roseau de Pascal. Ainsi l'événement ne perd rien de sa grandeur et l'œuvre de Flaubert qui le signifie sous ses deux aspects, notifiant la catastrophe et substituant à une interprétation ruinée une interprétation du monde plus forte et plus profonde, l'œuvre de Flaubert manifeste, au regard de cet événement, son ampleur magnifique. Il appartient donc à l'élite, au petit nombre des artistes, des philosophes, des esprits cultivés, d'affirmer, par delà la perfection de son talent, la grandeur de son génie. Qu'il ne révèle sa profondeur et sa beauté qu'à une élite, qu'il ne soit accessible qu'à cette élite, ce n'est vraiment pas une raison pour cette élite, gagnée par une timidité singulière, de reculer devant l'hommage ! Croit-on que les noms d'Homère, de Sophocle ou d'Euripide, d'Ovide ou de Virgile, de Gœthe ou de Shakespeare, de Molière lui-même, de Corneille ou de Racine, de Montaigne, de Rabelais ou de Pascal aient été portés jusqu'à nous par l'initiative des foules ? Pour le plus grand nombre, ces noms n'existent pas ou, s'ils existent, c'est dépourvus de toute signification ayant trait aux œuvres de ces grands hommes, c'est en tant qu'ils désignent quelque emplacement, rue, avenue ou boulevard et qu'ils sont liés au souvenir du lieu où se trouve un café, un magasin ou la maison d'un ami Et parmi ceux qui restent et qui sont capables d'associer ces noms à la fonction de la pensée dont ils sont représentatifs, combien sont-ils ceux qui ont lu quelques-unes des œuvres auxquelles ces noms sont attachés, et parmi ceux qui ont lu, combien sont-ils ceux qui ont lu avec plaisir, ceux pour qui cette lecture fut une joie véritable de l'esprit ? Combien sont ceux qui goûteraient la beauté d'une page de Montaigne ou de Pascal, ou qui

du moins le feindraient, s'ils n'avaient entendu dire par ceux-ci et par ceux-là, qui eux-mêmes en ont recueilli l'assurance de ceux-ci et de ceux-là, que cette page est admirable? Mais ils l'ont entendu dire et ils penseraient manquer d'intelligence s'ils n'éprouvaient un plaisir que d'autres disent éprouver. Ils feignent donc d'éprouver ce plaisir et pris à leur propre feinte, se persuadent qu'ils l'éprouvent, et quelquefois l'éprouvent. Ainsi le renom des grands hommes se fonde sur un bovarysme traditionnel et, pour rencontrer le principe de suggestion qui détermine ce bovarysme, il faut toujours remonter à une élite infiniment restreinte qui seule éprouve des sensations réelles de plaisir intellectuel et esthétique, qui seule évalue, décide, fixe les rangs, dont les jugements ne sont révisés et amendés que par une nouvelle élite éclairée par l'optique nouvelle de la distance.

Il appartient donc à l'élite actuelle de créer un de ces bovarysmes que les foules auront la mission de perpétuer à travers l'histoire afin d'en faire une réalité. Cette tâche n'appartient qu'à elle seule et elle n'a pas à se soucier de ce que son admiration se fonde sur un double élément inaccessible à la foule : la qualité artiste de l'œuvre d'une part, et d'autre part la profondeur et la généralité de cette conception psychologique et philosophique que l'on a développée au cours de ces pages, et qui a pris à notre époque la signification que l'on a dite de la faillite d'un idéal et de la formation d'un idéal nouveau. De ce que cette catastrophe et cette genèse n'ont été, ne peuvent être, on le répète, des événements que pour une élite, ce n'est pas une raison pour que celle-ci hésite à ériger en un impératif son jugement. C'est à toutes les époques que le jugement sur ce qui vaut a été prononcé dans ces mêmes conditions d'ignorance de la foule. Malgré le vain préjugé contraire, la foule, avec impatience, et c'est là son honneur, attend des ordres, des ordres de l'élite.

§

On voudrait clore cette étude par une autre considération. Elle a trait à l'intérêt de notre renom dans le domaine des lettres. On tombe d'accord même chez nous pour reconnaître que si, parmi le concours des nations exposant leurs gloires respectives, nous sommes à même de produire une pléiade

d'hommes illustres et représentatifs, Rabelais Montaigne, Molière, Corneille, Racine, Voltaire, Victor Hugo, nous n'avons pas un grand nom émergeant au-dessus de tous les autres, et que nous puissions opposer à un Gœthe ou à un Shakespeare.

Ce grand nom, nous le possédons, il faut oser le prononcer, c'est celui de Flaubert. Si Shakespeare est incomparable pour la grandeur et la violence passionnée qui s'exprime dans ses drames, si Gœthe témoigne d'une multiplicité de dons qu'il a tous à un point extraordinaire, Flaubert résume et exalte en sa personne le don par excellence du génie français, ce don qui, à l'égard des autres dons spirituels, ardeur passionnée de l'imagination, lyrisme de la pensée, joue le rôle d'un frein régulateur, ce don qui, avec le sens des proportions qu'il implique, fait obstacle à ces développements monstrueux dont on ne saurait nier cependant la beauté dans d'autres littératures, ce don enfin qui, ordonnant les grandeurs, créant à la base de toute œuvre un niveau d'une haute élévation, masque la hauteur véritable des sommets, — l'intelligence.

JULES DE GAULTIER.

RÉFLEXIONS

SUR LES

DERNIÈRES TENDANCES PICTURALES

—

Une chose est sûre : le cubisme passera comme a passé l'impressionnisme, comme est oublié le préraphaëlisme, comme s'est démodé le symbolisme du consciencieux Gustave Moreau, de De Groux et d'Armand Point.

Le chant du cygne des pointillistes a été noté par Signac d'une façon touchante dans un livre où il prouve que le grand précurseur de sa théorie est Delacroix.

On peut tout prouver; et quand cela est fait par une intelligence comme Signac, c'est toujours intéressant.

Depuis Baudelaire qui inventa Constantin Guys et Manet, depuis Ruskin qui fit les néo-botticellistes, il existe dans la littérature une nouvelle escouade : celle qui bat la grosse caisse pour l'Art de l'avenir.

Il n'y a pas à dire, le métier d'un William Morris, en grand, d'un Camille Mauclair ou de l'insipide Max Nordau, en petit, est un métier nouveau qui, de leur temps, s'apprenait lentement dans les milieux où le journalisme et le reportage critique (le reportage surtout) les plaçaient. Et il est arrivé ceci, c'est qu'au lieu d'hommes qui avaient donné leurs preuves de haut savoir ou d'imposante médiocrité dans la République des Lettres, de tout jeunes gens ont commencé par quoi les autres avaient terminé, par le résultat auquel ces aînés étaient parvenus après de longues années d'écriture. Et nous voici entourés d'une phalange dont le seul souci paraît être la découverte de nouveautés dans le monde des Beaux-Arts — ce qui est louable — et dont le seul but est de se faire un nom grâce à ces nouveautés qu'ils ont eu la peine de dénicher.

Ceci a eu cette conséquence fâcheuse que le moindre essai de jeunes talents picturaux, le moindre effort révolutionnaire d'un sculpteur débutant est plus connu et plus discuté que le travail mûri de quelque contemporain de génie.

Ceux donc qui ne sentent point tel modernisme ou que ne pénètre pas l'idée du besoin d'un renouveau passent, avant la lettre, pour des pompiers, ou bien s'adonnent sans réfléchir, âpres à la gloire, quelquefois même sans préoccupations de gain, aux ultimes extravagances.

Les quelques braves cubistes ou *volumistes*, si vous aimez mieux, qui existent, sont, grâce à ce jeu puéril des poètes en mal de critique et des critiques en mal d'enfantement, submergés sous un flot d'articles quotidiens et mensuels, entourés par une bande de suiveurs faibles ou d'arrivistes bluffeurs. D'où les suites bouffonnes auxquelles nous assistons maintenant, ces interventions municipales ou même, paraît-il, législatives qui sont bien le comble de la confusion des pouvoirs et le couronnement de ce culte de l'incompétence, célébré naguère par M. Faguet.

On ne peut pas admirer une chose dont on n'a pas l'habitude. C'est pour cela que toute nouvelle mode ne paraît jolie qu'à son inventeur. C'est pour cela qu'il a fallu plusieurs siècles pour vraiment pouvoir comprendre l'art des Japonais, des Hindous, des Nègres et des Chinois. Et c'est pour cela encore que l'Egypte et l'Assyrie ne deviennent que lentement pénétrables aux non-initiés.

La nouveauté, la stricte nouveauté, si cela existe, avec son apparence logiquement absurde, aura donc toujours l'air moins de vouloir émerveiller que de vouloir étonner.

Quand les masses étaient plus simples et la bourgeoisie encore soumise, cet étonnement fut naturellement respectueux.

La démocratie a pour vice premier un manque de respect plus ou moins prononcé. Si une tentative comme celle du cubisme, ridicule seulement par ce qui l'entoure, et non par ce qu'elle est, avait eu lieu un peu avant le règne de ces jeunes écrivains ivres de réclame ou extrêmement besogneux, ce mouvement n'aurait pas plus été étouffé qu'aujourd'hui (nul mouvement de ce genre n'a jamais été étouffé), mais aurait été connu simplement de ceux pour qui la chose a un intérêt direct. Nous aurions lu quelques bonnes pages d'âcre ou explicative évaluation dans telle grande gazette, dans tel périodique, et cette petite révolution aurait passé, sans fracas, comme les

plus grandes, laissant ses traces nécessaires dans l'évolution naturelle des choses.

Nous avons assisté de trop près à la bataille pour pouvoir parler sans préventions du cubisme; c'est-à-dire comme nous aurions pu en parler en suivant pendant quelques années la croissance précoce et hâtive de ses théories, sans en connaître ni les protagonistes, ni les hérauts. Mais nous ignorons aussi peu les uns que les autres.

Pour ce qui est des derniers, à part un, d'un esprit endiablé, qui fait ce travail « comme il irait à la gare du Nord », ainsi qu'il le dit lui-même, et qui sacrifie son art aux besoins du jour, pour cela même peut-être, capable d'y échapper plus tard, c'est une petite armée de bacheliers sans culture classique, sans expérience étant donnée leur jeunesse, sans *self-education*, car ils n'ont pas eu le temps, sans le nécessaire mépris des privations ni l'énergie d'exercer un métier en dehors de leur prose, car ils sont trop *up-to-date* et trop vaniteux. Le grand public, qui ne connaît ni leur âge, ni leur inexpérience, ni leur violent besoin de luxe, apprend par eux l'existence de nos ultra-modernes. Et ces ultra-modernes, qui sont-ils?

Voici des noms.

A part Picasso, Espagnol, qui, dans le temps, a donné des preuves d'une belle âme ibérique et d'un ferme savoir, nous avons encore Derain, nous révélant longtemps avant Bakst, en de vives aquarelles, la souplesse désarticulée des danseurs et des ballerines à l'orientale, Bracque, Metzinger et de la Fresnaye entre autres — dont un au moins est entièrement revenu du cubisme, — tous Français. Leurs excès ne sont donc pas à expliquer par des influences étrangères. Pour notre part, nous croyons que ces novateurs et d'autres encore sont arrivés logiquement, bien qu'à tâtons, à leur manière actuelle. Les recherches anti-académiques, qui, depuis cinquante ans, préoccupent tout peintre sincère, le goût des styles exotiques trop longtemps négligés, le dédain de la célébrité quasi-officielle qui va toujours au troupeau des neutres, un grand désir d'études et de lectures qui s'était perdu depuis deux siècles chez les spécialistes de l'art, les voyages lointains de certains précurseurs comme Gauguin, par exemple; tout

cela ensemble — et la moitié serait assez — suffit à les expliquer.

Mais, s'il est déraisonnable de s'astreindre à des règlements imposés par la tradition, la mode ou le gouvernement — Fragonard et Delacroix en sont de magnifiques exemples, — il l'est encore plus de se cantonner dans des lois que l'on s'est soi-même fixées.

Ces apprentis sans patrons en arrivent à la pittoresque folie d'Ucello ou à l'ennuyeuse monomanie de Boileau.

Du reste, ce que l'on constate tout de suite dans une de leurs expositions, c'est que certaines des toiles inspirent nettement l'ennui, s'il en est d'autres qui sont infiniment plus pittoresques que picturales.

Nous croyons personnellement que le grand tort, en art, c'est de se grouper. Se retrouver est une tout autre chose et qui arrive plus tard dans la vie. Mais, dès le commencement et en principe se donner la main, non pas pour une idée, pour une conviction, mais pour une question de théorie, c'est le contraire de l'indépendance nécessaire aux créateurs.

Il y a une autre préoccupation qui aggrave ce cas, c'est un souci utilitaire de pénétration rapide. Et, ici, il est intéressant de souligner que nous retrouvons en littérature un même mouvement intellectuel très homogène, où l'on voit une rangée de lutteurs de talent enfoncer le même bélier dans la même porte, qui, celle-là au moins, se trouvait largement ouverte depuis Milton, Joost van den Vondel et Jean de La Fontaine.

Nous apprenons qu'un prodigue conférencier conseille de *lire* l'œuvre d'un Gleizes ou d'un Picabia par le centre. Cela nous rappelle un enfant qui nous demandait un jour si les peintres commençaient un portrait par le nez ou par le haut de la figure.

C'est du reste faux. Aucune explication technique n'est nécessaire pour jouir d'une création esthétique. Celui qui sait réellement profiter de la culture moyenne de son époque sera, sans plus, toujours apte à digérer ce qu'on lui sert au banquet d'art du moment (1).

Aucun de nous ne songerait à faire imprimer les quarante

(1) Cézanne écrivait à Emile Bernard : « L'artiste ne s'adresse qu'à un nombre excessivement restreint d'individus. » Le mot excessivement est de trop.

huit brouillons d'un poème enfin achevé. Le Fauconnier, Delaunay, Gleizes, Léger et consorts nous jettent régulièrement à la tête leurs études, croquis, esquisses, préparations, variantes et repentirs. Comme décoration de nos intérieurs, comme ornement de l'édifice à construire, l'œuvre seule importe.

Tout le reste n'est qu'une question de cuisine. Mais, en laissant à part cette manie de montrer, tel un collégien, comment on a « potassé sa composition » (ce qui est seulement bon en vue d'une défense posthume), il y a chez les cubistes une chose plus grave. Et c'est leur dédain du style.

Les grands artistes de chaque époque ont nettement donné l'illustration nécessaire aux palais, à l'ameublement, aux jardins de leur temps. Même instinctivement, ils ont toujours été les subordonnés de l'architecte. Exception faite pour Metzinger qui est un cas tout à fait spécial, — si l'on fait abstraction du procédé (et il suffit pour cela de prendre assez de champ) on retrouve chez lui une très gracieuse peinture de clair appartement ; et, ce qui est plus bizarre, et pour nous fort agréable à constater, un grand souci de la vérité matérielle : regardez ses bleuets, ses grappes de raisins blancs, une plume d'autruche et surtout certain ruban de velours d'un rouge à la mode ; — hors celui-là, il n'y a chez les cubistes aucune envie de *plaire à l'ensemble*.

On nous objectera peut-être que cet ensemble n'existe pas et que nous vivons sur des restes du Directoire ou de périodes antérieures, et ce qui est pire, sur des exportations de Munich. Ce n'est pas vrai. Il existe des besoins modernes et des constructions répondant à ces besoins, malgré leur apparence souvent arriérée. Les bâtisses montent tous les jours plus haut, les véhicules vont tous les jours plus vite ; les parcs deviennent tous les jours plus vastes. Et si l'on nous répond : « Les maisons, hangars à touristes et à marchandises, n'ont pas besoin d'être ornées ; les autobus, qui passent trop rapidement, n'ont pas besoin d'être décorés comme chaise-à-porteurs ou traîneau de reine ; les parcs n'ont pas besoin d'avoir l'air de cimetières ; nous repliquerons à notre tour que l'art, alors, n'a plus aucune raison d'être. Mais l'art a besoin d'être, car la beauté ne passe pas.

Et voilà découverte la grande maladie dont souffrent ces

chercheurs autour desquels il a été mené si grand tapage, inutile ou iconoclaste (1).

Cette maladie s'appelle le *particularisme*, épidémie qui les a parqués tous ensemble, en quarantaine; et c'est là qu'une alliance, selon toute apparence bien éphémère, fut conclue entre eux.

Dans le célèbre dictionnaire allemand de Sachs-Villatte, nous trouvons qu'à part son ancienne signification théologique le terme particularisme n'est employé que politiquement dans la langue germanique (2), et c'est à peu près dans ce sens que nous entendons l'appliquer au cas des cubistes qui veulent former un état dans l'état, quelque chose comme un Saint-Marin en révolte entêtée dans le royaume de l'art.

Le particularisme consiste à vouloir se soustraire au milieu auquel on appartient, même par le changement si le milieu tend à se rapprocher.

Gustave Kahn prétend que si les impressionnistes n'ont pas laissé de fresques, c'est que les murailles leur ont manqué. Pure plaisanterie ; encore une fois, c'est simplement un résultat de leur particularisme propre, qui, pour être moins violent que celui de leurs actuels successeurs, existait cependant.

C'est donc un peu par héritage aussi que les peintres qui nous occupent s'adonnent à cette parodie outrancière de l'individualisme.

§

H. Bourcey, dans sa très intéressante conférence sur la théorie positiviste du dessin, cite ces mots du Vinci : « Efforce-toi, ne te force pas; prends garde que l'attention ne devienne de la tension. » Et encore : « Tu ne seras de grande force dans aucune branche si tu n'étudies qu'elle. » Les cubistes, s'ils prouvent avoir senti cette seconde maxime, ignorent assurément tout à fait la première.

Or, qu'est-ce que le cubisme ?

C'est transformer un sujet en plans et en volumes, selon ses facultés propres, sans se préoccuper de l'effet.

Nous comprenons bien qu'on puisse ne pas avoir le souci de

(1) Voir, entre autres, les articles de M. Vauxcelles et de M. Mourey dans *Gil Blas* et *le Journal*.

(2) Bestrebung für das selbstændige Bestehen der Einzel-staaten.

la beauté pour créer de l'art, lorsqu'on sait nettement que, depuis toujours, cette beauté est, en tout, infinie, et, en retournant la phrase de Stendhal, que toute promesse de bonheur est de la beauté. — Tout ceci dit, en ne doutant pas, bien entendu, de la sincérité de ces artistes.

A une époque où l'on écrit, sans arrière-pensée d'excentricité :

... Chaîne de visages
Engrenée au sol ;
Miroir des roues vives,
Chaleur des passages ;
Parfum des forêts
Qui venait du sol
Tassé pour l'effort...

Au centre des pas,
Echange qui donne
Et puis se reprend ;
Calcul qui retient
De tant de rencontres,
De tant de présences,
Une nourriture...

Rêve qui veut naître
Dans les cieux violents
Et les bouches closes...
Dans le fleuve mû
Par les ponts mouvants...

Dans l'appel des trains
Vers le souvenir...
Dans l'ascension
D'escaliers humains
Où l'on entend rire...

(P.-J. JOUVE, *Présences.*)

Ou encore :

Le bateau qui nous déplace
Entre des montagnes vaines
Souille avec son bruit de rat
Le silence où je serais.

Un vent soufflant de partout
Me tourmente les cheveux.
Je sens croître à mes épaules
Le poid d'un jour sans durée.

Mon corps malgré lui s'enfonce
Dans un pêle-mêle d'hommes ;
Et des mots velus m'assaillent
Lourdement comme des taons.

Mais, tandis que le soleil
Montre des rochers pompeux,
Je me souviens d'une chambre
Qui donnait sur une cour,

Une chambre où l'on se crut
Tout le temps au crépuscule,
Et d'où j'entendais les trains
Qui s'en allaient de Paris.

(JULES ROMAINS, *Odes.*)

Nous disons qu'à une époque où, sans arrière-pensée d'excentricité, en pleine connaissance de cause, jetant tout ornement par-dessus bord, on décrit si exactement le mouvement mécanique d'un état cérébral, d'un moment où l'on ne note, en transpositions, que ce que vous suggèrent les choses arrivant directement autour de vous, on ne peut plus s'étonner que le sentiment de la cause génératrice l'emporte sur la préoccupation de l'effet possible. Dans le même article de Bourcey, dont nous parlions plus haut, nous trouvons encore cette pensée du maître de la *Cène :* « Quitte souvent le point où tu travailles pour te placer au point d'où l'on verra ton travail. » Voilà ce que ces derniers venus ne font plus. Au lecteur, au spectateur de quitter son point de vue pour se placer à celui de l'artiste.

Encore ceci : si tous les peintres, dits cubistes, ont à priori une théorie commune, il n'en est pas moins vrai que chacun d'eux, comme nous l'indiquons dans notre définition, travaillant avec ses facultés propres, ce que l'un reproduit en cylindres, l'autre peut le donner, par exemple, par un mélange de vastes plans écartés par des triangles ; comme chez un troisième, on trouvera des spirales, des parallélogrammes, des cônes. Et rien ne les empêche de diminuer ou d'augmenter ces figures selon leur fantaisie. On trouvera ainsi, parmi les éléments géométriques, parfois nettement dessiné un quelconque accessoire, un profil, un nuage. Et il n'est nullement de notre intention de discuter la logique de ces incartades contre la formule principale. Surtout étant donné qu'ils s'efforcent de *situer* les objets, c'est-à-dire d'en donner par deux ou plusieurs aspects, vus de points différents, une ressemblance totale. Voyez, par exemple, quelques-unes de leurs natures-mortes.

Il est intéressant de constater, en passant, combien Char-

din, peintre français par excellence, est présent à l'esprit de ces gens-là. Malgré leur sympathie pour les fruits comme les bananes qui se prêtent particulièrement à l'établissement strict des volumes, pour les verres à facettes, les couteaux, etc..., ils ont à un haut degré la préoccupation de rendre la matière même dans toutes ses différences, ce dont ils font souvent fi dans leurs grandes machines.

Ingres déclarait justement que le dessin est une déformation. Et ils citent Ingres parmi leurs précurseurs. Nous ne croyons pas que le maître froid de l'*Odalisque* et du *Bain turc* ait voulu préconiser l'art de Fernand Léger qui pense — et les autres avec lui, s'ils ne l'affirment pas si haut — que toute déformation est dessin. C'est aller un peu loin. Cette déformation doit avoir un but, de beauté-type comme chez les Grecs, d'expression créatrice comme chez Millet. Peut-être, d'ailleurs, chez Gleizes a-t-elle pour cause une vague tendance vers un style qui résumerait l'essentiel de notre époque de mouvement nerveux et incessant ? C'est, à la vérité, difficile à débrouiller. Mais nous sommes si résolus à séparer l'ivraie du bon grain que nous voulons le croire pour plus tranquillement pouvoir clouer au pilori ceux qui tâchent à profiter de l'honnête incertitude des critiques de bonne foi. Eh bien, nous n'avons plus d'incertitude. Et nous pourrions dresser ici une liste de tristes farceurs, si nous ne pensions pas que certains fumistes, professionnels de « l'avant-garde » se sont assez chargés de publier leurs noms, aussi sonores que leur travail est pauvre et sourd ; leur travail ou, plus justement, ce jeu de cache-cache et de puzzle, tour à tour, qu'ils essaient de jouer avec le public.

Nous partageons donc les cubistes en trois catégories : 1° ceux qui font ce que nous avons essayé d'expliquer plus haut dans notre définition ; 2° les mystificateurs inconscients ou conscients, que nous nous obstinerons à passer sous silence ; 3° enfin, ceux qui, comme Metzinger, dont nous avons déjà élucidé le cas, Marchand, Tobeen, peut-être Lhote, touchent, seulement parfois et extérieurement, au cubisme, espérant y trouver ce qui justement n'y est pas, un style, ou, ce qui est plus important, en extraient des nouveautés techniques dont ils avaient eu souvent la primeur. Nous en parlerons plus loin.

Tout d'abord, qu'avons-nous à espérer des purs cubistes ? Rien.

Une belle ligne ou une fugue de couleurs, — voyez Matisse et van Dongen, Dusouchet et de Segonzac, — l'une et l'autre tracées selon une sensibilité préconçue peuvent nous donner une joie des yeux.

Les traits aussi bien que les tons cubistes, au moins où ils en sont maintenant, contrarient l'harmonie sans s'excuser par une exubérance spontanée. Il n'y a guère que Picabia, qui sauta des finesses d'un Sisley aux brutalités d'un Rouault et de là à la « Section d'or », faisant toujours aussi bien ou mieux que les inventeurs de la recette, pour croire aux vertus d'une palette fraîche et bigarrée, tout en mettant sur la cimaise plus d'abstraction cérébrale que Gleizes et Delaunay ensemble.

Puisque nous partons du principe que la peinture comme fin doit provoquer la béatitude ou le clair plaisir, doit satisfaire plus ou moins un désir vers le surnaturel, ces lignes qui hésitent ou ces ensembles d'une monotonie exaspérante — même chez Picabia — ne peuvent donc être considérés au plus que comme de respectables difficultés que se créent des gens habiles.

Nous ne voulons pas dire par là — et nous ne pouvons assez le répéter — que le cubisme ne sème point de nouvelles graines dans les champs de l'art, car sans cela nous n'en parlerions pas : la théorie cubique est faite pour les livres, pour les albums, pour les portefeuilles bien fermés des ateliers. Nous persistons à demander un résultat qui tende vers une satisfaction esthétique.

C'est ce que la troisième catégorie, qui invente et applique autant que les autres, nous apporte.

Il est, ici, très difficile de généraliser. Tous, ils ont vu Gauguin et Cézanne. Et c'est fort bien. Tobeen est un décorateur qui mérite de grands espaces et qui a Puvis de Chavannes dans les veines. Il s'entend à modeler par larges plans n'exprimant que l'essentiel, sans la complication des nuances. Il sait dégager et simplifier, émouvoir, et, pour les clairvoyants, il marque sa place dans le milieu futur.

Malgré la difficulté de catégoriser, il n'est pas utile à nos

desseins d'examiner l'œuvre de chacun, selon son cas et ses mérites. Nous nous bornons donc, comme exemple, à présenter le très important Marchand, que les juges de la Haute-Cour des journaux et des magazines ont généralement à peine entr'aperçu. Lui, aussi, dessine par plans aussi heurtés et contrastés qu'il est nécessaire pour donner les volumes avec leurs arêtes et leurs aspérités, sans les envelopper. Moins mural que le solide Lhote, qui est mieux qu'un imagier, et surtout que Tobeen, mais plus dans la tradition, sa science anatomique dépasse de beaucoup celle de la plupart de ses contemporains. Il se refuse à rendre la distance par des différences de valeurs, à modeler par taches. Il n'hésite pas à modifier la perspective usuelle en accordant à chaque objet, quel que soit son éloignement, l'importance qu'il doit avoir dans la composition, conçue à priori comme ensemble émotif, et en le situant à sa place par des artifices, je dirais, linéaires, qui étonnent l'œil, mais ne le déroutent pas, tout aussi légitimes et soutenables en raison que les conventions du *Trattato della Pittura*. Hardiesses peu à peu mûries et progressivement réalisées dont il est aisé de suivre le développement dans son œuvre à la fois volontaire et inspiré.

Nous avons surtout tenu à parler de Marchand parce que, dans une tentative restée unique chez lui jusqu'à présent, il a voulu suggérer la vie aux champs par l'indication juxtaposée des positions et des gestes successifs, figurés comme simultanés (1).

Ce procédé a des précédents chez les peintres du passé. Dans une toile de Paolo Véronèse, nous voyons le Christ et les disciples d'Emmaüs qui, assis autour d'une table, occupent le milieu du tableau, arriver par le fond à gauche. Dans *l'Enlèvement des Sabines* de Poussin, il y a, au centre de la scène, un départ très net vers la droite, indiqué par plusieurs bras tendus dans le prolongement exact les uns des autres qui tirent l'œil tyranniquement dans la direction voulue. Enfin, quelque part, Rodin, en étudiant *l'Embarquement pour Cythère*, fait remarquer justement que tous les couples qui peuplent cette composition sont, en réalité, les aspects succes-

(1) Il est utile de faire remarquer que ce tableau fut peint avant l'explosion des futuristes chez Bernheim.

sifs d'un même couple, qui, partant de la droite, s'éloigne vers la barque à l'arrière-plan, de l'autre côté.

Tout ceci prouve donc à la fois que l'intention de situer un objet ou d'*atmosphérer* un mouvement avait déjà préoccupé — peut-être instinctivement — la pensée de plusieurs anciens maîtres, comme l'idée de volume a hanté Mantegna, qui s'en est d'ailleurs magnifiquement tiré.

Il s'est produit une curieuse rencontre entre un pauvre petit amateur, un ancien douanier, et les Inconnus qui ont décoré à la fresque d'images et de verdures quelques salles du Palais des papes, sur les bords du Rhône.

Un certain M. Uhde et Ardengo Soffici ont assez chanté le délicieux talent enfantin de Rousseau pour que nous puissions nous contenter de le saluer en passant, puisque nous ne parlons que des vivants. Mais lui et les anonymes du Château papal ont tellement influencé ceux qui nous occupent, dans leur manière de traiter arbres ou arbustes, qu'à ce moment on en est arrivé à faire, presque en règle générale, une stylisation simplifiée du feuillage et des floraisons. Et ceci, naturellement, est d'un bien utile secours aux novateurs, qui, comme Marchand, inaugurent une neuve convention de perspective.

§

Supposons un artiste dans sa jeune période, plein de foi et de feu, dégoûté des leçons d'un Raphaël Collin ou d'un Gabriel Ferrier, nourri des lectures d'un Wilde, d'un Mirabeau, d'un Remy de Gourmont, d'un Multatuli, d'un Nietzsche, d'un Poe, à travers Mallarmé, d'un Mallarmé lui-même. Il va dans les musées. Il sait que, loin des ateliers nationaux du quai Malaquais, ont réussi Rodin, Manet, Carrière et combien d'autres. Il voudra voir de ses nouveaux yeux, voir les choses qu'On ne regarde pas ; et, sans le savoir, un jour, il préférera les galeries des Pharaons et de Goudéa à celle de Scopas et de Praxitèle. Il découvrira que *la Porteuse d'offrandes* en bois peint, sculptée dans l'ombre des Pyramides, est aussi belle que la statue de l'*Apollon sauroctone:* que les portraits égyptiens à l'encaustique sont les plus parlants souvenirs de la Salle pompéïenne ; et qu'au musée Guimet et au musée Cernuschi il y a plus à apprendre pour le crayon que chez David.

Voilà un jeune sur la bonne route. Il remontera, sans aide, les siècles, retrouvant personnellement le Moyen-Age et le Gothique, les primitifs du Nord, d'Avignon et de Florence. Il s'excitera devant les tentatives de réalisme et de mise en place de Giotto, de Masaccio. Il s'extasiera devant les tours de force d'un Ghirlandajo pour équilibrer le fond et le sujet, comme dans son tableau de *Jésus et Véronique*, dans la *Salle des Sept mètres ;* devant les nobles portraits si caractéristiques et si pleins de Fouquet et des Clouet. La peinture au blanc d'œuf, celle à la détrempe, celle à l'huile, qui vient des Flandres, et celle à la gouache, qui vient d'Italie, le pousseront peut-être vers des expériences chromatiques. Les poteries de toutes les îles, les faïences hispano-mauresques et celles de Gubbio ou d'Urbino lui prouveront que rien n'est trop peu important pour être traité avec génie. Il aura aussi le formidable enseignement tout français des émaux champlevés en leur naïf dessin et des autres, à éternel éclat. Et comparez, lecteur, les étudiants d'antan, emprisonnés par ce qu'on appelait faussement *la tradition* et qui n'était que l'arbitraire de quelques pions pompeux, héritiers des Meissoniers et des goûts louis-philippards, n'admettant ni Carpeaux, ni le maître de *l'Olympia*, ni Daumier, ni Monticelli, à notre écolier qui sera capable de goûter comme des mets délicieux *la Mort de Venise* de Barrès ou encore *la Cathédrale* d'Huysmans, avec sa description du *Couronnement de la Vierge* de Fra Angelico.

Pendant de longues heures ensoleillées, il méditera devant les documents à la sanguine, au fusain ou à l'encre laissés par Michel-Ange, par Dürer, par Rembrandt, par Léonard, et devant les toiles de tous les autres que nous avons cités le long de cet article. Sans maître, les ayant tous, il aura appris qu'il n'y a pas *une* théorie d'art, qu'il n'y a pas de lois graphiques, que le seul dogme en couleur c'est l'arc en ciel.

Eh bien, croyez-vous que, revenu dans son atelier sur les hauteurs de Montmartre ou de Montparnasse, ce débutant retournera aux principes de Bonnat ?

Celui qui veut comprendre la peinture moderne doit se pénétrer de ceci, qu'il n'y a plus une doctrine unique avec ses professeurs officiels et attitrés, mais qu'il y en a autant que de races, que de peuples, que de villes presque...

Le jour où le Salon des Indépendants fut fondé est certainement une des dates les plus brillantes de l'histoire de l'art. Ce jour-là, on a su qu'on avait autre chose à faire que de s'occuper du choix mondain et de commandes plus ou moins ministérielles. Ainsi, Vincent d'Indy déclara dernièrement n'avoir pas le temps de devenir académicien, la Schola Cantorum l'occupant trop.

Le propre de notre époque c'est l'individualisme ; mais l'isolement intellectuel complet étant, en fin de compte, impossible, cet individualisme aura toujours pour résultat la recherche intransigeante de *ses égaux*.

Chez chacun il faut que jeunesse se passe pour comprendre que c'est à la postérité seule qu'il appartient de décerner l'universelle renommée, à celui qu'elle classera le premier entre toutes les gloires de notre temps.

La place que Chardin occupe de nos jours en est un éclatant exemple.

Nous avons omis de parler la langue spécialement inventée par des littérateurs fanatiques pour expliquer nébuleusement et avec de prudents faux-fuyants ces tendances d'art nouvelles.

Nous avons cru bien faire, d'abord parce que ceux dont nous parlons sont tous nés

> ...au vrai pays de gloire
> Sur les bords de la Seine ou de la verte Loire,

et ensuite parce que rien n'a été tenté par eux contre la tradition française. N'en déplaise à M. Rochefort, il n'y a pas un seul Juif dans leur groupe. Et tout ce qui a été essayé dans la tendance cubiste et ce qui s'y rattache, par des Polonais, des Milanais, des Hollandais, avait été accompli avant par ceux de Paris, et mieux.

§

Nous voilà au bout de cette étude dans laquelle nous avons tâché de condenser l'essentiel des désirs et des aspirations de ceux qui auront plus tard illustré la légende du vingtième siècle.

Nous pensons, n'étant ni peintres ni bonimenteurs, qu'il a suffi d'être honnête avec nous-mêmes.

Dans la nouvelle école, le plus vieux n'a qu'à peine trente ans. Laissons-la au travail.

Il faut reconnaître que notre époque est difficile à raconter par le pinceau. Nous ne sommes pas, comme il y a quelque cent ans, pris dans une révolution, mais dans dix, dans vingt : en mécanique, en chimie, en biologie, en philosophie, en médecine, en linguistique, en poésie. La plaque sensible qu'est l'âme du peintre reçoit toutes ces impressions multiples et hétérogènes pour les transformer en images homogènes et psychiquement unes.

Vous autres aussi, critiques trop pressés à l'image de notre existence actuelle, faites comme nous ; attendez avec moins d'impatience : le temps aura soin de mettre toutes ces choses à leur place.

Quoi qu'il arrive, ces premières années de notre siècle annoncent une floraison qui sera parmi les plus riches. Et il fait bon de vivre en ces heures de rude combat pour la capture de la beauté nouvelle.

FRITZ-R. VANDERPYL et GUY-CHARLES CROS.

L'ÉCOLE NATIONALE AÉROSTATIQUE DE MEUDON

SOUS LA PREMIÈRE RÉPUBLIQUE (1794-1799)

—

Au moment où, sous la haute direction du colonel Hirschauer, les contingents aéronautiques viennent d'être dûment déterminés et organisés, il ne sera pas sans intérêt de voir ce qu'à cent vingt années de nous le gouvernement de la Première République avait senti la nécessité de faire.

C'est au lendemain presque des expériences de Montgolfier à Annonay, de Charles et Robert aux Tuileries. L'enthousiasme d'une nation, toute délirante des nouveautés du moment, s'accrut au sujet des Globes quand fut saisie l'utilité qu'on en allait tirer pour la guerre. C'était pour la découverte récente comme une seconde consécration, une adoption officielle: les ballons passaient de la foire au rang des outils de la stratégie: il avait fallu pour une si prompte reconnaissance les merveilleuses expériences qui réussirent sans conteste, mais aussi l'opinion du très savant général Meusnier, dont on a conservé les travaux prodigieux.

Il faut avouer que nos ancêtres sans-culottes mirent à l'exécution de leur plan une célérité que nous ne connaissons plus. Tandis que voici de nombreuses années que les troupes d'aérostiers sont restées sans formation définie, l'Armée de la Révolution, sous l'impulsion de Carnot, organisa sans retard ce qu'on considérait comme une nécessité militaire et patriotique : « L'aérostation étant une découverte française, il était tout naturel que le gouvernement fît son possible pour la perfectionner (1). » Mais alors tout était à faire. Non seulement on devait songer à étudier la fabrication des enveloppes, mais les vernis dont on l'imperméabilisait et la production économique de ce gaz hydrogène qu'on ne connaissait encore

(1) [*Jomard*], Biographie de Conté. Paris, 1869.

qu'à peine. Il fallait « militariser » toute cette manutention, je veux dire la mettre à la portée des armées en campagne et dresser une troupe à des manœuvres qu'il était impossible, sinon dangereux, d'exécuter sans expérience. Pour cela, on créa *l'Ecole nationale aérostatique de Meudon*, à la tête de laquelle fut placé Nicolas-Jacques Conté, artiste et ingénieur, qui, après s'être fait connaître par des compositions de couleurs, de crayon et de machines à frapper la monnaie, élève non sans talent du peintre Greuze, devint commandant des troupes nouvellement formées et professeur d'aérostation.

§

L'année 1794 fut féconde pour l'aéronautique militaire. En sept mois — d'avril à octobre, — furent créées deux compagnies d'aérostiers, et l'Ecole de Meudon, qui devait subvenir à la confection du matériel nécessaire et à l'éducation des soldats de l'arme nouvelle. La destinée tout éphémère de cette école *sans modèle autre part* mérite d'attirer l'attention de nos jours par la précision de son organisation et la décision avec laquelle furent prises les mesures qu'on jugeait essentielles. On y trouvera d'autre part la conviction que, pour défendre la « Patrie en danger », les volontaires étaient soutenus par un programme dûment élaboré qui ne laissait peut-être pas, autant qu'on le croit trop souvent, une large part au hasard.

La fortune de Meudon comme foyer officiel de l'aéronautique française est des plus singulières. Il n'y faut pas chercher autre chose qu'une affectation purement matérielle provenant de ce fait que le petit château se trouvait à ce moment vacant. Car cette position géographique est sans avantages qui l'imposent, bien au contraire. Situé aux confins de la plaine et de la vallée du fleuve, le lieu météorologique est mauvais au navire aérien. Mais si on s'installe, comme aujourd'hui, dans la cuvette bordée des hauteurs de Clamart à l'Est et de Bellevue à l'Ouest, on trouve que cette anse est balayée par les courants en tourbillons où, par les temps les plus calmes, l'atmosphère est toujours troublée. Et pourtant, de 1794 à nos jours, Meudon fut le nid des oiseaux français ; c'est de là que *la France* prit l'essor et que *le République* s'envola pour ne plus revenir.

Quoi qu'il en soit, la *Maison nationale* de Meudon avait été affectée à Coutelle pour faire l'épreuve de procédés nouveaux dans la fabrication du gaz hydrogène. La Commission d'enquête réunie le 9 germinal an II fut pleinement convaincue et sur son rapport se créèrent en moins de six semaines deux compagnies d'aérostiers (1). La première fut dépêchée aussitôt à Maubeuge et le colonel Coutelle, qui la commandait devant l'ennemi, nous a laissé un curieux mémoire très détaillé : *Sur l'aérostat employé aux armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin.*

L'Ecole de Meudon fut organisée par un arrêté du Comité de Salut public du 10 brumaire an III, dont nous ne saurions mieux faire que de donner ci-dessous la teneur :

Le Comité de Salut Public, considérant que le service des aérostiers exige des connaissances et une pratique dans les arts que l'on ne peut réunir qu'en préparant, par des études et des exercices appropriés, les hommes qui s'y destinent et voulant assurer ce service et en étendre les ressources, soit près des armées où l'expérience a déjà constaté son utilité, soit par l'application que l'on peut faire de ce nouvel art pour le figuré du terrain sur les cartes, arrête ce qui suit :

1° Il sera établi dans la maison nationale de Meudon une école d'aérostiers dans laquelle, indépendamment des exercices pour les former à la discipline militaire et des travaux de construction et de réparation des aérostats auxquels ils seront employés, ils recevront des leçons de mathématiques, de physique générale, de chimie, de géographie et des différents arts mécaniques relatifs à l'aérostation. — 2° Cette école sera composée de soixante aérostiers, y compris ceux déjà reçus pour entrer dans la nouvelle Compagnie que le citoyen Conté avait été chargé de former. Ils seront logés dans la partie de la maison nationale de Meudon qui leur sera assignée ; ils auront le même uniforme que celui qui a été réglé pour la première compagnie d'aérostiers et recevront également la solde des canonniers de 1re classe. — 3° Les soixante aérostiers seront divisés en trois sections chacune de 20 hommes. — 4° Il y aura pour chaque section un officier ayant grade de sous-lieutenant, un sergent et deux caporaux, lesquels seront assimilés aux officiers d'artillerie du même grade et jouiront des traitements et soldes qui leur sont attribués. — 5° L'école des aérostiers aura à sa tête un directeur chargé de diriger toutes les opérations de construction et de préparation des aérostats, de régler et ordonner les exercices et manœuvres et de maintenir l'ordre et la

(1) Extraits des registres des arrêtés du Comité de Salut Public de la Convention Nationale : 13 germinal au II-5 messidor an II. Aux Archives Nationales.

discipline; il correspondra avec la Commission des Armes et Poudres, lui adressera les demandes de matières nécessaire et l'informera de ce qui pourra être mis à sa disposition pour le service des aérostats en campagne. Ses appointements seront de 6.000 livres.— 6° Il y aura un sous-directeur aux appointements de 4.000 livres, chargé des mêmes fonctions sous les ordres et en l'absence du directeur. — 7° Il y aura pour les trois sections un quartier-maître chargé des décomptes et des menues dépenses du matériel pour lesquelles il lui sera remis un fonds d'avance sur la proposition de la Commission des Armes et Poudres; il en comptera tous les jours à ladite commission sur mémoires visés par le Directeur. — 8° Un tambour sera affecté à l'Ecole. — 9° Il y aura dans l'Ecole un garde-magasin chargé de tenir registre d'entrée et sortie de toute matière soit de consommations, soit destinées aux épreuves et constructions, ainsi que de veiller à la conservation des meubles, ustensiles, livres, machines servant à l'instruction ; il lui sera donné un aide ou sous-garde lorsqu'il en sera jugé nécessaire. — 10° Le directeur présentera incessamment à l'approbation du comité un règlement sur la distribution du temps pour les leçons et exercices de manière que les élèves aérostiers reçoivent l'instruction qui leur est nécessaire dans les sciences mathématiques et physiques et se forment dans la pratique des arts mécaniques autant néanmoins que le permettront les travaux de fabrication, les exercices des opérations et manœuvres. — 11° Le citoyen Conté, chargé depuis le... de la conduite des travaux de Meudon relatifs à l'aérostation, est nommé directeur. Le citoyen Bauchard, reçu aérostier dans la 2e compagnie, est nommé sous-directeur.— 12° Le directeur présentera à l'approbation du Comité la nomination des citoyens qu'il jugera propres à remplir les places des sous-officiers et garde-magasin. — 13° Il présentera de même à son approbation la nomination des instructeurs pour les diverses parties, lesquels seront pris, autant qu'il sera possible, parmi les aérostiers reçus et qui ont donné des preuves de capacité. — 14° Le présent arrêté sera adressé aux représentants du peuple à la maison des épreuves nationales de Meudon, qui sont invités de prendre les mesures qu'ils jugeront convenables pour assurer le succès de cette entreprise ; maintenir l'ordre et la discipline dans l'école et empêcher qu'il en résulte aucun inconvénient pour les autres opérations mises sous leur surveillance. — 15° Expédition du présent arrêté sera pareillement envoyée à la Commission des Armes et Poudres, chargée de concourir à son exécution en ce qui la concerne.

[*Séance du X brumaire an III (31 octobre 1691).*]

L.B. GUYTON.

Ce document, d'une netteté toute militaire, marque l'impor-

tance qu'on attachait alors au service de l'aérostation. Bien plus, le choix du directeur, de cet homme dont Monge disait « qu'il avait toutes les sciences dans la tête et tous les arts dans la main », dénote assez quel souci le Comité avait de faire une œuvre utile et durable! Je n'ai pas le dessein de refaire une biographie de Conté après celles des contemporains qui l'ont connu et apprécié. Cependant, le journal de l'Ecole pourrait presque être le sien, puisqu'il n'est pas un jour où l'activité du directeur et du savant ne fasse parler d'elle.

Il trouve bientôt, dit son biographe, le moyen d'opérer très économiquement le gaz hydrogène Il améliore les tissus pour l'enveloppe ; puis il imagine des vernis imperméables et sans action sensible sur le gaz ; sur tous les points de cette fabrication il introduit des procédés nouveaux. Ce n'est pas tout il trouve le moyen d'écrire un *Traité de l'Aérostation ;* il initie les élèves de Meudon à tous les détails de cet art : le jour, il enseigne ; la nuit, il dessine.

Et ce qu'il dessine est resté pour notre plus grand intérêt. Je trouve dans un recueil concernant l'Histoire aéronautique quelques-uns de ses croquis, tirés des albums qu'il a laissés. Ils nous font vivre les différentes phases que nous faisait prévoir le décret précédent. Ils nous apprennent les perfectionnements que cet artiste-ingénieur a imaginés pour rendre pratiques et militaires les exercices d'aérostier et la confection du matériel. Il nous montre comment on assemblait les fuseaux, comment on enduisait de vernis l'enveloppe une fois terminée. Ce sont d'ailleurs les mêmes principes que suivent encore les directeurs de l'école actuelle. Ces études, qui ne veulent avoir qu'un but purement technique et pédagogique si j'ose dire, qui sont le manuel du « sapeur aérostier », sont cependant aussi d'une précision simple à la fois militaire et artistique qui disent à l'« homme » tout ce qu'il doit savoir, en permettant à l'Histoire de reconstituer les lieux.

« C'est ainsi qu'à Meudon se formait un établissement sans « modèle autre part. Avait-on l'intention d'y étudier la direc- « tion? cela n'est pas probable (1). » Il fonctionna régulièrement jusqu'au retour de l'expédition d'Egypte. Dans le décret par lequel le Comité de Salut Public envoyait une compagnie d'aérostiers à l'armée du Rhin, il est spécifié que l'effectif sera

(1) Biographie de Conté.

constitué : « partie dans l'ancienne compagnie..., partie dans l'école des aérostiers établie à Meudon sous la direction du citoyen Conté (1). » La part que prirent les aérostiers aux armées du Nord devant Charleroy, Fleurus, Maubeuge et Mannheim fit honneur à la fois aux hommes et à l'Ecole. Jomard, qui fut depuis de l'Académie des sciences, faisait à cette compagnie la déclaration suivante : « J'ai voyagé depuis avec Cou-« telle en Egypte quand il faisait partie de l'expédition, et je « ne l'ai jamais vu douter de l'utilité des ascensions en ballon « captif (2). » Cette opinion se répandait : l'Ecole en prenait une importance plus considérable. Le Directoire, dans un de ses arrêtés du X thermidor an IV, décide que « la moitié du « nombre des élèves géographes fixé par la loi à cinquante, « doit passer à cette école [de Meudon] créée par l'arrêté du « Comité de Salut Public du 10 brumaire an III. Les élèves « de l'Ecole d'aérostation et de l'Ecole de géographie doivent « alterner chaque année ». De simple cours d'initiation, de manœuvres presque, elle devient l'égale d'une des six « écoles « d'application qui furent établies à la création de l'Ecole po-« lytechnique » : c'était trop beau! Cette distinction, qui marquait l'heure de l'apogée, devait n'être, bientôt, plus qu'une raison de ne pas disparaître.

A Jourdan, qui s'était servi des ballons maintes fois avec bonheur, succédait Hoche qui ne voyait en eux que l'impédimentum. Ce n'était pas l'indifférence, mais bien la volonté de perdre. Qu'on lise plutôt cette lettre qu'il adressait du camp de Wetzlar au ministre de la Guerre, le 13 fructidor an V :

Je vous informe, citoyen ministre, qu'il existe à l'armée du Rhin une compagnie d'aérostatiers (*sic*) qui lui est absolument inutile; peut-être pourrait-elle servir utillement (*sic*) dans la 17e division militaire, du voisinage de la capitale, du thélégraphe (*sic*) pourrait lui faire faire des découvertes essentilles (*sic*) au bien public. Je vous engage donc à me permettre de diminuer l'armée de cette troupe qui ne peut être qu'à sa charge.

Signé : L. Hoche.

Le Directoire rend un arrêt, le 29 pluviôse an VII, supprimant, à la date du 1er germinal, les officiers, sous-officiers et soldats des compagnies d'aérostiers. C'est que la campagne

(1) 3 Germinal an III.
(2) Comptes-rendus de l'Académie des Sciences, tome XLIII, p. 352.

d'Egypte avait porté le coup final à cette organisation récente. Comme il en sera de même pour les expéditions postérieures, le corps des aérostiers servit à tous autres travaux qu'à ceux auxquels il était destiné.

Cependant, l'Ecole de Meudon subsiste encore !... Elle subsiste en raison de cette disposition spéciale du décret du Directoire qui intéresse à ses cours les élèves-géographes : c'est donc simplement pour ne point interrompre brusquement l'ordonnance d'un programme proposé à des élèves, que cette institution, qui faisait honneur à l'initiative française, ne subit pas le sort des compagnies licenciées ! *L'aperçu des dépenses de l'an VIII* signale encore son budget, qui pourra de nos jours avoir aussi quelque intérêt. J'en extrais les lignes suivantes :

Ecole aérostatique de Meudon. — Fonds à décréter pour traitement du directeur, du sous-directeur, du quartier-maître, d'un professeur d'aérostation, de 10 élèves, de 2 chefs d'ateliers ; salaire de 2 ouvriers, du garde-magasin..... 27.400
Dépenses diverses..... 4.000
Total..... 31.400 fr.

Les fonds décrétés pour l'an VII égaux à ceux demandés ont été de 31.320 fr. D'après la nouvelle organisation proposée pour l'Ecole par le citoyen Prony, directeur du cadastre, il doit être fait suppression du garde-magasin, du gardien de bureau, d'un portier et d'un conducteur de chevaux et l'économie qui en résulte est de 4.496 fr. Mais, en même temps, il indique l'emploi utile de cette somme en l'appliquant au traitement d'un professeur d'aérostation, qui sera de 4.500 francs.

Si l'on saisit bien le sens de cette note, on voit nettement que l'Ecole de Meudon, égale au début de l'Ecole de géographie, finit en devenant une classe négligeable presque de ce second enseignement. Les compagnies auxquelles elle préparait n'existant plus depuis un an, elle n'avait plus de raison d'être. Conté et Coutelle, qui en étaient l'âme, en partant pour l'Egypte, avaient servi presque sa perte. En cinq années cette institution avait pu caresser les espoirs les plus audacieux et s'anéantir à nouveau pour un siècle : c'est que le Capitole est décidément très près de la Roche Tarpéienne!

JEAN BOUCHOT.

LA
CONQUÊTE DE LONDRES

(*Suite* [1])

—

VI

Cette année-là, pendant les vacances de Pâques, la température fut d'une douceur exceptionnelle ; de chaudes ondées avaient hâté l'éclosion du printemps, les haies, hautes et touffues, du Warwickshire semblaient des murailles d'aubépine sur des tapis de primevères, et les arbres, les plus beaux d'Angleterre, plantés avec une régularité en harmonie avec les principes conservateurs, se couvraient d'une espèce de mousse verdâtre. Rupert Waterville, attaché à ses devoirs et régulier dans son service à la Légation, n'avait guère eu le temps d'aller à la campagne et d'y jouir de cette hospitalité que les Anglais ont inventée et qui est la plus parfaite expression de leur caractère. Il avait reçu quelques invitations de temps à autres, car à Londres il était considéré par bien des personnes comme un jeune homme très sensé, mais il se trouvait rarement libre d'accepter. Aussi n'était-il nullement blasé sur le plaisir de passer quelques jours dans une de ces belles et antiques demeures entourées de terres domaniales, ce qui, depuis son arrivée en Angleterre, était l'objet de sa curiosité et de son envie. Il se proposait d'en voir autant que possible, mais il détestait faire les choses à la hâte ou lorsque son esprit était absorbé, comme cela arrivait souvent, par ce qu'il croyait être des affaires d'importance. Il remettait à plus tard ses visites dans différentes maisons de campagne ; il voulait les faire d'après un ordre méthodique après s'être un peu habitué à la vie de Londres. Il avait cependant accepté sans hésiter une invitation à Longlands, qui lui était parvenue sous la forme d'un simple billet de Lady Demesne, avec laquelle il n'était pas en relation. Il avait appris par le journal son retour de Cannes, où elle avait passé tout l'hiver ; néanmoins,

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 370.

ce ne fut pas sans une certaine surprise qu'il reçut d'elle ces quelques lignes peu cérémonieuses :

« Cher monsieur Waterville, mon fils me dit que vous serez peut-être libre de venir ici le 17 passer deux ou trois jours ; si cela vous est possible, vous nous ferez un grand plaisir. Nous pouvons vous promettre la société de votre charmante compatriote Mme Headway. »

Waterville avait vu Mme Headway : elle lui avait écrit une quinzaine auparavant d'un hôtel de Cork Street, disant qu'elle était arrivée à Londres pour la *saison*, et qu'elle serait très contente de le voir. Il y alla, tremblant qu'elle n'entamât le sujet de sa présentation, mais il fut agréablement surpris de constater qu'elle n'y faisait pas allusion. Elle avait passé l'hiver à Rome, d'où elle était revenue directement en Angleterre, après une courte halte à Paris pour faire l'achat de quelques vêtements. Elle se déclarait enchantée de Rome ; elle s'y était fait de nombreux amis et connaissait, assurait-elle, la moitié de l'aristocratie romaine.

— Ce sont des gens charmants ; ils n'ont qu'un défaut, ils restent trop longtemps, —dit-elle. Et comme Rupert l'interrogeait du regard : — Je veux dire quand ils font visite, expliqua-t-elle. Ils avaient l'habitude de venir tous les soirs et ils auraient voulu rester jusqu'au jour suivant. Ils sont tous princes et comtes. — Je leur offrais des cigares, etc., et je connaissais autant de monde que je voulais, — ajouta-t-elle un moment après, en découvrant, peut-être, dans les yeux de Waterville les traces de cette sympathie avec laquelle, six mois auparavant, il avait écouté le récit de son échec à New-York. — Il y avait là aussi beaucoup d'Anglais ; je les connaissais tous et je compte leur rendre visite ici. Les Américains ont attendu de voir ce que feraient les Anglais pour faire le contraire. Grâce à cela j'ai évité de drôles de types, car, vous savez, il y en a d'horribles. D'ailleurs, à Rome, la société importe peu si l'on est sensible à la beauté des ruines et de la *campagna*. La *campagna* me touchait immensément... J'allais toujours rêvasser dans quelque temple humide. A part les temples, cela me rappelait assez le pays autour de San-Diego. J'aimais à y songer dans mes promenades en voiture, j'étais toujours plongée dans des réflexions sur le passé.

Pour le moment, cependant, Mme Headway avait écarté le souvenir du passé et se disposait à se donner tout entière au présent. Elle voulait obtenir de Waterville quelques conseils sur son genre de vie, sur ce qu'elle devait faire. Fallait-il rester à l'hôtel ou louer une maison? Elle préférait prendre une maison si elle pouvait en trouver une agréable. Max ne demandait qu'à en chercher une et elle était disposée à le laisser faire; il lui en avait déniché une charmante à Rome. Elle ne fit aucune mention de Sir Arthur Demesne qui, se disait Waterville, aurait dû être son guide et son protecteur naturel. Il se demanda si ses relations avec le baronnet avaient pris fin? Waterville s'était rencontré avec lui une couple de fois depuis l'ouverture du Parlement, mais ils avaient à peine échangé quelques mots, dont pas un ne se rapportait à Mme Headway.

Waterville, rappelé à Londres immédiatement après l'incident dont il avait été témoin dans la cour de l'hôtel Meurice, n'en avait appris les suites que par Littlemore, qui traversa Londres en route pour l'Amérique, où il s'était subitement décidé à passer l'hiver. Littlemore lui raconta que Mme Headway avait été enchantée de Lady Demesne et ne tarissait pas sur sa bonté et sur son charme. — Elle m'a dit : «J'aime à connaître les amis de mon fils.—Et moi les mères de mes amis,—lui ai-je répondu.—Cela me serait égal de vieillir si je pouvais être comme elle», — a-t-elle ajouté, oubliant un instant qu'elle n'a guère le droit de prétendre être de la première jeunesse. Malgré cette entrevue, la mère et le fils étaient partis ensemble pour Cannes. C'est à ce moment-là que Littlemore avait reçu des lettres de chez lui, l'appelant en Arizona. Mme Headway avait été livrée à ses propres ressources, et il craignait qu'elle ne se fût mortellement ennuyée, bien que Mme Bagshaw lui eût fait visite. En novembre, elle était partie pour l'Italie sans passer par Cannes.

— Que croyez-vous qu'elle fera à Rome? — avait demandé Waterville; son imagination ne pouvait aller jusque-là, car il n'avait encore jamais foulé le sol des Sept Collines.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Du reste cela m'est bien égal, — ajouta Littlemore un instant après.

Avant de quitter Londres, il dit à Waterville qu'au moment où il prenait congé de Mme Headway à Paris, celle-ci avait

fait auprès de lui une tentative assez inattendue.— A propos de son désir d'entrer dans la société, elle m'a répété que je devais vraiment lui venir en aide, qu'elle ne pouvait continuer ainsi. Elle finit par en appeler au nom de... hum! Je ne sais trop comment formuler cela.

— Essayez tout de même, je vous en prie, vous m'obligeriez,— répliqua Waterville, poursuivi par l'idée qu'un homme dans sa position devait avoir pour les Américains en Europe la même sollicitude qu'un berger pour ses moutons.

— Eh bien, elle a fait appel à l'affection que nous avons eue autrefois l'un pour l'autre..

— L'affection ?

— Oui, elle a bien voulu lui donner ce nom-là. Mais je le nie carrément. Si on devait avoir de l'affection pour toutes les femmes avec lesquelles on passe la soirée en tête à tête !...

Littlemore s'arrêta sans définir le résultat d'une telle obligation. Waterville essaya en vain d'imaginer ce qu'il pourrait bien être. Son ami s'embarqua pour New-York sans lui révéler comment il avait résisté à l'attaque de Mme Headway.

A Noël, Waterville sut que Sir Arthur était de retour en Angleterre et croyait également savoir qu'il n'était pas allé jusqu'à Rome. Il considérait Lady Demesne comme une femme très habile, capable de faire faire à son fils ce qu'elle voulait, tout en lui laissant croire qu'il agissait de sa propre initiative. Elle s'était montrée politique, accommodante en venant voir Mme Headway, mais, l'ayant vue et jugée, elle avait résolu d'amener une rupture. Elle avait été tout d'abord « bonne et charmante », comme le disait l'Américaine, parce qu'elle avait trouvé cela plus commode au moment même ; mais sa première visite devait être la dernière. Malgré sa bonté et son charme, cette femme s'était fait un visage de marbre, et si la pauvre Mme Headway, en arrivant à Londres pour la *saison*, espérait vraiment voir réaliser les vagues promesses qu'on lui avait faites, elle courait le risque d'éprouver d'amères déceptions. Waterville avait décidé que, tout berger qu'il était et Mme Headway étant une de ses brebis, son devoir ne l'appelait pas à la surveiller en ce moment, d'autant plus qu'on pouvait être sûr qu'elle ne s'aventurerait pas trop loin. Il la vit une seconde fois sans qu'elle parlât de Sir Arthur. Waterville, qui avait toujours une théorie toute prête, se dit

qu'elle était dans l'attente, et n'avait pas revu le baronnet.

Grâce à son courrier Max, elle avait enfin trouvé dans Chesterfield Street (Mayfair) une maison, un petit bijou qui allait lui coûter... ce que coûtent les bijoux. Après tout cela, Waterville fut grandement surpris en recevant le billet de Lady Demesne et il se rendit à Longlands avec la même impatience qu'il eût éprouvée à Paris en allant, le cas échéant, à la première d'une nouvelle comédie. Il lui semblait que, par une chance inattendue, il avait reçu un billet d'auteur.

Il trouva agréable d'arriver à Longlands à la tombée de la nuit; il apprécia la course en voiture au crépuscule, la vue des champs, des taillis et des maisonnettes isolées à peine visibles contrastant avec le but défini et lumineux qu'il voulait atteindre. Il aimait le bruit des roues dans la longue avenue aux lacets si nombreux qu'elle semblait ne jamais devoir finir : soudain parut la large façade grise percée de rares fenêtres brillamment éclairées et une allée sablée qui conduisait jusqu'à la porte d'entrée. La façade de Longlands, d'une architecture très sobre, avait un aspect grandiose, imposant ; on l'attribuait au génie de Sir Christophe Wren. Les deux ailes du manoir formaient un demi-cercle que décoraient par intervalles des statues placées sur la corniche, si bien qu'à la brune on croyait voir un palais italien érigé par magie dans un parc anglais. Waterville, arrivé assez tard, n'eut pas vingt minutes pour s'habiller avant dîner. Il se flattait de savoir faire sa toilette avec autant de rapidité que de soin, aussi n'eut-il pas le loisir de s'informer si la pièce qu'on lui avait assignée était digne d'un secrétaire de Légation. En sortant de sa chambre, il apprit qu'il y avait un ambassadeur dans la maison et cette découverte mit fin à ses préoccupations; il se dit qu'il aurait eu une meilleure chambre sans la présence de l'ambassadeur, qui naturellement avait les premiers droits. La vaste et splendide maison avait un air dix-huitième siècle et étranger avec ses couleurs claires, ses plafonds aux voûtes élevées, aux pâles fresques mythologiques, ses portes dorées surmontées de vieux panneaux d'origine française, ses tapisseries fanées, ses damas aux nuances délicates, et ses trésors de vieille porcelaine, parmi lesquelles on remarquait d'immenses potiches remplies de roses incarnat. Les invités s'étaient réunis avant le dîner dans le *hall* principal qu'éclairait un grand feu de

bois. Ils paraissaient si nombreux que Waterville craignit d'être le dernier. Lady Demesne lui adressa un sourire et lui toucha la main ; elle était très calme et sans lui rien dire de particulier le traita comme un de ses habitués. Waterville ne savait s'il aimait ou non cette manière de faire, mais son hôtesse, sans s'inquiéter de ses impressions, parcourut du regard ses invités pour voir s'ils étaient au complet. Le maître de la maison causait avec une dame devant le feu ; lorsqu'il aperçut Waterville au bout de la salle, il lui fit un geste de la main, et parut enchanté de le voir : cela ne lui était jamais arrivé à Paris, et Waterville put constater que les Anglais, ainsi qu'il l'avait souvent entendu dire, ne se montrent vraiment à leur avantage que chez eux, dans leurs maisons de campagne. Lady Demesne se tourna de nouveau vers Waterville avec cet aimable et vague sourire qui semblait le même pour tous : — Nous attendons Mme Headway.

— Ah ! Elle est arrivée ? — Waterville l'avait totalement oubliée.

— Elle est venue à cinq heures ; à six, elle est montée s'habiller ; il y a deux heures de cela.

— Espérons que les résultats seront en proportion, — dit Waterville en souriant.

— Oh, les résultats ! je n'en sais rien, — murmura Lady Demesne sans le regarder, et dans ces simples mots Waterville vit la confirmation de sa théorie qu'elle jouait très serré.

Il se demanda s'il serait assis à côté de Mme Headway à table et espérait, tout en reconnaissant les charmes de cette dame, qu'on lui réservait quelque chose de plus nouveau. Les résultats d'une toilette qui s'était prolongée durant deux heures furent bientôt visibles à tous les yeux ; Mme Headway apparut sur l'escalier qui conduisait au hall et, pendant trois minutes, comme elle le descendait assez lentement, elle se trouva le point de mire de tous les invités. Waterville, en la voyant, sentit de quelle importance ce moment-là était pour elle ; c'était virtuellement son entrée officielle dans la société anglaise. Mme Headway s'en acquitta le mieux du monde, son charmant sourire aux lèvres et traînant après elle les falbalas de la rue de la Paix qui faisaient un froufrou extraordinaire à chacun de ses pas.

Tous les yeux étaient tournés vers elle ; il y eut bientôt un

ralentissement sensible dans la conversation, qui pourtant s'était maintenue jusqu'ici à un diapason peu élevé. On sentait Mme Headway très à part; il y avait quelque chose d'un peu prétentieux à descendre ainsi la dernière, mais, peut-être, était-ce seulement parce que, devant son miroir, elle n'avait pu réussir à se satisfaire elle-même, car elle comprenait évidemment l'importance de cette occasion et Waterville était sûr que le cœur devait lui battre. Elle se montra très vaillante cependant; elle sourit plus que jamais et s'avança comme une femme habituée à être regardée.

Une chose la soutenait, la conscience de son charme; car elle était vraiment très jolie, ce soir-là, et sa résolution de réussir qui aurait pu donner à ses traits une certaine dureté se dissimulait sous l'intime satisfaction de n'avoir rien négligé pour cela. Lady Demesne alla à sa rencontre; Sir Arthur ne fit aucune attention à elle. Un instant après, Waterville se trouva conduisant à table la femme d'un ecclésiastique à laquelle Lady Demesne l'avait présenté lorsque le hall était déjà presque vide. Il n'apprit que le lendemain le rang hiérarchique de cet ecclésiastique. Il lui semblait étrange qu'en Angleterre les ecclésiastiques eussent des épouses. La vie anglaise, même au bout d'un an de séjour, était pleine de ces surprises. Cette dame n'était pas difficile à pénétrer et il n'y avait eu nul besoin de la Réforme pour produire ce spécimen. Elle s'appelait Mme April. Enveloppée d'un grand châle de dentelle, elle n'enleva qu'un seul gant pour le dîner et l'autre gant donna par moment à Waterville, malgré le luxe du repas, l'impression bizarre qu'il prenait part à un piquenique. Mme Headway, placée en face de lui à quelque distance, avait été conduite à table par un monsieur au maigre profil d'aigle, aux favoris taillés avec soin, un général à ce que Mme April dit à Waterville; de l'autre côté, se trouvait un élégant jeune homme d'une position moins définie. Le pauvre Sir Arthur était assis entre des dames beaucoup plus âgées que lui, dont les noms au parfum historiqué étaient bien connus de Waterville, qui les avait associés à des personnages plus romantiques. Mme Headway ne salua pas Waterville; évidemment, elle ne l'avait pas vu avant le commencement du dîner, quand ses yeux s'arrêtèrent tout à coup sur lui avec une surprise si vive que, pendant un instant, elle cessa presque de sourire. Le repas

était abondant et bien ordonné, mais en parcourant la table du regard Waterville se demanda si quelques-uns des éléments du festin n'étaient pas un peu ternes.

Comme il faisait cette réflexion, il se rendit compte que dans ce jugement il se mettait plus au point de vue de Mme Headway qu'au sien propre. Il ne connaissait personne, mais Mme April témoignait un désir presque maternel de lui donner des renseignements en lui citant les noms de presque tous les convives; en retour, Waterville lui expliqua qu'il n'appartenait pas à cette société. Mme Headway s'entendait à merveille avec son général. Waterville l'observait sans le laisser voir: il s'aperçut que le général, un fin matois évidemment, s'amusait à faire parler sa voisine : « Pourvu qu'elle soit prudente ! » pensait-il. Il avait de la fantaisie à sa manière, et en comparant Mme Headway au reste de la société, il se dit que cette petite femme ne manquait pas de crânerie et que son entreprise avait une touche d'héroïsme. Elle était seule en face d'une phalange serrée d'adversaires qui en représentaient des milliers d'autres. On sentait une telle différence entre eux et elle qu'aux yeux de l'imagination elle semblait ne rien devoir qu'à ses propres mérites. Tous ces gens paraissaient taillés sur le même patron et se mouvaient sans effort dans ce milieu fait pour eux ; les hommes avec leurs teints clairs, leurs mentons bien dessinés, leurs yeux froidement aimables, leurs épaules effacées, leur absence de gestes ; les femmes, dont plusieurs étaient fort belles, à demi étranglées dans leur collier de perles, simplement coiffées, paraissaient ne rien regarder en particulier, supportant le silence comme s'il était aussi seyant que la lumière des bougies et causant de temps à autre de leurs voix fraîches et bien timbrées. Les mêmes idées, les mêmes traditions les enveloppaient tous : ils saisissaient les uns chez les autres des différences d'accents dans leurs moindres nuances. Mme Headway, avec sa jolie figure, semblait ne tenir aucun compte de ces nuances ; elle paraissait étrangère, exagérée ; elle avait trop d'expression, on aurait dit qu'elle avait été engagée pour la soirée. Waterville remarqua en outre que la société anglaise est toujours à la recherche d'amusements et que l'argent n'est pas sans influence sur ses transactions. Si Mme Headway trouvait le moyen de l'amuser elle réussirait probablement et sa fortune (si fortune il y avait) ne serait pas un obstacle.

Dans le salon, après le dîner, il s'approcha d'elle, mais elle ne lui fit pas accueil; elle le regarda d'un air singulier, tout nouveau pour lui, à la fois étrange et hardi qui laissait percer son mécontentement.

— Pourquoi êtes-vous venu ici? — demanda-t-elle. — Etes-vous venu pour m'espionner?

Waterville rougit jusqu'à la racine des cheveux bien malgré lui; il savait que c'était peu digne d'un diplomate. D'ailleurs il était offensé, irrité et, de plus, mystifié.

— Je suis venu parce que j'ai été invité.

— Par qui?

— Par la même personne qui vous a invitée, je suppose... Lady Demesne.

— Vieille chipie! — s'écria Mme Headway en tournant les talons.

Il s'éloigna d'elle également, stupéfait, ignorant ce qui lui valait d'être traité de la sorte; il ne l'avait jamais vue ainsi.

« Décidément, pensa-t-il, elle est très vulgaire; c'est apparemment la manière dont on parle à San-Diego. » Il se mêla aussitôt avec ardeur à la conversation des autres invités qui lui parurent tous, par contraste, extraordinairement bienveillants et aimables. Il n'eut cependant pas la consolation de voir Mme Headway punie de sa grossièreté, car elle ne fut nullement négligée... au contraire. Dans la partie de la chambre où elle se trouvait, les invités étaient plus nombreux et on les voyait secoués, de temps en temps d'un rire unanime. Si elle parvient à les amuser, se dit-il, elle réussira, et, évidemment, elle les amusait.

VII

S'il la trouvait étrange, il n'était pas au bout de ses surprises. Le lendemain était un dimanche, il faisait un temps merveilleux et Waterville descendit avant le premier déjeuner se promener dans le parc. Il s'arrêta à contempler les daims, aux pattes fines, se détachant çà et là sur les pentes les plus éloignées comme des épingles sur une pelote de velours. Il erra le long de la grande pièce d'eau au milieu de laquelle s'élevait sur un îlot, une copie du temple de Vesta. En ce moment, il ne pensait plus du tout à Mme Headway, mais songeait que cet imposant domaine avait, depuis plus d'un siècle, servi de

décor à l'histoire de cette famille. Un moment de réflexion lui aurait peut-être suggéré que Mme Headway pourrait devenir un incident de quelque importance dans les annales des Demesne.

Deux ou trois des dames ne parurent pas au premier déjeuner; Mme Headway était du nombre.

— Elle dit qu'elle ne quitte jamais sa chambre avant midi, — répondit Lady Demesne au général, qui s'informait de ce qu'était devenue sa voisine de la veille. Elle met trois heures à sa toilette.

— C'est une femme prodigieusement intelligente, — s'écria le général.

— Parce qu'elle met trois heures à s'habiller?

— Non, à cause de son incroyable présence d'esprit.

— Oui, en effet, elle est très intelligente, — répondit Lady Demesne avec une intonation dont Waterville se flattait d'être seul à saisir tout le sens. Il y avait dans cette femme grande, élancée, aisée dans ses manières, quelque chose de bienveillant et de distant tout à la fois que Waterville admirait. Malgré son apparence délicate et sa douceur voulue, il devinait chez elle une grande force de caractère; elle s'était armée d'une patience héroïque et s'en parait comme d'un diadème. C'est à peine si elle adressait la parole à Waterville, se contentant de lui faire une question de temps en temps pour lui montrer qu'elle n'avait pas oublié sa présence. Demesne lui-même était en excellente disposition tout en conservant son calme habituel; il allait de l'un à l'autre, frais et dispos, comme s'il eût pris un bain toutes les deux ou trois heures, et se sentait à l'abri de l'imprévu.

Waterville eut moins l'occasion de causer avec lui qu'avec sa mère; toutefois, la veille, au fumoir, Sir Arthur lui avait exprimé sa satisfaction de ce qu'il ait pu venir, ajoutant que, s'il aimait la vraie campagne anglaise, il y avait aux environs plusieurs choses qu'il serait bien aise de lui montrer.

— Consacrez-moi une ou deux heures avant votre départ; je crois vraiment qu'il y a ici des points de vue que vous aimerez.

Sir Arthur parlait comme si Waterville était très difficile et il semblait attacher une certaine importance à sa présence chez lui.

Le dimanche matin, après le premier déjeuner, il demanda à Waterville s'il tenait à aller à l'église ; la plupart des dames et plusieurs des messieurs devaient y aller.

— Vous êtes parfaitement libre, vous savez ; mais c'est une jolie promenade à travers champs, la petite église est curieuse et date du temps du roi Etienne.

Ces quelques mots suffirent pour évoquer aux yeux de Waterville tout un tableau.

D'ailleurs, il aimait aller à l'église, surtout lorsqu'il pouvait s'asseoir dans le banc du *squire*, aussi spacieux parfois qu'un boudoir. Il répondit donc qu'il irait avec plaisir. Puis il ajouta sans transition : « Mme Headway y va-t-elle aussi ? »

— Vraiment, je n'en sais rien, — répondit son hôte en changeant brusquement de ton, comme si Waterville avait fait cette question au sujet de la femme de charge.

« Que les Anglais sont donc bizarres ! » se dit-il, mentalement. Depuis son arrivée en Angleterre, il avait eu recours à cette exclamation chaque fois qu'il se heurtait à un manque de logique des choses.

L'église était encore plus pittoresque que la description de Sir Arthur, et Waterville se dit que Mme Headway avait été bien sotte de ne pas venir. Il savait quel but elle poursuivait : elle voulait étudier les mœurs anglaises afin de pouvoir s'y adapter ; or, la fantaisie de passer devant une haie de paysans saluant de la tête et de s'asseoir parmi les monuments de l'antique race des Demesne lui aurait beaucoup appris sur la vie en Angleterre ; si elle désirait se fortifier pour la lutte, elle aurait mieux fait de se rendre à la vieille église. Waterville revint à travers les prés avec la femme du chanoine, qui était excellente marcheuse ; arrivé à Longlands, il s'aperçut qu'il avait encore une demi-heure avant le second déjeuner et, comme l'idée de rentrer ne lui souriait guère, il se souvint qu'il n'avait pas encore vu les jardins et se mit aussitôt à leur recherche. Leurs dimensions permettaient de les trouver sans peine ; ils paraissaient avoir été depuis un ou deux siècles l'objet de soins incessants. A peine Waterville avait-il fait quelques pas entre leurs plates-bandes qu'il entendit l'éclat d'une voix bien connue et, une minute après, au détour d'une allée, il tomba sur Mme Headway, qu'accompagnait le maître

de Longlands. Elle marchait tête nue, protégée par un parasol qu'elle rejeta brusquement en arrière, en apercevant son compatriote ; elle s'était arrêtée court.

— Ah ! M. Waterville vient m'espionner comme d'ordinaire.

C'est par cette remarque qu'elle salua le jeune homme quelque peu embarrassé.

— Tiens ! Vous êtes rentrés de l'église ? — dit Sir Arthur en tirant sa montre. Waterville fut frappé de son sang froid et ne put s'empêcher de l'admirer, car il devait être assez contrarié de cette interruption. Waterville se sentit un peu ridicule et regretta de n'avoir pas amené Mme April pour avoir l'air d'être venu à cause d'elle.

Mme Headway paraissait adorablement fraîche dans une toilette qui, selon Waterville, avec ses idées en pareilles matières, ne semblait guère appropriée à un dimanche matin dans une maison de campagne en Angleterre ; c'était un négligé blanc composé de volants entremêlés de rubans jaunes : vêtement que Mme de Pompadour eût pu mettre à la rigueur pour recevoir une visite de Louis XV, mais qu'elle n'aurait probablement pas porté pour aller dans le monde. La vue de ce costume confirma Waterville dans l'impression qu'en somme Mme Headway savait parfaitement ce qu'elle faisait. Elle agirait à sa guise et ne serait pas trop accommodante ; elle ne descendrait pas pour le premier déjeuner et n'irait pas à l'église, elle porterait le dimanche de petites robes d'une élégante fantaisie et aurait l'air horriblement anti-anglaise et anti-protestante.

Peut-être, après tout, cela valait-il mieux.

Elle se mit à parler avec une certaine volubilité. — Ce jardin n'est-il pas ravissant ? Je suis venue à pied depuis la maison. Je ne suis guère bonne marcheuse, mais l'herbe ici est comme un tapis de salon. L'ensemble est incomparable. Sir Arthur, vous devriez bien aller vous occuper de l'ambassadeur. je suis honteuse de vous avoir ainsi accaparé. L'ambassadeur vous est indifférent ? Vous venez justement de me dire que vous lui aviez à peine adressé la parole et que vous deviez réparer votre négligence. Je n'ai jamais vu traiter ainsi ses invités. Est-ce l'habitude en Angleterre ? Allez lui faire faire une promenade en voiture ou proposez-lui une partie

de billard. M. Waterville me ramènera ; d'ailleurs, j'ai à le gronder de m'avoir espionnée.

Waterville ressentit vivement cette accusation. — Je n'avais aucune idée que vous fussiez ici, — déclara-t-il.

— Nous ne nous cachions pas, — dit Sir Arthur d'un ton calme. Auriez-vous l'obligeance de raccompagner Mme Headway? Il faut vraiment que je m'occupe du vieux Davidoff, je crois que le déjeuner est à deux heures.

Il les laissa et Waterville se mit à errer à travers les jardins avec Mme Headway. Celle-ci l'entreprit aussitôt pour savoir s'il était venu pour la surveiller ; mais cette question fut posée, à la grande surprise de son compagnon, du même ton acerbe que la veille au soir. Il était décidé cependant à ne pas laisser passer la chose, n'admettant pas qu'on se permît impunément de le traiter de la sorte.

— Croyez-vous que je pense sans cesse à vous? — demanda-t-il. — Il y a des moments où vous n'êtes nullement présente à mon esprit. Je suis venu ici visiter les jardins et si vous ne m'aviez pas adressé la parole, j'aurais continué mon chemin.

Mme Headway était très bonne enfant ; elle parut même ne pas entendre la défense de son interlocuteur.

— Sir Arthur a deux autres propriétés, — remarqua-t-elle tranquillement. C'est justement ce que je voulais savoir.

Mais Waterville n'était pas homme à supporter qu'on eût l'air d'ignorer ses griefs. Cette manière de réparer ses torts envers celui qu'on a insulté en se contentant de les oublier est, sans doute, assez habituelle au Nouveau-Mexique, mais ne suffit pas envers un homme d'honneur.

— Que vouliez-vous dire hier soir en m'accusant d'être venu vous surveiller? Vous me permettrez de vous dire que je trouve cela assez malhonnête.

Cette accusation était d'autant plus blessante qu'elle avait un certain fond de vérité. Cependant Mme Headway, qui paraissait très décontenancée, ne releva pas l'allusion.

« C'est une barbare après tout, pensa Waterville, elle croit qu'une femme peut souffleter un homme et s'esquiver. »

— Ah ! oui, — s'écria tout à coup Mme Headway — je me souviens ; j'ai été fâchée contre vous ; je ne m'attendais pas à vous voir, mais, au fond, je n'y ai pas attaché la moindre importance. Je suis parfois très irritable et je fais retomber ma

mauvaise humeur sur le premier venu... Trois minutes après, je n'y pense plus. Oui, j'étais fâchée hier au soir, j'étais furieuse contre la vieille.

— La vieille?

— Contre la mère de Sir Arthur. Elle n'a rien à faire ici. Dans ce pays, à la mort du mari, les veuves doivent décamper. Elle possède une maison à dix milles d'ici et une autre dans Portman Square. Ce ne sont pas les résidences qui lui manquent... mais elle se colle... elle se colle à son fils comme un emplâtre. Tout à coup, il m'est venu à l'idée qu'elle ne m'a nullement invitée ici parce que je lui plais, mais parce qu'elle se méfie de moi. Elle a peur que son fils ne m'épouse, elle ne me trouve pas assez bien pour lui; elle doit évidemment s'imaginer que je suis très pressée de mettre le grappin sur lui. Je ne lui ai jamais couru après, c'est lui qui m'a suivie. Sans lui je n'aurais jamais songé à venir dans ce pays-ci. Il a commencé l'été dernier à Hombourg. Il voulait savoir pourquoi je ne venais pas en Angleterre, il m'a assuré que j'y obtiendrais un grand succès. Au fond, il n'est guère au courant de ces choses-là, il n'a pas beaucoup de flair. Mais c'est un homme très bien, malgré tout; rien de plus charmant que de le voir entouré de tous ses... (Mme Headway s'arrêta un instant et, regardant autour d'elle avec admiration) entouré de tous ces antiques trésors de famille. J'aime ce vieux domaine, — continua-t-elle, — tout y est merveilleusement arrangé, je suis tout à fait satisfaite de ce que j'ai vu. Je croyais que Lady Demesne était très amicale; elle a laissé une carte chez moi à Londres et, bientôt après, elle m'a écrit pour m'inviter à venir ici. Mais je ne suis pas aveugle, je vois parfois les choses comme dans un éclair. Ainsi, hier soir, j'ai vu quelque chose lorsqu'elle m'a abordée au moment du dîner; elle a vu que j'étais en beauté et elle en est devenue bleue de rage; elle espérait que je serais laide. Je voudrais bien lui faire ce plaisir... mais qu'y puis-je? J'ai compris alors qu'elle ne m'avait invitée que sur les instances de son fils. Sir Arthur n'est pas venu me voir dès mon arrivée... il n'a pas fait mine de s'approcher de moi pendant dix jours. Elle a réussi à l'en empêcher... en obtenant de lui une promesse quelconque. Mais il n'a pas tardé à changer d'avis et il a voulu se montrer vraiment poli... Il m'a fait visite trois jours

de suite et à obtenu de sa mère de venir aussi. C'est une de ces femmes qui résistent aussi longtemps qu'elles peuvent, puis semblent céder quand, au fond, elles résistent plus que jamais. Elle me hait comme la peste, je ne sais ce qu'elle s'imagine sur mon compte. Elle est très sournoise, c'est une vraie chipie. Lorsque je vous ai aperçu hier soir à dîner, j'ai cru qu'elle vous avait fait venir pour l'aider.

— Pour l'aider? — demanda Waterville.

— Oui... elle espère que vous lui donnerez des renseignements dont elle pourra se servir contre moi. Vous pouvez lui dire ce que vous voudrez.

Ce torrent de confidences extraordinaires coupa presque la respiration à Waterville. Il en était abasourdi. Il s'arrêta tout à coup; Mme Headway fit quelques pas en avant, puis, s'arrêtant à son tour, elle se retourna et le regarda.

— Ah! vous êtes impossible! — s'écria-t-il.

Elle lui semblait, en effet, une vraie barbare!

Mme Headway partit d'un éclat de rire moqueur provoqué (Waterville le sentit) par l'expression de sa figure, et ce rire retentit à travers les jardins imposants. « Quelle espèce de femme est cela? »

— Vous n'avez aucune délicatesse, — dit-il d'un ton net.

Elle rougit vivement, mais, chose étrange, elle ne parut pas irritée. — De délicatesse? — répéta-t-elle.

— Vous devriez garder ces choses pour vous.

— Oh! je sais ce que vous voulez dire; je parle à tort et à travers. Lorsque je suis excitée, j'ai besoin de parler, mais il faut que je fasse les choses à ma manière. J'ai de la délicatesse à revendre lorsque les gens sont gentils pour moi. Demandez à Arthur Demesne si je n'ai pas de délicatesse... et à George Littlemore. Allons, ne restez pas planté là éternellement; venez déjeuner.

Et Mme Headway se remit en marche; Rupert Waterville la suivit un instant du regard, puis la rejoignit lentement. — Attendez que je sois établie; vous verrez alors si je manque de délicatesse, — continua-t-elle. Vous ne pouvez raffiner sur tout lorsque votre vie est en jeu. C'est très facile à vous de parler, vous avez toute la légation des Etats-Unis pour vous soutenir. Naturellement, je suis excitée, j'ai cette chance

à ma portée, je n'ai pas l'intention de la laisser échapper.

Avant qu'ils aient atteint la maison, elle lui avait raconté pourquoi on l'avait invité à Longlands en même temps qu'elle. Waterville aurait voulu croire que ses charmes personnels suffisaient à l'expliquer, mais, pour elle, cette supposition n'entrait pas en ligne de compte.

Mme Headway préférait s'imaginer qu'elle vivait dans un monde d'habiles intrigues et que presque tout ce qui arrivait se rapportait à elle. Waterville avait été invité parce qu'il représentait, bien modestement il est vrai, la légation des Etats-Unis et leur hôte avait aimablement désiré que la jolie Américaine inconnue de tous parût être sous la protection des représentants de son pays.

— Cela devait mieux me poser, dit Mme Headway avec sérénité. Que vous le vouliez ou non, vous avez contribué à me lancer. Si Sir Arthur avait connu le chargé d'affaires, il l'aurait invité ou, à son défaut, son premier secrétaire, mais il ne les connaît pas.

Ils avaient atteint la maison et ces dernières paroles donnèrent à Waterville un prétexte suffisant pour retenir Mme Headway sous le portique.

— Est-ce Sir Arthur qui vous a dit cela ?

— Sir Arthur! Jamais de la vie. Croyez-vous que je lui permettrais d'admettre devant moi que j'ai besoin de faveurs? Je voudrais bien voir qu'il osât dire qu'une protection m'est nécessaire!

— Je ne vois pas pourquoi il ne le ferait pas, du train dont vous y allez vous-même. Vous en parlez à tout le monde.

— A tout le monde? J'en parle à vous ou à George Littlemore quand j'ai les nerfs agacés. Je vous en parle parce que vous me plaisez et à lui parce que j'en ai peur. Vous... je ne vous crains pas du tout, entre nous soit dit. Je suis isolée... je n'ai personne pour me soutenir. Il faut bien que j'aie quelque consolation, n'est-ce pas? Sir Arthur m'a grondée de vous avoir envoyé promener hier soir... il l'a remarqué... c'est ce qui m'a fait deviner son projet.

— Je lui en suis bien obligé, — dit Waterville, assez désorienté.

— Rappelez-vous que vous êtes mon garant. Ne voulez-vous pas me donner le bras pour entrer?

Elle le regarda en souriant.

— Vous êtes bien la femme la plus extraordinaire !... — murmura-t-il.

— Allons, n'allez pas tomber amoureux de moi, — s'écria-t-elle en éclatant de rire ; et, sans prendre le bras de Waterville, elle entra dans la maison.

Ce soir-là, avant d'aller s'habiller pour le dîner, Waterville se rendit dans la bibliothèque, sûr d'y trouver des reliures de prix. La chambre était vide et il passa là une demi-heure délicieuse au milieu des trésors de la littérature et des merveilles de l'ancienne maroquinerie. Il tenait la bonne littérature en haute estime et considérait que les beaux livres devaient avoir des couvertures élégantes. Le jour commençait à baisser et chaque fois qu'à la lueur du couchant il distinguait les dorures d'un volume, il le sortait et le portait à l'une des fenêtres aux profondes embrasures. Il venait justement d'examiner un in-folio exhalant un parfum exquis et allait le rapporter à sa place lorsqu'il se trouva face à face avec Lady Demesne. Il resta saisi un moment, car avec sa taille haute et svelte, son beau visage, qui paraissait si blanc dans la sombre salle au plafond élevé, et l'air de grave détermination avec lequel elle se présentait donnaient à son apparence un aspect un peu spectral. Il la vit sourire cependant et elle de sa voix douce, presque mélancolique :

— Vous regardez nos livres ? Je crains qu'ils ne soient un peu ternis.

— Ternis ? Ils sont aussi brillants que le jour où on les a reliés.

Et il lui présenta les plats chatoyants de l'in-folio.

— A vrai dire il y a longtemps que je n'y ai jeté les yeux, — murmura-t-elle. Elle s'approcha de la fenêtre et se mit à regarder au dehors. Le parc s'étendait devant ses yeux envahi par le crépuscule grisâtre qui s'accrochait aux branches puissantes des chênes. Il paraissait froid et vide, et les arbres semblaient pénétrés de leur importance comme si la nature elle-même avait été entraînée à faire cause commune avec la noblesse rurale. Lady Demesne n'était pas d'un abord facile : elle manquait de spontanéité et causait peu ; elle était préoccupée de bien des choses. Sa simplicité même était de convention, mais d'une convention pleine de dignité. On aurait, peut-

être, eu pitié d'elle, si on n'avait su qu'elle vivait l'esprit tendu continuellement vers un idéal très austère. De là des signes de fatigue comme si la tâche était au-dessus de ses forces. L'impression de douce clarté qu'elle produisait était due non à l'éclat de son esprit, mais à une pureté qui ne s'était jamais laissé effleurer.

Tout d'abord, Lady Demesne ne dit rien : ce silence semblait intentionnel comme si elle désirait faire comprendre à Waterville, sans prendre la peine de le lui dire, qu'elle voulait lui parler confidentiellement. Elle avait l'habitude de laisser aux autres le temps de deviner sa pensée, évitant ainsi l'ennui des explications. Waterville fit à tout hasard une remarque sur la beauté de la soirée (de fait, le temps venait de se gâter). Elle n'y répondit pas, puis, quelques minutes après, elle dit avec sa douceur ordinaire :

— J'espérais vous trouver ici... Je désire vous demander quelque chose.

— Si je peux vous répondre, j'en serai enchanté, s'écria Waterville.

Lady Demesne lui lança un coup d'œil, non pas impérieux, mais presque suppliant qui semblait dire : — Je vous en prie, soyez sincère... tout à fait sincère.

Elle regarda autour d'elle comme s'il y avait d'autres personnes dans la chambre : elle ne voulait pas paraître l'avoir pris à part ou être venue exprès.

— Lorsque mon fils m'a dit que vous viendriez ici, j'en ai été très contente ; je veux dire, naturellement, que nous étions ravis...

Elle s'arrêta un instant, puis ajouta simplement : — Je voulais vous interroger sur Mme Headway.

« Ah ! nous y voilà », se dit Waterville, tandis qu'il lui adressait un sourire aussi aimable que possible et répondait :

— Ah ! oui, je vois.

— Etes-vous contrarié que je le fasse ? J'espère que non. Je n'ai personne d'autre à qui m'adresser

— Votre fils la connaît bien mieux que moi, — dit Waterville sans la moindre intention malicieuse, uniquement pour éviter les difficultés de la situation ; mais à peine ces mots lui avaient-ils échappé qu'il fut presque effrayé de leur apparence railleuse.

— Je ne crois pas qu'il *la* connaisse ; elle *le* connaît, ce qui est bien différent. Lorsque je le questionne sur elle, il me répond simplement qu'elle est fascinante; le fait est qu'elle *l'est*, — ajouta Lady Demesne avec une sécheresse inimitable.

— C'est bien mon avis ; je l'apprécie aussi beaucoup, répliqua Waterville gaiement.

— Vous êtes d'autant mieux placé alors pour parler d'elle.

— Pour parler d'elle favorablement ? — dit Waterville en souriant.

— Sans doute, si vous le pouvez, j'en serais enchantée ; tout ce que je désire, c'est d'entendre dire quelque bien d'elle.

Il semblait, après cela, qu'il ne restait à Waterville qu'à se lancer dans un panégyrique en règle de sa mystérieuse compatriote ; mais il n'était pas plus tenté de courir ce danger-là que l'autre.

— Je ne puis dire qu'une chose, c'est qu'elle me plaît, elle a été très aimable pour moi.

— Tout le monde a l'air de l'aimer, — dit Lady Demesne inconsciemment pathétique. Elle est certainement très amusante.

— Elle a très bon caractère, elle a une foule de bonnes intentions.

— Que voulez-vous dire par là ? — demanda Lady Demesne avec une extrême douceur.

— Qu'elle désire être amicale et agréable.

— Naturellement, vous devez la défendre, elle est votre compatriote.

— Pour la défendre...il faut attendre qu'elle soit attaquée, — dit Waterville en riant.

— C'est très juste. Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer que je ne l'attaque pas. Je n'attaquerais jamais une personne demeurant dans cette maison. Je désire simplement quelques renseignements sur elle ; si vous ne pouvez me les donner, peut-être seriez-vous à même de m'indiquer quelqu'un qui le pourrait ?

— Elle vous renseignera de long en large.

— Comme elle a renseigné mon fils ? Je ne comprendrais pas ; mon fils ne comprend pas non plus.

— C'est très étrange! J'avais espéré que vous seriez à même de me donner des explications.

Waterville resta un moment silencieux : — Je crains de ne pouvoir expliquer Mme Headway.

— Vous admettez donc qu'elle est très singulière ?

Waterville hésita de nouveau : — C'est une trop grande responsabilité de vous répondre.

Il sentit qu'il se montrait très désobligeant ; il savait exactement ce que Lady Demesne désirait lui entendre dire. Il n'était pas disposé à flétrir la réputation de Mme Headway pour satisfaire Lady Demesne, et cependant, avec sa petite imagination toujours active, il pouvait parfaitement pénétrer les sentiments de cette femme tendre, grave et cérémonieuse qui (c'était visible) avait cherché son propre bonheur dans l'accomplissement de son devoir et dans une dévotion constante à deux ou trois personnes choisies une fois pour toutes. Sa manière de voir devait évidemment lui représenter Mme Headway comme à la fois déplaisante et dangereuse. Mais tout à coup il s'aperçut qu'elle regardait ses dernières paroles comme une concession dont elle pouvait tirer parti.

— Alors vous savez pourquoi je vous fais ces questions ?

— J'en ai une vague idée, — répliqua Waterville persistant à rire irrévérencieusement. Son rire lui parut absurde à lui-même.

— Si vous le savez, il me semble que vous devriez me venir en aide. — Le ton de Lady Demesne changea comme elle prononçait ces mots et un léger tremblement dans la voix trahit sa détresse. En effet, sa détresse était profonde, et Waterville devina tout de suite qu'elle avait dû la ressentir avant de se décider à lui parler. Il en fut affligé pour elle et résolut de prendre les choses au sérieux.

— Si je pouvais vous venir en aide, je le ferais, mais ma position est très difficile.

— Pas aussi difficile que la mienne!

Elle sortait de sa réserve et l'implorait réellement.

— Je ne suppose pas que vous ayez aucune obligation envers Mme Headway... Vous me paraissez bien différent.

Waterville n'était pas insensible au plaisir d'être jugé favorablement, mais ces paroles le heurtèrent comme si elles avaient été une tentative de corruption.

Il se hasarda à observer :

— Je suis surpris qu'elle ne vous plaise pas.

Lady Demesme regarda un instant par la fenêtre.

— Je ne crois pas que vous en soyez réellement surpris, quoique vous cherchiez, peut-être, à vous le persuader. En tout cas, elle ne me plaît pas et je ne peux comprendre pourquoi elle plairait à mon fils. Elle est très jolie et paraît très intelligente, mais je n'ai pas confiance en elle. Je ne sais ce qui le possède, ce n'est pas l'habitude dans sa famille d'épouser des personnes de ce genre. Je ne la crois pas comme il faut. Celle que je désirerais pour lui serait si différente! Vous comprenez peut-être ce que je veux dire? Il y a quelque chose dans son histoire que nous ne comprenons pas, mon fils pas plus que moi; si vous pouviez nous l'expliquer, cela nous serait d'un grand secours. Vous voyez, je vous montre une grande confiance, pour la première fois que je vous rencontre... mais je ne sais à qui m'adresser, je suis excessivement anxieuse.

C'était très visible; elle paraissait agitée et ses yeux semblaient luire dans l'ombre envahissante.

— Etes-vous sûre qu'il y ait péril imminent? demanda Waterville. Lui a-t-il offert de l'épouser? A-t-elle consenti?

— Si j'attends qu'ils aient tout décidé, il sera trop tard. J'ai des raisons de croire que mon fils n'est pas fiancé, mais il est terriblement engagé. En même temps, il ne peut se défendre d'une certaine inquiétude; et cela peut encore le sauver. Il a un sentiment très élevé de l'honneur; il n'est pas au clair sur le passé de Mme Headway; il ne sait que penser de ce qu'on nous a dit d'elle. Ce qu'elle confesse elle-même est étrange. Elle a été mariée quatre ou cinq fois... elle a divorcé plusieurs fois... cela semble bien extraordinaire. Elle répond à mon fils qu'en Amérique c'est admis... Je veux bien croire que vous ne partagez pas nos idées... mais vraiment il y a des limites à tout. Il a dû se passer des choses très irrégulières et... je le crains, de grands scandales. C'est affreux d'avoir à accepter de pareilles choses ! Arthur ne m'a pas dit tout cela, mais ce n'était pas nécessaire qu'il me le dise; je le connais assez pour deviner.

— Sait-il que vous m'avez parlé? demanda Waterville.

— Pas le moins du monde, mais il est de mon devoir de lui répéter tout ce que vous pourrez me dire contre elle.

— Alors il vaut mieux me taire. C'est très délicat; Mme Headway est tout à fait sans défense. Elle peut plaire plus ou moins, mais je n'ai rien vu chez elle qui ne fût parfaitement correct.

— Et vous n'avez rien *entendu dire ?*

Waterville se souvint de l'assertion de Littlemore qu'en certain cas l'homme est tenu à honneur de mentir, et il se demandait si c'était son devoir maintenant. Lady Demesne se montrait pressante, elle lui faisait toucher la réalité de ses griefs et il vit quel abîme la séparait de l'intrigante petite femme qui avait vécu avec des directeurs de journaux en Californie. Elle avait raison de ne pas vouloir s'allier à Mme Headway. Après tout, rien dans les relations de Waterville avec cette dame ne l'obligeait à mentir pour elle. Il n'avait pas cherché à faire sa connaissance, elle avait cherché à faire la sienne. C'est sur sa demande qu'il était allé la voir. Cependant, il ne pouvait pas la trahir ; le moindre mot défavorable lui serait resté dans la gorge. — Je crains vraiment de ne rien pouvoir dire ; d'ailleurs cela ne changerait rien. Votre fils ne renoncerait pas à elle, parce qu'elle n'a pas le bonheur de vous plaire.

— S'il savait qu'elle s'est mal conduite, il renoncerait à elle.

— Eh bien, je n'ai pas le droit de le dire. — répliqua Waterville.

Lady Demesne se détourna ; elle était profondément déçue dans son attente. Il craignit un moment qu'elle ne s'écriât : « Pourquoi croyez-vous alors que je vous ai invité ? » Elle se contenta de s'éloigner de la fenêtre, puis comme elle semblait se disposer à quitter la chambre, elle s'arrêta court.

— Vous savez quelque chose contre elle, mais vous ne voulez pas le dire ?

Waterville serrait l'in-folio contre lui d'un air embarrassé.

— Vous faites des suppositions gratuites. Je ne dirai jamais rien.

— Vous êtes parfaitement libre. Il y a un autre Américain qui sait quelque chose. Il était à Paris en même temps que mon fils. J'ai oublié son nom.

— Un ami de Mme Headway ? Vous voulez parler, sans doute, de George Littlemore ?

— Oui... M. Littlemore. Il a une sœur que j'ai rencontrée ; je n'ai appris qu'aujourd'hui qu'elle est sa sœur. Mme Headway parle d'elle, mais j'ai découvert qu'elle ne la connaît pas. C'est significatif, ce me semble... Croyez-vous qu'il puisse m'être utile? — demanda lady Demesne très simplement.

— J'en doute, mais vous pouvez essayer.

— Je voudrais qu'il fût venu avec vous. Croyez-vous qu'il viendrait ?

— Il est pour le moment en Amérique, mais je crois qu'il revient bientôt.

— J'irai chez sa sœur, je lui demanderai de me l'amener. Elle est tout à fait charmante, je crois qu'elle me comprendra; malheureusement, il n'y a guère de temps.

— Ne comptez pas trop sur Littlemore, — dit gravement Waterville.

— Vous êtes sans pitié, vous autres hommes.

— Pourquoi aurions-nous pitié de vous ? Comment Mme Headway peut-elle faire du mal à une femme telle que vous ?

Lady Demesne hésita un instant :

— Cela me fait mal d'entendre sa voix.

— Sa voix est très douce.

— C'est possible, mais elle est horrible.

« C'est trop dire », pensait Waterville : la pauvre Mme Headway prêtait certes à la critique et lui-même avait déclaré qu'elle était une vraie barbare, mais elle n'était pas horrible.

— C'est à votre fils d'avoir pitié de vous : s'il ne le fait pas, comment pouvez-vous l'attendre des autres ?

— Oh ! mais il le fait.

Lady Demesne se dirigea vers la porte avec une majesté plus frappante que sa logique. Waterville s'avança pour la lui ouvrir, et comme elle en franchissait le seuil, il dit :

— Il y a une chose que vous pouvez faire : essayez de l'aimer.

Elle lui darda un terrible regard :

— Ce serait pire que tout le reste.

VIII

George Littlemore arriva à Londres le 20 mai et une de ses

premières sorties fut pour aller voir Waterville à la Légation. Il lui annonça qu'il avait pris une maison pour la saison dans Queen Anne's Gate, afin que sa sœur et son beau-frère qui, à la suite de pertes d'argent, avaient loué leur résidence à Londres, pussent venir passer une couple de mois chez lui.

— Une des conséquences de votre installation à Londres sera de vous obliger à recevoir Mme Headway, dit Waterville.

Littlemore était assis, les mains croisées sur sa canne, et regardait Waterville. Aucune lumière ne passa dans ses yeux au nom de cette dame.

— A-t-elle réussi à entrer dans la société européenne? — demanda-t-il d'un ton plutôt languissant.

— Je vous en réponds ! Elle a maison, équipage et diamants, elle nage dans le luxe. Elle connaît déjà, semble-t-il, nombre de gens. On met son nom dans le *Morning Post*. Elle est devenue très vite à la mode et est presque célèbre. Chacun vous interrogera à son sujet : vous serez accablé de questions. — Littlemore écoutait d'un air grave :

— Comment y est-elle arrivée?

— Elle a rencontré plusieurs personnes à Longlands et leur a persuadé qu'elle était très amusante. Ils ont dû lui faire des avances. Il lui suffisait d'être lancée.

Littlemore, frappé de ce que cette nouvelle avait de grotesque, ne put retenir un brusque éclat de rire.

— Non ! dire que Nancy Beck !... Ah ! que les gens d'ici sont donc cocasses ! Ils courent après n'importe qui. A New-York on ne voudrait pas la toucher.

— Oh ! New-York est vieux jeu,— dit Waterville. Et il annonça à Littlemore que Lady Demesne attendait son arrivée avec impatience et désirait son appui pour empêcher Sir Arthur d'introduire cette personne dans la famille. Littlemore ne parut pas alarmé des intentions de la noble dame, mais il fit entendre qu'il trouvait cela impertinent et qu'il saurait s'arranger pour ne pas la rencontrer.

— En tous cas, ce n'est pas un mariage convenable.

— Pourquoi pas, s'il l'aime ?

— Oh ! Si c'est tout ce que vous exigez ! — s'écria Waterville avec une nuance de cynisme qui surprit plutôt son compagnon. — Et vous ! L'épouseriez-vous !

— Certainement ; si j'en étais amoureux.

— Vous vous en êtes bien gardé.

— Oui. — Demesne aurait dû faire de même... mais, puisqu'il est mordu... Et Littlemore termina la phrase par un bâillement étouffé.

Waterville lui demanda, un instant après, comment, vu l'arrivée imminente de Mme Dolphin, il s'y prendrait pour inviter Mme Headway chez lui.

— C'est très simple, — dit Littlemore, je ne l'inviterai pas.

— Vous êtes bien inconséquent.

— C'est très possible... Mais ne pourrions-nous pas parler d'autre chose que de Mme Headway? — Il ne comprenait pas l'intérêt qu'elle inspirait à ce jeune homme et savait que lui-même en aurait bientôt assez.

Waterville tenait à ce qu'on ne se méprît pas sur l'intérêt que Mme Headway lui inspirait, car il se flattait de ne pas aller trop loin. Il avait bien été chez elle deux ou trois fois, mais il éprouvait un véritable soulagement à penser que maintenant elle n'avait plus besoin de lui.

Les confidences dont elle l'avait gratifié pendant leur séjour à Longland ne se renouvelèrent pas. Elle pouvait se dispenser maintenant de tout appui, car il savait qu'elle nageait en plein succès. Elle prétendait être surprise de sa bonne fortune et surtout de la rapidité de son triomphe; mais, au fond, rien ne l'étonnait. Elle prenait les choses comme elles venaient, et, femme d'action avant tout, elle ne se laissait pas plus aller à l'ivresse du succès qu'à l'abattement de la défaite. Elle parlait beaucoup de Lord Edward et de Lady Margaret ou de tel autre membre de la noblesse comme ayant témoigné le désir de cultiver sa connaissance, professant de comprendre parfaitement les causes d'une popularité qui semblait destinée à croître encore. « Ils viennent pour s'amuser de ce que je dis, remarqua-t-elle, pour avoir des choses à répéter.. tout simplement. Je ne peux ouvrir la bouche qu'ils n'éclatent de rire. Il est entendu que je suis une humoriste américaine; dès que je dis les choses les plus ordinaires, ils se tordent. Il faut bien que je m'exprime d'une façon ou d'une autre ; et, du reste, si je me tais, ils me trouvent encore plus drôle. Ils répètent ce que je dis à un grand personnage, et ce grand personnage a exprimé, l'autre soir, le désir de m'entendre lui-même. Je

ferai pour lui ce que je fais pour les autres, ni plus, ni moins. Je ne sais comment je m'y prends, je parle comme cela m'est naturel. Il paraît que c'est moins ce que je dis qui les amuse que la manière dont je le dis. Evidemment, ils sont faciles à contenter! Au fond, je leur suis bien indifférente; ils veulent simplement être à même de répéter le dernier bon mot de Mme Headway. Chacun veut avoir été le premier à l'entendre, c'est une véritable joûte.

Une fois instruite de ce qu'on attendait d'elle, la pauvre petite femme entreprit de fournir cet article en abondance et se mit à piocher ferme ses *américanismes :* puisque c'était en ce moment le goût des Londoniens, elle ferait son possible pour les satisfaire ; elle n'avait qu'un regret, c'est de ne l'avoir pas su plutôt, elle se serait préparée avec plus de soin. Autrefois elle considérait comme un désavantage d'avoir vécu en Arizona, au Dakotah... dans les nouveaux Etats-Unis; maintenant, elle découvrait que, suivant sa propre expression, « c'était ce qui lui était arrivé de plus heureux ». Elle essayait de se rappeler les histoires bizarres qu'elle avait entendues là-bas, regrettant vivement de ne pas les avoir mises par écrit; elle évoquait les échos des Montagnes Rocheuses et étudiait les intonations particulières aux rivages du Pacifique. Lorsque Mme Headway voyait son auditoire rire à se tenir les côtes, elle se réjouissait de son succès et commençait à croire que, si elle était venue à Londres cinq ans plus tôt, elle aurait pu épouser un duc. C'eût été un spectacle encore plus captivant que les démarches actuelles de Sir Arthur Demesne. Cependant celui-ci était assez en vue pour justifier le bruit que des paris s'engageaient sur l'issue de sa poursuite prolongée. La curiosité générale se trouvait excitée par la vue de ce jeune homme exceptionnel... un des rares jeunes membres du parti tory qui prenaient les choses au sérieux, possesseur d'un revenu suffisant pour satisfaire des goûts plus dispendieux que les siens, faisant la cour à une femme de beaucoup son aînée et qui était plus riche en mots d'argot californien qu'en rentes américaines. Mme Headway avait acquis un certain nombre d'idées nouvelles depuis son arrivée à Londres, mais elle en avait aussi conservé plusieurs anciennes. Elle pensait entre autres, et cela depuis un an, que Sir Arthur était le jeune homme le plus irréprochable qui fût au monde. Il lui man-

quait, il est vrai, plusieurs qualités : il n'était ni amusant, ni insinuant, son ardeur n'était pas absolument irrépressible. Elle avait foi en sa constance, mais, à vrai dire, il n'était pas passionné. Mme Headway pouvait parfaitement se passer de ces choses-là ; surtout, elle n'éprouvait plus le besoin d'être amusée. Elle avait eu une vie si agitée qu'elle ne rêvait plus maintenant qu'à une chose... s'ennuyer royalement. La pensée d'une parfaite respectabilité, à l'abri de toute critique, remplissait son âme de satisfaction et elle se tenait prostrée devant cette vertu. Elle ne se dissimulait pas qu'elle-même ne l'avait guère réalisée ; mais elle pouvait maintenant s'y rattacher par des liens sacrés et montrer de cette manière quel était son sentiment intime : une admiration religieuse pour la qualité dominante de Sir Arthur... sa tranquille, sa douce, sa virginale, sa liliale candeur dont rien au monde n'avait pu ternir la pureté.

Elle était chez elle quand Littlemore alla la voir. Il la trouva fort entourée et offrant du thé à ses visiteurs, auxquels elle présenta son compatriote. Celui-ci réussit à rester le dernier, en dépit des manœuvres d'un personnage qui évidemment éprouvait le même désir ; du reste, quel qu'ait pu être son succès lors de ses précédentes visites, il ne reçut, cette fois, aucun encouragement de Mme Headway. Il promena lentement son regard de bas en haut sur Littlemore, comme pour découvrir la raison d'une préférence aussi inattendue, puis, sans même prendre congé, il le laissa en tête à tête avec son hôtesse.

— Je suis curieuse de voir ce que vous ferez pour moi, maintenant que votre sœur est avec vous, — dit Mme Headway au bout d'un moment. Elle avait été mise au courant par Waterville. Vous serez bien obligé de faire quelque chose, vous savez. J'en suis fâchée pour vous, mais je ne vois pas comment vous pourriez y échapper. Vous pourriez m'inviter un jour où elle dîne dehors. Je viendrais, même alors, je crois, car je veux garder le beau rôle vis-à-vis de vous.

— C'est ce que j'appelle le vilain rôle, — dit Littlemore.

— Ah, je comprends, c'est votre sœur qui a le beau rôle. Vous vous trouvez dans une position très embarrasante, n'est-ce pas ?

Mais vous prenez tout cela si tranquillement ! Il y a en vous

quelque chose qui m'exaspère. Qu'est-ce que votre sœur pense de moi ? Me déteste-t-elle ?

— Elle ne sait rien sur vous.

— Vous ne lui avez jamais rien dit ?

— Jamais un mot.

— Ne vous a-t-elle rien demandé ? Cela prouve qu'elle me hait. Elle trouve que je ne fais pas honneur à l'Amérique. Je connais tout ça. Elle veut prouver aux gens d'ici que s'ils se laissent duper par moi, elle n'est pas si naïve. Il faudra bien qu'elle vous questionne sur moi, elle ne pourra pas continuer ainsi éternellement. Et alors que lui direz-vous ?

— Que vous êtes la femme, en Europe, qui a le plus de succès.

— Oh ! laissez-moi tranquille ! — s'écria Mme Headway avec irritation.

— N'êtes-vous pas entrée dans la société européenne ?

— Peut-être que oui, peut-être que non ; il est trop tôt pour le savoir, je ne puis encore le dire. Tout le monde m'assure que je dois attendre à l'année prochaine pour voir s'il en sera de même. Ces gens-là s'entichent de vous parfois pendant quelques semaines, puis ils ne vous connaissent plus. C'est à vous à fixer la chose de quelque manière, à river le clou.

— Vous parlez comme s'il s'agissait de votre cercueil, — remarqua Littlemore.

— Eh ! c'est bien une espèce de cercueil ; j'enterre mon passé.

Littlemore fit une grimace ; il était excédé de son passé. Il parla d'autre chose, et mit la conversation sur Londres, sujet qu'elle traita avec une verve humoristique. Elle l'amusa pendant une demi-heure aux dépens de la plupart de ses nouvelles connaissances et de quelques-uns des traits les plus caractéristiques et les plus vénérables de la grande cité. Lui-même jugeait l'Angleterre à un point de vue aussi objectif que possible, mais il sentit vivement à travers les allusions familières de Mme Headway à des personnes et des choses qui hier encore lui étaient inconnues, qu'elle ne les comprendrait jamais vraiment. Elle bourdonnait à la surface des choses comme une mouche sur une vitre. Elle aimait immensément l'Angleterre ; elle était flattée, encouragée, excitée ; elle laissait tomber de ses lèvres des jugements absolus comme si elle répan-

dait des fleurs ; elle parlait de ses intentions, de ses désirs, mais elle ne connaissait pas plus la vie anglaise que la théorie moléculaire. Les mots dont il s'était servi autrefois pour la peindre à Waterville lui revinrent alors en mémoire : « Elle ne doute de rien. »

Tout à coup Mme Headway se leva brusquement : elle dînait en ville, et il était temps pour elle de monter s'habiller.

— Avant de vous en aller, promettez-moi une chose, — dit-elle d'un ton dégagé, mais avec un regard qu'il avait déjà vu et qui marquait l'importance de la chose. Vous serez sûrement questionné à mon sujet.

Elle s'arrêta.

— Comment sait-on que je vous connais ?

— Vous ne vous en êtes pas vanté ? Est-ce ce que vous voulez dire? Vous savez être brutal à l'occasion. En tout cas, on le sait ; il est possible que je l'aie dit. On viendra à vous pour se renseigner sur moi... Je veux dire de la part de Lady Demesne. Elle est dans tous ses états... elle a si peur que son fils ne m'épouse.

Littlemore ne put réprimer un éclat de rire.

— Moi, je n'en ai pas peur, puisque ce n'est pas déjà fait.

— Il ne sait quelle décision prendre. Il m'aime tant ! Et cependant il croit que je ne suis pas une femme qu'on épouse.

Le détachement avec lequel elle parlait d'elle-même était positivement grotesque.

— C'est un triste sire, s'il ne veut pas vous épouser telle que vous êtes.

Ce propos de Littlemore manquait de galanterie, mais Mme Headway n'y fit pas attention. Elle se contenta de répondre : — Eh ! il veut être prudent, il a raison.

— S'il fait trop de questions, il n'est pas digne qu'on l'épouse.

— Pardon, quoi qu'il fasse, il est digne qu'on l'épouse... il vaut la peine que je l'épouse... et je l'épouserai... entendez-vous !

— Ainsi... il m'attend pour décider la chose ?

— Est-ce que je sais ce qu'il attend ?... il attend, sans doute, que quelqu'un lui dise que je suis la plus délicieuse créature de la terre... Il le croira, si c'est quelqu'un qui a été là-bas et est au courant de tout ce qui me concerne. Vous êtes cet homme,

c'est évident, vous avez été créé pour cela. Vous souvenez-vous qu'à Paris je vous ai dit qu'il voulait vous questionner? Il en eut honte et y renonça; il essaya de m'oublier, mais maintenant les choses ont repris; seulement, pendant ce temps, sa mère a travaillé jour et nuit, comme une belette creusant son trou, pour lui persuader que je suis bien au-dessous de lui. Il l'aime beaucoup et est très facilement influencé, je veux dire par sa mère, par personne d'autre... sauf par moi, naturellement. Oh ! j'ai de l'influence sur lui ; je lui ai expliqué les choses au moins cinquante fois, mais il y a des détails un peu compliqués, vous savez, et il y revient toujours... il veut que je lui explique le moindre point douteux. Il ne viendra pas lui-même chez vous, mais sa mère viendra, ou elle enverra quelqu'un des siens. Il croit qu'elle enverra son avoué..., le notaire de la famille. Elle voulait l'expédier en Amérique pour prendre des renseignements, mais ne savait où l'envoyer et naturellement on ne pouvait s'attendre à ce que je donne le nom des endroits que j'ai habités; c'est à eux à les découvrir. Elle sait tout ce qui vous touche, et elle a fait la connaissance de votre sœur. Vous voyez que je ne suis pas mal informée. Elle vous attend, elle veut vous attraper. Elle s'imagine qu'elle peut vous mettre au pied du mur, vous obliger à dire ce qui lui convient ; et alors elle exposera la chose à Sir Arthur. Ainsi vous allez avoir la bonté de tout nier.

Littlemore écouta attentivement ce petit discours, mais il fut ébahi de la conclusion. — Vous ne vous imaginez pas que ce que je peux dire fera la moindre différence.

— Pas de simagrées ! Vous le savez aussi bien que moi.

— A vous entendre, Sir Arthur est un fameux idiot.

— Qu'importe, je veux l'épouser, cela suffit. J'en appelle à vous solennellement. Vous pouvez me sauver comme vous pouvez me perdre. Si vous me perdez, vous êtes un lâche, et si vous dites un mot contre moi, je suis perdue.

— Allez faire votre toilette pour le dîner, là est votre salut, répondit Littlemore en la quittant en haut de l'escalier.

IX

C'était bel et bon pour lui de prendre ce ton, mais tout en rentrant chez lui il dut s'avouer qu'il ne saurait guère que répondre à des gens déterminés « à l'attraper », comme disait

Mme Headway. Celle-ci était arrivée à son but : elle avait réussi à lui donner un sentiment de responsabilité. Cependant la vue de son succès grandissant, loin d'attendrir Littlemore, lui causait une véritable irritation. Il dîna seul ce soir-là, tandis que sa sœur et son beau-frère, qui avaient des invitations pour tous les jours du mois, prenaient leur repas aux frais de quelque ami. Mais Mme Dolphin revint d'assez bonne heure et elle demanda aussitôt à être reçue dans la petite chambre du rez-de-chaussée que l'on appelait *l'antre* de Littlemore. Son mari était allé se faire écraser dans une autre soirée et elle rentrait pour parler en particulier à son frère. Elle était trop impatiente pour attendre jusqu'au lendemain matin. Décidément c'était une personne impatiente, très différente de Littlemore.

— Je désire que vous me parliez de Mme Headway. — Littlemore tressaillit imperceptiblement, car cette remarque coïncidait avec ses propres pensées. Il venait justement de se résoudre enfin à aborder ce sujet avec elle.

Mme Dolphin dégrafa son manteau et le jeta sur une chaise, puis ôta ses longs gants noirs qui n'étaient pas d'aussi belle qualité que ceux de Mme Headway ; elle semblait se préparer à une entrevue importante. C'était une petite femme élégante, qui avait été jolie, avec la voix faible et sans timbre, des manières douces et réservées, et une connaissance approfondie de ce qu'il convient de faire dans toutes les circonstances de la vie. Elle s'y conformait si rigoureusement et sa conception du devoir était si arrêtée qu'elle croyait ne pouvoir être prise en défaut. Sa nationalité, bien qu'elle en fût fière, ne frappait pas à première vue, mais Mme Dolphin se flattait d'être un type spécial d'Américaine dont la rareté même est une distinction. Très conservatrice de nature, elle avait fini par être plus tory que son mari. Quelques-uns de ses vieux amis la trouvaient extraordinairement changée depuis son mariage. Elle connaissait la société anglaise comme si elle l'avait inventée et était toujours tirée à quatre épingles.

Elle avait des lèvres minces et de jolies dents ; elle était aussi positive qu'elle était aimable. Elle dit à son frère que Mme Headway avait parlé de lui comme étant son plus intime ami.

— Je trouve assez singulier, dit-elle, que vous n'ayez jamais mentionné son nom.

Littlemore ne nia pas que leur amitié remontait assez loin,

il rappela en quelles circonstances ils avaient fait connaissance et ajouta qu'il l'avait vue cette après-midi même.

Mme Dolphin l'accabla aussitôt de questions, qu'il écouta les yeux au plafond, tout en fumant son cigare. — Avait-il vraiment tant d'amitié pour elle ? Etait-il vrai qu'il la considérait comme une femme qu'on peut épouser ? Ses antécédents n'avaient-ils pas été des plus singuliers?

— Je ferai, du reste, aussi bien de vous dire que j'ai une lettre de Lady Demesne, elle m'est arrivée au moment où je sortais ; je l'ai dans ma poche.

Elle tira la missive qu'elle désirait évidemment lire à son frère, mais celui-ci n'eut garde de l'y inviter. Il savait qu'elle venait lui arracher une déclaration défavorable aux projets de Mme Headway et, bien que le succès croissant de cette dame lui plût médiocrement, il lui était extrêmement désagréable d'être ainsi pressé et sollicité.

Il tenait Mme Dolphin en grande estime, car, parmi les idées qu'elle avait puisées en Hampshire, celle de la supériorité de l'élément mâle dans la famille lui faisait traiter Littlemore avec un grand respect, si bien qu'il considérait comme un privilège d'avoir une sœur anglaise. Néanmoins, il n'encouragea pas beaucoup sa curiosité à l'égard de Mme Headway. Il admit une fois pour toute qu'elle ne s'était pas bien comportée (inutile d'épiloguer là-dessus), mais il ne voyait pas qu'elle fût pire que bien d'autres femmes et ne pouvait se préoccuper de savoir si elle se marierait ou non. D'ailleurs, ce n'était pas son affaire et il donna à entendre que ce n'était pas non plus celle de Mme Dolphin.

— Comment peut-on ainsi s'affranchir des devoirs de simple humanité? — répliqua sa sœur. Vous êtes vraiment bien inconséquent. Vous n'avez aucun respect pour Mme Headway, vous savez sur elle les choses les plus abominables, vous ne la considérez pas comme une compagne convenable pour votre chair et votre sang, et cependant vous consentez à laisser le pauvre Arthur Demesne se prendre à ses filets.

— Parfaitement! Je n'ai qu'une chose à faire, c'est de ne pas l'épouser moi-même.

— Croyez-vous pas que nous avons des responsabilités, des devoirs ?

— Je ne sais ce que vous voulez dire. Si elle peut réussir,

tant mieux pour elle. Ce sera un spectacle magnifique en son genre.

— Qu'entendez-vous par magnifique?

— Hé ! elle a grimpé à l'arbre comme un écureuil.

— Il est très vrai qu'elle a une audace à toute épreuve. Mais la société anglaise est devenue scandaleusement indulgente. Je puis à peine en croire mes yeux quand je vois les gens qu'elle accepte. Mme Headway n'a eu qu'à paraître pour réussir. Dès qu'on s'imagine qu'il y a quelque chose de louche dans votre passé, on court après vous. Cela rappelle la décadence de l'Empire Romain. Il suffit de regarder Mme Headway pour voir qu'elle n'est pas du monde. Elle est jolie, très jolie, mais on dirait une couturière de mœurs légères. Son échec à New-York a été complet. Je l'ai vue trois fois, elle va partout apparemment. Je ne vous ai pas parlé d'elle; je voulais voir ce que vous feriez. J'ai vu que vous ne comptiez rien faire, alors cette lettre m'a décidée. Elle a été écrite exprès pour vous être montrée; c'est ce que Lady Demesne désire que vous fassiez. Elle m'a écrit avant ma venue à Londres et je suis allée la voir au débarqué. Pour moi, la chose est très importante. Je lui ai dit que si elle voulait seulement mettre par écrit ce qu'elle désire savoir, je vous soumettrais sa lettre dès que nous serions installés. Elle est très angoissée ; vous devriez comprendre ses sentiments et lui exposer les faits comme ils sont. Une femme n'a pas le droit de se conduire comme Mme Headway, puis de demander qu'on l'accepte. Elle peut arranger cela avec sa conscience, mais elle ne peut l'arranger avec la société. Hier soir, chez Lady Dovedale, j'ai eu peur que Mme Headway n'apprît qui j'étais et ne vînt me parler, aussi suis-je partie de bonne heure. Si Sir Arthur désire l'épouser telle qu'elle est, il en est libre évidemment; mais du moins, faut-il qu'il sache ce qu'elle est.

Mme Dolphin n'était nullement excitée ; elle parlait lentement, examinant chaque point avec un calme qui semblait avoir pour but de donner du poids à ses paroles. Elle désirait vivement qu'on coupât court à la triomphante carrière de Mme Headway qui avait déjà suffisamment abusé des circonstances. Etant elle-même une Américaine mariée à un Anglais, Mme Dolphin désirait naturellement que la classe à laquelle elle

appartenait sût fermer ses rangs et porter très haut son drapeau.

— Il me semble qu'elle vaut bien le petit baronnet, — dit Littlemore en allumant un autre cigare.

— Qu'elle le vaut ? Que voulez-vous dire ? Jamais il n'a couru le moindre bruit sur lui.

— C'est possible ; mais il est une nullité. Elle, au moins, est quelqu'un. C'est une personnalité et une personnalité très intelligente. D'ailleurs, elle vaut bien les femmes que nombre de ces messieurs de la société ont épousées. Je n'ai jamais entendu dire que la haute bourgeoisie anglaise fût immaculée.

— Je ne m'occupe pas des autres cas, — dit Mme Dolphin, je ne m'intéresse qu'à celui-ci. Il se trouve que j'y ai été initiée et qu'on a fait appel à moi. Les Anglais sont très romanesques, c'est le peuple le plus romanesque de la terre, si c'est cela que vous voulez dire. L'amour leur fait faire les choses les plus étranges... même à ceux dont on l'attendrait le moins. Les hommes épousent leur cuisinière, les femmes leur cocher et leurs romans finissent toujours misérablement. Je suis sûre que ce mariage-ci serait déplorable. Comment pouvez-vous prétendre qu'on ait confiance dans une femme comme elle ? Je vois, d'un côté une noble et vieille famille, une des plus anciennes et des plus honorables d'Angleterre, gens aux traditions les plus élevées de moralité et d'honneur ; de l'autre, une horrible petite femme vulgaire et de mauvaise réputation, qui ne se doute même pas de ce que sont ces traditions et qui essaye de pénétrer de force dans cette famille. Je hais de pareils procédés et je veux aller à la rescousse.

— Pas moi ! En quoi me touche la vieille et noble famille ?

— Personnellement en rien, c'est évident, pas plus que moi, mais à un point de vue général, au nom de la décence.

— Vous exagérez. Mme Headway n'a rien d'indécent. Rappelez-vous que c'est une vieille amie à moi.

Littlemore avait pris un air un peu sévère. Mme Dolphin oubliait le respect dû aux frères en Angleterre. Elle l'oublia même encore davantage.

— Oh ! si vous aussi êtes amoureux d'elle ! — murmura-t-elle en se détournant.

Il ne répondit pas ; cette boutade ne le blessait en rien.

Mais, à la fin, désireux de terminer cette discussion :

— Je ne sais pas au monde — dit-il — ce que Lady Demesne veut que je fasse. Veut-elle que j'aille dans Piccadilly annoncer aux passants que, pendant tout un hiver, la sœur même de Mme Headway ignorait qui était son mari ?

Mme Dolphin, en guise de réponse, se mit à lire la lettre de Lady Demesne. Comme elle la repliait, son frère déclara que c'était une des lettres les plus extraordinaires qu'il eût jamais entendues.

— Cette lettre est très triste... c'est un cri de détresse, — dit Mme Dolphin. Elle signifie que Lady Demesne désire que vous alliez la voir. Elle ne le dit pas explicitement, mais je peux le lire entre les lignes. Du reste, elle m'a dit qu'elle donnerait tout au monde pour vous voir. Je vous assure que c'est votre devoir d'y aller.

— Pour dénigrer Nancy Beck ?

— Faites son éloge, si vous voulez ! — Cette riposte de Mme Dolphin n'était pas maladroite, mais son frère ne se laissait pas prendre si facilement. Il nia toute espèce d'obligation et refusa de franchir le seuil de Lady Demesne.

— Alors elle viendra nous voir, — dit Mme Dolphin avec décision.

— Si elle vient, je lui dirai que Nancy est un ange.

— Si vous pouvez dire cela en conscience, elle sera ravie, — répliqua Mme Dolphin en reprenant son manteau et ses gants.

Le lendemain, Littlemore rencontra Waterville, comme cela lui arrivait souvent, au club Saint-George, qui offre une hospitalité très appréciée aux secrétaires de légation et aux indigènes des pays qu'ils aident à représenter. Il lui annonça que sa prophétie était accomplie et que Lady Demesne cherchait à avoir une entrevue avec lui. « Ma sœur m'a lu d'elle une lettre remarquable », dit-il.

— Quelle espèce de lettre ?

— Celle d'une femme si affolée qu'elle fera n'importe quoi. Il est possible que je ne sois qu'une brute, mais sa frayeur m'amuse.

— Vous êtes dans la position d'Olivier de Jalin dans *le Demi-Monde*, — remarqua Waterville.

— Dans *le Demi-Monde* ? — Littlemore n'était pas prompt à saisir les allusions littéraires.

— Ne vous souvenez-vous pas de la pièce que nous avons vue à Paris? Jubien comme Don Fabrice dans *l'Aventurière*. Une femme perdue essaye d'épouser un homme honorable qui ignore à quel point elle est corrompue, et ceux qui la connaissent interviennent et la repoussent.

— Oui, je me souviens, ils mentaient tous à qui mieux mieux.

— Ils empêchaient cependant le mariage, ce qui est la chose importante.

— Importante, oui, si cela vous intéresse; l'un était l'ami intime de l'individu, l'autre son fils. Demesne ne m'est rien.

— C'est un bien excellent garçon, dit Waterville.

— Allez lui dire la chose, alors.

— Jouer le rôle d'Olivier de Jalin ? Oh ! cela m'est impossible. Je ne suis pas Olivier, mais je voudrais qu'il apparût. On ne doit pas laisser Mme Headway arriver à ses fins.

— Je voudrais pour l'amour du ciel qu'ils me laissent en paix, — murmura Littlemore en regardant un instant par la fenêtre.

— Soutenez-vous encore la théorie que vous mettiez en avant à Paris? Etes-vous prêt à commettre un parjure ? — demanda Waterville.

— Certainement, je peux refuser de répondre, même à cette question-là.

— Comme je vous l'ai déjà dit, cela équivaudra à une condamnation.

— Cela équivaudra à ce que vous voudrez. Je crois que je vais partir pour Paris.

— C'est exactement comme si vous refusiez de répondre. Mais vous n'avez rien de mieux à faire. J'ai beaucoup réfléchi à tout cela et il me semble qu'au point de vue social, comme je vous l'ai dit, on ne doit pas la laisser réussir.

Waterville paraissait considérer la chose de très haut ; son ton, l'expression de son visage révélaient cette élévation de pensées, dont l'effet sur Littlemore fut particulièrement irritant.

— Non, après tout, je veux être pendu s'ils me font partir! — s'écria-t-il brusquement. Et il s'éloigna, tandis que son compagnon le suivait du regard.

X

Le lendemain matin, Littlemore reçut de Mme Headway un billet simple et bref : « Je serai chez moi cet après-midi, voulez-vous venir me voir à cinq heures? J'ai quelque chose de particulier à vous dire. »Il n'envoya aucune réponse à cette invitation, mais se rendit à a petite maison de Chesterfield Street à l'heure indiquée.

— Je crois vraiment que vous ne savez pas quelle sorte de femme je suis! — s'écria-t-elle dès Littlemore se trouva devant elle.

— Oh ! Seigneur ! — gémit Littlemore se laissant tomber dans un fauteuil. Puis il ajouta : — Ne recommencez pas cette antienne !

— Je recommencerai, car c'est là ce que je veux vous dire ; j'en sais toute l'importance. Vous ne me connaissez pas, vous ne me comprenez pas. Vous vous imaginez me comprendre, mais vous vous trompez.

— Ce n'est pas faute de vous l'avoir entendu dire, bien, bien des fois !

Littlemore sourit, mais il était ennuyé de la perspective qui s'ouvrait devant lui. Décidément Mme Headway était une scie. Elle ne méritait pas d'être épargnée.

Elle darda sur lui un regard indigné : son éternel sourire avait disparu ; elle paraissait dure, violente, presque vieille; le changement était complet. Elle fit entendre un petit rire courroucé.

— Oui, je sais, les hommes sont si stupides ; ils ne savent sur les femmes que ce que celles-ci veulent bien leur dire et les femmes leur disent des choses exprès pour voir jusqu'où peut aller leur stupidité. Je vous ai raconté tout cela pour m'amuser lorsque je m'ennuyais ; si vous l'avez cru, tant pis pour vous. Maintenant je parle sérieusement, je veux que vous sachiez la vérité.

— Et moi je ne veux pas, j'en sais assez.

— Que voulez-vous dire par là ? — s'écria-t-elle, les joues en feu. Quel droit avez-vous de savoir quoi que ce soit ?

La pauvre petite femme, dans son véhément désir d'arriver à son but, ne se piquait pas de logique et le rire bruyant par

lequel Littlemore accueillit son interrogation dut lui paraître d'une injuste cruauté.

— Vous saurez cependant ce que je veux que vous sachiez. Vous me considérez comme une mauvaise femme ; vous ne me respectez pas ; je vous l'ai déjà dit à Paris J'ai fait des choses que moi-même je ne comprends pas aujourd'hui ; cela, je l'admets aussi complètement qu'il vous plaira. Mais j'ai changé du tout au tout et je veux transformer ma vie. Vous devriez entrer dans mes vues et comprendre ce que je veux. Je déteste tout ce qui m'est arrivé jusqu'ici, je le hais, je le méprise. J'ai essayé ; tantôt une chose, tantôt une autre, maintenant j'ai ce que je veux. Vous attendez-vous à ce que je me mette à genoux devant vous ! J'en serais capable, je suis si angoissée. Vous pouvez m'aider... personne d'autre ne le peut... personne ne peut quoi que ce soit, tout le monde attend de voir s'il m'épousera. Je vous ai dit à Paris que vous pouviez me venir en aide et c'est tout aussi vrai maintenant. Pour l'amour de Dieu, dites un mot en ma faveur ! Vous n'avez pas levé le petit doigt, sans quoi je le saurais déjà. Tout dépend de vous. Si votre sœur voulait venir me voir, je... je serais du bon côté... mais les femmes sont sans pitié, sans pitié, et vous aussi êtes sans pitié. Ce n'est pas qu'elle soit si grande dame après tout : la plupart de mes amis sont plus huppés qu'elle ; mais elle est celle qui *sait* et les gens savent qu'elle *sait*. Lui *sait* aussi qu'elle *sait* et il sait qu'elle ne vient pas me voir. Ainsi elle me tue ! Elle me tue ! Je comprends si bien ce qu'il faut à Sir Arthur ; je ferai n'importe quoi, je serai ce qu'il voudra, je serai la plus parfaite des femmes. Quand elle me connaîtra, la vieille m'adorera ; c'est trop stupide à elle de ne pas le voir. Tout mon passé a disparu... il s'est évanoui... je suis une autre femme. C'est ce que je voulais ; je savais que j'y arriverais, un jour ou l'autre. Que pouvais-je faire dans ces horribles endroits? Il fallait me contenter de ce que je trouvais. Mais maintenant je suis dans un charmant pays. Je veux que vous me rendiez justice, vous ne m'avez jamais rendu justice ; voilà pourquoi je vous ai fait chercher.

Littlemore ne s'ennuyait plus ; toute une variété de sentiments avaient remplacé cette impression unique. Il était impossible de ne pas être touché : cette femme pensait réelle-

ment ce qu'elle disait. On ne change pas sa nature, mais on peut changer ses désirs, son idéal, le but auquel on tend. Cette protestation incohérente et passionnée prouvait qu'elle brâmait littéralement après la respectabilité. Mais quoi qu'elle fît, la pauvre femme était condamnée, comme Littlemore l'avait dit autrefois à Waterville, à ne se réhabiliter qu'à moitié. Son visiteur n'avait pas pu s'empêcher de rougir en l'entendant exhaler ainsi son égotisme et son inquiétude. Elle n'avait pas bien dirigé sa vie dans sa jeunesse, il est vrai, mais il n'était pas nécessaire de s'humilier à ce point.

— Tout cela m'est très pénible, dit-il, vous n'étiez nullement obligée de me faire ces confidences. Vous avez des idées fausses sur mon attitude... mon influence...

— Ah ! vous vous dérobez, vous ne cherchez que cela, s'écria-t-elle en lançant violemment à terre le coussin de canapé sur lequel elle s'était appuyée.

— Epousez qui vous plaira ! cria pour ainsi dire Littlemore en se levant brusquement.

A peine avait-il prononcé ces mots que la porte s'ouvrit et le domestique annonça Sir Arthur Demesne. Le baronnet entra avec une certaine vivacité et s'arrêta court en voyant que Mme Headway avait une autre visite. Reconnaissant Littlemore, il laissa échapper une vague exclamation qui pouvait passer pour une salutation. Mme Headway, qui s'était levée à son entrée, regarda alternativement les deux hommes avec une gravité extraordinaire, puis, comme saisie d'une inspiration subite, elle joignit les mains et s'écria : — « Ah ! comme je suis contente que vous vous rencontriez ; si je l'avais arrangé, cela n'aurait pu se trouver mieux ! »

« Si vous l'aviez arrangé? »— répéta Sir Arthur en plissant légèrement son large front blanc, tandis qu'en Littlemore naissait la conviction qu'elle avait en effet arrangé cette rencontre.

— Je vais faire quelque chose de très étrange, — continua-t-elle.— Et son œil brilla d'une lueur qui confirmait ses paroles.

— Vous me paraissez surexcitée, je crains que vous ne soyez malade.

Sir Arthur restait immobile, son chapeau et sa canne à la main ; il était évidemment très contrarié.

— C'est une excellente occasion ; vous devez me pardonner

si j'en profite. (Et elle lança au baronnet un rapide regard tendre, ému.) Il y a longtemps que je désirais cette rencontre, peut-être l'aviez-vous deviné? M. Littlemore me connaît depuis longtemps, longtemps... c'est un ancien, ancien ami. Je vous l'ai dit à Paris, vous rappelez-vous ? En fait, il est mon seul ami et je désire qu'il vous parle en ma faveur.— Ses yeux se tournèrent alors vers Littlemore et s'arrêtèrent sur lui avec un regard d'une douceur qui rendait cette tactique d'autant plus audacieuse. Elle sourit de nouveau, bien qu'elle tremblât visiblement : — Il est mon seul ami, — continua-t-elle, — je regrette que vous n'ayez pas eu l'occasion d'en connaître d'autres; mais je suis très isolée et il faut que je tire parti de ce que j'ai. Je désire tant que quelqu'un d'autre que moi soutienne ma cause.

Les femmes peuvent, en général, demander ce service à un parent ou à une autre femme, je ne le peux, c'est bien dommage, mais ce n'est pas ma faute, c'est mon malheur. Je n'ai ici aucun des miens, je suis terriblement isolée en ce monde. Mais M. Littlemore vous parlera, il vous dira qu'il me connaît depuis des années : il vous dira également s'il a aucune raison pour... s'il sait quoi que ce soit de défavorable sur mon compte. Il désirait vous parler, mais il ne pensait pas pouvoir aborder le premier ce sujet. Vous voyez, je vous traite en vieil ami, cher monsieur Littlemore. Je vais vous laisser avec Sir Arthur. Excusez-moi tous deux, je vous en prie.

Elle fit cette singulière proposition, le visage tourné vers Littlemore avec une intensité d'expression qui faisait penser à une magicienne jetant un sort. Elle adressa encore un sourire à Sir Arthur et sortit majestueusement de la chambre.

Les deux hommes restèrent immobiles ; ni l'un, ni l'autre ne songea même à ouvrir la porte pour Mme Headway. Elle la ferma derrière elle et, pendant un moment, il régna dans la chambre un silence de mauvais augure. Sir Arthur, très pâle, avait les yeux rivés au tapis.

— Je suis dans une situation impossible, — dit enfin Littlemore,— et je suppose que vous ne l'acceptez pas plus que moi ?

Le baronnet ne leva pas les yeux et ne répondit pas un mot. Littlemore éprouva soudain comme un élan de pitié pour lui. Certes, Sir Arthur ne pouvait accepter la situation ; mais il était malgré tout presque malade d'anxiété en se demandant

comment cet Américain énigmatique, si précieux et si inutilisable, si bien informé et si impénétrable, considérait le défi de Mme Headway.

— Avez-vous une question à me faire?— continua Littlemore.

A ces mots, Sir Arthur leva la tête. Littlemore connaissait ce regard, il en avait parlé à Waterville après la visite que le baronnet lui avait faite à Paris.

D'autres sentiments s'y mêlaient aujourd'hui, honte, gêne, orgueil, mais par-dessus tout le désir intense de *savoir*.

« Grand Dieu! Comment puis-je lui dire? » — se demanda avec angoisse Littlemore.

L'hésitation de Sir Arthur fut sans doute extrêmement courte, mais tant qu'elle dura Littlemore entendit le tic tac de la pendule.

— Non, certes, je n'ai aucune question à vous faire, dit le jeune homme d'un ton de froide, presque insolente surprise.

— Alors, adieu.

— Adieu.

Et Littlemore laissa Sir Arthur maître de la place.

Il s'attendait à trouver Mme Headway au bas de l'escalier, mais il quitta la maison sans rencontrer personne.

Le lendemain matin, après le second déjeuner, comme il sortait de son petit hôtel dans Queen Anne s'Gate, le facteur lui remit une lettre. Littlemore l'ouvrit et la lut sur les degrés de la maison; ce fut l'affaire de quelques minutes. Elle était ainsi conçue :

« Cher monsiéur Littlemore, cela vous intéressera de savoir que je suis fiancée à Sir Arthur Demesne et que notre mariage sera célébré aussitôt que ce stupide Parlement aura terminé sa session. Mais la nouvelle ne sera pas rendue publique avant quelques jours : je suis persuadée que je puis compter, en attendant, sur votre discrétion absolue.

« Bien à vous.

« Nancy H...

« P.S. — Il m'a violemment reproché ce que j'ai fait hier, mais il est revenu le soir et s'est fait pardonner. C'est ainsi que la chose se trouve décidée. Il ne veut pas me dire ce qui s'est passé entre vous et m'a priée de ne jamais y faire allusion. Peu importe, je tenais avant tout à ce que, vous, vous parliez. »

Littlemore fourra cette épître dans sa poche et s'éloigna. En sortant, il avait l'intention de faire plusieurs courses, mais il les oublia, et, sans s'en rendre compte, entra dans Hyde Park. Laissant à sa droite voitures et cavaliers, il suivit la Serpentine jusque dans Kensington Gardens dont il fit tout le tour. Il se sentait vexé et désappointé, plus désappointé qu'il ne l'aurait cru possible. Maintenant que Nancy Beck avait réussi, son succès lui semblait scandaleux et il regrettait presque de n'avoir pas dit à Sir Arthur : « Oh! vous savez, elle ne valait pas grand'chose. » Cependant, puisque tout était décidé, on allait du moins le laisser tranquille. Sa promenade dissipa son irritation et, avant même de se rendre où l'attendaient ses affaires, il avait cessé de penser à Mme Headway.

Il rentra à six heures, et le domestique qui lui ouvrit la porte l'informa que Mme Dolphin désirait le voir au salon dès son arrivée. « Encore un traquenard », se dit-il instinctivement. Mais, en dépit de cette réflexion, il monta. En entrant dans la chambre où Mme Dolphin se tenait d'habitude, il vit qu'elle avait une visite, une femme âgée, de haute taille, qui semblait sur le point de prendre congé. Les deux dames étaient debout au milieu du salon.

— Je suis heureuse que vous soyez rentré, dit Mme Dolphin sans regarder son frère. Je désirais beaucoup vous présenter à Lady Demesne et j'espérais que vous reviendriez à temps. Devez-vous vraiment vous en aller? Ne voulez-vous pas rester un peu? — ajouta-t-elle en se tournant vers sa compagne, et, sans attendre une réponse, elle continua avec vivacité : « Il faut que je vous laisse un instant, excusez-moi... Je reviendrai. » Littlemore se trouva seul avec Lady Demesne et il comprit que, comme il n'avait pas voulu aller la voir, elle s'était décidée à prendre les devants. Il fut amusé de voir sa sœur se servir des mêmes trucs que Nancy Beck!

« Ah! elle doit être joliment tourmentée », se dit-il en se tenant debout devant Lady Demesne. Celle-ci paraissait délicate et modeste, timide même, autant que pouvait le paraître une femme grande et sereine, portant haut la tête. Elle était si différente de Mme Headway que le triomphe actuel de Nancy... lui donnait par contraste quelque chose de la dignité du vaincu. Littlemore eut pitié d'elle. Lady Demesne ne

perdit pas de temps, elle alla droit au but, sentant évidemment que, dans la situation où elle s'était placée, elle devait avant tout être simple et franche.

— Je suis heureuse de vous voir un instant. Je désire beaucoup savoir si vous pouvez me donner quelques renseignements sur une personne que vous connaissez et au sujet de laquelle j'ai été en correspondance avec Mme Dolphin... je veux dire Mme Headway.

— Ne voulez-vous pas vous asseoir? — demanda Littlemore.

— Non, merci, je n'ai qu'un instant.

— Puis-je vous demander pourquoi vous me faites cette question?

— Naturellement, je dois vous en donner la raison. Je crains que mon fils ne l'épouse.

Littlemore, très embarrassé tout d'abord, comprit soudain qu'elle ignorait encore la nouvelle annoncée par le billet de Mme Headway : — Elle ne vous plaît pas? — dit-il en exagérant malgré lui le ton interrogatif de sa voix.

— Pas du tout, — répliqua Lady Demesne en souriant et en le regardant : son sourire était doux, sans la moindre amertume; Littlemore le trouva presque beau.

— Que voudriez-vous que je vous dise?

— Je voudrais savoir si vous la croyez respectable ?

— Quel avantage y aurez-vous? En quoi cela peut-il modifier les événements?

— Cela me sera inutile, en effet, si votre opinion est favorable ; sinon, elle me permettra de dire à mon fils que la seule personne qui connaisse Mme Headwey depuis plus de six mois la considère comme une mauvaise femme.

Cette épithète sur les lèvres de la pure Lady Demesne ne provoqua aucune protestation chez Littlemore; il était devenu soudain conscient de la nécessité de dire la simple vérité, comme il l'avait fait au Théâtre Français, quand Rupert l'avait interrogé : — Je ne crois pas que Mme Headway soit respectable, — dit-il.

— J'étais sûre de votre réponse, — dit Lady Demesne un peu haletante.

— Je ne peux rien vous dire de plus... non, pas un mot. C'est mon opinion. Je ne crois pas que cela puisse vous être utile.

— Moi, je le crois. Je désirais le tenir de votre bouche. Cela change les choses du tout au tout, — dit Lady Demesne. Je vous en suis extrêmement obligée.

Elle lui tendit la main, après quoi il l'accompagna en silence jusqu'à la porte.

Littlemore n'éprouva aucune gêne, aucun remords de ce qu'il avait dit; il se sentit seulement soulagé. Peut-être parce qu'il croyait que cela ne ferait aucune différence. La seule différence était qu'il avait dit; ce qu'il fallait. Il regrettait pourtant de n'avoir pas fait observer à Lady Demesne que Mme Headway ferait probablement une femme parfaite pour son fils... Mais cela aussi n'aurait fait aucune différence. Il demanda à sa sœur, très étonnée que l'entrevue ait été si brève, de ne pas le questionner et Mme Dolphin vécut pendant quelques jours dans l'agréable conviction qu'aucune Américaine de mœurs équivoques ne compromettrait son pays natal aux yeux de la société anglaise.

Cette conviction cependant fut de courte durée. Tout avait été inutile : il était peut-être trop tard. Londres apprit, dans les premiers jours de juillet, non que Sir Arthur allait épouser Mme Headway, mais qu'ils s'étaient bel et bien secrètement, et, espérons-le pour Mme Headway, indissolublement mariés. Lady Demesne ne laissa rien paraître de ses sentiments ; elle se retira à la campagne.

— Je crois que vous auriez dû vous y prendre différemment, — dit Mme Dolphin, très pâle, à son frère. Naturellement on découvrira tout maintenant.

— Oui, mais elle sera plus à la mode que jamais, — répondit Littlemore avec un rire cynique.

Après sa courte entrevue avec la vieille Lady Demesne, il ne se sentit plus libre de faire visite à la jeune; aussi ne sut-il jamais, et ne désira même pas savoir si, dans l'orgueil de son triomphe, elle lui avait pardonné.

Waterville, chose étrange, était positivement scandalisé des succès de Mme Headway. Il déclara que jamais on n'aurait dû lui permettre d'épouser un homme si confiant et il se servit, en parlant de Littlemore, des mêmes termes que Mme Dolphin, en disant qu'il aurait dû agir différemment.

Il lui en parla avec une telle véhémence que Littlemore le

regarda dans le blanc des yeux, assez fixement pour le faire rougir.

— Vouliez-vous, par hasard, l'épouser vous-même ? Mon cher garçon, vous en êtes amoureux, cela crève les yeux.

Waterville devint pourpre et nia avec indignation.

A quelque temps de là, il apprit qu'à New-York on se demandait qui pouvait bien être Mme Headway.

HENRY JAMES.

Traduit de l'anglais par AUGUSTE MONOD.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

XIXe Lettre à l'Amazone.

Vous ne m'avez pas demandé, Amazone, en acceptant la dédicace de cette histoire singulière, ce que j'avais voulu faire par ces *Lettres d'un Satyre*. Je n'en ai pas été surpris, parce que vous connaissez souvent mes intentions mieux que moi-même et que vous êtes toujours prête à m'attribuer les plus favorables et les plus ingenieuses. Ah! mon amie, je ne suis pas toujours l'homme des intentions, des plans et des projets, j'aime à obéir à ce que me suggèrent les dieux et à me fier pour l'exécution à cette logique qui permane au fond de mon cerveau et qui me rassure sur la suite de quelques-unes de mes divagations. Quoique l'enchaînement des causes ait mis un espace de plusieurs années entre les deux premières *Lettres* et les autres et quoiques celle-ci se soient encore suivies à des intervalles fort irréguliers et aussi ou d'abord, quoique mon esprit, le long de ce petit roman, ait subi certaines modifications, j'ai tâché qu'elles conservassent dans leur ensemble une assez visible unité de ton. Pourtant je crains, encore que tout cela soit bien court, qu'on se sente, vers la fin, un peu de l'ennui que me conférait la monotone psychologie de mon personnage cornu. Rien n'est plus difficile que l'étude d'un être élémentaire, dont la naïveté déroute à chaque pas nos habitudes hypocrites ou civilisées, qui marche de plain-pied dans les vices les plus candides et ne s'étonne même pas de nos étonnements. Ce qui nous amuse le plus dans nos jeux, c'est que ce sont des jeux défendus. Or, c'est une qualité de plaisir dont il ne sent aucunement le sel. L'idée le dépasse, d'un être qui ne tende pas naturellement vers ce qui lui est agréable, quoiqu'il goûte aussi, tout comme un autre, le charme des obstacles surmontés et de la difficulté vaincue. Ce qui m'amusa, en écrivant ces *Lettres*, ce fut de prendre parti pour la créature instinctive contre la créature raisonnable, dont la raison est si courte, mais quelle que fût ma sympathie pour ce dévergondé, je n'ai pu lui procurer le contentement de vivre dans une société étroite dont il faut comprendre les finesses pour s'en accommoder. Pour faire figure en ce monde, il lui manque trop de choses pour qu'il y réussisse jamais. Qu'est-ce qu'un être qui ne connaît point la valeur de l'argent et qui d'abord n'en possède pas? Je doute que même, s'il vient à fréquenter, plus tard,

un monde plus délicat, il en tire de grandes satisfactions .Voyez la simplicité de son cœur! Il devient amoureux d'une petite gourgandine, et il n'en rougit pas, ne comprenant d'ailleurs rien à son commerce : mais s'il le comprenait, je ne sais pas s'il en rougirait davantage. Il n'a pas encore donné sa mesure. Il lui faudrait un plus vaste théâtre. Antiphilos peut aller loin dans l'inconscience.

Ne croyez pas du reste que j'aie eu, en lui faisant conter le début de ses aventures humaines, de grandes intentions satiriques. Critiquer les mœurs des hommes! Il y faut plus de naïveté que je n'en possède. A vrai dire, je trouve qu'ils font toujours bien quand ils font leur plaisir : ceux-là seuls ne sont pas dupes de notre extraordinaire organisation morale. Mais ne jugeons pas des hommes et encore moins des femmes d'après nous-mêmes. La plupart sont très satisfaits de leur esclavage, au point que leur bonté souffre devant la condition misérable de ceux qui s'en sont libérés. Ils font tout au monde pour les rattraper et leur passer de force le collier au cou : « Vous ne connaissez pas le bonheur, notre bonheur, venez et nous vous le ferons partager. » Il y a des infortunés qui se laissent prendre à ce discours. D'autres, quand on peut, on les prend de force.

La police, ou de ces âmes charitables comme il y en a trop, découvrit une fois dans un taudis du quartier Saint-Sulpice un nid de bonheur. Il était hanté par un tout jeune couple de passereaux. Le garçon pouvait avoir une quinzaine d'années, moins encore, si je me souviens, et la fille en avait douze. De quoi vivaient-ils, on n'en sait rien, de grappillage, sans doute, d'épluchures et d'eau claire? Quand ils n'en pouvaient plus de vagabonder, ils rentraient dans leur soupente où ils s'endormaient dans les bras l'un de l'autre, car ils étaient amants. Le naïf amour les consolait d'avoir trop souvent faim, et ceux qui les découvrirent découvrirent qu'ils étaient heureux, en leur innocence animale. Ce fut un grand scandale, dont on parle peut-être encore entre dévotes et autres personnes raisonnables. Naturellement on les sépara, quoiqu'ils pleurassent beaucoup, et on mit le garçon aux enfants assistés, cependant que la fille dut suivre la cotte de quelque bonne sœur. Et tout le monde trouva cela très bien. Moi aussi. Je le dois, pour ne pas me faire honnir, et vous ferez ainsi, n'est-ce pas, mon amie, afin de conserver l'estime des gens convenables? Est-il admissible, en effet, que des enfants se mettent à vivre à l'état de nature, en plein Paris, dans un quartier honorable, à deux pas d'une église, du jardin du Luxembourg et du Sénat? On eût passé sur le grappillage, mais l'amour! N'est-il pas vrai que tant de perversité, et si précoce, déconcerte? Antiphilos eût été ému par cette histoire, mais Antiphilos est bien suspect et il ne se connaît qu'en morale naturelle. Il la pratique, encore qu'il n'en sache pas la théorie.

Vous ne savez pas, Amazone, comme je vous sais gré d'avoir aimé

ce petit livre incertain et de ne pas avoir réprouvé les tendances ! C'est au point que je serais tenté de dire que vous l'avez aimé plus qu'il ne méritait. C'est, d'ailleurs, ce que je pense à peu près de tous mes écrits dont il n'est guère un seul qui m'ait jamais satisfait complètement. C'est pourquoi j'ai pris le parti de n'y jamais rien corriger, quand on les imprime ou qu'on les réimprime, car je me sens toujours tenté de les remettre sur le chevalet et de faire disparaître, sous de la peinture nouvelle, l'ancienne. Vous le savez bien, vous qui m'en avez arraché un des mains. Je suis hanté par la technique du chef-d'œuvre inconnu. Mais je pratique trop la philosophie du détachement pour jamais céder à de telles naïvetés d'amour-propre et je supporte avec résignation les déplaisirs que me cause ce que j'écrivis, en rêvant aux livres merveilleux que je n'écrirai jamais. Ah ! que j'envie ces auteurs qui se mirent dans leurs ouvrages et qui ne voient pas le néant proche où ils cherront avec eux. Je les envie, mais en souriant avec quelque ironie, peut-être, car tout cela n'a vraiment pas beaucoup d'importance. Il faut vivre, cependant, et pour cela s'attacher fermement à quelque touffe, le long du fleuve qui emporte tout, comme des naufragés que nous sommes. Le sentiment que l'on plaît à ceux-là même qu'on aurait choisis et le sentiment que l'on déplaît à d'autres qu'on aurait volontiers élus pour cet office suffisent quelquefois à vous maintenir en équilibre et à vous fortifier le cœur et les mains. L'un de ces réconforts n'agit que sur l'orgueil et n'a que des effets négatifs sur le plaisir de vivre, mais l'autre, qui agite toutes les fibres de la sympathie, peut conférer à lui seul la joie suffisante. Pourquoi, par quelle lâcheté, mettre au pluriel ces termes nécessaires? Une belle tendresse a fait son œuvre. Amazone, sans vous je crois bien que je ne m'aimerais plus beaucoup et que je n'aurais plus une extrême confiance ni dans la vie ni dans moi-même. Aussi, je vous remercie encore d'avoir pris Antiphilos sous votre protection. Je suis rassuré sur son destin parmi les humains, puisque vous lui avez souri, amie.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Léon Dierx : *Poésies posthumes*, Alphonse Lemerre, 1 fr. — Jean-Marc Bernard : *Pages politiques des poètes français*, Nouvelle Librairie Nationale, 3 fr. 50. — Banville d'Hostel : *Le Semeur de Sable*, Eugène Figuière et Cie, 3 fr. 50. — Herman Frenay-Cid : *Chants de Five-O'Clock-Tea*, Edition du Beffroi, 3 fr. 50. — Memento.

Une juste sollicitude nous permet aujourd'hui de lire les **Vers posthumes** de Léon Dierx, réunis en une mince plaquette. Il semble qu'à l'approche de la mort le noble écrivain ait voulu dédier ses derniers chants à ceux qui furent ses contemporains et qui

l'avaient précédé dans la tombe. Si j'en excepte une pièce dédiée à Mme Catulle Mendès (que Léon Dierx félicite pour le nom qu'elle porte et qu'elle entreprend d'illustrer à nouveau), les quelques poèmes publiés dans cette petite brochure attestent toute la mélancolie de la vieillesse et de l'isolement ; ils ne nous apprennent sur Dierx rien que nous ne connaissions déjà ; ils nous font mesurer une fois de plus ce que la maturité peut ajouter à un talent austère et pur. Les principales de ces pièces posthumes sont dédiées à Alfred de Vigny, à Heredia, à Mendès. On a également reproduit là ce court poème composé par Dierx pour *l'Hommage à Verlaine* et qui, dans sa brièveté, souligne, si curieusement à mon sens, l'impuissance de la sympathie à faciliter la compréhension mutuelle, entre poètes :

Toi, lyrique ingénu ; toi, personnel artiste,
Repentant magnifique à l'égal du Psalmiste,
Musicien des mots, sensitif étoilé...

Je préfère reproduire en partie le poème intitulé *Valvins* et que Léon Dierx écrivit « en souvenir de Mallarmé ». Il est beau, d'un ton juste et pénétré, et digne du poète des *Lèvres closes :*

Nature ! ô vie ! ô mort ! ô mystère ! ô mélange
D'horreurs et de beautés, de désirs, où tout change,
Revient, pour disparaître en d'incessants départs !
Nul n'a fermé sur vous d'aussi cléments regards.
Il dort. Epands sur lui ta clémence, ô nature !
Donne à ce doux héros la douce investiture,
O mort ! Que la forêt, que ces royaux abris
Dont il sut écouter les échos assombris
Et célébrer pour nous les splendeurs méconnues ;
Que ce fleuve où, pensif, dans un reflet de nues
Ou d'azur, il cherchait l'image aussi des mots ;
Que ces bords, ces versants, ces vallons, ces hameaux,
Ce décor familier, cher à sa songerie ;
Que tout cela murmure, et miroite, et sourie,
Chaque été, noblement, tendrement au soleil,
Autour de son tombeau pour charmer son sommeil !

§

M. Jean-Marc Bernard publie une Anthologie sous ce titre : **Pages politiques des Poètes français.** Dès les premières lignes de l'*Introduction*. M. Jean-Marc Bernard écrit pour justifier sa tentative :

« Trop longtemps on n'a voulu voir dans les « faiseurs de vers » que de purs êtres instinctifs qui ne pensent jamais qu'à se repaître de mensonges harmonieux. Quelle conception baudelairienne ! Elle date par conséquent.

« Nous croyons utile de rappeler que les vrais poètes sont des

hommes comme les autres (supérieurs parfois à bien des philosophes) et qui ne se servent le plus souvent des vers que pour pouvoir enfermer leurs pensées en de brèves et saisissantes formules... »

J'abandonne cet extrait à l'argumentation des dialecticiens. A eux d'établir, finalement, si les poètes sont ou ne sont pas des hommes comme les autres, si le propre du pur instinctif est de se repaître exclusivement de mensonges harmonieux, si une conception baudelairienne est, par définition, une conception qui date, etc..., etc... Je livre également aux dialecticiens toute *l'Introduction* de M. Jean-Marc Bernard, introduction dont chaque phrase semble écrite pour provoquer la controverse.

Pour moi, je considérerai *l'Anthologie* même, ainsi que l'exige ma fonction. Eh bien, je dois reconnaître que le choix fait par M. Jean-Marc Bernard n'est pas des plus heureux. Ce n'est certes pas la faute de M. Jean-Marc Bernard qui est, je crois, un lettré délicat et qui a déjà donné des preuves de son goût et de son esprit, mais c'est à coup sûr la faute d'une certaine prévention dont M. J.-M. Bernard ne pouvait pas se départir, puisqu'elle était la raison même d'un tel travail. Cela revient donc à se demander s'il était opportun de composer une anthologie avec les *pages politiques* des poètes français. A la question posée d'une façon aussi générale je répondrai par l'affirmative. Mais M. J.-M. Bernard n'a recherché, des poètes français, que les pages propres à prouver la nécessité ou la grandeur du régime monarchique en France. Il eût été curieux d'opposer les pages écrites par divers poètes, ou même par un seul poète, en faveur de différents systèmes de gouvernement : le lecteur aurait eu loisir de conclure. Mais M. Bernard n'a fourni qu'un des dossiers du procès, et encore l'a-t-il soigneusement expurgé. En pareil cas, la conviction jalouse du compilateur apparaît comme plus suspecte que contagieuse.

Que M. Jean-Marc Bernard ne suppose pas un instant qu'il se trouve aux prises avec un adversaire politique. Je suis tout à fait incompétent en cette matière. J'ai déjà eu l'occasion de manifester, dans cette chronique, la plus complète indépendance.

J'honorerai prochainement un écrivain précisément dévoué à une idée philosophique et politique assez voisine, il me semble, de celle que M. J.-Marc Bernard défend. Je me flatte, jugeant des poètes, de ne pas abandonner le point de vue de la poésie... Que si demain un jeune essayiste entreprenait de faire, avec autant de parti-pris et d'injustice que M. Jean-Marc Bernard, une anthologie de tout ce que la poésie française comporte de révolutionnaire ou d'anarchiste, je m'empresserais d'agir avec toute la rigueur critique désirable. Donc aucune influence politique dans mes propos, je le répète.

Pour satisfaire à son dessein, M. Jean-Marc Bernard a dû juger

les poètes selon un protocole que désavoue tout bon sens littéraire. Je ne lui en veux pas de consacrer deux pages à Villon alors qu'il en accorde vingt-deux à Boileau. On prend sa nourriture où on la trouve et je ne suis pas surpris de voir qu'en effet M. Bernard n'a rien emprunté à Baudelaire. Je ne suis pas non plus étonné de voir M. Bernard accorder à des poètes comme Auguste Angellier une place prépondérante... C'est affaire aux défenseurs d'une idée que de pousser à la barre les avocats qu'ils jugent fondés. Ce que je reproche à M. Jean-Marc Bernard, c'est de rédiger les notices concernant les auteurs qu'il cite avec un sens critique partial au point d'en être constamment récusable. Je devine l'étonnement d'un lecteur de moyenne culture qui chercherait Hugo dans la fiche suivante :

VICTOR HUGO (1802-1885). — Dirons-nous, avec Renan : *Bête comme l'Himalaya :* Mon Dieu, oui ! car ce qualificatif n'enlève rien au prodigieux talent de poète qu'il possédait (*sic*).

Et pourtant la doctrine monarchique lui avait prêté, dans sa jeunesse, une solide armature pour draper son lyrisme (*sic*). Elle soutenait et dirigeait son enthousiasme. Dans les *Odes*, en effet, on sent passer plus qu'ailleurs un véritable souffle épique. Mais lorsqu'il se mit à considérer avec complaisance les nuées démocratiques, il laissa son inspiration s'éparpiller au gré des Mots. Et qu'est-ce que le lyrisme qu'aucune force réelle ne dirige ?

Mais je n'ai pas besoin d'insister. M. Jean-Marc Bernard, qui n'est pas moins clairvoyant que combatif, sait qu'on pourrait faire une intéressante anthologie en réunissant les opinions versifiées des poètes français sur la cuisine à l'ail ou sur les constructions métalliques... Je ne désespère pas de voir M. Jean-Marc Bernard appliquer son esprit jeune et hardi à des besognes plus personnelles et plus efficaces.

§

Le livre que M. Banville d'Hostel appelle **le Semeur de Sable** est précédé d'une lettre de M. Maurice Maeterlinck. Cela suffirait à retenir l'attention, d'autant que la lettre de Maeterlinck est charmante et qu'il y est question de l'influence salutaire exercée sur le jeune poète par Verhaeren.

En vérité, M. Banville d'Hostel montre, dès ce premier recueil, qu'il a bien choisi ses maîtres.

A partir de certaines pièces à peu près fidèles à la métrique régulière, le livre se développe en faisant une place de plus en plus grande aux innovations techniques tentées par les poètes de ces vingt dernières années. De cela M. Banville d'Hostel a cru devoir se justifier dans un long *appendice* qui ne manque ni d'intérêt, ni d'arguments et qui montre beaucoup de conscience chez son auteur.

Je voudrais résumer les nombreuses réflexions que m'a procurées la lecture du *Semeur de Sable*.

Lorsqu'un jeune poète s'efforce de varier sa métrique, de l'assouplir, de la délivrer de certains préjugés, le premier résultat de ce bouleversement est l'impossibilité où il se trouve de reprendre certains sujets qui ne supportent pas d'être traités autrement qu'en alexandrins. M. Banville d'Hostel écrit justement :

« Nous croyons qu'il est des idées et des images particulières au vers... et qu'il les faut distinguer d'avec les idées et les images dont la prose semble le pays d'élection. » J'ajouterai qu'il y a des idées et des images particulières au vers régulier et qu'on ne peut plus guère acclimater, avec une métrique librement évoluante.

De la métrique de M. Banville d'Hostel je ne dirai encore rien, si ce n'est qu'elle s'inspire assez ingénieusement de Verhaeren e qu'elle semble susceptible des plus louables perfectionnements.

L'essentiel, à ce jour, est dans la résolution prise par un poète à ses débuts et que je devine fort capable de choisir ses sujets avec un tact de plus en plus fin, d'épurer sa langue et de nous donner prochainement un bon livre.

§

J'ai déjà parlé de M. Herman Frenay-Cid il y a quelques mois, quand ce poète a publié son premier livre intitulé *Grimaces et Fantaisies*. J'écrivais alors : « Les patrons choisis par ce poète sont bien les meilleurs, nous serons donc contents, sans doute, dès le prochain recueil. » Je ne sais si M. Herman Frenay-Cid ne s'est pas un peu hâté de publier ces **Chants du Five-O'Clok-Tea**, mais je ne suis pas encore content comme précisément je souhaitais l'être. M. Frenay-Cid est peut-être, dira-t-on, peu soucieux de me satisfaire ? Je n'en suis pas sûr. Il dédie son livre *Aux poètes d'aujourd'hui*, avec cette épigraphe : « Ils ont des yeux et ils ne voient pas. » Je prie M. Frenay-Cid de croire que nul plus que moi ne désire faire usage de ses yeux.

Comme, réellement, je ne suis pas sans sympathie pour le poète curieux et maniéré qui a écrit les *Chants du Five-o'clock-tea*, je lui ferai tout de suite mes critiques. Je lui dirai qu'il donne trop d'importance à une forme de sensibilité que les symbolistes ont déjà longuement fait entendre. Je lui dirai qu'il ne dissimule guère son désir d'étonner, qu'il abuse des néologismes et qu'on ne sait jamais si l'usage qu'il fait de mots anglais est satirique ou sincère. J'aurais le plus grand désir de citer quelques vers de M. Herman Frenay-Cid si je n'étais sûr de desservir ce poète en voulant lui être agréable ; cela tient à ce que M. Frenay-Cid est encore si peu maître de son talent qu'il fait sans cesse voisiner une vraie trouvaille poétique avec

une hardiesse douteuse ou une de ces fantaisies syntaxiques qu'il abandonnera prochainement, cela ne fait aucun doute.

§

Memento. — M. Henri Chantavoine, en écrivant *la Vie* (Pierre et Jeanne), a montré qu'il était désormais impossible de refaire le roman en vers réalisé une fois par Lamartine. — *Les Poèmes en quatre vers*, de M. Léon Lucien Fabre, ne sont dénués d'aucune des prétentions qu'affirment des poèmes plus longs. — Les poèmes en prose réunis par J. Valcler sous le titre de *Consolations* témoignent d'un sentiment pur et discret auquel je ne suis pas insensible ; ils ont en outre sur la majorité des poèmes en vers tous les avantages de la prose. — *La Route du Retour*, de M. Romain Thomas, est un livre où des qualités réelles ne triomphent pas encore de sujets épuisés et d'une forme périmée. — *Les Empires sans fin*, de M. Edward Montier : un copieux recueil romantique avec préface. — *La Clairière aux Sources*, de M. Philippe Henriot : des vers discrets et corrects sur des sujets assez directement choisis dans la vie. — De M. Henri Dacremont, des *Poèmes ardennais :* pas de couleur locale, comme on pourrait le croire, mais une sage poésie comme on en fait partout. — M. Charles Clerc publie *les Oasis*, un livre qui a obtenu cette année le Prix Sully-Prudhomme, qu'on ne donne pas à n'importe qui, bien évidemment. — M. Victor Barrucand a réuni des poèmes inspirés par de beaux voyages, en un livre intitulé *D'un pays plus beau*, et qu'agrémentent des illustrations de Pierre Bonnard.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Charles Régismanset : *Le Bienfaiteur de la Ville*, Sansot, 3.50. — J.-H. Rosny aîné : *Les Rafales*, Plon, 3.50. — André Geiger : *Fors l'honneur*, Fasquelle, 3.50 — Sidney Place : *Les Fréquentations de Maurice*, Dorbon, 3.50. — Robert de Traz : *Les Désirs du cœur*, Calmann-Lévy, 3.50. — Pierre Lhande : *Luis*, Plon, 3.50. — Prosper Dor : *La Guirlande d'Amour*, Sansot, 3.50. — Maurice Vallet : *Le Chemin de paix*, Librairie des Saints-Pères, 3.50. — Nicolas Bauduin : *Les Campagnes en marche*, E. Basset, 3.50. — Flambard des Bords : *Jean du Béquet*, G. Ficker, 3.50. — Louis Ténars : *Monsieur Guérin*, E. Figuière, 3.50. — Bernard Combette : *Des hommes...* « Temps présents ». 3.50. — Franz Hellens : *Les Clartés latentes*, Librairie générale, 3.50. — Stendhal : *Le Rouge et le noir*, 2 vol, Georges Crès.

Le Bienfaiteur de la Ville, par Charles Régismanset. A voir sa tête énergique et rase de Romain on pourrait le croire violent, autoritaire ou sentencieux. Bien au contraire ; c'est un Gaulois et il rit comme un enfant terrible des plaisanteries qu'il fait sur les choses les plus sérieuses, mais c'est cependant un homme grave, auteur de traités importants soulevant les plus ardues questions coloniales. Il publia des vers qu'il déclare lui-même de *Vaines chansons* et il a étudié l'art d'être ministre des pays chauds, ce qui n'est peut-être pas la sinécure qu'on pense éventée par des vraies palmes de palmiers. Comme tout grand bourgeois de France, il rêve de paresse asiatique en abattant tous les jours des besognes qui feraient reculer

plusieurs nègres. On le rencontre dans les rues de Paris à des heures fantastiques. Il marche d'un pas très allègre, le nez humant la bise matinale, l'œil aux aguets, l'esprit en arrêt sur *les touches* psychogiques possibles. (Charles Régismanset est un pêcheur à la ligne.) Il voit tout et s'intéresse à tout. Le soir, on le retrouve, dans le premier salon où l'on cause, riant comme un fou après avoir fabriqué de la sagesse dans un sévère bureau où il n'aura pas même cligné de l'œil. A la fois sceptique et enthousiaste, il est fort capable de s'emballer parce qu'il n'est ni poseur ni maladivement sentimental. C'est un bien portant et pour ce un bien pensant. Je sais de lui des traits de jolie bonté. J'en veux raconter un qui me concerne. Un jour, il y a de cela trois ou quatre ans, je l'allai trouver sous l'empire d'une colère folle. On l'avait d'ailleurs prévenu, du *Mercure de France* aux Colonies, en lui glissant, par téléphone, une phrase dans ce genre : « Attention ! Vous allez recevoir un bolide ! » Je m'imaginais, je ne sais plus trop pourquoi, qu'il détenait, lui ou son ministère, le pouvoir de dissoudre une grève de chemin de fer, dans laquelle demeurait cristallisé tout un mobilier précieux m'appartenant. Je le vois encore assis à son bureau, conservant une face impassible d'empereur romain écoutant les réclamations d'un peuple en délire. Je lui exposai mes raisons, qui étaient toutes dans le goût de celle-ci : « Du moment que votre gouvernement n'est pas capable d'empêcher la pluie de tomber, il est absolument inutile. » Il me suivit de déduction en déduction avec un admirable sang-froid, discutant pied à pied et prenant en considération les projets les plus baroques, dont le moins radical consistait dans l'incendie de la gare d'Ivry ou le procès en dommage fait à la Compagnie d'Orléans qui, à cette époque de troubles, avait d'autre siège à tenter que celui des trois wagons séquestrant mes meubles. Pas une fois, l'auteur de *la Vaine chanson* ne me fit remarquer que je lui servais là des couplets de Revue et que je lui prenais des instants précieux. Il essayait de tout le lénifiant en usage dans un bureau de ministère bien tenu, et comme je lui exhibais le revolver qui est aujourd'hui, chez les gens de ma trempe, le compagnon inséparable de toutes revendications sociales, il me glissa d'un ton où le bon-garçonisme se relevait d'un filet de malice : « Tiens ! Très curieuse votre boîte à poudre ! » Il n'y avait plus qu'à lever la séance ! Charles Régismanset peut devenir ministre. Il saura tenir tête à un syndicat de suffragettes, ce qui est le comble de la bonne politique. Le *bienfaiteur de la ville* est aussi un grand bourgeois de Paris, du Paris qui travaille, qui a le choix entre l'égoïsme bien compris et la tentation de faire naître de la reconnaissance. Tout le drame tient entre la prise d'une truite et celle d'un baribillon. La truite représente la douce quiétude du riche père tranquille encore amoureux de sa femme, possédant une délicieuse maison de

campagne, une de ces *Maisons des champs du pays de France* dont Jean de Bonnefon et le dessinateur Georges Wybo nous offrent la séduisante image en leur toute récente publication de luxe qui semble dater du XVIII^e siècle. Notre brave homme, M. Lambert, atteint, le jour où il capture son savoureux poisson, le maximum des jouissances terrestres. Heureux en amour au milieu d'une roseraie paradisiaque, heureux à la pêche, il n'a plus qu'à respirer l'encens que brûlent devant lui le curé et le maire de son village. Il est le bienfaiteur de l'humanité parce que, sans enfant, il adopte les pauvres, dote quelques institutions primaires et soigne les malades. Seulement, le malfaiteur veille, lui. Un scandale éclate qui révèle sa femme comme une compagne illégitime. Le mari, l'ignoble individu légalement possesseur de M^me^ Lambert, se tue dans un accès de fièvre alcoolique et tout le pays se détourne. La pauvre M^me^ Lambert, victime de son entêtement religieux à ne pas divorcer, meurt de chagrin. M. Lambert essaye de vivre. Bourgeoisement il cherche à dominer son désespoir et n'y parvient pas. Ici se place l'épisode du barbillon. Un peu de l'ancienne passion secoue ce sage à la vue de la proie possible, il s'efforce de la ferrer, mais le coup de poignet nerveux n'y est plus... c'est fini. Il a eu peur de piquer la bête ! Pourquoi créer de la douleur inutile? Il sait bien qu'il ne tient pas à prendre ce barbillon, encore moins à le manger. Tout est fini, puisque les petites joies de l'intimité du foyer sont à jamais éteintes... et ce jour-là M. Lambert s'est lui-même condamné à mort, *ferré* au piège de l'irréparable. Il se tue tranquillement. Plus tard, beaucoup plus tard, la révolte de la ville le vengera du dédain de ses faux amis et des cruautés de ses ennemis. Il est trop tard. Tout le drame de cette histoire fort simple consiste en sa retenue, j'allais dire sa très sincère bonhomie. On ne pousse aucun cri de douleur, on s'en va sur la pointe des pieds en fermant la porte bien doucement pour ne réveiller personne. Il faut aimer cette œuvre sans violence, qui coule comme une eau profonde sans cascade et sans tempête, car sa limpidité permet justement d'y saisir toute la netteté d'un reflet humain.

Les Rafales, par J.-H. Rosny. Une famille ployant sous la tourmente de la grande débâcle, le vent des catastrophes d'argent. Le père est un de ces lâches imbéciles qui se croient doués de génie, parce que le petit verre bu en la compagnie de fébriles gens d'affaires leur monte à la tête, et la mère est une de ces patientes créatures qui n'opposent que leurs pauvres ruses de femelles au mâle qu'elles admirent malgré tout. Les enfants sont là, entre eux, comme des complices dévoués, prêts à défendre la dernière illusion de leur bourgeoisie. Quand on se met au vert, forcément, pour essayer de lutter contre la misère noire, on voit repousser tout de suite ces malheureuses plantes étiolées dans l'air pernicieux des métropoles, on fait son pain, on engraisse

un porc, on a des poules et les voisins compatissants leur enseignent l'art de cultiver les salades. Ce serait presque le bonheur, c'est-à-dire la vie naturelle, sans le démon des spéculations hasardeuses qui tient le père à la gorge. En possession d'une nouvelle fortune, d'un héritage, il tente de nouveau la belle, la sûre spéculation, et il retombe plus bas, jusqu'à la mort honteuse du Monsieur très bien qui ne se grise jamais et qui, cependant, a toutes les tares de l'alcoolique. Son petit Michel le précède sur le chemin sombre, peut-être tué par une hérédité fâcheuse. Et la mère demeure avec ses deux autres enfants, attendant la dernière rafale qui emportera ou purifiera tout. L'auteur nous promet l'histoire complète des Lérande. Il convient de remarquer, dans ce tome premier de cette triste épopée, la cruauté vigoureuse du style et une sorte de grandiloquence acerbe transformant cette très humble vie de gens ordinaires en une satire vraiment féroce de ceux qu'on peut appeler dans le monde intellectuel les simples d'esprit. Le père qui boit sans se griser, la mère qui a le génie de la médiocrité sans le savoir et les enfants qui sont déjà vieux avant d'avoir vécu sont des inconscients se nuisant les uns aux autres dans le plus touchant accord de dévouement qu'on puisse rêver et rien n'est plus normalement humain, hélas!

Fors l'honneur, par André Geiger. Le roman d'un officier de marine qui, tout en raillant l'aveuglement de ses compagnons d'armes... et de plaisir, en ce qui concerne les charmes tarifés de.... certaines petites *alliées*, dont le souvenir fatal fait encore tressaillir les nerfs de l'auteur, ne s'aperçoit pas qu'il est le très humble serviteur d'une belle personne aussi coûteuse et aussi frivole que la plus folle de ces vierges folles. Il n'y a pas de femme aimante qui ne s'aperçoive pas de la pauvreté de son amant, malgré ses efforts pour lui paraître riche. Cette fille plus ou moins ruinant ce malheureux garçon pour des caprices tout aussi vulgaires que le désir d'un collier ou d'une jupe nouvelle n'est pas du tout intéressante et il est bien regrettable qu'un officier intelligent puisse rester si longtemps sa dupe. C'est justement son semblant de femme comme il faut qui nous la rend encore plus odieuse.

Les Fréquentations de Maurice, par Sidney Place. Non, ce n'est plus à la mode, ces fréquentations-là, mais il faut bien avouer que les vices sont encore ce qu'il y a de plus nouveau à offrir aux gens vertueux. Nous sommes très vertueux, naturellement, mais nous aimons bien qu'on nous prouve notre vertu par le jeu subtil des repoussoirs. Voyez plutôt ce Maurice passant comme la salamandre au milieu des brasiers sans s'y brûler et sans les éteindre, du reste! Il nous est sympathique et si nous ne redoutions point d'usurper sa mauvaise réputation, comme lui nous aimerions à aller faire blanchir nos âmes (ou nos amis) à Londres.

Les Désirs du cœur, par Robert de Traz. Dans le décor de Rome et le plus italien des sites pour lune de miel, une intrigue, un peu vulgaire, entre une belle Américaine et un monsieur analyste. Il rêverait, ce héros, d'un amour plus élevé que cette passade aussi dépouillée de sentiments et de complications, mais les désirs du cœur de l'un n'empêchent pas les impulsions de la chair de l'autre. Au moins la comtesse Narnia ne l'aura pas fait souffrir, comme une coquette aurait pu le faire, et pour cela elle est très excusable.

Luis, par Pierre Lhande. La triste et violente odyssée d'un petit garçon espagnol que ses parents ne savent pas garer des mauvaises promiscuités domestiques. Livré à lui-même, il passe de la rue au collège et du collège à la maison de correction sans jamais avoir eu la sensation d'être aimé assez pour qu'on s'efforce de le comprendre. Rempli de nobles qualités, il a des volontés d'homme qui assombrissent son enfance et en font un malheureux déséquilibré. De curieux détails sur les mœurs de l'enfance andalouse jouant déjà au torero et apprenant à mourir en beauté.

La Guirlande d'amour, par Prosper Dor. Un amoureux qui écrit à une amoureuse. Fantaisie sur une seule corde. Je ne crois pas que le plaisir d'écrire de pareilles lettres puisse être surpassé par le plaisir de les lire... même quand le tendre auteur les adresserait à une inconnue.

Le Chemin de paix, par Maurice Vallet. On trouve ce chemin-là au tournant de la vie et je crois que le repentir est le nécessaire garant de la sainteté, d'où la nécessité sans doute du péché. Il faut plaindre davantage la pécheresse qui perd tout en perdant l'amour sur lequel, normalement, elle avait le droit de compter.

Les Campagnes en marche, par Nicolas Bauduin. Le bon peuple rural dans ses éclats grotesques et ses perpétuelles prises de Bastille. Ce livre est écrit avec une amusante exagération. Il sent l'alcool et les beuveries d'où sortent les grandes passions politiques. Ces commères qui mangent du curé tous les matins et ces paysans madrés qui rêvent de la députation sont mûrs pour pousser le char du progrès... dans toutes les ornières connues.

Jean du Béquet, par Flambard des Bords. Un philosophe qui a beaucoup lu et beaucoup retenu, ce qui ne suffit pas toujours pour essayer de moraliser les masses, les vérités premières étant celles dont on supporte le moins facilement l'étalage.

Monsieur Guérin, fonctionnaire, par Louis Ténars, ou le petit traité de l'art de ne rien faire et de tout obtenir en embêtant son chef de bureau. Une amusante satire des mœurs de Messieurs les Machinistes de la grande figuration de l'Etat.

Des hommes... par Bernard Combette. Ces rouges récits d'une vie brutale en des régions où la nature se laisse difficilement domp-

ter sont pleines d'une sincérité qui les font admettre tout de suite comme des documents humains de premier ordre. Les impressions de fumeurs d'opium de la fin nous laissent l'imagination vraiment embrumée de la terrible et presque divine drogue. Certains paysages sont à toucher les paupières et de même que les rêves sont plus intenses que la réalité ; ils semblent plus proches de nous de tout ce qu'ils sont au-dessus de la vision normale.

Les Clartés latentes, par Frans Hellens. *Les Chasseurs sur la neige*, où l'on aperçoit le beau paon merveilleux qu'on trouve trop beau pour un gibier ordinaire et qu'on regrette lorsqu'il a disparu, sont des pages d'une étrange sensibilité cérébrale. Il est difficile d'intéresser un lecteur à une conception purement philosophique et pourtant le résultat est atteint, car c'est à peine si, l'oiseau envolé, on s'aperçoit qu'il n'existait pas.

Le Rouge et le noir, de Stendhal, vient d'être réédité par Georges Crès en deux beaux volumes qu'il est bon de signaler aux fervents des maîtres du livre.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Les Hommes et les Idées : l'Œuvre de Maurice Maeterlinck, par M. Esch., 1 vol. pet. in-16, 0.75, « Mercure de France ». — Ernest Daudet : *La Chronique de nos jours, Notes et Souvenirs pour servir à l'histoire*. 1 vol. in-18, 3.50, Plon. — Bernard Bouvier : *Jean-Jacques Rousseau*, 1 vol. in-18, A. Julieu (Genève). — Emile Faguet : *Rousseau penseur*. 1 vol. in-18, 3.50, Société Française d'Imprimerie et de Librairie. — *Le Dernier ami de J.-J. Rousseau : le Marquis René de Girardin 1735-1808, d'après des documents inédits*, par Andre Martin-Decaen, 1 vol. in-16, 3.50, Perrin.

J'ouvre ce petit livre sur **l'Œuvre de Maurice Maeterlinck** par M. Esch, et je lis d'abord cette pensée autographiée : « Supposons notre intelligence un million de fois plus vaste et plus pénétrante qu'aujourd'hui, elle ne gagnera rien sur l'infini... » L'infini ! ce n'est qu'un mot ; mais c'est ce qui fait le grand charme de la poésie de Maeterlinck : il rêve et nous fait rêver à des choses aussi mystérieuses qu'inexistantes. Nous voici avec lui attentifs devant l'invisible : le maître a l'air de savoir quelque chose ; il parle, on écoute, et on n'entend qu'une mélodie. Lire du Maeterlinck, c'est agréable comme d'écouter des histoires de revenants : on n'y croit pas, mais cela donne un petit frisson d'inquiétude. La portée philosophique de l'œuvre de Maeterlinck, en dehors de son charme certain, ne dépasse pas ce petit frémissement à fleur d'âme. Il y a dans cette poésie (sa philosophie est encore de la poésie) l'atmosphère d'une pièce où on fait tourner les tables : un froid, souffle du mystère, passe sur les mains, les yeux s'électrisent et s'hallucinent, et on entend dans l'inquiétude du silence les petits coups télégraphiques du

guéridon qui expriment le langage d'un au-delà obscurément en nous.

Mais, écrit plus gravement M. Esch, à considérer l'œuvre de Maeterlinck, elle apparaît « comme une des tentatives les plus sérieuses de réconcilier la soif d'infini de l'âme moderne avec l'austère renoncement de la science ». Quelle délicieuse candeur ! Il était légitime, ajoute-t-il, « d'opposer à la tyrannie des faits et des lois qui régissent la matière, la vie intérieure ou le monde profond de la liberté, et le mystère ou le monde de l'inconnaissable... » S'il est inconnaissable, pourquoi s'en occuper ? Mais ceci dépasse la pensée de Maeterlinck, qui a symbolisé le mystère par une porte fermée dont la clef était jetée dans un puits — un puits se perdant dans une mer dont on ne saura jamais la profondeur infinie. Cependant, pour l'auteur du *Trésor des humbles*, comme pour les philosophes spiritualistes actuels, il y a une vérité profonde, sous-marine, vers laquelle il ne nous est pas interdit de plonger ; celui qui atteindra le fond de l'abîme en rapportera la précieuse clef, qui ouvre la porte de la vraie vie. Car, la vie ordinaire n'est pas notre vie véritable. On devine bien que Maeterlinck, ainsi que M. Bergson, cherche le secret de la vie dans une intuition instinctive, et pour lui aussi, ce qui aveugle cette intuition, c'est l'intelligence. Il faut crever les yeux de l'Intelligence : alors l'intuition, qui ressemble à l'instinct, guidera dans la nuit sereine nos sûrs méandres de chauve-souris.

Avec *Sagesse et Destinée*, Maeterlinck arrive à l'optimisme, peut-être parce qu'il a renoncé, de son vivant, à découvrir le mot de l'énigme : « Il faut vivre, dit-il, en attendant le mot de l'énigme ! » Sage parole, profonde parole, qui correspond à la maturité de l'écrivain et sans doute aussi au confortable de sa vie d'homme de lettres qui a réussi. Installé dans sa luxueuse Abbaye, il trouve maintenant que « l'instinct de la planète va vers le bien » et que tout ce qui arrive est voulu « par la volonté secrète de la vie ». Le secret de la vie, il le cherche bien encore sous la chape de paille des ruchers et jusque dans le calice des fleurs. Si ce secret allait être horrible, se demande-t-il, et il n'a presque plus envie de le trouver. La pensée qui domine les derniers livres, éclos dans la joie, *le Temple Enseveli*, *le Double Jardin*, *l'Intelligence des fleurs*, c'est « la foi dans le triomphe final de la pensée sur la matière ». Il y a encore des choses inexplicables, mais demain l'être « qui est notre moi véritable » nous sera révélé, « notre moi premier-né, immémorial, illimité, universel et probablement immortel ». Ce sera demain, ou après demain : « Il faut vivre en attendant le mot de l'énigme ! » Demain ! Demain ! Sages paroles, paroles profondes, qui feraient de Maeterlinck un ironiste si cela était possible.

Avant de fermer ce petit livre où l'œuvre de Maeterlinck est ana-

lysée mieux que je n'ai su le dire, contemplez le portrait du Maître qui est à la première page du volume. La sérénité épanouie de son visage, la carrure athlétique de son corps nous rassurent sur la santé de son mysticisme.

§

Voici de M. Ernest Daudet **La Chronique de nos jours**, *Notes et souvenirs pour servir à l'histoire*. Publiés dans des feuilles périodiques à l'époque « où se sont accomplis les événements qu'ils rappellent », ces récits n'ont, dit l'auteur, d'autre mérite que celui de l'exactitude. Ces pages, écrit-il encore, constituent donc des pages d'histoire « qui pourront être consultées plus tard avec profit par ceux qui aiment à pénétrer dans les dessous des événements et dans les coulisses de la vie contemporaine ». Je signalerai particulièrement les chapitres sur la démission du président Casimir-Périer, la reine de Portugal, l'Impératrice d'Autriche en Normandie, la mort du duc de Chartres, etc. Mais voici Edmond de Goncourt et le jugement que M. Ernest Daudet porte sur le *Journal*: Je ne crois pas, écrit-il sévèrement, que l'histoire littéraire présente aucun autre exemple d'une erreur pareille commise par un si noble et si haut esprit :

Ce fol entêtement d'un écrivain du rang et de la valeur de Edmond de Goncourt dans une voie où le scandale côtoie de si près l'indiscrétion et la calomnie la vérité ; cette imperturbable persévérance dans un système si contraire à ce que commande la nécessaire cordialité des rapports sociaux; ce besoin maladif de tout dire, de tout écrire, de tout publier, de divulguer non seulement ses soucis intimes, ses troubles moraux, ses malaises physiques, mais encore ceux des autres, sont, au moins à ma connaissance, des choses sans précédent, bien faites pour étonner et pour attrister, et qu'il serait impossible d'expliquer si l'on ne savait à quel abus du Moi la littérature peut conduire ceux qui s'adonnent à leur penchant pour elle, jusqu'à se laisser maîtriser par lui au lieu de le maîtriser.

C'est à la littérature qu'Edmond de Goncourt a tout sacrifié dans son journal, fièvreusement, aveuglément, dans l'emportement d'une involontaire et irrésistible impulsion, égalant en cela Gustave Flaubert, duquel il disait, après l'avoir retrouvé à la fin du siège et de la Commune : « Il est resté le même : littérateur avant tout. Ce cataclysme semble avoir passé sur lui sans le détacher en rien de la fabrication impassible de son bouquin. »

Quoique très éloigné de Zola par son écriture artiste, Edmond de Goncourt s'en rapproche par la même foi au petit fait vécu qui caractérise la doctrine naturaliste. Ce besoin de tout dire, de tout écrire, c'est moins une maladie qu'un sacerdoce. Mais il se trouve que cette exactitude du petit fait est mensonge : les instantanés, en littérature comme en photographie, sont toujours des déformations. Goncourt a vu, a entendu; mais il a mal vu, mal entendu, et ce sont peut-être

les auteurs des Mémoires les plus sincères qui aident le plus à falsifier l'histoire. Comment savoir la vérité ? On n'est sûr que de ce qu'on a éprouvé, et cette certitude individuelle n'est pas un document sur une époque, mais seulement sur un personnage : celui qui a noté sa sensation. M. Ernest Daudet observe :

S'ils constituaient du moins (ces Mémoires) pour l'histoire des lettres un document révélateur, peut-être pourrait-on les excuser en faveur de l'intention. Mais, en vérité, je ne sais si, sur les presque quatre mille pages qui forment le *Journal des Goncourt*, on en trouverait trois cents qui puissent être considérées comme documentaires. Tout le reste n'est qu'aveux prétentieux ou naïfs, menus propos, remarques insignifiantes, potins indiscrets, sans intérêt et d'une lecture énervante pour ceux dont on parle et pour ceux qui le lisent. C'est, je le répète, le résultat de la plus lourde erreur et de la plus étonnante illusion.

Le jugement est sévère et sans doute injuste : il demeure que le *Journal des Goncourt* est un document psychologique presque unique sur l'homme de lettres, la déformation de son sens moral et l'hypertrophie de sa personnalité. Appuyée sur une théorie philosophique, cette conception du moi devait s'épanouir chez les symbolistes. C'est pour cette raison que ces derniers ont considéré Goncourt comme un précurseur et mieux peut-être : l'annonciateur.

Je cueille encore dans le volume de M. E. Daudet ce portrait de Sainte-Beuve vieillissant, en remarquant, sans insister davantage, que M. Daudet pratique ici la méthode de Goncourt :

Sainte-Beuve marchait alors vers la soixantaine. C'était un petit vieux, gras, épais, lourd d'aspect. Affligé depuis longtemps d'une calvitie qui l'obligeait à ne jamais rester tête nue ni chez lui ni chez les autres, et à porter une calotte de velours noir qu'il mettait aussitôt après avoir ôté son chapeau. Mais, si sa personne, au premier abord, semblait vulgaire, combien cette impression était prompte à s'effacer quand s'animaient les yeux où éclataient l'intelligence, l'esprit, la malice, et quand s'ouvrait la bouche, toujours si prompte à la réplique! Alors le petit vieux se transfigurait ; il vous captivait, et, bien vite, on était conquis.

Et, pour finir, cette remarque très juste sur la mobilité affectueuse du critique. Il avait eu beaucoup d'amis ; mais « il en avait peu gardé, en raison même d'une mobilité de sympathie qui lui faisait abandonner très vite des gens de qui il avait eu plaisir à se rapprocher ». L'amitié s'use comme l'amour.

§

Sous ce titre : **Jean-Jacques Rousseau**, M. Bernard Bouvier publie la série de Conférences qu'il prononça dans l'Aula de l'Université de Genève à l'occasion du deuxième centenaire de la naissance de J.-J. Rousseau. C'est à la fois une étude complète sur

l'œuvre de Rousseau et un commentaire de ses Confessions et autres documents biographiques. C'est un des meilleurs ouvrages qui aient été publiés sur Jean-Jacques : ils nous le révèlent en entier depuis son enfance jusqu'à ses dernières années persécutées. Le premier chapitre sur son enfance suggère cette idée que Rousseau, imbu des idées politiques et sociales de la démocratique Genève, a tenté instinctivement d'implanter ces idées en France, et aussi que ces idées ont réveillé une France protestante qui ne s'est pas endormie depuis.

Rousseau a toujours généralisé ses impressions et les a présentées comme des dogmes : « La campagne était pour moi si nouvelle que je ne pouvais me lasser d'en jouir. » C'est parce que cette jeune sensibilité, enclose dans les rues étroites d'une ville, et ainsi préservée, a découvert la nature, que Rousseau imposera à une société artificielle l'amour des arbres et des champs. C'est son ignorance des littératures, qui lui donnera cette sincérité, cette virginité d'émotion et d'expression. De même ce qui fait la beauté de son amour pour Mme de Warens, c'est qu'en elle il n'étreignit aucune héroïne de roman. Et, parce qu'il ne trouva le bonheur que dans la paix des Charmettes, loin de toutes les inquiétudes et de toutes les complications des villes, il écrira son Discours sur les Sciences et les Arts, base de sa doctrine, plus juste qu'on ne l'a cru : une civilisation compliquée d'art et de science est très évoluée et déjà sur la pente de son déclin. Peut-on retarder cette décadence ? Peut-être, par des inoculations religieuses. N'est-ce pas ce que Rousseau a indiqué ?

Cette constatation du dogmatisme généralisateur de Rousseau surgit à chaque chapitre de ce volume. Rousseau écrit : « Je n'ai jamais pu rien apprendre avec des Maîtres. » C'est de cette indocilité à toute espèce de discipline et de règle, observe M. Bouvier, qu'il tirera son système d'éducation aussi bien que sa morale. Et, au bout de ces intéressantes conférences où l'auteur étudie encore le réformateur de l'éducation et le champion de l'égalité, on comprend mieux que c'est son déracinement qui a produit la merveilleuse floraison du génie de Rousseau, genevois.

§

Pour terminer cette bibliographie des volumes qu'a fait surgir le deuxième centenaire de la naissance du philosophe de Genève, je signalerai aux amateurs de concision un **Rousseau** *penseur*, de M. Faguet, que suivra prochainement un *Rousseau artiste*. Mais voici une très curieuse étude de M. André Martin-Decaen sur le dernier ami de J.-J. Rousseau : le **Marquis René de Girardin**. Cet admirateur de Rousseau fit élever ses enfants selon l'*Emile*, dessina le château et les jardins d'Ermenonville selon *la Nouvelle Héloïse*, et conçut la souveraineté du peuple selon *le Contrat Social*. Le Mar-

quis de Girardin se mit donc à composer des paysages dont les belles gravures du volume nous restituent la fantaisie. Mais il ne se contente pas de réaliser ses inspirations, il nous en a laissé la formule en un petit livre devenu rare et dont voici le titre significatif : *De la composition des paysages sur le terrain ou des moyens d'embellir la Nature autour des habitations, en y joignant l'agréable à l'utile, suivie de réflexions sur les avantages de la contiguité des possessions rurales, et d'une distribution plus générale en petites cultures, pour faciliter la subsistance du peuple et prévenir les effets funestes du monopole.* Il devait, bien peu d'années après, éprouver les effets de l'ingratitude du peuple; mais ouvrons son art des paysages : « Ce n'est, dit-il, qu'en disposant la nature avec habileté, ou en la choisissant avec goût, qu'on peut trouver ce qu'on a voulu chercher, le véritable effet des paysages intéressants. »

Mais peut-être que le chapitre capital du volume est celui consacré à la mort de Rousseau. « Il nous reste, écrit l'auteur, à donner le récit détaillé de l'événement d'après les témoignages les plus anciens : manuscrits de la famille de Girardin, récit publié par Le Bègue de Presle, récits de Thérèse transcrits au moment même par l'Abbé Brizard et l'architecte Paris. A l'aide de ces documents, on peut conter le dernier jour de l'auteur des *Confessions* dans tous ses détails, ce qui n'a pas encore été fait jusqu'ici. »

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Léon Bloy : *L'Ame de Napoléon*, « Mercure de France », 3 fr. 50. — Napoléon : *Napoléon raconté par lui-même.* Tome I : *1769-1806.* Tome II : *1807-1821.* Avec une préface par R. M. J. « Mercure de France », 2 vol., 7 fr. — J. Dontenville : *Napoléon Ier, son œuvre au dedans et au dehors*, Jouve et Cie, 1 fr. — Memento.

Nous passons aujourd'hui de la Révolution à l'Empire, actuel objet lui aussi d'une abondante littérature, dont nous avons eu, ces mois-ci, notre part, qu'il nous faut liquider. Voici donc l'emploi de quelques chroniques. Nous comptons cependant ne point négliger, durant ce laps même, les autres périodes.

Commencer cette revue par le dernier livre de M. Léon Bloy : **L'Ame de Napoléon**, — c'est, si de telles comparaisons ne sont pas déplacées dans un pauvre compte-rendu, c'est commencer la visite de l'église napoléonienne par l'Autel. Autel où M. Bloy vient de célébrer une sorte de grand'messe historique et mystique et qui en est encore tout radieux et fumant. Je ne sais même si, cette Célébration-là, baignée d'une illumination étrange, c'est bien dans l'église actuelle de la littérature napoléonienne qu'elle a eu lieu, tant est grande et substantielle la différence entre ce livre-ci et les autres. Je ne sais si ce n'est pas, plutôt, en dehors de tous les rites connus, dans

quelque mystérieux point de l'infini qu'elle s'est produite, et qui serait uniquement le cœur de Léon Bloy. A vrai dire, est-ce bien de l'Histoire, j'entends au sens ordinaire du mot, qu'on trouve dans ces pages? C'est de l'Histoire, mais sublimisée, spiritualisée, spectralisée, résolue tout entière en symboles théologiques et en mystiques psychologies, sans oublier les pamphlets. Un théologien mystique tout brûlant d'amour, prenant la prodigieuse Histoire de Napoléon et la *réalisant* selon ses significations *absolues*, pour lui les seules positives, voilà M. Léon Bloy dans ce livre. Des faits ainsi envisagés par M. Bloy, pour lui sortes de hiérogrammes dont il a la clef, je ne puis guère retenir, vu l'insuffisance de mon sentiment en ceci, que ceux que commande expressément le point de vue catholique (M. Bloy étant en tous cas un historien catholique), et j'y vais revenir dans un moment à propos du chapitre sur le Pape et l'Empereur. Ce de quoi je tiens à parler surtout, c'est non pas tant l'ordre extérieur des événements que l'ordre intérieur de l'âme, tel qu'il se présente à la vision de M. Bloy. Je veux dire tout de suite comment M. Bloy s'est représenté l'âme de Napoléon : et si je ne tarde pas à le dire, c'est que, découvrant des beautés, je suis pressé de les signaler au lecteur, en supposant, ce que je ne crois pas du tout, que l'on ait besoin de moi pour cet office. C'est purement, si l'on veut, une satisfaction personnelle.

L'Ame de Napoléon ! Sorel, en mainte page de son grand ouvrage tout vibrant de sympathie, et notamment après Wagram, parle du « mal mystérieux » qui poignait par moments le Conquérant. Au zénith de sa gloire, après l'armistice de Znaïm, dans Schœnbrun prosterné, ses « intimes » le voient près de crier de malaise ! Sorel note le mystère, et passe, en un frémissant demi-silence, sentant qu'à vouloir insister il se heurterait à l'un des sphinx les plus sombres de cette tragique destinée. M. Bloy, qui apporte en psychologie le discernement du mystique, n'a pas craint de confesser en ceci l'âme du grand homme, du *trop* grand homme, et je ne sais s'il a surpris le secret de cette souffrance, mais il nous dit celle-ci en termes singulièrement intuitifs, émouvants. C'est, je crois, un des plus hardis coups-d'œil jetés dans l'âme et la destinée de Napoléon, ce coup d'œil qui a voulu, et qui a bien pu, entrevoir les choses presque ineffables dont fut faite la tristesse du Héros.

Quelle fut cette tristesse ? Je passe sur la fatalité de lutte surhumaine attachée à la position nécessairement centrale d'un génie politique si grand que rien de ce qui fut l'histoire de France, bien et mal, ne pouvait se trouver en dehors de lui, ne pouvait ne pas se résorber en lui, — déterminisme séculaire et millénaire, irresponsable en soi-même, responsable uniquement *en* Napoléon, et dont l'universelle poussée avait de quoi déborder et faire vaciller l'intel-

ligence la plus vaste et la plus ferme. Je passe vite là-dessus, dis-je, bien qu'il y ait, à cet égard, chez M. Bloy, une suite d'images, d'une hardie et claire spiritualité, où se condense étonnamment la doctrine de Sorel sur les fatalités historiques ayant conditionné la position de Napoléon. Mais ce que je veux surtout indiquer, comme le plus digne de remarque dans la psychologie napoléonienne tentée par M. Bloy, c'est ce que dit ce grand et judicieux mystique du *désintéressement* auquel assujettissait Napoléon le plus adamantin des chaînons formés par la Providence, — par *sa* Providence, en un sens profond inexorable. Ne fut-il pas, dès l'âge de trente-huit ans, sans les avoir éprouvés ni satisfaits autant qu'on pourrait croire, *au delà* de tous les bonheurs humains et de tous les désirs humains possibles ? Seul ! Sa destinée surhumaine le plaçait, n'étant ni un homme ordinaire ni un saint, bien en dehors des conditions habituelles et même inhabituelles de la joie. « Quel pouvait bien être l'intérêt ou les *intérêts* d'un homme arrivé à une situation si prodigieuse ? » Qu'on ne parle pas de son ambition « insatiable », car c'est précisément en ceci qu'il était désintéressé, sa grande âme n'obéissant, en son déploiement, qu'à ce destin même qui, par trop de grandeur, l'exilait du monde, dans un absolu où, vraiment, tout intérêt cesse. « Le désintéressement de Napoléon ! qui donc y pense ? Il fut à sa mesure, cependant, et tout à fait hors de mesure, non pas précisément par mépris ou satiété, mais parce qu'il n'eut pas le temps », emporté qu'il était par sa destinée excessive, *incontingente*, « de rechercher ou même de considérer ce qui eût pu lui être profitable. Il eut le désintéressement du vrai soldat qui exécute une consigne dangereuse », — la transcendantale consigne, pleine de péril et de gloire, que des Pouvoirs incompréhensibles avaient départie à Napoléon, — « sans être soutenu seulement par la pensée que son obéissance pourra paraître héroïque ». — Elle le parut, certes ! mais, qu'on note ceci, il ne put *même* pas pleinement jouir de ce qu'elle avait d'héroïque : et c'est ici que la misère mystérieuse et sacrée de cette vie sans exemple semble achever de se dévoiler. En même temps qu'un héros, Napoléon était un homme, et, soumis par ailleurs à l'Immédiat qui nous sèvre tous, humbles ou grands, du lait ou de l'ambroisie de quelque idéal, il ne put, lui, ce demi-dieu, s'abreuver de sa propre souveraineté, de cette souveraineté terrible à laquelle cependant son humanité se trouvait immolée. La gloire de sa consigne divine, il la sentait au fond de son âme, mais ce monde du temps et de l'apparence, sans rien lui livrer, en retour, de ses joies simplement humaines, lui interdit l'accès de sa propre âme. Il fut celui qui, fort du droit métaphysique de son « Désintéressement » fatal, voulut, comme un dieu dans son empyrée, se recueillir dans son âme afin d'y prendre sa part, — sa part impériale, — de la fête surnaturelle

que le Destin y donnait pour les Anges ; — et qui, sauf peut-être, très transitoirement, dans la minute fulgurale des Batailles, jamais ne put ! Affamé de lui-même, « il fut, au seuil de son âme, le Mendiant de l'Infini..., le Mendiant extraordinaire et colossal demandant à qui passait le petit sou de l'empire du monde, la faveur insigne de contempler en lui-même le Paradis terrestre de sa propre gloire, et qui mourut au bout de la terre, les mains vides et le cœur brisé, avec le poids de plusieurs millions d'agonies ! »

Il peut être curieux, si nous passons maintenant à l'ordre des événements, — sans cependant nous étendre là-dessus, nous l'avons dit, — de savoir au moins ce qu'un historien catholique tel que M. Bloy pense des rapports de Napoléon avec le Pape. C'est une histoire qui peut sembler aujourd'hui, comme dit M. Bloy, « fameusement loin », et l'abolition récente du Concordat est à peu près tout ce qui, de nos jours, peut encore la rappeler. Toutefois, il doit exister, là-dessus, chez les catholiques, une opinion au moins historique : si je me reporte aux faits où cette opinion peut se référer, si je songe à la petite église anti-concordataire qui n'était pas loin de voir dans le Concordat une nouvelle édition de la Constitution civile, si je songe à la grande église concordataire elle-même, ennemie d'abord secrète puis avérée du gouvernement impérial, j'estime qu'une telle opinion ne prédispose pas ses tenants possibles à beaucoup d'impartialité touchant les démêlés de Napoléon et de Pie VII, touchant le moderne conflit du Sacerdoce et de l'Empire. Ajoutez que, plus tard, l'histoire religieuse du Second Empire est celle des glorioles du parti catholique français, et que ces glorioles-là, bien qu'elles fussent alors suffisamment excitées et *allumées*, ne répandent pas non plus une clarté bien limpide. Placé devant une question posée de cette façon douteuse, M. Bloy la résout à sa manière, qui est une manière grandiosement conciliatrice. Ayant raconté les luttes de Napoléon et de Pie VII, il conclut en disant que l'état du monde nécessitait toutefois que ces deux grandeurs, le Pape et l'Empereur, « subsistassent ensemble et dans un certain accord, à quelque prix que ce fût ». Et en effet, « qui oserait soutenir, après cent ans, qu'il y eut vraiment antagonisme » ?

J'ignore quelle peut être la valeur politique éventuelle, — très éventuelle ! — d'une telle opinion, et je n'ai pas qualité pour décider de sa valeur doctrinale, — plus actuelle, celle-ci, car elle intéresse la question du domaine temporel. M. Bloy, du reste, si je ne me trompe (mais je puis bien me tromper, surtout quant au second cas), semble se placer bien au-dessus de ces deux points de vue, dans la région, pour lui beaucoup plus significative, des préfigurations et des symboles religieux. Mais là, je *dois* m'arrêter, me contentant de signaler, sous ce rapport, des pages comme celles sur l'érection du Ser-

pent d'airain et sur le sacre de Napoléon, ou encore tout le poème de Mystique symbolique intitulé « l'Escabeau ».

Un puissant courant d'émotion traverse d'ailleurs tout le livre, qui en est vivifié, clarifié, jusque dans ses parties abstruses. Et que seront alors les choses plus humaines qui s'y trouvent aussi en nombre ? Une fête pour les cœurs enthousiastes. Mais à quoi bon distinguer, critiquer ? Pour les lecteurs d'aucun critique M. Bloy n'écrit. La vraie façon pratique de parler de Léon Bloy, c'est de le citer. Je finis donc en transcrivant ces quelques phrases, et c'est comme si je me redisais un chant :

Son nom seul demeure, son prodigieux NOM, et quand il est prononcé par le plus pauvre de tous les enfants, c'est à rougir pour n'importe qui d'être un grand homme.

Et ceci :

Napoléon se marie deux fois, comme un Assuérus, répudiant une prostituée pour en prendre une autre qui n'eut de commun avec l'Esther de la Bible que les parfums. Mais c'était ceux de la monarchie césarienne des Habsbourg, vieille bergamote évanouie qui parut l'enivrer un jour, dont il fut bientôt étourdi et chancelant, presque asphyxié, effluence dangereuse des anciens sépulcres de la magnificence et de la grandeur charnelles.

Sur le pouvoir de fascination de Napoléon :

Il sortait de lui, pour prendre les âmes, des millions de mains.

Enfin le très beau chapitre sur la Bataille d'Eylau, où l'on peut lire des lignes comme celles-ci :

... La jonchée des morts s'épaissit et les âmes sorties du tombeau de leurs corps, les pauvres âmes auparavant ténébreuses, sachant enfin pour quoi et pour qui elles ont si sauvagement combattu, ont été flotter là-bas, invisiblement, sur le tertre impérial, autour du Maître visible qui les écarte de la main comme des pensées importunes...

Et en ce moment où j'écris ceci, sonne idéalement, dans mon souvenir, l'allégro de la Symphonie héroïque. Et je ferme le livre. Et je me laisse aller à la joie poignante de m'évader des scepticismes, de croire à la grandeur, à la beauté, aux pleurs...

§

Nous nous souvenons d'avoir rencontré, dans nos lectures professionnelles ou autres, bon nombre des extraits réunis ici sous le titre de : **Napoléon raconté par lui-même.** Inutile de le dire au lecteur, il ne s'agit pas de quelque journal autobiographique, expressément rédigé par Napoléon. Tous ces textes sont de provenances multiples. La Correspondance de Napoléon en a fourni une foule ; les Proclamations et les Ordres à l'armée, aussi ; et les Bulletins, et

les Décrets ; les Mémoires, de même, et toutes les Histoires. Nous lisons ceci : « Allons, allons, citoyens, réveillons-nous ; il n'est que deux heures ; il faut gagner l'argent que nous donne le peuple français. » Ceci fut dit à Cambacérès, au début du Consulat. L'anecdote intitulée « la Nuit sur le champ de bataille » a été donnée par des anthologies de littérature. A le page suivante, nous trouvons une pièce officielle : des notes sur les généraux d'Italie, adressées au Directoire ; les dernières lignes, sur Murat, font l'effet d'être « rapportées » là. Si j'en avais le temps, je me distrairais à identifier, d'après mes souvenirs, le plus grand nombre possible de ces extraits. Pour les pauvres diables d'érudits, dont je suis pour mes péchés, c'est là la principale amusette de ces sortes d'ouvrages. Mais le public y cherche un autre genre de plaisir, et qu'il a raison ! (Aussi ne chicanerons-nous pas les auteurs de n'avoir donné aucune référence bibliographique.) En ce cas, ces éphémérides ont de quoi l'intéresser. La vie de Napoléon est là, dite par lui-même, ou suffisamment d'après lui-même. Voici, daté de Sainte-Hélène, un propos de table de la plus haute saveur :

A Tilsitt, avec l'empereur Alexandre et le roi de Prusse, c'était moi le plus ignorant des trois en affaires militaires. Ces deux souverains, surtout le roi de Prusse, étaient complètement au fait sur combien de boutons il fallait par devant un habit, combien par derrière, et comment il fallait en tailler les pans. J'étais un ignorant dans cette société-là. Ils me tourmentaient de questions sur des affaires de tailleur dont je ne savais pas un mot... Si l'Armée française avait été commandée par un tailleur, le roi de Prusse aurait certainement gagné la bataille à cause de son savoir supérieur en cette matière.

Ces royaux capitaines d'habillement-là, ces spécialistes couronnés du bouton de guêtre méprisaient sans doute le manque de connaissances « spéciales » de Napoléon. « C'était moi le plus ignorant des trois en affaires militaires. » Qui sait, ils le pensaient peut-être réellement ! Je vois aussi deux hommes du monde, fort experts, comme c'est l'habitude, en ces matières d'habillement. Que pouvait contre eux,— même à Tilsitt !!! — un pauvre simple grand homme de génie ?

L'écrit de M. J. Dontenville : **Napoléon Ier, son œuvre au-dedans et au-dehors**, est un précis que la Sorbonne ne cherchera pas à propager dans nos écoles, non ! bien que l'auteur, chose remarquable et même un peu inattendue, soit un universitaire. Maints points favorables à l'œuvre politique et guerrière de l'Empereur, sur lesquels les livres des Sorel, des Vandal, des Arthur Lévy ont concentré tant de clartés, y sont définitivement mis comme qui dirait en style général. C'est acquis. Ce manuel procède visiblement de ces auteurs. MM. Driault, Seignobos, Raymond Guyot n'y trouve-

ront donc que peu de charmes. Toutefois, que diront-ils de documents comme celui, tiré des archives impériales russes, qui établit que, sur la question de Malte, cause immédiate de la rupture de la paix d'Amiens, Napoléon aurait accepté l'arbitrage d'une Conférence des Puissances ? Je ne me souviens pas si Sorel donne ce document, et je n'ai pas le temps de vérifier. Le voici, en tous cas, remis par M. Dontenville dans la plus récente circulation. Tous les documents produits par M. Dontenville n'ont pas la même valeur, et le témoignage de Joseph sur l'événement de Bayonne me paraît assez faible. Mais tel quel, ce précis de l'histoire de Napoléon, d'une lecture prompte, facile, agréable, est, pour l'opinion favorable à l'œuvre napoléonienne, un bon aide-mémoire. A quand un précis analogue et opposé, d'après les travaux de MM. Driault, Guyot, etc. ? De ce côté-là, la besogne, il me semble, n'est pas aussi avancée, clarifiée. Elle m'intéresse aussi beaucoup, et je compte bientôt l'examiner de nouveau (voilà la troisième ou la quatrième fois que j'annonce ceci). Pour moi, en effet, s'agite entre ces deux camps d'historiens la question capitale de notre histoire contemporaine.

Memento. — *Revue Napoléonienne* (septembre 1912). Albert Cassagne : « Chateaubriand et Napoléon ». Dans cette étude, M. Cassagne résume son récent ouvrage sur Chateaubriand considéré comme homme politique (1). Il en résulte que Napoléon et Chateaubriand étaient, par génie, des inconciliables. Inconciliables depuis toujours, et irréconciliables depuis un certain moment. C'est, dit en substance M. Cassagne, dame Politique qui ménagea le passage de cette virtualité-là à cette actualité-ci. Actualité à l'état aigu en 1814 et 1815 et sur laquelle M. Cassagne donne des indications très curieuses. Le Pamphlet « De Bonaparte et des Bourbons » aurait bien pu être, par exemple, selon les circonstances, quelque chose comme une harangue de Jacobin blanc prononcée à l'hôtel-de-ville, dans quelque émeute royaliste. Très psychologique, ceci. Cela peint une époque. Napoléon n'a pas employé Chateaubriand, et cela vaut mieux, somme toute, conclut M. Cassagne. Nous y gagnons, quoi ? mais ses œuvres, tout simplement. En ce sens, elles auraient, effectivement, pu ne pas être écrites. Mais je croyais que M. Cassagne ne les plaçait pas ainsi au premier rang dans ses préférences, toute son attention paraissant accaparée, chez Chateaubriand, par l'homme politique. Tant mieux, s'il en est autrement ! Nous attendons le second volume.

Revue des Curiosités révolutionnaires (août 1912). Lettres et documents inédits : « La Fille de Mlle Duchesnois. » « Pour ne pas émotionner Marie-Louise. » Hector Fleischmann : « La mort de Philippe-Egalité racontée par son valet de chambre. »

Revue du Midi (15 août). Pierre Lauris : « Documents sur la révolution d'Avignon » (1793), publiés par M. Duhamel. (Maints détails locaux, à ajouter à ceux donnés récemment par M. Mathiez.) Prosper Falgarolle : « Le Château et la Baronnie de Vauvert » (suite). Baron de Vignet de Ven-

(1) Voir *Mercure de France* du 1er janvier 1912.

deuil : « Monographie de Montpezat » (suite). — *Id.* (15 septembre 1912.) L. Duhamel : « Un voyage princier au XVIIIe siècle. Le Comte de Provence dans le Comtat Venaissin et à Avignon. » (Intéressant. Détails curieux. L'animation de la population donne à penser. L'incognito auquel tenait tant le prince en cette occasion semble dénoter la préoccupation de ne pas se créer d'affaires avec le Saint-Siège.) Emmanuel Gay : « La Viguerie du Vigean au commencement du XVIIesiècle.» Auzias-Turenne : « Notes sur le Château de Tresques. »

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Le cercle vicieux de la Morale — A. Willox : *Conscience nouvelle suivi de Discordances*, 1 vol. in-18, 3,50, Sansot et Cie. — L. Benoist-Hanappier : *En Marge de Nietzsche*, 1 vol. in-18, 3,50, Figuière. — A. Bayet : *Le Mirage de la Vertu*, 1 vol. in-18, 3,50, A. Colin. — L. Fabre : *Morales sophistiques et Morale positive*, 1 br. chez l'auteur, 95, Cours d'Alsace et Lorraine, Bordeaux. — A. Bauer : *La Conscience collective et la Morale*, 1. vol.in-18, 2, 50, Alcan. — E. Terraillon : *L'Honneur*, in-8, 5 fr. Alcan. —J. Willois : *Devoir et Durée*, 1 vol. in-8, 7,50, Alcan.— Paulin Teste : *Le Précurseur*, 1 vol. in-8, La Haye, Martinus Nijhoff. — Georges Mossé : *La Théorie de l'Adaptisme*, 1 vol. in-18, Guiglion, Cannes. — J. de Gourmont : *L'Art et la Morale*, 1 brech. in-8, « Mercure de France ». — Georges Palante : *Les Antinomies entre l'individu et la société*, 1 vol. in-8, 5 fr., Alcan.

L'ennuyeux, pour le critique qui rend compte d'ouvrages de Morale, c'est qu'il y a pour lui fort peu d'imprévu. Par le fait même qu'un monsieur se met en tête d'écrire un livre de morale, on sait d'ores et déjà qu'il admet un certain nombre de postulats (des plus contestables d'ailleurs) sans lesquels il n'y a pas de morale possible : par exemple qu'il y a un bien, qu'on peut le connaître, qu'on peut le réaliser, etc. Ici, par morale, j'entends, bien entendu, la morale courante, la morale normative, prescriptive ou parénétique, la morale qui a la prétention de déterminer ce qui doit être, par opposition à la morale telle que l'ont comprise quelques penseurs exceptionnellement clairvoyants et sincères, un Schopenhauer, par exemple : la morale entendue comme une science analogue aux autres sciences, ayant pour objet non de prescrire ce qui doit être, mais de théoréti-ser ce qui est. Toute morale normative, dis-je, repose sur un cercle vicieux, sur une pétition de principe fondamentale. Dans toute morale en effet on part d'un jugement de valeur arbitrairement posé pour arriver à un autre jugement de valeur qui était impliqué dans le premier et qui n'en est par suite que la répétition. Brunetière, commentant l'opinion de Bayle sur la vanité des morales philosophiques, a dénoncé ce sophisme : « Il faut philosopher, mais il ne faut pas demander à la philosophie, non plus qu'à la raison philosophique de nous donner des règles de conduite. Il ne faut pas prétendre conformer nos actions à un ordre universel dont nous ne pouvons affirmer l'existence qu'autant que nous le tirons d'une certaine idée

ne nous nous formons de cet ordre, ce qui est un cercle vicieux (1). »
- Ce cercle vicieux s'étalait naïvement dans l'ancienne morale spiri-
aliste et kantienne. On commençait par poser les caractères aux-
uels doit satisfaire toute loi morale véritable. Ces caractères étaient
récisément ceux de l'Impératif Kantien. Après quoi on montrait
ue la loi morale kantienne satisfaisait comme par hasard à ces ca-
actères : donc qu'elle était la loi morale véritable. C'est là un des
us amusants tours de passe-passe philosophiques. — Ce cercle
icieux se dissimule plus habilement dans les nouvelles morales pré-
ndues scientifiques ; mais il n'y en est pas moins impliqué. On
art de l'idée d'un certain ordre social auquel nous devons confor-
er nos actions et on en déduit que la morale nous ordonne de con-
ormer nos actes à cet ordre social. Donc, de ce côté, le critique sait
'avance à quoi s'en tenir. Et il y a aussi peu d'imprévu dans les
olutions proposées. On se meut dans un cercle restreint de doctrines
ujours les mêmes. Tout au plus y découvre-t-on des nuances qui
ennent à la sensibilité des auteurs selon qu'il sont des adeptes d'une
agesse intellectuelle et contemplative ou des apôtres de l'action. —
es derniers sont pour le moment en majorité. Le vent est à l'action,
u pragmatisme. Agissons! Travaillons! voilà le mot d'ordre. Moins
e réflexions, moins de méditations! Moins de théories! Moins de cri-
que ! Vive l'Action !

Je faisais ces réflexions en parcourant la série d'ouvrages de mo-
ale dont j'ai à parler aujourd'hui. La **Conscience Nouvelle**
e M. A. Willox est-elle si nouvelle que cela ? N'est-elle pas livrée
ux mêmes incertitudes sur lesquelles se lamentait déjà un Jouffroy?
- M. Willox a perdu confiance dans les faiseurs de théories. « Les
pécialistes eux-mêmes, s'écrie-t-il un peu naïvement, ne peuvent dire
n quoi consiste la sagesse. » Hélas ! en fait de sagesse, les spécialis-
es ne sont guère plus avancés que les autres. Dégoûté des théories,
I. Willox se tourne vers l'action. « Travaillons pour la vie », dit-il.
'précepte bien vague. Il y a tant de façons de travailler pour la vie !
- M. Benoist-Hanappier, au cours de ses philosophèmes **En Mar-**
ge De Nietzsche, a raison de remarquer, à la suite de Guyau,
ue tout chemin mène à Rome et qu'il y a mille façons de contri-
uer au progrès. « La vertu est une belle chose, dit-il ; mais il faut
e demander si la lutte brutale et sans scrupule pour la satisfaction
es appétits n'est pas, à certains égards, plus féconde... Pour qui
onsidère de haut le spectacle de l'histoire humaine, il semble par-
ois que les crimes, les trahisons, les bassesses, les vilenies de tout
enre aient été et restent aussi nécessaires au développement de l'es-
èce que le désintéressement, la charité et l'héroïsme. En tous cas,

(1) Brunetière, *Revue des Deux Mondes*, août 1892.

les mobiles qui poussent l'individu à agir d'une certaine façon on pour la société, moins d'importance que les conséquences de cett façon d'agir... » — Même note dans **le Mirage de la Vertu** de M. A. Bayet. Sous ce titre légèrement immoraliste qui dissimu un moralisme sociologique décidé, l'auteur déprécie les morales d l'intention au profit des morales de l'action, la vertu intérieure oisive, contemplative, stérile et égoïste au profit des vertus active seules productrices de résultats pratiques et de bien social. Tout ce est bel et bien. Mais voici un autre écueil : « Il n'y a pas d'actio innocente, nous dit M. A. France ; agir, c'est nuire ou détruire. » M. Bayet répondrait sans doute que c'est là une question de degré que, tout compte fait, dans la somme des actions humaines, le bie l'emporte sur le mal. C'est là le postulat optimiste impliqué dans morale sociologique de l'auteur. Et nous touchons ici du doigt pétition de principe impliquée dans toute morale. Et c'est encore u autre postulat gratuit de la même morale, que « le bonheur impa fait que nous trouverons dans l'action sera précisément celui qu nous aurons donné aux autres » ! — Aussi M. Léon Fabre, dans so opuscule intitulé **Morales sophistiques et morale pos tive**, n'a-t-il pas tort d'opposer postulat à postulat et de réhabilit contre M. A. Bayet les vieux postulats de la morale spiritualiste responsabilité, mérite, démérite, etc. — Dans son livre : **La Co science collective et la Morale**, M. A. Bauer se montr ainsi que M. A. Bayet, moins soucieux de théorie et de critique q de réalisation et d'action. C'est toujours la même antienne : L'a tion ! L'Action ! Tous ces gens qui répètent : Agissons ! Agisson tout en écrivant des bouquins de morale, me rappellent ces solda de théâtre qui répètent : Marchons ! Marchons ! en piétinant s place. M. Bauer reproche à la morale du plaisir de reposer sur u pétition de principe. Comment donc ! Mais cela n'est pas partic lier à la morale du plaisir. C'est le cas de toute morale, y compr la morale vaguement sociologique de M. Bauer, qui pose en princi qu'il y a un bien ; qu'on peut le déterminer et le pratiquer, que société est bonne, etc. — **L'Honneur**, de M. Terraillon, pu émanation de l'école sociologique, renforce l'hypnotisme social justifiant le préjugé de l'honneur jusque dans ses formes les pl surannées et les plus contestables. — M. de Wilbois est un concili teur. Dans **Devoir et Durée**, il prétend réconcilier les postula de la philosophie bergsonienne et ceux de la philosophie sociologiq de M. Durkheim. C'est superposer des postulats à des postulats combiner des ignorances avec des ignorances. — Voici maintena deux prophètes : M. Paulin Teste, auteur du **Précurseur**, M. G. Mossé, auteur d'une **Théorie de l'Adaptisme**. Le Pr curseur, c'est M. Paulin Teste lui-même, révélateur, on s'en dou

n peu, d'une apocalypse nouvelle, la cosmosophie ou socialisme niversel, qui doit suivre l'homme à travers les phases de sa transormation au delà de la mort « jusqu'aux limites du progrès indéni »... Je n'insiste pas. Quant à M. G. Mossé, théoricien de l'Aaptisme, projet de remaniement géographique, politique, industriel, c., fondé sur la distribution et l'utilisation rationnelle des diverses aces humaines; il doit être, à l'heure actuelle, fort en peine de saoir si la guerre des Balkans va favoriser ou contrarier ses réformes lanétaires... — Après cette kyrielle de moralistes dogmatiques, pocalyptiques, sociologistes, rationalistes, etc., j'éprouve une imression de rafraîchissement et de réconfort en abordant la brochure e M. Jean de Gourmont : **L'Art et la Morale**, qui nous fait ntendre une toute autre note. M. J. de Gourmont nous y explique merveille le mécanisme physiologique de l'illusion moralistique dentique au fond à l'illusion religieuse.

Pourquoi les moralistes pullulent-ils ? Pourquoi la race en est-elle mpérissable ? Cela tient à ce que l'immense majorité des hommes 'a pas dépassé et n'est pas appelée à dépasser le stade d'évolution nentale qui a pour substratum matériel une organisation cérébrale rès pauvre en dendrites et en fibres d'association, état caractérisé ar l'hallucination collective, la magie, la religiosité, la mythomaie... Les esprits primitifs ne voient pas la réalité ; ils projettent sur es choses leur mirage intérieur qui n'est autre que le mirage colectif de la tribu. « Leur cerveau, appareil photographique, n'est as au point et tous leurs clichés sont voilés de rêve. Pas encore disociés du groupe (unanimistes !), ils n'ont qu'une conscience collective : aveugles intellectuels, ils tâtonnent, cherchent des points d'apui et de repère et tentent une classification de leurs incertaines senations. De là les tabous, les totem, les idoles, les dieux et Dieu. » Les morales sont un hypnotisme social. Les moralistes sont les magiiens, les griots de notre moderne civilisation. A la morale s'oppose 'art qui correspond à une physiologie plus évoluée. Par l'art, il faut ntendre ici non seulement la poésie, la peinture, la sculpture, etc., mais l'activité contemplative, l'esprit critique, l'esprit scientifique. L'art est le grand libérateur; libérateur de l'hallucination collective, de la morale, conservatrice de la vie. L'art est individualiste, athée et immoraliste. Ces vues sont d'une rare clairvoyance. Les moralistes sont des « sociaux ». L'individualiste est, par essence, immoraliste et athée. D'une part, religiosité sociale; d'autre part, athéisme religieux et social, ainsi se pose le dilemme. Pour ma part, mon choix est fait. J'ai opté pour l'athéisme social. Cet athéisme, je l'ai exprimé, depuis une quinzaine d'années, dans une série d'ouvrages dont le dernier. **Les Antinomies entre l'individu et la société**, est une thèse de doctorat refusée en Sorbonne. — A ce su-

jet, je dois une explication à mes lecteurs. Quelques-uns d'entre eux pourront se demander comment il se fait que l'individualiste, qu l'athée social que je suis, ait été, de gaieté de cœur, soumettre se idées au verdict d'un jury officiel. Certains ont pu juger que j'avai eu quelque défaillance dans mon individualisme en supposant qu ma thèse pouvait être accueillie et que mes idées pouvaient être ass milées par les directeurs de la pensée sorbonnique. Plusieurs m'o ont même fait amicalement le reproche : « Qu'alliez-vous faire dan cette galère ? » Je repondrai en manière d'excuse d'abord que j'e tendais bien, en présentant cette thèse, ne faire le sacrifice d'aucun de mes idées ; ensuite, que je me proposais surtout de faire un expérience sociale ; de voir jusqu'où irait la tolérance et le libér lisme de pensée de mes juges. L'expérience est faite ; elle a donné résultat prévu. Elle a même dépassé mon attente. Les limites de cet tolérance sont plus étroites encore que je n'avais pensé. Jamais thè n'a été refusée avec plus d'empressement, avec plus de désinvoltur Mes juges ont, du premier coup, jugé ma pensée inassimilable. D'ordinaire, quand un candidat au doctorat se présente en Sorbonn il n'obtient, dès l'abord, ni l'assentiment, ni le refus complet des juge Il doit faire subir à son ouvrage tant de modifications qu'il devie impossible à ses juges de se méconnaître plus longtemps dans leu ouvrage et de refuser un travail auquel ils ont, pour une si grand part, eux-mêmes contribué. Ils s'admirent eux-mêmes dans le œuvre et dans leur élève.

Si mon travail a été refusé d'emblée, c'est sans nul doute par que je n'ai en aucune façon les qualités de l'élève et que, si peu im portante que soit ma pensée, elle a du moins le mérite d'êt mienne.

C'est sans doute ce que me demandent mes lecteurs. C'est mo même qu'ils cherchent dans mon œuvre et non l'image multipli à cent exemplaires, dans la philosophie contemporaine, de la pe sée de mes juges, MM. Séailles et Bouglé.

Je me trouve donc amplement justifié et comme glorifié dans mo attitude par cet éclatant certificat d'indépendance intellectuelle q m'a décerné la Sorbonne.

Seuls, parmi mes lecteurs, ceux qui s'intéressent à l'ordre soci s'inquiéteront de la désinvolture avec laquelle on a écarté un trav qui, en tout cas, représente un effort de pensée sérieux et sincè Il y a un certain nombre de bons esprits qui estiment qu'on pe concilier le souci de sa situation matérielle avec le goût de la phi sophie. La science contemporaine a ses prébendes comme l'Egli autrefois avait les siennes. Est-il juste que ces prébendes soient r servées exclusivement aux bons élèves et aux membres des « équ pes » sorboniques ? Est-il juste que, pour avoir le droit d'y aspirer,

faille montrer patte blanche et faire litière de ses idées ? Mais, pour moi, cette question ne se pose pas. J'ai pris en effet depuis longtemps, comme Horace, mon parti de la médiocrité. Je renonce sans peine aux profits du discipulat sorbonnique et à l'honneur de professer en quelque grasse prébende intellectuelle les idées de M. Séailles. De tous les préjugés moraux que je combats, j'en garde un seul : la préférence de la liberté de l'esprit à l'opulence.

GEORGES PALANTE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Gustave Loisel : *Histoire des Ménageries de l'antiquité à nos jours*, 3 vol., H. Laurens, 36 fr.

En 1905 et 1906, le Dr Gustave Loisel a entrepris une campagne pour obtenir une réorganisation et une utilisation plus complète de notre vieille ménagerie nationale. Depuis lors, le ministère de l'Instruction publique lui a confié quatre missions scientifiques dans les jardins zoologiques d'Europe et d'Amérique. Au cours de ces voyages, il a été amené à rechercher les origines des différents établissements qu'il visitait et à faire pour cela de minutieuses recherches dans les archives, bibliothèques et musées ; il a pu ainsi rapporter un grand nombre de documents historiques ou iconographiques et les a utilisés pour écrire un fort important ouvrage, qui vient de paraître, l'**Histoire des Ménageries de l'antiquité à nos jours.** A une époque où la documentation des livres laisse souvent à désirer, celui du Dr Loisel se fait remarquer par la conscience que l'auteur a apportée à sa confection.

Le Dr Loisel nous fait voir, à travers les âges, l' « animal sauvage, captif ou apprivoisé, gardé pour le luxe et l'amusement, pour la chasse et la table, ou encore pour servir à la science ou à l'art, toutes choses qui étaient confondues dans les ménageries d'autrefois et qui le sont souvent encore dans les ménageries d'aujourd'hui », et ainsi c'est presque une histoire universelle qu'il écrit ; bien des mœurs des divers pays et de diverses époques sont racontées avec un luxe de détails, de récits et d'illustrations, ce qui rend la lecture de l'ouvrage aussi instructive qu'attrayante.

Le 1er volume comprend l'histoire des ménageries dans l'*Antiquité*, le *Moyen Age* et la *Renaissance*. Il est particulièrement intéressant.

Les anciens, beaucoup plus que nous, ont aimé la fréquentation de l'animal ; plus près de la nature, vivant une vie plus simple et moins mondaine, ils sont demeurés en contact intime et suivi avec les animaux sauvages de leur pays, avec les « bestes estranges » qu'on leur rapportait des contrées lointaines, et ils les ont mieux connus, à certains points de vue mieux

compris, et ils ont certainement su les asservir au gré de leurs plaisirs ou de leurs besoins.

Les causes qui ont amené l'homme à garder et à nourrir près de lui des animaux captifs furent certainement multiples et nécessairement variables avec l'évolution des mœurs.

Les besoins du chasseur guerrier, l'orgueil du dominateur, la curiosité du savant en ont été, sans doute, comme le disait Lacépède, des mobiles puissants ; mais les causes premières semblent devoir en être recherchées dans cette sorte de crainte ou de respect que l'homme primitif eut toujours pour la nature animée et en particulier pour l'animal. Dans des degrés de civilisation plus avancés, ce respect s'est transformé en vénération, puis en culte, soit que tel animal ou telle espèce animale fût considéré simplement comme une force utile ou redoutable, soit qu'on le regardât comme l'ancêtre et le protecteur de la tribu (c'est ce que les savants appellent aujourd'hui le totémisme), soit enfin qu'il représentât la réincarnation des ancêtres selon la doctrine de la métempsycose ; ailleurs encore, l'animal devient l'intermédiaire entre l'homme et la divinité elle-même.

C'est sous la forme de ménageries sacrées que l'on voit, en effet, apparaître pour la première fois dans l'histoire la coutume de garder des animaux sauvages en captivité.

Les Egyptiens avaient un culte pour un grand nombre d'animaux considérés primitivement sans doute comme des animaux totems, mais qui étaient devenus des formes symboliques de leurs divinités.

Le bœuf et le serpent furent les premiers et les plus répandus des animaux sacrés de l'Egypte. Le taureau, sous le nom d'*Apis*, symbolysait le soleil ; la vache était la déesse Lune qui, sous le nom d'*Athor*, représentait la nuit éternelle, le chaos d'où renaissaient constamment tout ce qui existe dans la nature et jusqu'au soleil lui-même. Le serpent (*Uræus*) était l'esprit fécondant d'Athor; c'était la force créatrice de la substance primordiale; son corps enroulé sur lui-même représentait le cercle, la plus parfaite des figures, qui, comme la puissance fécondatrice elle-même, n'avait ni commencement ni fin.

A côté du bœuf et du serpent qu'on adorait partout, on trouvait encore, dans le Panthéon égyptien, vingt-cinq à trente autres animaux sacrés, adorés ou vénérés dans certaines villes seulement. Ces animaux étaient apprivoisés, gardés et nourris près des parvis ou même dans l'intérieur des temples. A Héliopolis, le lion sacré qu'on gardait dans le temple du Soleil était nourri de viandes recherchées ; on accompagnait ses repas de mélodies sacrées, et souvent, pour donner satisfaction à ses instincts de carnage, on enfermait en sa compagnie quelque animal vivant que de nombreux spectateurs se plaisaient à le voir poursuivre et dévorer. A Arsinoé, les crocodiles sacrés du lac Mœris étaient si bien apprivoisés qu'on leur mettait des colliers au cou, des anneaux aux pattes et qu'on les faisait venir, par un simple cri, d'un bout du lac à l'autre pour leur tendre des gâteaux

ou des morceaux de viande apportés par des visiteurs dévots. Dans les temples japonais, de nos jours encore, subsiste une coutume analogue, mais les tortues remplacent les crocodiles.

En Egypte, à chaque ménagerie était annexée une certaine étendue de terre dont le produit était suffisant pour subvenir à la nourriture et à l'entretien des animaux. De plus, c'était l'usage, pour les parents, pendant les maladies des enfants, de se couper les cheveux, de peser ceux-ci et de donner aux gardiens de la ménagerie un poids égal d'or ou d'argent, avec lequel on achetait soit de la viande pour les éperviers, soit du pain trempé dans du lait pour les ichneumons ou les chats.

A partir de la XVIIIe dynastie, les Egyptiens cherchèrent à acclimater des espèces nouvelles introduites de pays lointains. Il y a environ 3.400 ans, la reine Hatasou envoya cinq vaisseaux aux « Echelles de l'encens », pays des Somalis, pour y prendre non seulement de la myrrhe, de l'encens, de l'ivoire, de l'ébène, de l'or, mais encore des singes, des lévriers, des léopards, des bœufs, des oiseaux divers, qui figurèrent bientôt à Thèbes, avec une girafe, dans un véritable « jardin d'acclimatation », le premier connu.

Il est très problable qu'en Chine et dans l'Inde les ménageries furent à l'origine, comme en Egypte, composées d'animaux sacrés. Les Grecs, eux, n'eurent jamais, dans leurs domaines, de grandes collections d'animaux sauvages en captivité, ils préféraient garder dans leurs demeures des animaux paisibles : des rossignols, des colombes, des levrauts ; chaque matin, la jeune fiancée baignait sa colombe, dans une eau de senteur, et, quand elle avait plusieurs de ces oiseaux, à chacun elle réservait un parfum différent ; les femmes nourrissaient leurs levrauts avec du serpolet fleuri et leur faisaient boire une eau limpide dans le creux de la main. Les Romains, au contraire des Grecs, aimèrent les exhibitions d'animaux féroces. Les ménageries romaines furent alimentées par des cadeaux de princes étrangers, mais surtout par les captures que les gouverneurs des colonies romaines faisaient faire, sur l'ordre des empereurs ou pour plaire à leurs amis. Il arriva un moment où tous les riches citoyens possédèrent des ménageries et donnèrent des jeux d'animaux à l'occasion d'événements privés tels que ceux d'un mariage. Les rois de France, depuis Pépin le Bref jusqu'à Louis XVI, continuèrent plus ou moins ces traditions.

M. Loisel a fait, — dans les 2e et 3e volumes, consacrés aux *XVIIe et XVIIIe siècles* et aux *XIXe et XXe siècles*, — une étude comparative des ménageries de France et des ménageries des autres pays. La comparaison, au début, est à l'avantage de la France ; les ménageries de Versailles et de Chantilly, minutieusement décrites par l'auteur, ont servi longtemps de modèles ; mais maintenant

les pays étrangers surpassent de beaucoup la France. Il ne faut pas en rendre responsables les maîtres éminents qui dirigent notre Muséum d'Histoire naturelle; tout le mal vient de la situation financière.

Dans son ouvrage, M. Loisel ne fait pas seulement œuvre d'historien mais encore œuvre de savant. Il développe une idée, qui a été le point de départ de ses recherches, à savoir celle de *l'utilisation scientifique des ménageries.* Il montre les diverses observations et expériences qui ont été faites dans les ménageries au cours des âges, et qui se rapportent aux domaines de l'anatomie, de la physiologie, de la biologie, de la psychologie. Je noterai en particulier le chapitre XVII du livre II, intitulé : « le rôle des ménageries en zoologie expérimentale, du XIIIe au début du XIXe siècle ». L'auteur y rapporte les recherches si curieuses que Léonard de Vinci entreprit, en grande partie, sur les animaux de sa propre ménagerie : comparaison des mouvements des ailes chez les chauves-souris, les oiseaux et les papillons; étude des modes de locomotion des serpents, des anguilles et des sangsues; comparaison de la puissance des pattes postérieures chez le lièvre et la grenouille; observation des mouvements d'ensemble des membres chez différents quadrupèdes, y compris la marche chez l'homme; étude du fonctionnement des organes de la vue, etc., etc.

L'ouvrage de M. Loisel se termine par un chapitre où l'auteur donne le « plan d'une ménagerie idéale » et indique comment les savants pourraient utiliser celle-ci. Il s'agit d'atteindre le but suivant : « donner de l'air, du soleil et de l'espace aux animaux, les forcer, ou plus exactement les inciter à se mouvoir, à courir, à sauter, à exercer leurs muscles et leur activité cérébrale ».

On excitera leurs désirs, on éveillera leur curiosité de différentes façons, par exemple : en séparant habituellement les sexes et en ne les réunissant qu'au temps du rut, en ne donnant jamais d'eau aux animaux qui sont obligés de descendre la colline pour aller boire à la rivière, en leur offrant leur nourriture deux fois par jour et à des heures différentes, en plaçant cette nourriture tantôt au bas de la colline, tantôt au sommet, tantôt du côté sud, tantôt du côté nord; un jour on la jettera sur le haut d'un rocher que l'animal ne peut atteindre qu'en s'élançant d'un bond, un autre jour on la placera dans le creux d'une grotte ou tout simplement dans la cage intérieure, où l'animal est toujours obligé d'aller la découvrir...

Ces conditions étant réalisées, la ménagerie deviendra aisément un excellent laboratoire pour des recherches sur l'hérédité, la variation, les mœurs des animaux, l'influence des facteurs physiques sur les êtres vivants, l'hybridité. Et les artistes aussi y trouveront maints sujets d'études.

GEORGES BOHN.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Lucien Bégule : *La Cathédrale de Lyon*, Laurens, 2 fr. — Alexandre Buchon : *Voyage dans l'Eubée, les Iles Ioniennes et les Cyclades en 1841*, Emile Paul, 7 fr. 50. — André Godard : *Les Madones Comtadines*, Perrin, 3 fr. 50. — Georges Servières : *A travers l'Autriche-Hongrie*, Le Soudier, 3 fr. 50. — Henry Cochin : *Jubilés d'Italie*, Plon, 3 fr. 50 — Dernières nouvelles archéologiques.

Les collections de monographies de la librairie Laurens se sont augmentées d'un intéressant petit volume de Lucien Bégule sur **la Cathédrale de Lyon**, — étude curieuse d'un édifice sans doute intéressant, toutefois qu'il ne soit pas un chef-d'œuvre à côté surtout de nos grandes Eglises du nord. Mais, je l'ai déjà fait remarquer autrefois, le midi de la France est plutôt pauvre en grandes constructions religieuses — quand ce ne sont pas des baraques comme à Die, à Fréjus, à Lescar, à Perpignan ou à Cahors, qui portent le titre de cathédrales. De là l'enthousiasme pour les églises de Vienne, de Toulouse ou de Lyon, qui autrement seraient à peine remarquées.

La *cathédrale de Lyon* a en effet peu d'aspect, surtout lorsqu'on y arrive des ponts de la Saône, dont les quais sont aussi nus et hideusement administratifs que ceux de la capitale. Elle se présente par le chevet, encadrée de deux tours trop basses, ou plutôt qui n'ont jamais été terminées ; sur la façade de même, le pignon médian s'élève plus haut que la plate-forme des clochers qui attendent toujours leurs flèches. Cette bâtisse noircie, lugubre, a, du reste, souffert du temps comme des hommes et ne prend de l'intérêt que lorsqu'on l'étudie en détail. — Le quartier où se trouve la cathédrale de Lyon fut occupé d'abord par un cloître formant cité ecclésiastique, et où s'élevaient trois églises : Sainte-Croix, Saint-Etienne et le baptistère dédié à saint Jean, qui devint cathédrale et dont la construction, plusieurs fois reprise, surtout depuis le XII^e^ siècle, dura jusqu'au XV^e^. Mais les églises Sainte-Croix et Saint-Etienne furent abattues durant la Révolution. La brochure de M. L. Bégule reproduit des reconstitutions de M^r^ R. Le Nail sur le cloître Saint-Jean entouré d'une enceinte fortifiée où se trouvaient des bâtiments divers, et l'on a pu établir que sa muraille de défense fut bâtie par l'archevêque Guichard, qui siégea de 1165 à 1180. Ce fut lui encore qui entreprit la construction définitive de la cathédrale, qui ne fut à peu près terminée que quatre siècles plus tard. Mais on sait qu'une partie de l'église — l'abside, les parties basses du transept, les soubassements des murs latéraux et de la façade — fut édifiée avec les pierres provenant de l'ancien forum lyonnais de Trajan, qui s'écroula en 840. Stupidement mutilé en 1562 par les huguenots, abîmé encore par les chanoines du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle; par les révolutionnaires ensuite, Saint-Jean de Lyon devait subir encore, à partir de 1802, des restaurations presque aussi désastreuses. — C'est d'ailleurs l'histoire,

à peu près partout, de nos cathédrales, et il est surtout remarquable qu'elles aient subsisté. Ici, une des curiosités de l'édifice est la décoration des chapiteaux et des frises, surtout dans l'abside et le chœur, avec des incrustations de ciment brun et rouge, — disposition qui se retrouve en partie à Saint-Maurice de Vienne,— au-dessous et au-dessus du triforium. C'est une des parties les plus curieuses de l'édifice. Mais la façade a été horriblement abîmée ; trente-deux statues qui en décoraient autrefois les portails et parois ont disparu ; le tympan de la porte centrale fut déshonoré lors des restaurations par un indigne plâtras de Maurice Gallin ; les portails latéraux demeurent mutilés et seules subsistent les précieuses sculptures du soubassement : travaux des mois, zodiaque, scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, etc. — Il reste aussi à l'intérieur quelques beaux vitraux ; des parties de sculpture et de décoration polychrome ; la très belle chapelle de Bourbon ; une horloge astronomique curieuse. Le trésor enfin a sauvé quelques bribes de l'opulence passée, et dans le prolongement de la façade subsiste le petit bâtiment de la *Manécanterie*, qui est un reste du cloître et, dit-on, remonte au XIe siècle. — M. L. Bégule donne également des indications sur la décoration de l'église au commencement du XVIe siècle ; mais il est regrettable qu'il ait laissé subsister dans cet opuscule des fautes de typographie qui lui font écrire : un *choux; entraînairent*, pour *entraînèrent*, etc. ; enfin, qu'il fasse épouser dans la cathédrale de Lyon, par Henri IV, non Marie, mais Catherine de Médicis (décembre 1600), — laquelle était morte depuis douze années, et à soixante-dix ans d'âge.

§

J'ai à signaler encore, de M. Jean Longnon, une publication intéressante : celle du Journal, à peu près inédit, d'un **Voyage dans l'Eubée, les Iles Ioniennes et les Cyclades en 1841**, par Alexandre Buchon, — un savant trop méconnu, auquel nous devons des collections précieuses d'historiens et de mémorialistes,— entre autres celle qui est connue sous la rubrique de *Panthéon littéraire* — et surtout des travaux nombreux de recherches sur « l'établissement des Français dans les états de l'ancienne Grèce ». — Oncle d'Edouard Drumont, Buchon était de l'école historique d'Augustin et Amédée Thierry, Guizot, de Barante, Fauriel, Mignet, que nos modernes chartistes regardent trop souvent avec une indulgence méprisante, mais qui ont eu du moins le mérite d'avoir été des précurseurs, — de leur avoir montré la voie. C'était en somme un grand travailleur, et envers lequel la postérité a été injuste. Ses livres ne se rencontrent guère que sur les quais et dans quelques bibliothèques publiques ; mais, détail curieux, de son vivant, Buchon avait publié déjà une première partie de son voyage : *la Grèce continentale et*

la Morée (1843, lib. Ch. Gosselin, 30, rue Jacob). Il annonçait en même temps et comme seconde partie la relation actuelle, dont quelques chapitres seulement furent donnés à *la Revue de Paris* et à *la Revue Indépendante*, et qui se trouve enfin publiée intégralement, — après soixante-huit ans d'intervalle.

Comme on peut s'y attendre d'après les travaux de l'auteur sur l'occupation qui suivit en Grèce la IVe Croisade, ce qui l'intéresse c'est surtout le souvenir et les traces de la domination franque, vénitienne ou génoise (1); mais il mentionne soigneusement et même étudie encore les restes de la civilisation antique. Il retrouve le souvenir des chevaliers de Saint-Jean à Délos; des fortifications vénitiennes à Chalcis; des châteaux francs parfois bâtis comme à Orios sur d'anciennes murailles grecques, etc.; puis il décrit de délicieux paysages de l'Eubée, de Zante, sans parler des péripéties nombreuses de la navigation dans des petits bateaux qui sont à peine des barques ; des recherches d'archives souvent intéressantes pour les faits de la domination latine, ou des curiosités qu'il signale, — comme l'urne de saint Georges, à Amorgos, toujours fermée et qui s'emplit d'eau et se vide plusieurs fois en une heure. — Buchon était en somme un curieux et un chercheur, et rien ne fait mieux voir sa physionomie morale que ces pages hâtivement crayonnées, mais souvent intéressantes et qui méritaient bien d'être tirées de l'oubli. — Il faut savoir gré à M. Jean Longnon de les avoir publiées, — non seulement avec conscience, mais avec tous les « accessoires » et compléments de l'érudition contemporaine : étude très complète de l'auteur lui-même, bibliographie, index, — et en appendice des notes historiques servant à élucider divers points de la relation.

§

Avec **les Madones Comtadines**, M. André Godard a fait une sorte d'enquête morale sur une contrée qui doit bien, dit-il, « le meilleur de sa vie sociale ou esthétique à la Madone ». Je n'irai pas jusqu'à m'inscrire en faux contre cette affirmation, qui est peut-être soutenue bien gratuitement par l'auteur, mais je dois dire qu'elle ne ressort pas absolument de son récit, — du moins pour nous autres, qui ne sommes que des profanes ! Tout ce que l'on peut en déduire, c'est qu'il a voulu établir le contraste entre la sensibilité du Midi et celle du Nord, — ce qui peut toujours donner matière à de longues dissertations et nous ramène à la littérature. Son livre est un recueil de méditations, ou mieux de causeries, — ce qu'on appelait autrefois des « considérations ». Il y parle successivement des civilisations an-

(1) Buchon avait résumé ses travaux dans l'*Histoire des conquêtes et de l'établissement des Français dans les Etats de l'ancienne Grèce*, dont le 1er volume seul a paru (1846); un deuxième, resté en manuscrit, n'a pas été retrouvé.

tiques et d'Emile Zola, des papes d'Avignon et des antipapes, dont l'histoire est un véritable roman d'aventures à l'époque du Grand Schisme d'Occident; de la période révolutionnaire, puis de la physionomie historique de la ville, avec ses confréries de pénitents et ses sonneries de cloches; avec ses églises, — dont plusieurs sont désaffectées — et ses couvents déserts ou dorénavant consacrés à des usages profanes, — comme Saint-Ruf, qui sert de dépotoir; enfin de Villeneuve, du pic de Rochefort, — ce sont même les pages les plus délicieuses du livre, — du pâtre Bénezet qui bâtit le pont d'Avignon, de Mistraou, des Arènes d'Arles, et de beaucoup d'autres choses. — Le volume est terminé par des considérations encore sur Notre-Dame de Béhuard en Anjou, et des prières à la Vierge.

§

De M. Georges Servières, je n'ai pas encore présenté : **A travers l'Autriche-Hongrie**, description pittoresque, colorée, intéressante d'un empire qui n'est bien en somme qu'une mosaïque d'Etats et de peuples, — on y parle treize langues différentes — et dont l'intérêt justement se trouve dans la diversité. M. G. Servières semble avoir étudié longuement, abondamment, le pays dont il parle, aussi bien que les questions d'Allemagne et d'Autriche qui s'y rapportent. Il décrit ainsi, successivement, le Salzkammergut, avec Ischl, où l'on va faire des « cures d'eau de pluie »; la Haute-Autriche avec Linz, ville ancienne, nombre de fois dévastée par des incendies, mais où l'on montre encore la maison natale de Képler; la Bohême, pays de montagnes, aux lacs innombrables, qui possède Budweis, Pilsen avec les souvenirs de la guerre des Hussites et ceux, plus proches, de Wallenstein; Aussig, les bords de l'Elbe avec Leitmeritz, Kœniggratz et le champ de bataille de Sadowa; puis la Moravie avec Brünn, le Spielberg et ses prisons, où fut détenu le célèbre Silvio Pellico; la Transylvanie avec Karlsburg, les tombeaux des Hunyades, tout le passé glorieux de la Hongrie; Segesvàr, qui garde des aspects du Moyen-âge allemand; la Galicie avec Cracovie et de curieux détails sur le règne éphémère de notre Henri III; la Styrie avec Gratz; la Carinthie avec Klagenfurt et sa primitive capitale, Saint-Veit; enfin le Tyrol, la Carniole, la Croatie, la Bosnie-Herzégovine avec Mostar, Serajevo, etc...

J'ai dit que ce livre est intéressant par sa diversité même. Il traite des questions politiques et des rivalités de races aussi bien qu'il donne des aspects de villes, — certaines comme Medjès, Agram, Trente, avec des églises ou cathédrales fortifiées — ou des tableaux souvent délicieux, de sites, mais néglige des cités très connues comme Vienne, Pest, Prague, Innsprück ou Trieste. — C'est que l'auteur a surtout voulu compléter des informations très souvent insuffisantes,

sur des pays qui sont si proches et en même temps si loin de nous, — et, pour les voyageurs, ajouter aux brèves notices des Guides, — lesquels montrent non seulement de la parcimonie, mais on peut bien le dire, trop souvent, pour tout ce qui ne touche pas aux grands centres ou aux lieux célèbres, une véritable avarice.

§

Chez Plon, **les Jubilés d'Italie**, de M. Henry Cochin, sont surtout des souvenirs d'études : études sur Pétrarque, les fêtes de Masaccio à San Giovanni du val d'Arno, le jubilé de Francesco Novati, — mais dont on peut surtout retenir la très belle étude consacrée au Pape Boniface VIII. — C'est d'abord la petite ville d'Anagni, avec ses murailles cyclopéennes ; des vestiges de palais saccagés par les Impériaux en 1527, et la cathédrale, le Dôme déshonoré par les restaurateurs, mais qui garde ses tombeaux, les peintures curieuses de la crypte, — la salle basse à cinq nefs et au fond de mosaïque où trône encore le siège pontifical, — puis des fresques retraçant la légende de saint Magne, et au flanc de l'église la statue du pape dont M. Henry Cochin nous retrace sobrement la vie. — C'est en effet bientôt le drame, les démêlés du pontife avec le terrible roi Philippe le Bel, la cité envahie par les bandes armées de Nogaret et de Sciarra Colonna, le pape injurié, — on a même dit frappé — séquestré, délivré enfin par la versatilité du peuple, et qui ne regagna Rome que pour mourir. — Pour ceux qui croient à la justice immanente, le sort de Philippe le Bel qui, à l'origine de ce conflit, avait déjà perdu la Flandre à la terrible bataille de Courtrai, n'a rien qui puisse surprendre. Le roi faux-monnayeur se couvre d'opprobre avec le scandaleux procès et le supplice des Templiers, et disparaît frappé d'un mal mystérieux, après les honteuses aventures de ses brus à l'abbaye de Maubuisson, proche Pontoise, — celles-là même dont le vieux drame de *la Tour de Nesle* a conservé le souvenir. — Mais la malédiction jetée par le vicaire de Dieu à son trépas porte sur toute la race royale, qui s'éteint peu après, laissant la couronne au triste Philippe de Valois, le vaincu de Crécy, et il faut tout un siècle de guerres et de calamités sur le peuple de France pour arriver à l'épopée de Jeanne d'Arc, — au triomphe de Charles VII, — le petit roi de Bourges — et à la reconstitution de son royaume.

§

Dernières nouvelles archéologiques. — *Le cloître de Bonnefont et le portail d'Alan.* — Dans *le Télégramme* de Toulouse, M. J.-R. de Brousse donne de très curieux renseignements sur les aventures des marchands d'antiquailles dans la région des Pyrénées. — Il s'agit d'abord du cloître de l'ancienne abbaye de Bonnefont, vendue en 1793 et dépecée congrûment, si bien que les derniers

débris du cloître furent transportés à Saint-Martory et plaqués contre une maison où logent les gendarmes. Il était question de transporter ailleurs la gendarmerie et le propriétaire de l'immeuble se hâta d'en bazarder les parties historiques à un brocanteur d'Avignon et d'Alan qui « fait le pays » et pensait bien les revendre à quelque yankee de Chicago. — A force de crier on a fini par obtenir une « instance de classement » pour les restes de l'abbaye de Bonnefont, qui, à défaut de mieux, continueront à décorer la gendarmerie de Saint-Martory.

Plus curieuse peut-être est l'aventure d'un délicieux portail de la période ogivale décorant le pied d'une tour à l'évêché d'Alan, que convoitait le même brocanteur. Pour couper court aux réclamations il acheta l'immeuble et vint dès patron-minette avec une équipe d'ouvriers, qui devaient élever un échafaudage, démonter et enlever le portail. Mais les gens du pays veillaient, — en province on se lève de bonne heure, — et comme ils tiennent à cette « vieillerie », ils se fâchèrent pour de bon. Le maire en tête, ils se rendirent sur les lieux, — style d'huissier, — pour s'opposer au cambriolage, et après être revenu trois fois à la charge, le brocanteur dut finalement déguerpir, car les bonnes gens d'Alan montraient les crocs et menaçaient de faire avec les poings. Le portail vient d'être classé, lui aussi, ce qui apparemment va le mettre à l'abri (1).—Mais il n'est pas inutile de faire remarquer que la population en Haute-Garonne a employé le bon moyen : s'occuper elle-même de la police. Si de tels procédés étaient généralement suivis nous ne verrions pas tous les jours disparaître,— à Paris même, et à plus forte raison en province — les restes admirables des siècles, sacrifiés imbécilement lorsqu'il s'agit d'agrandir un magasin de nouveautés ou un marchand de macaroni. — Quant à la *Commission des Monuments historiques* elle s'est bornée, à peu près comme toujours, à approuver du bonnet, — priant les Dieux Immortels de ne pas lui amener un supplément de besogne.

Le crâne de Descartes. — On a mené dernièrement un certain tapage autour d'un crâne dit de Descartes, qui séjourne d'habitude au *Muséum* après des aventures diverses, et qui se trouvait, à la suite des dernières inondations du sous-sol, déplacé et réuni à d'autres débris similaires. Le crâne a été apporté à l'Académie des Sciences « enveloppé d'un journal » par M. Edmond Perrier, et les savants de discuter sur son authenticité, aussi bien que sur les circonstances qui ont remis sur le tapis, — c'est bien le cas de le dire, — le chef du philosophe.— La question, semble-t-il, est assez différente

(1) M. J.-R. de Brousse nous informe que les aventures du portail d'Alan ne sont malheureusement pas terminées. Avec les chinoiseries de la procédure le brocanteur a eu raison près le tribunal de Saint-Gaudens. Mais il y a une « servitude de non démolition » qui grève l'immeuble depuis l'an III et l'affaire ira en appel. *Le Télégramme*, 31 octobre.

et nous voudrions surtout faire remarquer combien de telles exhibitions sont déplacées, et même indécentes. La Science n'a rien à faire avec elles, même à grand renfort de bésicles; les crânes des morts sont à la terre où nous retournerons tous et où nous avons droit au repos; il n'y a pas là un objet de musée ou une curiosité comme le veau à cinq pattes ou la Vénus hottentote. Déjà, il se trouve, je crois, trois crânes de Shakespeare qui sont montrés comme plus authentiques l'un que l'autre, et nous nous souvenons du célèbre procès sur le *chef de saint Denis*,qui avait au Moyen-Age trois corps et six têtes. Nous n'en savons très probablement pas plus sur le crâne de Descartes, qui serait simplement à envoyer aux catacombres, rejoindre les milliers d'autres qui y séjournent et attendent, — s'il était permis de le dire sans recevoir des cailloux — le grand jour de la Résurrection.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Hommage à deux écrivains, en manière de protestation contre le silence dont ils furent les victimes : — *Le Rythme :* M. Han Ryner,« prince des conteurs »,« polémiste et critique », « conteur et romancier », « auteur dramatique », « orateur », « philosophe », « homme de cœur ». — *Les Marches de Provence :* fascicule spécial consacré à M.Léon Bloy,à l'occasion de son nouveau livre: «l'Ame de Napoléon ». — *Revue des lettres françaises :* nouveau recueil trimestriel; son but; sommaire du premier numéro. — Memento.

On entend dire : « X. est heureux à en perdre la tête. » Telle a dû être la satisfaction des directeurs de la revue **Le Rythme** (10 octobre), puisqu'on n'en retrouve plus le titre normal que dessous la couverture. Sur celle-ci, il est remplacé par le nom de M. Han Ryner accompagné de son nouveau titre : « prince des conteurs ». On lit, aussitôt après : « Han Ryner. — L'homme et l'œuvre. » Le numéro rassemble des « fragments rarissimes », « un inédit et un autographe » de M. Han Ryner, six fois son portrait plastique, vingt-deux opinions sur ses mérites, des « curiosités et indiscrétions »; puis, d'importantes études consacrées à l'homme et à l'œuvre.

M. Banville d'Hostel, considérant « le Prince des conteurs », écrit :

Hors le point de connaître s'il était indispensable vraiment que la république des lettres fût dotée d'un principat nouveau : un referendum ayant été ouvert, en juillet dernier, sur le choix d'un *Prince des Conteurs*, et quelqu'un devant, du fait de cette consultation, émerger dans le rayonnement d'une fortuite renommée, il apparut important, à tous ceux qui connaissaient la puissance de son œuvre méconnue, que Han Ryner fût proclamé. — Pour l'acte de justice qu'elle permit, ne rions donc pas trop de cette investiture, qui ne signifie rien dans le domaine des apparences, qui n'apporte avec elle ni sceptre, ni couronne, ni bel habit brodé, mais

qui, au-dessus des carnavals établis, eut cette rare vertu de grouper, malgré la répulsion de beaucoup pour le bulletin de vote, près, ou plus — nous ne saurons jamais — de quatre cents suffrages.

Certes, cette quasi-unanimité de l'élite intellectuelle la plus vivante du monde auréole grandement, par l'estime qu'elle proclame, celui qu'elle place ainsi sur le fronton du temple, face au grand jour de son siècle; mais elle honore également les quatre cents, par l'esprit d'équité, de noblesse professionnelle et de libre jugement qui a dicté leur attitude.

Depuis trop longtemps : depuis la parution du *Massacre des Amazones* et de *Prostitués,* certains mandarins de la critique avaient dressé autour de ce probe écrivain le mur homicide du silence couleur de nuit; quelques fidèles casqués d'audace s'étaient bien rués contre ces murailles et y avaient à la vérité fait brèche qui compte; mais il fallait ce bel assaut unanime pour les abattre définitivement.

La jeune littérature en cette occasion a démontré une fois de plus son pouvoir. Elle s'affirme du fait de ce nouveau succès, comme au meilleur temps du romantisme, une force tangible, lourde dans les balances de la gloire de tout le poids de son équité. Et maintenant Han Ryner appartient à tous; et tous ceux qui s'attacheront à le mieux connaître apprendront à l'aimer et à le louer, comme le plus sagace, le plus pur penseur de ces temps troubles.

M. Florian-Parmentier étudie « le Polémiste et le Critique » :

Bref, pour observer son époque, Han Ryner s'est posté sur les sommets. De là, il a vu chacun à la place qu'il occupe en réalité, et c'est pourquoi son livre est d'abord une œuvre de justice. Souvent, il s'est amusé à démêler l'écheveau compliqué du métier littéraire, et c'est pourquoi *Prostitués* est une œuvre éminemment critique. Enfin, redescendu dans la plaine, il s'est arrêté au spectacle des habiletés et des artifices employés par certains pour produire des illusions d'optique, pour faire paraître plus haut ce que, lui, Han Ryner, venait de voir plus bas ; et c'est pourquoi son livre est aussi une œuvre de polémique.

M.M.-C.Poinsot présente « le Conteur et le Romancier » :

Lisez Han Ryner, ô jeunes gens désireux d'acquérir une forme à la fois neuve et classique et que hantent peut-être les clowneries littéraires de quelques tapageurs impuissants, ivres de mauvaise publicité : lisez-le après Chateaubriand, après Flaubert et après Rosny, pour apprendre à modeler harmonieusement la pâte souple de notre langue. Lisez Han Ryner, journalistes aux superficielles improvisations, aux jugements sommaires, aux railleries pauvres, et vous, critiques officiels qui, trop longtemps, le méconnûtes, afin, dans la sincérité noble d'un *mea culpa*, de mettre cet écrivain à son rang, qui est le premier, dans la phalange de nos vraies et durables gloires. Lisez-le, vous surtout, révoltés ou résignés, qui rêvez mélancoliquement aux duretés de la vie, route rocailleuse où tant de cailloux sont teints de sang, qui cherchez un peu de plaisir sans amertume, de sérénité à défaut de certitude, de lumière intérieure à défaut du soleil, des satisfactions communes. Et, à le lire, peu à peu, de la clarté entrera en vous et

vous inondera. Vous vous étonnerez d'avoir donné tant de prix à des émotions inférieures, à des passions médiocres, à des désirs quelconques. Vous dresserez, tel le héros d'une des plus captivantes paraboles cyniques, la citadelle sûre de votre individualité rayonnante au milieu d'un jardin fleuri de joies nobles; et là, travaillant et rêvant, prêt à vous enfermer quand paraît l'Ennemi, c'est-à-dire la Sottise, la Méchanceté, la Malchance, et à méditer joyeusement en attendant le retour des bonnes heures paisibles, vous ne saurez plus vous-même si votre citadelle « est faite de pierres ou de fleurs, si elle est bâtie avec de la force, ou avec du sourire ».

M. Maurice Privat définit, dans M. Han Ryner, « l'Auteur dramatique » :

Il s'est affirmé immédiatement grand dramaturge. Son verbe lumineux élargit le tréteau, pour y faire mouvoir toute l'humanité, triste de son impuissance, ou ravagée par la vanité, ou tremblante devant les énigmes de l'avenir, ou connaissant la vertu suprême du sourire, dernier mot de la philosophie de l'auteur des *Voyages de Psychodore*.

. . . . . .

Parce qu'Han Ryner est le génie de l'harmonie, parce que, frémissant comme un arbre aux mille voix, son chant est aussi captivant que celui des sirènes, parce qu'il est le plus mélodieux des enchanteurs, le plus habile, parce que sa prose possède une richesse et une variété, une puissance et une couleur qui n'ont pas d'équivalents dans notre langue, qui fut pourtant maniée par les plus grands des génies, dont le dernier, Victor Hugo, rendit la métaphysique plastique ! pour sa magie souveraine, Han Ryner devait être un homme de théâtre d'une souplesse de danseur.

. . . . . .

Han Ryner possède en cartons plusieurs pièces inédites et inconnues. Il en caresse d'autres avec amour. Je ne serais pas étonné s'il créait un jour une œuvre vaste et puissante, s'il renouvelait le drame philosophique, en mettant aux prises les différentes morales dans une situation tragique. D'un pareil homme on peut tout attendre.

. . . . . .

... ivre de pensée, lourd d'avenir, le théâtre d'Han Ryner est un des plus denses de notre époque. J'ai, depuis longtemps, placé *les Chrétiens et les philosophes* et *Vive le Roi* auprès d'Ibsen, dans ma bibliothèque; je n'aurai pas grand'peine à démontrer que ces deux maîtres sont les initiateurs d'un théâtre nouveau, celui que nous attendons, pour la plus grande joie des lettrés et des amis de la pensée. Notre temps s'honore de posséder quelques grands dramaturges : Emile Fabre, François de Curel, Henry Bataille, Gabriel Trarieux, Han Ryner, le moins connu, le plus philosophe, et un de ceux qui ouvrent des voies nouvelles. Par là il vivra, alors que tant d'illustres académiciens auront rejoint les neiges d'antan. Il sera joué quand *les autres seront oubliés* (1).

MM. G. et E. Simon-Savigny traitent de l' « Orateur » qu'est M. Han Ryner :

(1) Mots soulignés par l'auteur.

Que ce soit dans une réunion privée, au milieu de quelques personnes seulement, que ce soit au contraire dans une vaste salle tumultueuse, Han Ryner se rend toujours rapidement maître de son auditoire.

Celui-ci est conquis en quelques mots. Il est conquis sans être dominé, sans être violenté brutalement, mais, au contraire, il est « enveloppé », pris comme dans un réseau aux mailles subtiles qui s'étendent autour de lui et l'enserrent.

Han Ryner, prodigue de son génie, ne refuse jamais le concours de sa parole. Et ainsi ceux qui le suivent journellement ont pu l'entendre dans les milieux les plus différents.

. . . . . .

Il nous a manqué, à nous, Européens du vingtième siècle, un Han Ryner que nous eussions aimé à connaître et à applaudir, un Han Ryner enseignant sous le ciel merveilleux de l'Attique, l'Han Ryner qu'ont connu, plus heureux que nous, les anciens Athéniens.

Et nous voulons poser, nous aussi, au nouveau Prince des Conteurs, la même question que notre ami, le grand poète Félix Pagan :

> Te souvient-il parfois des temps antiques, dis ?
> La mer céruléenne et le ciel de la Grèce
> Te dictaient des pensers sains et pleins d'allégresse.
> Dis-moi, te souvient-il des propos de jadis ?

M. Jacques Fréhel consacre son étude au « Philosophe » :

Nulle philosophie n'eut une voix plus suave, nulle ne fut plus révélatrice de mystère et plus baignée d'éternité. Nulle ne fut aussi ondoyante, aussi fertile en songes d'espérance et de lumière. Ennemie des précisions impossibles, elle ne donna pas à nos désirs l'absurdité des formes tangibles. Elle embellit d'un voile ce que nous attendons de meilleur du lointain de nos âmes. Muse au corps souple et aux pieds agiles, elle s'avance en secouant une torche, mais bientôt, pour mieux entendre les voix de l'ombre et la respiration des mythes endormis, elle laisse tomber le flambeau. Ou bien elle s'incarne en un nouveau Diogène qui ressemble comme un frère à notre philosophe, cynique qui porte le manteau, mais non la besace.

. . . . . .

Il offre le rare spectacle d'un génie en mouvement, qui ne connaît ni le recul ni la pause, mais qui toujours monte l'escalier élargi de son destin. Sa pensée n'a souffert aucune contrainte ; il s'épanouit dans la liberté comme d'autres se recroquevillent dans la servitude volontaire. Il a osé juger les plus puissants de ses contemporaips ; il a bafoué la médiocrité et l'arrivisme, il a résisté sans peur au courant de son époque : tout cela lui sera compté en durable gloire.

Depuis dix ans, la haine, l'envie, la sottise font le siège silencieux de ce génie hautain qui ne se rendra pas. Depuis trois mois, c'est la bataille criarde et lâche ; la folie, la mauvaise foi, la vengeance sournoise brûlent leur poudre en pure perte. Voici que les murs s'ouvrent devant la Vérité, voici que les assaillants s'enfuient... La jeunesse triomphante accourt avec des palmes ; la jeunesse qui est le meilleur d'aujourd'hui ; la jeunesse qui sera tout demain.

M. Gabriel Clauzet intitule son hommage : « l'Homme de Cœur ». Nous en détachons ces lignes :

Quel cœur ! S'il l'eût voulu, Han Ryner eût été un des grands soubresautiers du siècle, car lui seul disposait d'un génie moral suffisant, du don de soi-même, toujours prêt à fouetter, au seuil du temple profané, l'homme cupide, l'exploiteur qui cache un oppresseur et un tyran.

. . . . . .

Celui qui a compris Han Ryner sait qu'il y a là une force de la nature. Peut-on mettre autant de mystère et de discrétion dans autant de force ; discrétion au sens ancien, c'est-à-dire, selon Han Ryner, « faisceau de clarté, de sourires, d'affectueuse réserve qui permet de voir quelle quantité de vérité chacun supportera, et de ne jamais jeter sur les épaules des faibles une charge trop lourde ». Il rêve aussi d'allumer son âme comme un grand feu de plus en plus grand, *afin d'émaner vers ceux qui ont froid dans les ténèbres* (1).

. . . . . .

Il aurait pu, dans sa route déjà longue et pénible, écraser bien des aspics venimeux sous son dur talon de marcheur au désert. La jalousie vulgaire a glissé sur lui. Il a lutté, cœur puissant, vie sacrifiée, quand ce ne serait que pour nous verser une goutte d'espoir dans l'océan des peines. Regardez-le : il a tous les grands traits de l'humanité : l'éloquence, la douceur, le courage. Il ressemble au Moïse de Michel-Ange ; on retrouve sur son visage le front de Beethoven et les yeux d'enfant de Tolstoï.

§

Les Marches de Provence (octobre) consacrent un « fascicule spécial » à M. Léon Bloy, « à l'occasion de son nouveau livre : *l'Ame de Napoléon* ». On y trouve, notamment, des notes bibliographiques de M. René Martineau sur les œuvres de M. Léon Bloy ; — « Léon Bloy jugé par sa femme » ; — des lettres de M. l'abbé Pient Cornuau et de Mme Rachilde ; — un fort bel essai de Mme Jeanne Termier-Boussac : « Les Poètes et Léon Bloy » ; — une lettre de M. Edmond Barthélemy.

M. Jean Faber, dans un panégyrique qui a pour titre : « le Monstre », écrit ces lignes :

C'est bien un monstre ; il ne possède et ne veut posséder aucun des biens précieux dont s'énorgueillissent les hommes. Il hait l'or. Il méprise les honneurs. Il se rit des décorations.

On l'écoute et la peur s'accroît. Sa parole vous méduse, *tant elle est sincère*. On s'aperçoit, avec un frémissement, qu'il est loyal, désintéressé, dévoué, fraternel et qu'on ne pourra, heureusement, pas s'entendre.

Et voici qu'il dresse le poteau du supplice : il veut que vous soyez semblables à lui-même ! Le lit de Procuste nous attend ! Quel homme d'aujourd'hui, je vous le demande, pourrait, malgré sa bonne volonté, entrer dans une couche aussi étroite ?

On a peur. Une sueur froide coule le long du corps, cependant que le

(1) Mots soulignés par l'auteur.

monstre, qui jouit voluptueusement de notre terreur, sourit avec la douceur d'un bon père de famille.

Ce n'était là qu'une feinte. La brute reparaît presque aussitôt. Cette fois sa voix mugit, comme amplifiée par la profondeur de sa conviction. Il parle sans rien ménager. Il commet le plus effroyable de tous les crimes de lèse-humanité : *il dit ce qu'il pense!*

L'humanité est une belle fille ; elle a droit à l'admiration ; elle n'admet pas qu'on la discute ; elle hurle de rage quand on la cingle. Mais le monstre, qui paraît surtout manquer d'intelligence, ne comprend pas des idées si simples. Il semble ignorer que « le Mensonge seul s'achète et se vend » et que la Vérité, monnaie vulgaire de jadis, est aujourd'hui complètement démonétisée.

. . . . . .

Le voile se déchire. Je sens, mieux que jamais, que Léon Bloy est un monstre, mais qu'il est *un monstre de beauté*. Quelle monstrueuse force d'âme ne lui a-t-il pas fallu, en effet, pour affirmer devant un monde peuplé de mufles et d'imbéciles, son idéal spiritualiste, pour être, *volontairement*, un pauvre, pour aimer les pauvres, pour se détacher si parfaitement des biens terrestres qu'il soit indifférent à toutes les couronnes.

Ah ! sans doute, il y a dans le granit de cette œuvre (et c'est là le grief) de justes et violentes satires, qui dureront. Mais la synthèse de ses haines n'est qu'un admirable cantique d'amour.

Suit un beau chapitre de la dernière œuvre de M. Léon Bloy. M. J. Aurélien Coulanges la juge avec enthousiasme et clairvoyance. Pour M. Jacques Maritain, « le secret de Léon Bloy » c'est « la charité de ce prétendu pamphlétaire ».

Voici la conclusion du témoignage de M. Alfred Pouthier :

Les occasions de dégoût ne manquent pas assez. Seulement, Léon Bloy n'en a laissé passer aucune de crier, de vociférer le sien. C'est le fait d'une âme noble où n'entre pas la peur. Il a ainsi décoché pas mal de flèches mortelles ; mêlé les poisons corrosifs à l'ambroisie des coupes ; il s'est assis parmi les convives, à la manière du spectre de Banquo. Et d'aucuns de proclamer que Bloy est un pamphlétaire et qu'il n'est que cela, pensant l'enterrer vif sous cette étiquette !

Certes, cela vaut un peu mieux que d'être, pour les Foules attendries, l'auteur de quelque *Vase brisé !* Mais il est permis d'être tout de même exaspéré que toute une face de l'œuvre de Léon Bloy soit, du coup, niée et biffée, comme si elle ne sautait pas aux yeux et ne crevait pas le cœur : la plus considérable, celle où il est le plus lui !

Pamphlétaire, soit ! Bloy est autre chose encore, notamment un grand, un unique artiste, grand par la conviction, unique par l'expression. Mais que n'a-t-on pas dit ? Or, cet homme *farouche et impossible* est un homme simple et tendre ; ce *mendiant ingrat* est un généreux, un bien accueillant, qui met son plaisir à combler en quelque manière tous ceux qui l'approchent !

J'en appelle à quiconque l'a surpris, au milieu des siens, de sa femme et de ses deux filles, entouré de quelques rares amis, causant ou lisant la

page récente et alors, s'interrompant parfois, moins pour juger de l'effet produit, par vanité d'auteur, que pour regarder en lui-même et écouter son âme... La réputation de la légende est surfaite, odieusement surfaite : mais qui est à sa place et à son vrai plan, et à qui donc justice est-elle rendue ?

De M. Emile Baumann :

Il tient de sa foi la faculté la plus auguste du poète, le don de prophétiser.

Prophète, il le fut littéralement, lorsqu'à la fin de « Je m'accuse » il prédisait à Zola une mort prochaine et honteuse. D'une façon plus large, il prophétise en ce qu'il « prépare les voies du Très-Haut » ; étant le « vieux de la montagne » qui regarde des sommets la plaine, il tend son regard sur les événements en marche ; et, comme les Voyants d'avant la ruine d'Israël, ce sont des calamités qu'il aperçoit venir. Du Discours secret de Notre-Dame de la Salette, il a retenu l'annonce des fléaux, mais non celle d'un triomphe futur de l'Eglise « pauvre, humble, pieuse et forte, dont les nouveaux rois seront les serviteurs ». Son intraitable volonté de non-espoir est difficile à partager ; car enfin, lui écrivais-je, il y a quelque temps, ou bien le Jugement est proche, et alors exultons ; ou, s'il faut de longs siècles pour que le nombre des Elus soit parfait, c'est qu'il doit naître encore une moisson de Saints.

L'attente des cataclysmes et des persécutions transitoires n'en demeure pas moins, pour les cœurs fidèles, un motif de patience et d'énergie.

L'œuvre de Léon Bloy ressemble au buisson de ronces où flambait, dans le désert, la Face mystérieuse et qui brûlait en crépitant sans pouvoir se consumer.

M. l'abbé Léonce Petit, qui est un homme d'une rare intelligence, doué de la plus fine sensibilité d'artiste, s'exprime ainsi :

... Je vous envoie bien volontiers les réflexions strictement sacerdotales que m'inspire depuis longtemps l'extraordinaire situation qui est faite à Léon Bloy.

Tout ce que l'auteur du « Brelan d'Excommuniés » a dit de la « haine sauvage, inexplicable », manifestée par les catholiques modernes, contre l'Art, est dix mille fois justifié par leur attitude à son égard.

Depuis la mort d'Ernest Hello, Léon Bloy est le *seul* écrivain de France dont l'œuvre splendidement parce qu'*intégralement* catholique, rayonne avec magnificence sur les vérités essentielles et... sur les ornières où se traînent habituellement les écrivains religieux.

« Et sui eum non receperunt », mais c'est aussi le seul de qui tous les Argus de la « Bonne Presse » s'obstinent avec une diabolique constance à détourner leurs yeux innombrables...

Que si l'on rappelle, non sans amertume, la retentissante musique provoquée par telle médiocre conversion, de bonnes âmes ne manquent pas de vous suggérer avec une évidente opportunité la leçon de l'Enfant prodigue... oubliant simplement que le Fils aîné, le Fidèle, jouissait dans la maison

du Père de tout ce que nous réclamons pour Bloy et qui jusqu'ici lui a été refusé.

L'énormité de l'injustice est indicible; mais en voici la trop certaine conséquence : c'est l'inévitable déferlement de cette « Crue extraordinaire de Bêtise » dont le « Vieux de la Montagne » dénonçait naguère l'imminence.

Si les efforts tentés dans votre Revue aboutissent à l'édification d'une digue, vous aurez undroit indéniable à la gratitude de tous ceux qui sont en passe d'être submergés.

En tous cas voici ma pierre.

§

Il nous a paru que le *Mercure de France* devait, dans cette revue des « Revues », faire la plus large place à l'hommage apporté, le même mois, à deux écrivains que leurs admirateurs tiennent pour des victimes du faux goût actuel dans le public et dans la critique littéraire.

§

Revue des Lettres françaises (nº 1, juillet à septembre) est fondée par un groupe d'amis : MM. Léon Allemand, Paul Bourdin, Henri Dagan, Emile Godefroy, Raymond de la Tailhède, André Mary, Fernand Sauve. Ils disent, entre autres,pour expliquer le but de cette publication trimestrielle :

A côté de nos propres ouvrages, car chez nous l'exemple accompagnera le précepte, on trouvera ici un examen critique aussi complet que possible des œuvres littéraires considérées non seulement dans leur rapport immédiat avec les mouvements de la pensée contemporaine, mais dans leur relation avec toute la chaîne des idées françaises. Ces confrontations sont devenues aujourd'hui d'autant plus nécessaires qu'à la faveur de l'ignorance des uns,de l'indifférence des autres, on voit apparaître,dans ce pays civilisé, au cœur d'une littérature harmonieuse et polie,quantité de formes barbares dont l'étrange nouveauté n'est comparable qu'à celle de ces dieux Triballes de qui Aristophane nous a conservé le jargon.

Des fragments de *l'Ajax* de M. de la Tailhède, d'après Sophocle, des *Essais* de M. Paul Bourdin, des lettres inédites de Paul Verlaine à Jules Tellier,des poésies de M. André Mary,un conte de M.Dagan, une étude de M. F. Sauve sur « la Langue et le style administratifs », des critiques appliquées à la littérature d'aujourd'hui et à l'histoire littéraire, — composent un excellent numéro de début.

§

Memento. — *La Grande Revue* (25 octobre) : — Mme X... : « Guy de Maupassant intime. » — M. Louis Laloy : « L'Histoire de la Musique à la Faculté des Lettres. » — M. Léon Werth : « Le Cubisme et le Salon d'Automne. »

Le Correspondant (25 octobre) : — M. G. Lenôtre : « Mlle de la Chauvinière. »

La Revue de Paris (1er novembre) : — « Une insurrection à Madagascar », par M. E.-F. Gautier.

Miscellanées (septembre-novembre) : — « Victor Hugo » : « de son esprit », par M. Marcel Jay ; — « D'un curieux poème », par M. Maurice Simart.

La Vie (9 novembre) : — « A travers le Rouergue », par M. Ch. Géniaux. — « France prédestinée », poème de M. Eug. Hollande.

Revue des Français (25 octobre) : — « Nos « bleus » peints par eux-mêmes », par le capitaine Z...

Les Soirées de Paris (octobre) : — M. R. Dalize : « la Littérature des intoxiqués. » — « Comment je suis devenu poète », par M. André Billy. — Poèmes de MM. G. Apollinaire e Ch. Perrès.

Revue du Temps Présent (2 novembre) : « Un moine philosophe au XVIIIe siècle : dom Léger-Marie Deschamps », correspondance inédite. — « Edmond Jaloux », par M. E. Gérard-Gailly. — « Un converti de demain : M. F. de Curel », par M. G. Picard.

La Revue hebdomadaire (26 octobre) : — M. Albalat : « Comment il faut lire Montaigne et Pascal ».

Les Cahiers de l'Amitié de France (octobre) : — M. Francis Jammes : « Fiançailles ».

La Clarté (novembre) : — « Petits Poèmes », par M. Tristan Derême. — « Un déserteur », une curieuse nouvelle de M. Gaston Carey.

L'Effort libre (juillet-septembre) : — M. Triesson : « Notes sur Cézanne. » — « Ils jouent... », par M. Louis Nazzi. — « La librairie en France et en Allemagne », par M. O. Grautoff. — « Art et Politique », par M. F. Divoire.

Revue bleue (19 et 26 octobre) : — « Les Variantes de Mme Hanska », relevées par M. J. Merlant. — (2 novembre) « La Littérature populaire serbe », par M. Félicien Pascal.

La Revue (1er novembre) : — « La guerre dans les Balkans », par *** et M. F. de l'Harpe. — « Emile Boutroux », par M. G. Rageot.

Le Parthénon (5 novembre) : — « L'autre », poème de M. Lafenestre. — « La prose d'une Génération », par M. E. Gaubert. — « L'Eglise dans la vallée », par M. G. Volland.

Ombres et Formes (octobre) annonce une enquête sur M. Romain Rolland :

a) Quelle est votre opinion sur *Jean Christophe?*

b) Croyez-vous heureuse ou dangereuse l'influence que certainement exerce cet ouvrage sur nombre d'écrivains ?

Les Rubriques Nouvelles (1er novembre) ouvrent un « concours de Prose et de Poésie » ouvert à tous les écrivains de France et des pays de langue française.

Un volume (au moins) de Prose — roman ou nouvelles — et un recueil de Poèmes seront édités par les soins et aux frais de la maison Basset et Cie. Les auteurs recevront en outre sur la vente de leurs volumes les droits habituels.

S'il en allait ainsi, tout bonnement, ce serait magnifique ! Hélas ! pourquoi nous faut-il lire ensuite :

Chaque concurrent non abonné à la revue, devra en même temps que son manuscrit, adresser à MM. Basset et Cie, éditeurs, 3, rue Dante, à Paris, une somme de huit francs, donnant droit à un abonnement d'un an à la Revue *les Rubriques Nouvelles*.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Shakespeare, Shaxper et Lord Rutland (*La Dépêche*, 17 novembre). — L'obscurité littéraire (*Ibid.*, 15 nov.).— L'orthographe de jadis (*Intermédiaire*, 10 nov.). — La Guerre des deux rives (*La Voce*, 7 nov.). — Un manifeste (*Paris-Journal*, 11 nov.).

M. Célestin Demblon, député, professeur et littérateur belge, vient de faire une découverte littéraire destinée sans doute à effacer, dans beaucoup d'esprits, amis de la nouveauté, celle de Shakespeare-Bacon. Il a inventé Shakespeare-Rutland. Je n'ai pas encore lu le gros volume qu'il vient de publier sur la question, mais je trouve dans **La Dépêche** une lettre où il résume son travail :

Puis-je attirer votre attention sur un détail qui vous a échappé, parmi la multitude de faits, de dates, de preuves et de références qui remplissent les 580 pages de mon livre ? Il vous étonne, Monsieur, qu'on ait gardé le secret de la paternité véritable de l'œuvre, dite shakespearienne, qu'aucun membre de la famille de Lord Rutland, ni aucun rival, n'ait parlé. Mais, comme je l'expose dans « Lord Rutland et Shakespeare » et aussi dans un second volume spécial, qui va paraître, sous le titre de : « l'Auteur d'Hamlet et son Monde », c'est le contraire qui serait étonnant et inexplicable! En effet, comme le prouvent les lettres récemment découvertes au château de Belvoir, au village de Bottesford (Leicestershire) et publiées par la commission des manuscrits d'Angleterre, la famille du comte de Rutland, dévouée à la reine Elisabeth, vit avec un véritable désespoir le jeune Roger prendre part à la conspiration du comte d'Essex, son beau-père, qui monta sur l'échafaud avec d'autres seigneurs. Lord Roger Manners de Ruttland fut aussi condamné à mort, mais gracié en raison de sa jeunesse et moyennant une amende énorme. Ces faits sont de l'histoire.

Loin de parler, sa famille, après sa mort (survenue en voyage), prit les multiples et ingénieuses précautions que j'ai exposées pour détourner les soupçons éventuels. Prête-nom, homme de paille, le clown illettré et l'ex-boucher Shaxper, de Stratford, reçut quelques milliers de francs, fut caché jusqu'à la mort de la reine et, plus tard même, si l'on eût découvert la vérité, de par la loi, il eût perdu son petit avoir, et les deux oreilles!

Les rivaux ? Mais nul ne pouvait soupçonner Rutland!

Veuillez considérer, en outre, Monsieur, qu'on n'a, pour ainsi dire, représenté en public aucune des trente-six pièces du théâtre dit « shakespearien ». Ce sont là des suppositions en l'air et des légendes... de 1830.

Le grand secret dormit près de deux siècles jusqu'au temps de Rousseau, d'Ossian-Macpherson, de la Révolution française et du romantisme naissant, où l'Irlandais Edmond Malone, fixé à Londres, fonda la critique « shakespearienne ». La dernière édition (posthume) de ses œuvres est de 1821. Et des continuateurs : Boswell, Drake, Coleridge, Lamb, Knight, Dyce, Staunton, Collier, etc., accumulèrent les travaux que l'on sait.

En 1857, naquit, aux Etats-Unis, l'école baconienne qui, depuis cinquante-cinq ans, avec ses sociétés et ses deux revues, a écrit trois cents livres, brochures et articles contre William Shaxper, de Stratford-sur-Avon.

Quant à l'ensemble de la bibliographie « shakespearienne », elle compte plus de quatre mille documents !

Les arguments des baconiens, parfois séduisants à première vue, ne sont que spécieux. Mais ils prouvaient, du moins, l'existence d'une anguille sous roche et frôlaient souvent la vérité, qu'ils m'ont aidé à découvrir enfin.

En effet, si le grand philosophe et chancelier d'Angleterre, le vicomte Francis Bacon de Saint-Albans, n'est pas l'auteur du Théâtre immortel et des 154 sonnets, il fut d'abord l'intime des quatre chefs de la conspiration du 8 février 1601 qu'unissaient les liens de la parenté. Les comtes d'Essex, de Southamptou, de Rutland et de Pembroke tentèrent de soulever Londres et (de seize ans plus âgé) il fut quelque peu le professeur de Rutland.

Dans tout ceci, Monsieur, pas l'ombre d'une hypothèse, mais des faits, au sujet desquels nul doute n'est possible. Il ne s'agit point d'une de ces fausses découvertes, prétendues sensationnelles, dont le public est lassé, et presque aussi condamnables que les ignobles ouvrages pornographiques qui nous inondent. On sait que je n'ai jamais publié, en Belgique, un livre ni une page, dont j'aie à rougir, ni spéculé de ma plume. Mes recherches sur la question « shakespearienne » sont le résultat de vingt années d'un travail désintéressé, poursuivi à travers les grandes bibliothèques de l'Europe occidentale. Avant de commencer mon livre, je n'ai pas seulement étudié les quatre mille documents précités, j'ai encore rassemblé 3.500 pages de notes, dix volumes format Charpentier.

Ce n'est pas dans le pays de Corneille, de Molière, de Voltaire, de Chateaubriand, d'Hugo, d'Alfred de Musset et de Flaubert qu'il faut insister sur l'importance capitale de la question. Il s'agit, en effet, du poète incomparable qui garde dans tous les pays des Deux-Mondes une popularité sans pareille et sur la fausse tombe de qui cinquante mille pèlerins s'égarent, chaque année, à Stratford. C'est à Bottesford, qu'ils iront désormais !

Au moment où l'on traduit mon livre en anglais, je voudrais qu'une découverte pareille fût propagée par la France, qui en a naturellement la primeur, car je suis fils de la Wallonie, cette moitié méridionale et latine de la Belgique.

Vous aurez, Monsieur, un nouveau titre à ma gratitude, en me faisant l'honneur de publier cette lettre dans votre journal si répandu, et j'ose espérer que la presse française, soucieuse de littérature et d'art, voudra bien la reproduire.

Et voilà. Peut-être, me disait une jeune Anglaise à laquelle je faisais part de cette découverte, peut-être que Dieu ne s'appelle pas Dieu ? Problème passionnant, presque à l'égal du problème Shakespeare !

§

Intéressant, dans cette même **Dépêche**, un article de M. Camille Mauclair sur l'obscurité littéraire. Il compare entre elles l'obscurité d'un Poincaré et celle d'un Mallarmé, à propos de M. Boutroux, dont on s'est avisé de vanter la philosophie « claire », et il conclut fort bien :

La « clarté » de Mallarmé et celle de Poincaré étaient donc identique-

ment relatives à la substance même de leur objet intellectuel. Le public n'a rien compris ni à l'un ni à l'autre : si, pour avoir l'air savant, dix-neuf mille personnes ont placé sur leur table *la Science et l'Hypothèse*, alors que Mallarmé leur paraissait « incompréhensible » et que seuls quelques centaines de lettrés, à peine, rendaient un hommage compétent à son singulier génie; si l'un est mort glorieux et l'autre dénigré par une opinion également incapable de les apprécier valablement, cela tient uniquement à un préjugé qui exige de l'écrivain une certaine « clarté » dont le savant semble dispensé.

Il est cependant extrêmement utile que, de temps à autre, des hommes comme Mallarmé assument, dans l'évolution d'une langue, la tâche ingrate de renouveler et d'éprouver les rapports de la linguistique et de la formation des images lyriques, comme il est utile qu'un Lobatchevsky montre la possibilité d'une géométrie non euclidienne. La gloire, la réputation, l'estime publique n'ont point qualité pour ratifier ou nier le bien-fondé de recherches aussi subtiles qui échappent à l'opinion. Il n'en va pas autrement d'un artiste comme M. Degas, qui a fait les plus beaux dessins depuis Ingres, et dont la science magistrale est parvenue à se résumer en quelques schémas apparemment sommaires et confus; de même pour M. Rodin. Pour un mystique, Ruysbroeck, Swedenborg ou Catherine de Sienne sont parfaitement clairs. Qui nous donnera, Seigneur, une honnête définition préalable de la clarté, cette tarte à la crème des critiques, mystérieuse tarte en vérité dont la saveur est pour chacun différente ?

Nous ne pouvons pourtant pas en rester toujours à Boileau. Et encore, Boileau... « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement. » C'est platement vrai pour un feuilleton, mais c'est vrai aussi et autrement pour Mallarmé et Poincaré. Et voilà pourquoi je suis rêveur en voyant vanter la philosophie « claire » de M. Boutroux. Certains mots ont vraiment un prestige immérité, sans doute parce qu'en fin de compte ils ne veulent rien dire et qu'on s'accorde à ne les élucider jamais. Les respecter trop conduit à se passer de penser ; mais n'est-ce point là le souhait inavoué du plus grand nombre ?

Il est pourtant dangereux de comparer des manifestations intellectuelles aussi opposées que celle d'un mathématicien et celle d'un poète, celle qui porte sur la forme et celle qui porte sur l'essence même de l'esprit. Mais nous connaissons si mal le mécanisme du cerveau que cela ne choquera pas beaucoup. Au fond, peut-être est-ce plus comparable que je ne le crois.

§

L'Intermédiaire, par l'organe de M. E. Grave (qui n'est pas M. Excessivement Grave, de Villiers de l'Isle-Adam) une authentique lettre (elles sont rares) de M^me^ de Pompadour, selon sa disposition et son orthographe véritables. Cela montre combien ces textes du XVIII^e^ siècle diffèrent de ceux que l'on nous donne couramment et aussi que la conquête de la ponctuation a tout de même jeté quelque clarté (qui n'est pas toujours à dédaigner) dans la correspondance :

Il y a vn siècle que je ne vous ay écrit grande
femme. Les spectacles milles choses différentes
m'en ont empêché, le malheur du pauvre Coigny
nous a mis au désespoir Le roy en a été à me faire
peur il a donné des marques de son bon cœur
dont jay craint les suites pour sa santé heureu-
sement la raison a pris le dessus, après avoir
attendu longtemps mr votre frère je lay vû
hier nous n'avions pu nous joindre il ma
donne vn beau Livre et ma promis de vous
retirer sa maison afin de vous forcer a
revenir icy vous juge aisément que je
lui en scais bon gré jay abandonné
tulou et ay achepté à la place La Cede
petit chateau près dicy assez joly jay besoin
de mes basins mandés moy ce que je vous
dois car je n'en scais plus rien jay parle
à mr de révolle il ma dit que sil luy étoit
possible il vous oteroit le magasin
La petite madame vient de mourir des dents
mr le Dauphin s'en désole bonsoir
grand femme vous connaissés mon
amitié
ce 26

a madame
Madame La comtesse de Lusbourg
à Strasbourg

M. Caussy vous dira que Voltaire met beaucoup moins bien l'orthographe.

§

Je signale dans **La Voce**, de Florence, un excellent et fort plaisant article de M. Romain Rolland, *La Guerra delle due rive*. Il montre bien que l'antagonisme est réel et irréductible entre la manière journalistique et la manière littéraire. Il cite, en exemple, l'importance donnée par la presse à une chose appelée la *Chambre jaune* à propos de quoi M. Ernest La Jeunesse écrivait : « L'auteur a dépassé Edgar Poe et Wells, Conan Doyle et Cooper. Il les a vaincus dans le mystère, dans l'inconscient, dans la synthèse, parce qu'il est avant tout un philosophe et un poète. Il plonge dans les siècles et dans le songe avec ses yeux de myope inspiré. » Cela doit être beaucoup plus beau dans le vrai texte. Mais M. R. Rolland est-il sûr que cela ne soit pas de l'ironie ? En tout cas, elle n'est pas perceptible pour le public, dont cela augmente l'imbécillité native. Et il est certain qu'à vivre dans un milieu où de telles facéties sont de règle on perd assez vite le sens droit des choses, quand on ne l'a pas très solidement ancré en soi. Effets de la camaraderie. Aucun milieu, d'ailleurs, aucun n'en est exempt.

§

Paris-Journal publie de M. André Colomer un manifeste destiné à « faire sensation dans le monde littéraire ». Il y est question principalement de M. Han Ryner et des camelots de l'idéal. En somme un bel enthousiasme pour de beaux sentiments.

R. DE BURY.

ART

La Société de la gravure du bois originale (Arts décoratifs). — Exposition Maxime Maufra (Durand Ruel). — Exposition Willy Finch (Bernheim-Jeune). — Exposition Othon Friesz (Druet). — Exposition Marcel Lenoir (Boutet de Monvel).

L'heure est aux graveurs. Il y a de la gravure un peu partout, chez Manzi, chez Allard, chez Tooth. **La Société de la gravure sur bois originale** s'est installée au Pavillon de Marsan ; c'est une Société fort bien composée puisqu'on y rencontre : dès l'abord, MM. Auguste Lepère, Henri Paillard, Georges Jeanniot, Georges d'Espagnat, Paul Emile Colin, Laboureur, Pierre Vibert, Pierre Gusman, dont quelques notes très succinctes, mais très précises, sur la gravure sur bois, son histoire et son mode d'emploi possible préfacent le catalogue. Il y a-t-il une renaissance de la gravure du bois ? Peut-être n'a-t-elle jamais fourni de plus belles estampes ! En tout cas, elle a toujours été fort bien défendue. Elle a subi l'épreuve d'une lutte disproportionnée avec le soleil, et ses succédanés, c'est-à-dire avec les procédés dérivant de la photographie ; elle lui a abandonné les marécages de la librairie pour remonter vers la hauteur du beau livre, magnifiquement coloré, comme *l'Eloge de la Folie* de Lepère, ou sobre en sa tenue blanc et noir, comme *la Bruges-la-Morte*, de Paillard, ou *la Terre et l'Homme*, de Paul Colin. Les mauvais temps de la gravure sur bois sont passés ; la polychromie l'a sauvée ; les graveurs ont peut-être voulu souligner cela en encadrant leur exposition de deux rétrospectives polychromes ; l'une déploie de magnifiques papiers peints du XVIII^e^, précieux comme des tapisseries, dont l'un déroule, je crois, la fable d'Armide et d'autres épisodes de la Jérusalem Délivrée ; l'autre est dédiée surtout par l'image populaire, par l'image d'Epinal à la gloire de Napoléon, qui apparaît magnifique, ici vêtu de la capote grise, ailleurs couvert du manteau impérial. N'exagérons pas ; si l'imagerie a enregistré ces pompes, elle a réfléchi aussi aux douleurs de l'épopée impériale et peut-être la meilleure de ces estampes est-elle tragique, mâle, sans chauvinisme, avec de superbes et tranquilles grognards, un épisode de la retraite de Russie. Les vieux graveurs avaient du bon et ces papiers peints du XVIII^e^ pourraient donner une précieuse leçon à nos industriels modernes ; peut-être mieux vaudrait dérouler un récit que de répéter sur les murs le même

motif jusqu'à la satiété et même l'affolement. M. Henri Rivière trouverait là des éléments de belles œuvres. Passons aux vivants.

Dans le panneau de Lepère, des tableaux brefs et tragiques comme *la Rafle*, humoristiques comme ses *Fortifications* voisinent avec des planches étonnantes de complication détaillée, de fine observation et d'exécution menue, comme ce très précieux *Paris sous la neige vu de Saint-Gervais*. On aura toujours plaisir à retrouver cette *Procession de la Fête-Dieu à Nantes*, un des incontestables chefs-d'œuvre du bois en couleur.

Des camaïeux de Paillard nous mènent à la cathédrale de Malines, à la Giudecca, en Hollande, vers les moulins et les petits ports dont Paillard dit le calme avec des lignes aussi amples que sont guillochées les architectures de ses églises et de ses beffrois; on revoit avec joie les fines planches du Paris-Staff, si légères transcriptions du carnaval pavillonesque de 1900.

Quelques bois marquent la verve violente et aussi les dons de joliesse vraie de M. Jeanniot. Pierre Vibert accroche l'ensemble de sa production récente de graveur, portraits solides, notes sur le travail des champs. Paul Emile Colin reste l'interprète des larges aspects de la nature et de l'Age d'or; c'est toujours un artiste très sûr et en incessant progrès. Les planches de Rivière sont suggestives et larges; à côté des artistes très connus comme MM. Frédéric Florian ou Laboureur ou Joyau ou Lucien Pissarro ou Valtat (quelques bois cursifs) ou Jacques Beltrand, il faut noter l'effort heureux et spirituel de M. Emile Boizot, des pages intéressantes de M. P. A. Isaac, les fleurs littérales de M. Hopkins, les visions de M. Hubert Lespinasse, l'imagerie de Mme Ethel Mars et de bonnes pages hollandaises de M. Veldher.

Une exposition de M. Bernard Naudin réunit d'excellents dessins d'après Poe et Villon.

§

Chez Durand-Ruel, M. **Maxime Maufra** avec une belle série bretonne et une série provençale. A cette dernière on ne cherchera point d'étincellements ni les ardentes blancheurs et les vives saillies de couleur qu'on trouve dans nombre de paysages du Midi, car M. Maufra a peint les pays de soleil à l'hiver, en leur moment de restriction lumineuse et de moindre joie. Il semble surtout que M. Maufra a été très tenté par le désir de donner très solidement et très exactement les plans et les reliefs du sol, les lignes principales des paysages plus encore que la lumière. Si quelques impressionnistes ont pu sacrifier la mise en place et les densités des matières, M. Maufra semble y apporter la plus méticuleuse attention, et la spontanéité de sa vision s'accroît du vif désir d'une réelle solidité. Il réalise cette ambition logique et intéressante de ne rien sacrifier d'essentiel. Son grand panneau de la Mer de Bretagne est tout à fait beau. Il y faut admirer la

liberté de faire, l'abondance heureuse qui règne dans l'œuvre, le rythme vif et vrai de la mer et le glissement des barques. C'est une commande d'Etat. L'Etat, bien inspiré, a été bien servi.

§

M. **Willy Finch** n'est point assez assidu à nos expositions parisiennes. Cet artiste vit en Finlande, où il a provoqué un mouvement intéressant d'art céramique. Il a figuré aux premiers temps du pointillisme parmi les artistes qui adoptaient cette technique et la faisaient triompher aux Indépendants ou aux expositions des XX à Bruxelles. Depuis lors on avait peu vu de sa peinture à Paris. Le catalogue de son exposition chez Bernheim-Jeune énumère trente-quatre tableaux produits au cours de ces dernières années et qui donnent de l'art actuel de M. Finch une idée tout à fait exacte. Il y a là un talent robuste et fait d'émotion, de sincérité, de patience, d'exactitude avec de grands dons de pittoresque. Une grande composition décorative plaît par la vérité d'un paysage bien modelé par un pointillisme très bien dirigé. Des coins de Finlande, des maisons rouges et des arborescences, des parcs anglais, des architectures italiennes, des rochers, des prés, des parcs, tels sont les prétextes à des colorations harmonieuses et à de nobles lignes. M. Willy Finch est un beau peintre d'arbres ; il en donne toute la structure et toute la noblesse. Ses poteries sont d'une forme élégante et simple et d'une fort belle couleur; c'est de la céramique de peintre à tons rares et d'un charme durable. C'est là une excellente exposition.

§

M. Othon Friesz est un chercheur. Il innove dans la ligne et dans la couleur. Il a des accentuations par des déformations voulues et défendables dans la structure des personnages ; il s'enquiert d'harmonies neuves pour les paysages. Il représente chez Druet des tableaux déjà connus et dont le succès a été vif et mérité (calanques provençales, détails des environs de Cassis). Le *Navire dans la calanque*, qui a paru à un des derniers Salons d'automne, est le plus caractéristique et le plus beau de ces tableaux déjà connus.

Le plus gros de l'Exposition est une vaste série de paysages portugais qui sont, pour les moindres, au moins curieux, et dont certains donnent une belle impression d'atmosphère particulière, de milieu justement observé et bien traduit. Le Portugal était une terre picturalement inédite. M. Othon Friesz a été bien inspiré en l'allant découvrir. Il y a vu des architectures sobres et élégantes, d'admirables jardins, une atmosphère très intéressante qu'il a fort bien rendue. Est-il aussi heureux pour les personnages qu'il y a trouvé? n'y a-t-il point contorsion parfois chez ses danseuses, ses porteurs, ses débardeurs des ports? De prochaines expositions nous montreront ce que

M. Othon Friesz réalisera au bout de cette voie. C'est certainement un artiste très doué, laborieux, un chercheur de neuf, un coloriste notoire.

§

A la galerie Boutet de Monvel, exposition d'œuvres de M. **Marcel Lenoir**. Un préfacier qui n'est peut-être que M. Marcel Lenoir lui-même synthétise les opinions de l'artiste en disant : « On ne peint pas d'après la nature, on pense d'après nature », et M. Marcel Lenoir cherche beaucoup et réfléchit beaucoup. Il n'y a pas grand mal pour lui à dédaigner le métier, car il le possède très bien ; la preuve en est fournie par de nombreux dessins et par des études prestes, volontaires et appuyées. Une très intéressante présentation d'un sujet religieux, une *Vierge à la houlette*, en des atmosphères différentes et en des décors dissemblables, avec des jeux de teintes commandés par la lumière de l'heure, offre une tentative intéressante. Deux bonnes toiles, *la Toilette* et *le Grenier*, s'imposent à l'attention par d'âpres qualités de rendu. C'est d'un art en général un peu dur, mais qui sait avoir parfois de clairs sourires. On ne peut d'ailleurs rester indifférent devant le gros effort incessant de cet artiste.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

M. Franz Hellens : *Les Clartés Latentes* (association des Ecrivains Belges, Bruxelles). — M. Carton de Wiart : *Les Vertus Bourgeoises* (Van Œst, Bruxelles). — M. Maurice Kunel : *Baudelaire en Belgique* (Société Nouvelle, Mons). — M. Jean Berlaer : *Les Images* (Dickinson, édit. Bruxelles). — M. Lode Baekelmans, *Tille* (Uitgave Plantin, Anvers). — Le Théâtre d'auteurs belges. — L'enquête de la S. I. M. sur le théâtre musical belge — « Enfants Rois » au théâtre de la Monnaie. — Mort du compositeur Edgar Tinel.

M. Franz Hellens, à qui nous devions déjà *les Hors le Vent*, un livre de contes dont je vantai ici même l'âpre et fantastique originalité, vient de publier un nouveau volume : **les Clartés Latentes**, vingt contes et paraboles, non moins originaux et fantastiques mais dans un mode aussi lumineux, aussi clair, aussi vibrant de vie, aussi évocateur d'espace et de souffles intrépides, que celui du précédent livre nous donnait l'impression d'une atmosphère lugubre, humide, obscure, opaque et étouffante. Ce volume forme le pendant et aussi l'antithèse de l'autre. Le style même des *Clartés Latentes* est aussi souple, aussi élégant, gracieux et limpide que celui des *Hors le Vent* était tendu, crispé, grimaçant, corrosif. Je ne sais toutefois auquel des deux livres j'accorderais la préférence. Tous deux me paraissent réussis dans leur manière. Et après nous avoir, par le premier, donné des impressions de malaise et de cauchemar, par le second M. Hellens nous transporte dans un délicieux monde de rêves et de chimères fleuries. Après un album de poignantes eaux-fortes, il

nous a offert des aquarelles d'une blondeur éthérée et caressante. L'affabulation de *ces nouveaux* contes est aussi vague et énigmatique que celle des récits précédents. Ce sont surtout des suites d'impressions variées et fugaces. Dans tous les cas cette nouvelle œuvre achève de situer M. Franz Hellens au tout premier rang de nos jeunes écrivains.

M. Van Oost a eu l'excellente idée de nous donner une édition de luxe de **Vertus Bourgeoises**, le roman où M. Carton de Wiart, racontant la révolte des Belges contre les Autrichiens, à la fin du XVIII^e^ siècle, en a profité pour nous peindre Bruxelles et les Bruxellois de cette époque avec infiniment de verve, de pittoresque, d'humour, de délicate satire et aussi de ferveur vaguement mélancolique. M. Amédée Lynen, un maître dessinateur, était tout désigné pour illustrer ce beau livre et en rehausser les innombrables épisodes par de spirituelles et pimpantes aquarelles.

Un livre appelé, me semble-t-il, à un grand succès en France, est **Baudelaire en Belgique** de M. Maurice Kunel. Il complète la série de tant d'ouvrages intéressants consacrés au poète des *Fleurs du Mal*. Non seulement il ajoute quantité de faits nouveaux et de détails inédits à ce que nous savions sur le caractère et l'existence d'une personnalité éminente entre toutes, mais il est fort agréablement composé et écrit.

A recommander aux lettrés autant qu'aux bibliophiles : **Images**, comédie-féerie en deux actes, par M. Jean Berlaer, une toute charmante bluette dont l'archaïsme se pare d'une grâce exquise, éditée en un album du meilleur goût, pour lequel M. Constant Van Offel a composé des dessins luttant de jolitesse et d'élégance primesautière avec le texte et pouvant rivaliser avec ce que les Anglais, passés maîtres en ce genre, Walter Crane entre autres, créèrent de plus réussi.

Qu'il me soit permis de toucher un mot d'un excellent roman en néerlandais, **Tille**, de M. Lode Baekelmans. En attendant qu'une plume plus compétente vous dise tout le mérite littéraire de cette œuvre, je crois pouvoir en signaler déjà les savoureuses et pittoresques évocations des quartiers maritimes de notre grand port d'Anvers. L'histoire de Tille est fort touchante, le caractère du personnage bien étudié et présenté, mais c'est surtout l'atmosphère, le décor, le milieu, l'entourage dans lequel il se meut qui nous l'éclaire, nous l'anime, et nous le fait vibrer et palpiter d'une vie si intense.

Le **Théâtre d'auteurs belges**, dont l'existence matérielle est désormais assurée par de larges subsides des pouvoirs publics, sera inauguré sur la scène du Parc et sous la direction de M. Victor Reding, par *Balduset Josina*, pièce en trois actes et six tableaux de M. Paul Spaak. Le comité de lecture a choisi en outre, parmi les 90

pièces qui lui furent soumises, *la Nuit de Shakespeare*, de M. Horace Van Offel, *l'Angoisse*, de M. Gaston Heux, *Vivia Perpétua*, de M. de Tallenay.

Le théâtre flamand de Bruxelles a représenté au commencement de novembre une traduction de *Perkin Warbeck*, le drame de votre chroniqueur, qui fut créé l'an dernier par la Société dramatique « Euterpe ». Les artistes du théâtre flamand ont aussi joué cette pièce, d'ailleurs montée avec beaucoup de soins et de luxe, de façon à mériter les éloges unanimes de la critique et les applaudissements d'un nombreux public.

La revue **S. I. M.**, poursuivant son enquête sur le théâtre musical belge, publie entre autres une importante réponse de M. Charles Delgouffre, l'éminent pianiste, le compositeur distingué et le très averti critique du journal *le Petit Bleu*. M. Delgouffre ne ménage pas plus la vérité à nos producteurs qu'à nos consommateurs de musique. C'est très courageux, très crâne et très juste : « En Belgique, dit-il, une inexorable et incurable suffisance (qu'ils prennent pour le bel orgueil dévolu aux créateurs) étreint la plupart des artistes. Ils ne reconnaissent comme beauté que celle de leurs œuvres. Ils manquent d'altruisme et souvent de la culture générale sans laquelle il n'est pas d'artiste complet, vraiment créateur. Pourquoi n'ont-ils pas aussi davantage le souci, la fierté, le salutaire orgueil de vouloir être belges, exclusivement, et, l'étant, de le demeurer ? L'esprit obstiné de dénigrement remplace chez nous la radieuse camaraderie d'art et l'effort commun, le soutien réciproque y sont presque inconnus. » Mais tout le morceau est à lire et nous y renvoyons les lecteurs du *Mercure*.

Après celle de M. Delgouffre, la S. I. M. insère aussi les réponses de MM. Jules Destrée, Théo Ysaye, Henry Maubel.

Au Théâtre de la Monnaie, on a représenté **Enfants-Rois**, de Humperdinck, un conte de fées bien triste et souvent d'une obscurité par trop tudesque, mais pour lequel le musicien a écrit une partition adorable, le digne pendant de celle de *Hansel et Gretel*. Aussi le succès est-il allé au compositeur, puis aux interprètes, très vaillants, et aussi au metteur en scène.

Le Conservatoire de Bruxelles vient de perdre son directeur, **M. Edgard Tinel**, compositeur de grand talent, excellent surtout dans la musique religieuse et dont certains oratorios, *Franciscus* et *Godelive*, établirent la réputation de leur auteur à l'étranger, notamment en Allemagne. M. Tinel procédait de Schumann et de Mendelssohn plutôt que de Beethoven et de Wagner. Sa science et son érudition surpassaient peut-être ses dons de créateur, quelque solides, sympathiques et estimables que fussent ceux-ci. Son successeur nous

paraît tout indiqué : M. Paul Gilson, assurément le meilleur de nos compositeurs.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Gerhart Hauptmann et le prix Nobel. — Le cinquantenaire et la mort d'Uhland. — M. Herbert Eulenberg et le prix Schiller. — Memento.

Une feuille humoristique qui sert de supplément hebdomadaire au *Berliner Tageblatt* et qui s'intitule *Ulk* publiait, en première page de son numéro du 15 novembre, deux portraits symboliques de **Gerhart Hauptmann** et de **Ludwig Uhland**. C'était précisément le cinquantième anniversaire de la mort de l'un et de la naissance de l'autre. Uhland, tenant en main ses *Discours politiques*, s'écriait : « Chez moi cela n'alla pas sans une goutte d'huile démocratique », et Hauptmann, serrant sous son bras un exemplaire des *Tisserands*, de répondre : « Et chez moi pas sans vinaigre démocratique. » Cette image, inspirée d'un mot qu'aimait Bismarck, fait-elle allusion à l'onction du vieux poète souabe et à l'acidité de son jeune confrère silésien? On ne sait. En tous les cas elle évoque un rapprochement que le hasard seul des concordances de dates permettait de faire, car l'on ne saurait imaginer talents plus dissemblables, et en tous les cas elle prête, pour tous deux, à une interprétation, sinon fausse, du moins rudimentaire.

Jamais écrivain allemand n'a été fêté comme le fut Gerhart Hauptmann. Goethe, dans ses années de gloire, ignorait la popularité et il est sans exemple que l'on ait ainsi porté sur le pinacle un auteur dont on avoue, sans fard, qu'il convient encore d'attendre son chef-d'œuvre, ce qui équivaut à dire que les 22 pièces de théâtre qu'il a fait représenter, sans oublier ses romans, n'ont point droit à ce qualificatif.

Durant toute une semaine, les théâtres de l'Allemagne ont mis à la scène des œuvres dramatiques de Gerhart Hauptmann. A Berlin ce fut véritablement une rage. Le *Kleines Theater* commença la série avec *Michael Kramer* qui fut, il y a onze ans, un des plus retentissants insuccès de l'auteur. Au *Schauspielhaus*, théâtre royal qui longtemps bouda l'écrivain considéré comme trop « révolutionnaire », on se contenta de *la Cloche engloutie*. Le *Berliner Theater* et le *Deutsches Theater* suivirent, ce dernier avec *Schluck und Jau*, puis le *Schiller-Theater*, avec *Elga*, et enfin ce fut le tour du *Lessing-Theater*, dirigé par M. Otto Brahm et considéré comme le théâtre de Hauptmann par excellence. Les habitués de cette scène littéraire purent assister à un véritable « cycle », car, après la 450e représentation des *Tisserands*, ils écoutèrent *la Pelisse de Castor* et *la*

Fuite de Gabriel Schilling. Les manifestations des autres villes allemandes furent à l'avenant et Vienne s'empressa de faire chorus.

On s'apprêtait à fêter, en un banquet littéraire, le triomphe de l'art moderne, incarné par le fécond dramaturge, quand arriva à Berlin, dans l'après-midi du vendredi 15 novembre, la nouvelle que Gerhart Hauptmann avait obtenu le prix Nobel de littérature. Le professeur Erich Schmicht, avisé par un télégramme de Stockholm, s'était empressé de prévenir l'heureux lauréat pour qui, ainsi qu'il l'a déclaré lui-même, « la nouvelle fut complètement inattendue ».

A vrai dire, l'attribution du prix Nobel à l'auteur des *Tisserands* était prévue depuis plusieurs années, mais le jury l'avait considéré jusqu'à présent comme trop « réaliste ». Le testament de Nobel stipule en effet que les munificences de l'inventeur de la dynamite devront aller à un écrivain qui, par son œuvre, se met au service d'une « idée supérieure ». Or, l'apparition du roman *Emanuel Quint*, le « fou en Christ », fit croire aux membres de l'Académie suédoise que Gerhart Hauptmann s'était converti à l'idéalisme. L'étude des problèmes religieux, qui forme le fond de cette œuvre d'imagination, séduisit le puritanisme des juges de Stockholm et l'affaire fut enlevée la main haute.

C'est donc avec une double auréole que M. Gerhart Hauptmann se présentait le soir à l'hôtel Adlon, où la fête devait revêtir un caractère tout intime. On sait ce que cela veut dire. A droite et à gauche du poète prirent place la comtesse Kalkreuth et Mme Anna von Rath. A la table d'honneur on remarquait encore le comte Seebach, intendant général du théâtre royal de Dresde, Mme Gerhart Hauptmann, MM. Max Liebermann, Humperdinck, Richard M. Meyer, Corinth, Ludwig Fulda, Mme R. Mosse, le conseiller intime Roethe, le conseiller intime Riehl, le conseiller ministériel Freund, M. Louis de Hofmann, Mmes Paula Conrad-Schlenther et Tilla Durieux. L'éditeur S. Fischer avait amené ses auteurs et les peintres de la « Sécession » étaient venus dîner en grand nombre. La présence du fils de Bjoernson, Bjoern Bjoernson, et de sa femme fut particulièrement remarquée.

M. Paul Schlenther, à qui l'on doit la meilleure biographie de Hauptmann, prononça le premier toast, en saluant le grand poète en qui la jeune génération met toutes ses espérances. Hauptmann remercia et, détournant l'attention des convives de sa propre personne, il rappela « le travail commun des vingt-cinq dernières années » et l'effort de la jeunesse littéraire allemande pour « rompre la croûte d'un art refroidi ». L'art, a-t-il dit en substance, doit lutter, vivre et vaincre. Sa vertu essentielle c'est « la force, le sérieux, le courage et la véracité élémentaire ». Rappelant le jugement d'Ibsen, à propos du premier drame de Hauptmann, *Avant le lever du soleil*, et qui se résumait en deux mots, « sérieux et courage », il a exhorté

la jeunesse à rester fidèle à cette devise, en terminant par cet appel : « Vive l'art libéré des dogmes, le grand art ! vive l'esprit qui vivifie à la fois hier, aujourd'hui et demain ! vive la jeunesse! »

La jeunesse, représentée par M. Emile Ludwig, répondit par des paroles enthousiastes en rappelant d'anciens vers de Gerhart Hauptmann. Puis après d'autres discours, on s'en alla, non sans avoir pris connaissance d'un télégramme du chancelier de l'empire, M. de Bethmann-Hollweg.

Dans la journée, une délégation de la municipalité de Hirschberg, en Silésie, accompagnée de M. Ablass, député de la circonscription où se trouve cette localité, était venue se présenter chez Hauptmann pour lui annoncer qu'il était nommé citoyen d'honneur de Hirschberg », laquelle venait de baptiser une de ses rues « *Gerhart Hauptmannstrasse* ».

La Silésie témoignait ainsi de l'orgueil que lui inspirent les succès de son grand enfant.

On sait que le poète est né à Obersalzbrunn, comme fils d'un aubergiste de ce village, alors que son grand-père avait été un de ces humbles tisserands dont il a glorifié les misères. La fortune lui sourit dès l'âge le plus tendre. L'aisance matérielle dont il a toujours joui fut augmentée par un riche mariage. Avec le dessein de se vouer à l'art, il débarque à Berlin vers la vingtième année. Jeune sculpteur, il se mêla aux milieux littéraires où se préparait le courant réaliste. C'est en utilisant la formule de MM. Arno Holz et Johannes Schlaf qu'il composa son premier drame qui fit tant de bruit lorsqu'il fut représenté pour la première fois au théâtre libre de Berlin en 1889. *Les Tisserands*, deux ans plus tard, devaient rendre son nom illustre. Mais il ne faut pas se le dissimuler, c'est par des moyens littéraires empruntés aux plus vulgaires mélodrames que cette pièce parvint à s'imposer et s'imposa ensuite dans le monde entier. Elle rendit populaire le nom de Hauptmann qui, depuis lors, avec vingt autres drames, n'obtint plus que des demi-succès, des succès d'estime, des succès littéraires. Mais cet homme heureux s'entend merveilleusement à tirer un bénéfice moral même de ses chutes. On discute ses thèses, on en examine la portée et, en fin de compte, l'auteur reçoit des éloges à cause de sa probité. A chacune de ses œuvres nouvelles, on se trouve en présence du même phénomène : Gerhart Hauptmann s'explique avec un sujet, il n'est jamais au-dessus de son sujet. Ses pièces se suivent et restent côte à côte, sans qu'il y ait aucune progression dans son œuvre.

M. Raoul Auenheimer, en parlant dans *la Nouvelle Presse libre* (15 novembre) de ce *Michael Kramer*, qui est peut-être la pièce la plus typique de Hauptmann — *ein Ich-Stück und Künstler-Stück* — a pu écrire :

Gerhart Hauptmann est en premier lieu créateur de types, en second lieu artiste, en troisième poète et peut-être seulement en quatrième dramaturge... Une profonde pitié frémit à travers les pièces de Gerhart Hauptmann et c'est justement cette pitié qui leur confère leur valeur morale et poétique... Le trait de souffrance que porte la physionomie de Hauptmann, ce même trait est aussi gravé dans ses pièces et il ennoblit même la plus faible d'entre elles.

Néanmoins, Hauptmann restera l'écrivain représentatif de sa génération. M. Hermann Bahr l'a appelé « l'homme des réalisations ». Alors que ses compagnons de lutte se sont éparpillés dans des recherches infécondes, ou disparaissaient dans l'oubli, sa bonne étoile le maintenait sans cesse au premier rang. La génération qu'il incarne a fait faillite, mais le réaliste des *Tisserands*, le mystique de *l'Assomption de Hannelé Matern*, après avoir sauvé sa mise, s'achemine tranquillement vers la renommée universelle...

Que sera Hauptmann pour l'Allemagne? On peut se le demander quand, après avoir décrit les phases de sa glorification, on retourne à l'autre jubilé, celui du bon Uhland, si peu artiste, si peu « européen » que la juxtaposition de son nom à celui du jeune Allemand suffit à dérouter l'esprit. Uhland, pourtant, par toutes ses fibres, était lié à sa terre natale. L'unité allemande, l'élaboration du sentiment national doivent quelque chose à son œuvre. Quand dans des contrées diverses on chante le même chant et que l'âme s'en émeut pareillement, on n'est pas loin d'avoir la conscience que l'on appartient à la même nation. Les *lieder* dont Uhland composa les paroles, depuis plus d'un demi-siècle, sont dans la bouche de tous. De Hauptmann on ne peut pas citer un mot qui soit devenu populaire. Demandez à n'importe quel Allemand de vous faire une citation empruntée à l'une de ses œuvres. Il ne s'en rappellera aucune. Mais priez-le de vous chanter *Ich hatt' einen Kameraden,* il le fera sans hésitation. Glorifier la « liberté de l'art » c'est peut-être quelque chose, mais avoir composé un poème que, depuis l'âge de douze ans, tous les Allemands savent par cœur, c'est peut-être davantage.

Le créateur de l'empire allemand n'avait qu'un seul portrait dans sa chambre mortuaire, celui d'Uhland qui portait en épigraphe les paroles prononcées par le poète souabe député au Parlement de Francfort en 1849 : « Nulle tête ne brillera en Allemagne qu'elle n'ait été ointe d'une goutte d'huile démocratique. » — Bismark savait ce qu'il devait à l'auteur des *Chants patriotiques*. En matière de littérature, il n'était pas un raffiné et la jeune Allemagne, celle de 1880 à 1890, lui a plus d'une fois reproché de ne pas faire attention à elle. En refusant de laisser attribuer, il y a une quinzaine d'années,

l'officiel « prix Schiller » à Gerhart Hauptmann, Guillaume II restait dans la tradition de sa famille et donnait rétrospectivement raison à son premier chancelier. Mais Vienne aussitôt lui infligea un démenti en accordant, trois fois de suite, le prix Grillparzer au poète que la cour de Berlin réprouvait.

§

C'est aussi par manière de protestation contre l'esprit réactionnaire qui inspire le jury du « prix Schiller » qu'a été créé, il y a quelques années, par les associations fondées sous le nom de *Goethe Bund*, le « prix Schiller populaire ». M. Herbert Eulenberg vient de se voir attribuer cette fondation pour son drame *Belinde*, joué simultanément à Leipzig, à Dresde et à Munich, dans les derniers jours d'octobre. Le prix est de 3000 marks et le choix fait par le jury réuni au « théâtre Schiller » de Charlottenburg a été unanimement approuvé par la presse. D'origine rhénane, M. Eulenburg fut pendant quelques années « dramaturge » du théâtre de Dusseldorf. Par la noblesse de son œuvre, par la probité de sa carrière littéraire, il méritait une distinction qui, en aidant à le faire connaître du grand public, assurera sa situation matérielle. Nous avons déjà parlé brièvement de ses dernières productions, nous aurons l'occasion d'y revenir prochainement.

Memento. — *Deutsche Rundschau* (octobre) publie des documents inédits sur les relations du poète suisse Gottfried Keller, avec la maison Duncker, pendant son séjour à Berlin entre 1853 et 1856. M. Edouard Schneegans, professeur à l'université de Heidelberg, fait paraître une étude sur Jean-Jacques Rousseau, qui est certainement la plus importante et la plus complète que le centenaire ait provoquée en Allemagne. Les renseignements sur « la police secrète au Congrès de Vienne », que fournit M. Auguste Fournier, ont cela d'intéressant qu'ils permettent d'identifier la personne de Carpani, auteur d'une biographie de *Joseph Haydn*. Ce Carpani se plaignit d'avoir été plagié par un certain Bombet, qui, en l'espèce, n'était autre que Stendhal, lequel s'était attribué dans la *Vie de Haydn* le texte de l'auteur italien. Stendhal avait accablé de ses sarcasmes le malheureux Carpani, que nous aurions le plus grand tort de plaindre, car M. Fournier nous apprend que c'était un simple espion à la solde de la police autrichienne et qu'il était en particulier chargé de la surveillance de Talleyrand.

Dans *Das literarische Echo* (15 novembre), M. Sigmar Mehring, à propos de la publication d'une *Bibliographie verlainienne*, que nous devons à la patiente érudition de M. Georges A. Tournoux, étudie la « réputation mondiale de Verlaine » et récapitule les traductions qui en ont été faites en divers pays.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Edmund Gosse : *Two Visits to Denmark*, 7 s. 6 d., Smith Elder. — Edmund Gosse : *Portraits and Sketches*, 6 s., Heinemann.— Edmund Gosse : *Père et Fils. Etude de deux Tempéraments*, 3.5o, Mercure de France. — Mary Antin : *The Promised Land*, 7 s. 6 d., Heinemann.— Edward Abbott Parry : *What the Judge saw*, 7 s. 6 d., Smith Elder. — C. A. Dawson Scott : *The Agony Column*, 6 s., Chapman and Hall.—Memento.

A deux reprises, en 1872 et en 1874, Mr Edmund Gosse visita le Danemark, et il nous fait un délicieux récit de son voyage dans **Two Visits to Denmark**. La première fois, le voyageur est un jeune inconnu muni de lettres d'introduction pour quelques personnages; c'était au lendemain de la brutale agression de la Prusse, et Mr Gosse relate, avec une émotion communicative dans sa simplicité, l'aspect du pays, des villes et de la population, encore sous le coup de la défaite et atterrés aussi par l'écrasement de Napoléon III. Ensuite, c'est Copenhague et ses environs, des rencontres avec Jacob Deichmann le libraire, Hegel l'éditeur, les Plesner, Jerichau le sculpteur, Andersen le conteur, Martensen le théologien, Paludau Muller le poète, et d'autres. De quelle façon charmante, Mr Gosse nous détaille tout ce qu'il fait, tout ce qu'il entend, tout ce qu'il voit; il semble qu'on soit avec lui, qu'on le suive pas à pas et qu'on éprouve le même juvénile enthousiasme, la même fraîcheur d'étonnement, le même regret à s'en aller, le même désir de revenir. En 1873, Mr Gosse publie un recueil de ses vers qu'il dédie « à ses amis danois » et quand il retourne à Copenhague, l'année suivante, il n'est plus un étranger pour ceux auxquels il s'intéresse. Il les revoit tous, et quelques autres, dont Brandes et Christian Molbech; il examine plus à loisir les choses et les gens, il entre davantage dans leur intimité et il nous les représente avec cette sympathie qui, sans exclure le sens critique, donne des tableaux agréables et parfaitement ressemblants. Ce livre de Mr Gosse demeurera doublement précieux : par le document sans doute unique qu'il constitue, car les visiteurs ne durent pas être nombreux, ni de cette qualité, au Danemark, vers cette époque, et par le charme tout particulier de cette vivante et brillante relation de voyage.

Voici maintenant une série de **Portraits and Sketches**, dans laquelle Mr Gosse présente une douzaine d'auteurs défunts : Swinburne, Philip James Bailey, Richard Hengist Horne, Aubrey de Vere, Tennyson, Whittier, l'auteur de John Inglesant, Mandell Creighton, Andrew Lang, Wolcott Balestier, Carl Snoilsky, Eugène Melchior de Vogüé, et un vivant, M. André Gide. « Si la présence de M. André Gide parmi tant de ceux qui ne sont plus est désapprouvée, explique Mr Gosse, je répondrai que j'aime sentir que j'emmène avec moi un ami vivant dans ma tournée de respectueuses

visites aux morts. » Et il ajoute : « Je n'ai pas fait de lui un portrait; à peine ai-je indiqué quelques contours ; mais je désire ne pas attendre plus longtemps pour recommander à l'étude des lecteurs anglais un écrivain captivant, jeune encore, qui est destiné, je crois, à prendre place au tout premier rang des écrivains européens. » Mais l'esquisse de M. Gide et de son œuvre n'en est pas moins exacte et pénétrante. Ces essais sont de longueurs très diverses. Nous avons sur Swinburne près de soixante pages, qui sont comme l'ébauche d'une biographie que Mr Gosse pourra compléter, il faut l'espérer, et les quelques pages sur Wolcott Balestier, sur J.-H. Shorthouse ou sur R.H. Horne forment des portraits précis et achevés. La diversité de ton et de manière n'est pas moins remarquable dans ce livre, et il suffit de comparer les précédents essais aux études sur P. J. Bailey, Aubrey de Vere, Andrew Lang, Carl Snoilsky et les récents poètes suédois et Eugène Melchior de Vogüé. C'est bien, comme le déclare l'auteur, l'indépendance de ces études qui fait leur valeur. « Elles sont imparfaites, peut-être erronées, mais elles ne sont pas de seconde main. Qu'elles soient le résultat de quelques coups d'œil fugitifs ou d'un patient examen de plusieurs années, elles sont, en tout cas, bien de moi. »

Tous ces personnages n'ont pas une égale importance: ceux-ci sont oubliés, ceux-là le seront bientôt, et tels autres verront croître leur renom. Mais, en leur temps, ils tinrent ferme et haut le flambeau de l'art, préoccupés seulement de le transmettre à d'autres sans l'éteindre. La critique de Mr Edmund Gosse présente un intérêt particulier ; elle est bien, selon la phrase de M. Paul Desjardins, « la cinématographie d'une abeille dans le mystère de la mellification ». Analyser le miel est une tâche, disséquer l'abeille en est une autre, et Mr Gosse déclare prendre un plaisir spécial à observer la bête, sans se laisser voir, tandis qu'elle construit et remplit ses rayons. Méthode excellente, aux résultats séduisants, puisqu'elle ne disjoint pas l'homme et l'œuvre et permet de voir l'artiste en fonction, pour ainsi dire, dans tout l'enchevêtrement de sa personnalité, avec l'influence du caractère sur l'œuvre. Mais aussi bien, l'on sait que Mr Gosse est un maître et nos éloges à son adresse sont quelque peu impertinents. Toutefois, nous ne le quitterons pas sans dire quelques mots de la version française de *Father and Son*, publiée il y a quelques mois sous le titre de **Père et Fils**. La critique française a fait à ce beau livre l'accueil qui convenait : on a compris qu'il se posait là l'une des plus graves questions sur lesquelles il n'est pas commode de s'entendre. Le problème de l'éducation offre toutes les complexités, toutes les difficultés et il est aussi divers qu'il y a de tempéraments, sinon d'individus. Mais, il semble que, dans certains cas, les critiques aient lu le livre un peu hâtivement,

ou, comme M. Lucien Maury, dans *la Revue Bleue*, se soient mépris sur l'attitude de l'auteur. M. L. Maury déclare que ce livre « cruel » est une « vengeance posthume ». Je suis persuadé qu'il a absolument tort. Je puis, sans outrecuidance, prétendre à une connaissance intime de l'ouvrage, sans parler de ce que je sais personnellement de Mr Gosse; pour moi, loin d'être une vengeance, cette autobiographie rend toute justice à ce père qu'en dépit de ses erreurs intellectuelles le fils aimait et honorait, et qu'il continue à aimer et honorer. Si, à première lecture, on a cette impression d'animosité posthume du fils envers le père, la faute en est peut-être à la traduction. Malgré tout leur souci d'être exacts et fidèles, les traducteurs ont pu ici et là employer un terme, une épithète qui dépasse peut-être la pensée de l'auteur. J'en doute, cependant, car beaucoup de lecteurs n'ont pas eu cette impression, et quelques-uns, qui ont lu le livre avec une attention soutenue, m'ont dit avoir été surpris justement par le tact parfait avec lequel l'auteur dépeint son père, par le constant hommage qu'il lui rend, par la sincérité avec laquelle il indique des traits indispensables pour qu'on saisisse bien son caractère si étrange. Avec cette réserve, l'article de M. Lucien Maury est d'une haute valeur critique, d'une remarquable pénétration, et il serait à souhaiter que tous les critiques jugent avec autant d'intelligence et de perspicacité.

§

Dans une étude qu'a publiée *la Grande Revue*, H.-G. Wells étudie le problème de la population aux Etats-Unis et il démontre comment les immigrés constituent le seul élément de l'augmentation qu'on y constate, les anciennes familles se stérilisant de plus en plus pour ainsi dire. En outre, il est curieux de voir comment ces hordes d'immigrants, venus des pays les plus arriérés d'Europe et même d'Asie Mineure, s'adaptent au milieu nouveau dans lequel ils s'installent, et il serait plus curieux encore d'étudier comment, tout en s'adaptant, ces nouveaux venus modifient le caractère national, assez peu stable somme toute, étant donnée sa formation récente. A ce point de vue, le livre de Miss Mary Antin : **The Promised Land**, offre un intérêt des plus vifs. Dans cette sorte d'autobiographie, l'auteur raconte comment elle émigra en Amérique avec sa famille. De race juive, elle relate la vie sordide que les siens menaient sous la dure domination russe, et toute cette partie de son livre est très captivante. Puis, elle raconte l'existence de sa famille à Boston, où peu à peu ses remarquables qualités et son intelligence lui permettent de se créer une situation brillante. Mais c'est son père qui est le personnage principal du livre, et c'est une singulière figure de juif intelligent, probe, désintéressé, destiné à toujours rester pauvre, et qui ne

sait même pas garder le peu de biens que la chance lui apporte. Miss Mary Antin témoigne d'un solide enthousiasme pour son pays d'adoption, et l'on songe non sans mélancolie que comme tant d'autres cette femme si bien douée n'aurait eu aucun moyen de développer ses dons si elle était restée dans le servage imposé à ceux de sa race par la tyrannie de la bureaucratie russe.

§

Quand nous parlons des Anglais, en France, nous nous figurons volontiers qu'il existe, de l'Anglais, un type unique qui se retrouve identiquement d'un bout à l'autre de l'Angleterre. Nous savons bien qu'il y a les Ecossais, les Irlandais, les Gallois, mais nous ignorons qu'un citoyen de Manchester est très différent d'un habitant de Londres et que les paysans du Yorkshire ne ressemblent pas à ceux de la région que Thomas Hardy dénomme le Wessex. Le citoyen de Manchester est un des types anglais les mieux caractérisés, et il est admirablement décrit et dépeint dans le livre auquel Son Honneur le Juge Edward Abbott Parry a donné ce long titre : **What the Judge saw**, *being twenty five Years in Manchester, by One who has done it*. Ce livre est plein de souvenirs humouristiques et d'anecdotes amusantes, mais ce n'est pas cela seulement qui constitue sa valeur. Vingt-cinq ans de séjour dans une énorme agglomération industrielle, tour à tour comme avocat, comme journaliste et comme magistrat, ont permis au juge Parry d'être en contact avec les mille aspects de la vie dans une grande cité. Aussi, aborde-t-il en connaissance de cause et avec une documentation de première main quelques-uns des problèmes sociaux les plus urgents dans une vaste population ouvrière. La lecture de ce livre spirituel et fin, plein de bon sens et de saine réflexion, renseigne mieux que beaucoup d'ouvrages plus prétentieux sur la vie provinciale anglaise.

§

C'est aussi la vie provinciale anglaise que dépeint Mrs Dawson Scott, dans **The Agony Column**. Ce roman est bien écrit, bien construit; les personnages y sont très vivants et très exactement dessinés. Peut-être l'action est-elle un peu lente, mais la province n'offre pas, surtout dans la classe sociale qu'on nous présente, des drames mouvementés tous les jours. Les péripéties de la situation, l'agitation des personnages proviennent d'une double méprise : d'abord méprise de la jeune femme qui épouse un héros, retour des combats, qui, marié, devient d'un terre à terre désolant, et méprise de ce mari qui, jugeant sur les seules apparences, selon son caractère, croit à la faute de sa femme innocente.

Memento. — A maintes reprises, nous avons signalé ici les poèmes de Mr Robert Bridges. L'ensemble de ces poèmes, à l'exclusion des huit dra-

mes poétiques, paraît maintenant dans la collection des Standard Authors publiée par l'Oxford University Press. Nous ne redirons pas ici le mérite de l'œuvre de Mr Robert Bridges ; indiquons seulement que le présent recueil contient : *Prometheus, the Firegirer, Demeter, Eros and Psyche, The Growth of Love*, les cinq livres des *Shorter Poems*, les *New* et les *Later Poems*, et les *Poems in cl ssical Prosody* (2 s.) La Clarendon Press publie un savant ouvrage du prof. Walter. W Skeat : *The Science of Etymology*. Ce livre, que l'auteur semble avoir pu terminer avant sa mort, récente, a pour objet de diriger l'attention sur quelques-uns des principes qui doivent guider l'étude de l'étymologie, et de l'étymologie anglaise en particulier, et qui permettent de consulter les dictionnaires étymologiques avec intelligence et profit. On sait que le Prof. Skeat est l'auteur d'un précieux *Etymological Dictionary of the English Language* dont la dernière édition est de 1910 (4 s. 6 d.)

Mme Muriel Ciolkowska consacre, dans la collection des *Little Books on Art* (2 s. 6d.) publiée par l'éditeur Methuen, une excellente étude à l'œuvre de *Rodin*. Ce petit livre, fort bien illustré, est écrit avec une remarquable compréhension de l'art du maître à qui l'auteur amènera certainement de nouveaux admirateurs.

The Poetry Review de novembre contient des vers de Rupert Brooke, et un article de Basil Watt : *The Poet Articulate*.

M. Franz Hellens a traduit l'essai de Mr Jethro Bithell sur *W. B. Yeats* et le publie en une jolie brochure aux éditions du *Masque*.

La Collection Tauchnitz donne le tout récent roman de H.-G. Wells : *Marriage*, en deux volumes : *Halcyone*, par Elinor Glyn, *The Heather Moon*, 2 vol., par C. N. et A. M. Williamson ; et le dernier roman de Sir Arthur Conan Doyle : *The Lost World*.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Ramon Pérez de Ayala : *La Pata de la Raposa*. Madrid, Renacimiento, 3 p. 5o. — Alberto Insua : *Las Flechas del Amor*. Ibid., 3 p. 5o. — Juan Guixé : *Los Problemas de Espana*. Madrid, 3 p. — Luis Nicolau de Olwer : *El Teatro de Menandro*. Barcelone, typ. L'Avenç, s. p., in-4°.

On retrouve avec une curiosité nouvelle, dans **La Patte du Renard**, l'inquiétant personnage que Ramon Pérez de Ayala nous avait présenté dans les deux romans dont nous avons fait l'éloge ici même : Alberto Diaz de Guzman, jeune artiste extravagant, aristocrate qui, par dédain de la bourgeoisie triomphante, flirte parfois avec un certain idéal démocratique bien peu conforme à ses goûts raffinés et à son orgueil. Au fond, l'anarchisme intellectuel est beaucoup plus son fait. Déjà libéré de ce qu'il appelle tous les mensonges vitaux : religion, morale, science, justice, richesse, il ne lui restait plus que sa foi en la beauté ; or, voici qu'à l'épisode final de *Ténèbres sur les Cimes* s'achève logiquement son évolution spirituelle : il lui a fallu, en effet, paraît-il, cette éclipse totale de soleil, d'ailleurs contemplée sans la moindre préoccupation scientifique en com-

pagnie de noceurs vulgaires de petite ville et de filles, pour décider que cette religion de l'art ne pouvait être qu'une autre étoile mensongère : la beauté lui est apparue chose aussi humaine, périssable et vaine que tout le reste, et il s'étonne d'avoir pu sérieusement s'adonner à un jeu aussi puéril que l'art. Il croit en être arrivé à cet état que les mystiques appelèrent d'insensibilité. Nouvelle illusion : la suite du roman n'est guère en effet que l'histoire des irrésolutions sentimentales ou intellectuelles d'Alberto, histoire que je n'essaierai pas de résumer : l'idéologie la plus capricieuse et la plus spontanée, bien digne de l'admirable humoriste qu'est Ayala, s'y entremêle de telle sorte aux épisodes proprement romanesques, et ces derniers se développent eux-mêmes avec une si désinvolte fantaisie, des changements de décor et de ton si surprenants, qu'il en résulte une œuvre assez rebelle à l'analyse. On ne saurait pourtant s'y tromper. La prestigieuse et comme acrobatique fantaisie de l'écrivain ne nuit en rien à la solide unité du roman, le plus parfait et le plus beau qu'il ait composé, celui où s'équilibrent le mieux ses inappréciables dons de lyrisme moqueur, d'émotion voilée d'ironie, d'observation malicieusement lucide, d'impertinente dialectique habile à démasquer la comédie de la plupart des idées et des gestes humains. D'un bout à l'autre du roman, il s'agit bien de savoir si Alberto, se déprenant de l'égoïste et artificieux intellectualisme où sa volonté se dissout peu à peu, accueillera la vie dans sa simplicité, et se laissant aller à l'amour d'une fiancée patiente, silencieuse, toujours prête au pardon, mettra fin aux incartades de son esprit et de son cœur ; mais quand, las de stérile analyse, il s'y décide enfin, Fine est morte de tant attendre, et, avec elle, l'idéal simple qu'elle incarnait.

On ne saurait trop espérer de l'heureuse génération qui, à côté d'un Ayala et sans rien dire des poètes auxquels nous réserverons une prochaine chronique, peut se vanter de posséder l'auteur de ce beau récit, poignant et simple : **Les Flèches de l'Amour**. En cette Espagne, prodigieuse nourricière de romanciers, M. Alberto Insua, qui, dès ses premières œuvres, se révéla un nouvelliste né, se distinguait, dès l'abord, de ses rivaux, par des qualités presque françaises : maître de la langue, mais sachant ne point abuser de ce don, et accordant, en apparence, moins de place au style qu'à la pensée, toujours sobre, ne laissant rien à l'improvisation si chère à ses compatriotes et dont elle a si souvent gâté le talent, mettant par-dessus tout, sans nul excès naturaliste, l'amour de la précision et de la clarté, tel il nous apparaissait dans la trilogie intitulée : *Histoire d'un Sceptique*. Et l'on aurait eu mauvais gré à lui tenir grief de ces qualités sans doute assez rares en Espagne, tant elles lui semblaient naturelles et tant elles étaient susceptibles d'enseigner autour de lui quels fruits peuvent s'attendre d'une sévère discipline. Néanmoins

peut-être le jeune écrivain poussait-il trop loin le souci de réagir contre tout romantisme, dans le style ou dans la pensée : son élégante sobriété pouvait paraître sécheresse ; son humour un peu froid, se faire déplaisant à la longue. Etait-ce l'effet d'une trop vive influence d'Anatole France, ou de cet Amiel, à qui A. Insua consacrait de si curieuses pages dans son livre de début: *Don Quichotte dans les Alpes*. Je ne sais. Toujours est-il qu'on notait jusqu'ici, dans l'ensemble de l'œuvre si séduisante de M. Insua, à côté d'une précoce expérience du métier, d'une forte culture, d'une science déjà très sûre des maladies du cœur humain, quelque chose aussi d'un peu glacial, qui nuisait parfois à l'intérêt des trois volumes de l'*Histoire d'un Sceptique ;* et le prurit de controverses idéologiques ou simplement sentimentales qui trop souvent s'emparait des deux héros n'était pas fait pour dissiper cette fâcheuse impression. *Les Flèches de l'Amour*, au contraire, frappent de suite par l'allure rapide du récit, due beaucoup moins à une belle maîtrise dans l'expression toujours aussi sobre et parfaite, qu'à la présence d'une qualité qui paraissait manquer le plus souvent à M. Insua : l'émotion. C'est bien, en effet, par la nuance exquise de l'émotion que vaut tout le livre ; c'est l'émotion qui le vivifie, et donne à cette histoire pourtant vulgaire comme une tonalité soutenue de lyrisme discret, qui la relève singulièrement et l'ennoblit ; et c'est enfin l'absence de cette indispensable qualité, qui rendait par endroits les ouvrages antérieurs quelque peu froids et ennuyeux. En dépit du titre, ironiquement pompeux, *les Flèches de l'Amour* ne nous content que la vie douloureuse et simple d'une jeune fille pauvre de Madrid, intuitive et profonde, précoce bien qu'ingénument romantique, s'affinant de corps et d'âme dans un milieu de brutes primitives au-dessus duquel, instinctivement, elle cherche à s'élever : mais c'est la destinée de tels êtres que leur ascension doive ressembler de fort près à une déchéance. Eugénie n'a trouvé de refuge contre les laideurs violentes d'un foyer étouffant et sordide que dans l'amour, mais un amour sans le mariage, et dont elle mourra victime : malgré les désillusions successives, elle s'y dévoue toute sans que pourtant sa pudeur native souffre en rien de cette passion presque fanatique, faite surtout d'une inexplicable soif de sacrifice, et où il entre une bonne part de vieille humilité chrétienne; elle trouve, il est vrai, le bonheur dans cet évanouissement même de sa volonté, immolée sans réflexion et sans scrupules à celle de l'amant. Ce dernier, type complexe, vivant et vrai, d'arriviste bon enfant, hâbleur et sérieux, égoïste et amoureux, mais d'un amour où la chair a plus de part que l'esprit, ne comprendra que trop tard, devant le fragile corps blanc mort pour lui, combien d'héroïsme il avait demandé à cette simple enfant. Cette navrante histoire sentimentale, audacieuse et si pure ensemble, a pour cadre d'excellents

paysages du Madrid populaire: tristes logis des bas quartiers, allègre pétulance des ateliers de couturières ou de modistes, moroses soirées de fête dans ces cafés irrespirables où s'assemble toute la faune de l'amour dominical, belles évocations qui contribuent à faire du dernier roman de M, A. Insua une des meilleurs études madrilènes qui aient été tentées depuis longtemps.

M. Juan Guixé a réuni en volume un certain nombre d'essais sur **les Problèmes d'Espagne**. M. Guixé est secrétaire de rédaction d'*España Nueva*, bouillant journal républicain de Madrid, mais il a eu le bon esprit de ne s'en point trop souvenir, et son livre, le plus souvent impartial, démontre de la bonne foi et de la bonne volonté ; il n'est malheureusement pas toujours très clair ni très neuf. De ce dernier tort, on doit du reste excuser l'auteur : l'examen des problèmes d'Espagne consiste, de temps immémorial, pour tout Espagnol, à démasquer les défauts de ses compatriotes ; et comme il n'en apparaît guère de nouveaux, il devient difficile de traiter de façon originale un sujet que les beaux travaux de Picavea, Ganivet et Costa ont vraiment épuisé et que, dès le XVIIIe siècle, Cabarrus, Aranda et Jovellanos avaient parfaitement étudié. Au lieu de piétiner ainsi sur place, les jeunes que préoccupe la situation politique et sociale de leur patrie ne feraient-ils pas mieux de rechercher pourquoi il a si peu servi à leurs devanciers, de Charles III à Costa, de si bien voir les problèmes à résoudre, pourquoi les réformes éternellement proposées ont éternellement été différées ; et s'il ne conviendrait point, par conséquent, de changer désormais d'orientation en vue de trouver d'autres issues. Tous les penseurs précités sont des tenants de la thèse : *Européisons l'Espagne*. Pourquoi les jeunes gens sérieux, cessant de s'hypnotiser sur cette idée fixe, ne prêteraient-ils pas un peu d'attention, ne fût-ce que pour la réfuter, à la thèse d'Unamuno : *Africanisons-la* ? Cette affirmation du plus grand penseur qu'ait eu depuis longtemps la péninsule, quand même elle serait paradoxale, mérite bien qu'on y réfléchisse. On s'est contenté jusqu'ici de répéter à satiété : Voilà les défauts proprement espagnols — y compris la sobriété, puisqu'au dire de M. J.G. c'en est un — ; voici les qualités propres à d'autres peuples européens, et qui nous manquent ; il faut les acquérir. Etant donnés les résultats négatifs de cette méthode, ne serait-il pas temps de se demander ce que l'on obtiendrait en cherchant à tirer parti et des qualités et des défauts espagnols, quitte à accentuer ces derniers ? M. J. G., chez qui domine un associationnisme facile et redoutable — trente idées à la page — mais qui trouve parfois d'heureuses formules, et définit même joliment « sceptique-optimiste » le lamentable type dominant parmi les classes dirigeantes, conclut ainsi son essai sur un hypothétique *Lloyd-George espagnol :* « C'est dire que ce Lloyd-George devrait

suivre énergiquement la maxime : *des mains sans langue.* » Mais, dites ? que fera ce Grand Muet de tous les grands Bavards qui, de la Cacharreria de l'Athénée au Casino de Cuenca, dissertent avec un plaisir obstiné sur les grands maux de l'Espagne ?

C'est une véritable surprise pour quiconque sait à quel point les études grecques sont délaissées en Espagne que de pouvoir saluer l'apparition d'une thèse aussi sérieuse sur **Le Théâtre de Ménandre**. M. L. Nicolau de Olwer, son jeune auteur, se classe du coup parmi les meilleurs hellénistes contemporains ; et la célèbre librairie barcelonaise de l'Avenç, qui nous présente magnifiquement ce bel ouvrage, mérite aussi tous nos compliments. Même après l'étude si complète publiée en 1910 par M. Legrand sur la Comédie grecque pendant la période dite nouvelle, on lira avec fruit la longue introduction historique et littéraire, où se trouve résumé tout ce qu'on sait du « dernier attique », du représentant de la Gomédie nouvelle le plus glorieux, et grâce aux récentes découvertes d'importants fragments de son œuvre, le plus actuel. La seconde partie du volume contient précisément le texte original (d'après l'édition d'Alfred Koerte corrigée) et une traduction castillane exacte et souple de ce qu'on a graphiquement appelé « le nouveau Ménandre »

MARCEL ROBIN.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Boisserie de Masmontet : *Maison-Lafitte et son château*, avec 15 illustr. ; Chevrier. » »

Lucien Lambeau : *Vaugirard* (Histoire des Communes annexées à Paris en 1859) ; Leroux. » »

G. Maspéro : *Egypte* (Histoire générale de l'art), avec 565 grav. ; Hachette. 7 50

Esotérisme.

Divers : *Le Véritable Almanach du Merveilleux* ; Leclerc. 1 »

H. Durand : *L'Occultisme littéraire* ; Durville. 1 »

Kristian Hus's : *L'Evangile de la fin* ; Durville. 1 »

Charles Lancelin : *Comment on meurt, comment on naît.* Avec 4 grav. ; Durville. 1 »

Histoire

R. Cagnat : *A travers le monde romain* ; Fontemoing. 3 50

Emile Chénon : *Histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat du Ier au XXe siècle* ; Bloud. 1 »

Vicomte de Guichen : *La France morale et religieuse à la fin de la Restauration* ; Emile-Paul. 3 50

De Lanzac de Laborie : *Falloux* ; Bloud. 0,60

Emile Ollivier : *L'Empire libéral.* Tome XVI : *Le Suicide* ; Garnier. 3 50

André Pillet : *Recherches faites en Allemagne sur l'horloger Charles Guillaume Nauendorff* ; Picard. » »

Eugène Plantet : *Moulay Ismaël, Empereur du Maroc, et la Princesse de Conti.* Avec 5 grav. hors t. ; Plon. 6 »

Pierre Poléjaïeff : *Six années : la Russie de 1906 à 1912.* Adapté du russe et précédé d'une introduction par Gaston Dru ; Plon. 5 »

Littérature.

Bottom : *Ainsi parlait Jéroboam ou la Finance en actions ;* Mercure de France. 2 »

Chateaubriand : *Textes choisis et commentés* par André Beaunier ; Plon (2 vol.) 3 »

Arthur Colson : *Ecoute, bûcheron... ;* Nombreuses illust. h. t. Dlyft, à Hasselt. 2 50

Fernand Laudet : *Madame Swetchine ;* Bloud. 0 60

Henri Malherbe : *Paul Hervieu*, biographie critique, suivie d'un autographe, d'opinions et d'une bibliographie, précédée d'un portrait-frontispice ; Sansot. 1 »

Marie de France : *Six lais d'amour*, modernisés en regard de l'original, avec une notice historique sur l'auteur et ses ouvrages par Philéas Lebesgue ; Sansot. 3 50

Charles Maurras : *Anthinea*, d'Athènes à Florence ; Champion. » »

O. W. Milosz : *Chefs-d'œuvre lyriques du Nord*, (Angleterre-Allemagne) ; Figuière. 3 50

Léon Modiano : *Films d'Orient*. Préface de M. Emile Faguet ; Grasset. 3 50

P.-J. Proudhon : *Les Femmelins*, avec une introduction par Henri Lagrange ; Nouv. libr. nationale. 1 »

Musique

Louis Striffling : *Esquisse d'une histoire du goût musical en France au XVIII^e^ siècle ;* Delagrave. 3 50

Pédagogie

Berthe Dangennes : *Ce qu'il faut que toute jeune femme sache ;* Nilsson. 2 »

Philosophie

Gaston Bouet-Maury : *L'Unité morale des religions ;* Alcan. 2 50

Joseph Desaymard : *La Pensée d'Henri Bergson*, avec un portrait et un autographe ; Mercure de France. 0 75

Jean Didier : *Hume ;* Bloud. 0 60

A. de Gomer : *L'Obligation morale raisonnée. Ses conditions ;* Alcan. 3 50

Emmanuel Kant : *La Religion dans les limites de la raison*. Nouv. trad. française, avec notes et avant-propos par A. Tremesaygues ; Alcan. 5 »

A. Leclère : *Le Bilan de la philosophie religieuse ;* Bloud. 0 60

J. Segond : *L'Intuition bergsonienne ;* Alcan. 2 50

Poésie

Henri Allorge : *La Splendeur douloureuse ;* Plon. » »

Charles-Adolphe Cantacuzène : *Apothéoses de Météores ;* Perrin. 3 50

Louis Cappatti : *Pourquoi ? ;* Grasset. 3 50

Paul Costel : *Poèmes de la ville ;* Messein. 3 50

Georges David : *Le Toit qui fume*. Préface de Léon Bocquet ; Ed. du « Beffroi ». 3 50

Jean Dominique : *Le Puits d'Azur ;* Mercure de France. 2 »

Edmond Laforest : *Cendres et flammes ;* Messein. 3 50

René Maran : *La Vie intérieure ;* Ed. du « Beffroi ». 3 50

Romain Thomas : *La Route du retour ;* Grasset. 3 50

J. Valcler : *Consolations*, poèmes en prose ; Figuière. 3 50

Emile Verhaeren : *Œuvres de Emile Verhaeren* (les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze mois. Les Visages de la Vie) ; Mercure de France. 7 »

Publications d'art

Jean de Bonnefon et Georges Wybo : *Les Maisons des Champs au Pays de France ;* Soc. d'éditions. » »

Albert Gleizes et Jean Metzinger : *Du « Cubisme » ;* Figuière. 3 50

Ch. Moreau-Vauthier : *La Peinture. Les divers procédés. Les maladies des couleurs. Les faux tableaux*. Préface de M. Etienne Dinet : Hachette. 10 »

Marcel Reymond : *De Michel-Ange à Tiepolo ;* Hachette. 3 50

Watteau : L'Œuvre du Maître en 182 reproductions ; Hachette. 10 »

Questions coloniales

Augustin Bernard : *Le Maroc*. Avec 5 cartes h. t. ; Alcan. 5 »

Questions militaires

Alfred Guignard : *Troupes noires. Premières cartouches ;* Fayard. 3 50

Questions religieuses

René Aigrain : *Manuel d'épigraphie chrétienne;* I : Inscriptions latines ; Bloud. 1 20

René Aigrain : *Manuel d'Epigraphie chrétienne. II :* Inscriptions grecques ; Bloud. 1 20

Robert Bellarmin : *Les Marques de la véritable église ;* Bloud. 0 60

Auguste Dide : *La Légende chrétienne ;* Flammarion. 1 »

L. Laberthonnière : *Le Témoignage des Martyrs ;* Bloud. 0 60

L. Laberthonnière : *Sur le Chemin du Catholicisme ;* Bloud. 0 60

Lucien Roure : *Figures franciscaines ;* Plon. 3 50

Roman

Marcel Batilliat : *La Liberté ;* Fasquelle. 3 50

Marcel Berger : *L'Homme enchaîné ;* Oudin. 3 50

Félicien Champsaur : *La Caravane en folie (Afrique) ;* Fasquelle. 3 50

Robert Chauvelot : *Parvati.* Aquarelle d'Albert Besnard; Albin Michel. 3 50

Léon Daudet : *Le Lit de Procuste ;* Fasquelle. 3 50

O. Diraison-Seylor : *L'Amour en croupe ;* Leclerc. 3 50

Pierre d'Ellivegor : *La Gerbe d'Asphodèles ;* Grasset. 3 50

Jean et Paul Fiolle : *Les Oudinot ;* Basset. 3 50

Max et Alex. Fischer : *L'Inconduite de Lucie ;* Flammarion. 3 50

Charles Foley : *La Dame aux millions ;* Fontemoing. 3 50

Gaston Leroux : *Balaoo ;* Tallandier. 3 50

Pierre Maudru : *Suzanne Leclasnier ;* Grasset. 3 50

Maryan : *L'Echo du Passé.* Illustr. d'après les dessins de Casimacker ; Hachette. 3 50

Jean Mélia : *Le Triomphe de l'Argent ;* Fasquelle. 3 50

Henri Mirande : *Les Baisers de Lesbie ;* Ambert. 3 50

Georges Ohnet : *Le Revenant ;* Ollendorff. 3 50

Adolphe Orna-Galatz : *La Fange.* Avec une lettre-préface de Victor Margueritte ; Messein. 3 50

Abbé Jules Pacheu : *Alceste au Couvent ;* Figuière. 3 50

Noëlle Roger : *Docteur Germaine ;* Perrin. 3 50

Romain Rolland : *Jean-Christophe : La Nouvelle Journée ;* Ollendorff. 3 50

Pierre Sales : *Le Secret du Fakir ;* Flammarion. 3 50

Robert Scheffer : *Les Taciturnes ;* Figuière. 3 50

Gustave Teissandier : *Les Vrais pauvres ;* Figuière. 3 50

Léon Tolstoï : *Contes et Romans posthumes.* Trad. du russe, avec une introduction et des notes biographiques par Teodor de Wyzewa ; Perrin. 3 50

Georges Virrès : *Le Cœur timide...,* Gabalda. 3 50

Michel Yell : *Cauët ;* Ed. de la « Nouvelle Revue française ». 3 50

Sciences

Dr Henry Labonne : *Comment on se défend contre les maladies du cœur.* Avec 5 fig. ; Durville. 1 »

Leclerc du Sablon : *Les Incertitudes de la biologie.* Avec 24 fig. dans le texte : Flammarion. 3 50

Sociologie

Marguerite Gemalhing : *Le Salaire féminin ;* Bloud 0 60

Louis Hoffman : *La Grève dans les services publics et les industries nécessaires ;* Bloud. 0 60

Henri Joly : *La Hollande sociale ;* Bloud. 0 60

Fernand Laudet : *Auguste Cochin ;* Bloud. 0 60

Sir Olivier Lodge : *La Femme, sa situation réelle, sa situation idéale.* Conférences précédées d'une préface. Traduites de l'anglais par Mlle Adrienne Terrier ; Alcan. 3 50

George Maze-Sencier : *Monopoles et Régies ;* Bloud. 0 60

Pierre Meline : *Le Play ;* Bloud. 0 60

Louis Passy : *Histoire de la Société nationale d'Agriculture de France.* Tome I : 1761-1793 ; Alcan. 7 50

E. Vandervelde : *La Coopération neutre et la Coopération socialiste ;* Alcan. 3 50

A. Vincent : *Les Instituteurs et la Démocratie ;* Nouv. librairie nationale. 1 50

E. Willaey : *La Solution de la Question sociale ;* Messein. 0 50

Théâtre.

Charles Dubois : *Prométhée enchaîné*. Traduit d'Eschyle; Lemerre. 2 50

P. P. Shelley : *Prométhée délivré*, drame lyrique en 4 actes, traduit par Tola Dorian; Lemerre. » »

Albert Ulrich : *Le Prétendant* (Dans le Barrois en 1714), comedie en 4 actes, en vers; Messein. 3 »

Voyages.

Marc Dhano : *Au Pays d'Alsace et de Lorraine;* Lib. du « Messager d'Alsace-Lorraine ». 2 50

Jules Leclercq : *Aux Sources du Nil par le chemin de fer de l'Ouganda*. Avec 16 grav. h. t. et une carte : Plon. 4 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du *Mercure de France*: Assemblée générale ordinaire annuelle. — Une lettre de M. Théodore Stanton à propos des inédits de Balzac. — Le Monument Léon Dierx. — Principe majoritaire et concours de littérature.— L'albanais et l'illyrien. — Lamartine propriétaire en Turquie. — Le Referendum des libraires. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Société anonyme du « Mercure de France ». Assemblée générale ordinaire annuelle. — Les actionnaires de la Société anonyme du *Mercure de France* sont convoqués en assemblée générale ordinaire le dimanche 8 décembre prochain, à cinq heures, au siège social. — A. VALLETTE.

§

Une lettre de M. Théodore Stanton à propos des inédits de Balzac.

Paris, 18 novembre 1912.

Mon cher Directeur,

Dans le numéro du *Mercure* du 1er novembre, vous donnez une liste des œuvres inédites de Balzac, et en tête de cette liste vous placez un manuscrit dont voici la description : « *Du Gouvernement moderne*, étude politique du règne de Louis-Philippe (seul ouvrage terminé). » Il y a dix ans environ, j'achetai, pour plusieurs milliers de francs, de feu M. de Spoelberch de Lovenjoul lui-même, les droits de publication d'un article complet de revue ayant le même titre que celui ci-dessus nommé. Cet article a paru simultanément en anglais dans la *North American Review*, de New-York, et en français dans la *Grande Revue*, de Paris, dont le directeur, à ce moment-là, était Me Labori. Votre affirmation que ceci est le « seul ouvrage terminé » est exactement ce que M. de Spoelberch m'a dit lorsque nous examinions ensemble le manuscrit dans son appartement de la rue d'Alger, et c'est là la raison qui me fit payer si cher les droits de publication. Je pense donc, quoique cela ne soit pas d'une grande importance pratique, que je possède encore les droits de publication de ce manuscrit, si le manuscrit cité ci-dessus est le même, ce qui est fort probable. Mais le véritable but de ma lettre est de vous montrer que le manuscrit placé le premier sur votre liste n'est pas inédit, ce qui ne veut nullement dire que les autres ne le sont pas.

THÉODORE STANTON.

§

Le Monument Léon Dierx. — Voici l'état de la souscription au monument Léon Dierx :

Première liste, publiée le 16 juillet (n° 362).....	1.930 fr.
Mme Gustave Kahn.....	50 »
M. Gustave Kahn.....	100 »
Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques...	50 »
Docteur et Mme Bonniot-Mallarmé.....	25 »
M. André Corneau.....	100 »
M. A. Vollard.....	30 »
M. F. Maury.....	10 »
M. L. Maury.....	10 »
M. Richard Bourdet.....	20 »
M. Camille Schiltz.....	20 »
Mlle Françoise Fleury.....	5 »
Total.....	2.350 »

Les souscriptions sont reçues au *Mercure de France*.

§

Principe majoritaire et concours de littérature. — La « Fondation Kleist », destinée à récompenser des talents jeunes et particulièrement originaux, a décerné pour la première fois ses prix au mois de novembre. Le jury, composé d'écrivains et d'artistes allemands, s'était réuni préalablement à Berlin pour s'entendre sur le mode d'attribution. Sur la proposition de M. Richard Dehmel, il fut décidé de renoncer au système majoritaire généralement en usage dans les concours littéraires et de s'en remettre, pour la désignation des lauréats, à un « homme de confiance » qui fonctionnerait en qualité de commissaire. Le poète allemand avait présenté une motion au règlement pour justifier cette innovation qui porte atteinte au droit de la majorité reconnu par toutes les assemblées jusqu'à ce jour.

La Fondation Kleist, écrit M. Dehmel, a été créée pour encourager des talents neufs et extraordinaires. Tout ce qui est extraordinaire ne saurait en appeler au suffrage du nombre, car nous savons par expérience que les majorités se mettent toujours d'accord pour rendre hommage à une honnête moyenne. Seul, l'individu peut se porter garant de l'extraordinaire et encourir une responsabilité dont il devra se justifier devant les générations futures. Un jury lui permettrait de s'abriter derrière la majorité, pour porter son choix sur une œuvre médiocre, et se dérober ainsi à toute responsabilité.

M. Richard Dehmel, ayant longuement développé ses arguments devant le comité de la « Fondation Kleist », était parvenu à convaincre ses confrères au point que le rôle d' « homme de confiance » lui fut attribué pour cette année. Mais son mandat n'est pas renouvelable et l'an prochain les candidats se trouveront peut-être en présence d'une personne qui s'inspirera de principes esthétiques absolument contraires.

Le choix de M. Richard Dehmel est tombé sur deux jeunes écrivains, MM. Hermann Burte et Reinhard Sorge, qui se partageront le prix et recevront en outre les bourses de voyages mises à la disposition du jury par la *Hamburg-Amerika-Linie* et *le Norddeutscher Lloyd*. M. Burte est l'au-

teur d'un roman : *Wiltfeber, l'éternel Allemand*, dont le *Mercure* a déjà signalé les singulières qualités. Quant à M. Sorge, on lui doit un drame non encore représenté : *le Mendiant*.

§

L'Albanais et l'Illyrien. — Les Albanais, qui vont sans doute recouvrer leur autonomie après vingt siècles d'une sujétion presque continue, présentent un fait de résistance linguistique tout à fait remarquable.

Il est avéré aujourd'hui que leur langue, dans son fonds primitif, représente l'ancien illyrien. C'est le seul idiome indo-européen de la branche gréco-latine qui ait pu tenir tête — et cela jusqu'à l'heure actuelle, — à l'action combinée du grec et du latin, puis des envahisseurs du nord et de l'est.

Tous les autres ont disparu, dès l'antiquité semble-t-il : dialectes messapiens, osques, ombriens en Italie, macédoniens et thraces dans les Balkans, lydiens et phrygiens en Asie Mineure, — les trois premiers groupes absorbés par le latin, les autres par le grec.

L'illyrien lui-même occupait jadis un territoire beaucoup plus vaste qu'aujourd'hui. D'après les témoignages des auteurs anciens, l'Illyrie s'étendait jusqu'à la Croatie actuelle. Tout le nord et le centre furent romanisés, ainsi que la Mésie, comme l'attestent les dernières survivances du dalmate sur la côte et les îlots istro-roumains. La grande poussée slave des VIe et VIIe siècles acheva de resserrer le domaine de l'ancien illyrien.

La carte linguistique de l'albanais ne concorde pas exactement avec la province d'Albanie. L'albanais pénètre à peine en Epire, mais il déborde au nord sur la Vieille-Serbie et jusque sur le sandjak de Novi-Bazar.

Cette langue possède un contingent considérable de mots étrangers, empruntés surtout au grec — dès une époque ancienne — puis au slave et au turc. Le fond primitif a été en grande partie submergé. Il y a peu de de traces d'influences latines anciennes.

Autant qu'on peut en juger par l'albanais actuel, l'illyrien était plus étroitement apparenté au grec qu'au latin.

§

Lamartine propriétaire en Turquie. — Les courageux articles de Pierre Loti et Claude Farrère, en faveur des Ottomans, donnent un regain d'actualité à l'*Histoire de la Turquie* de Lamartine, qui érige un monument grandiose à la gloire de l'Islam. A l'encontre de toute attente, le poète, qui admirait passionnément le héros de Missolonghi, se montra, en effet, sa vie durant, un des plus ardents défenseurs de la cause ottomane. Il avait jugé la Turquie avec bienveillance dans son ouvrage, il la servit plusieurs fois avec éclat, à la tribune, dans la question d'Orient. Il se croyait d'ailleurs issu d'une de ces races pastorales du Caucase, et disait souvent que les meilleurs parmi les hommes habitaient l'Asie.

Tant de généreuse sympathie ne devait pas laisser la Turquie insensible. Pour témoigner sa gratitude, elle offrit à Lamartine, que les créanciers harcelaient, un quart de province au delà de Smyrne, par une concession de trente ans.

Le poète, écrit Henri de Lacretelle, rêva d'aller finir ses jours à l'ombre des cèdres qui avaient entendu chanter David. Il nous invitait tous à émigrer avec

lui et à fonder une colonie française sous le vrai soleil. Il voyait dans cette magnifique concession dix fois le montant de sa dette en France.

— Vous devez être tous plus ou moins à court d'argent, nous disait-il plaisamment. Venez, nous partagerons la terre promise.

Il envoya Charles Rolland comme négociateur à Constantinople. Celui-ci s'acquitta habilement de sa mission. Lamartine ne pouvait pas exploiter par lui-même. Une compagnie anglaise se présenta comme fermière, et offrit trois ou quatre cent mille francs par an.

Le divan s'émut de cette immigration. Il avait voulu se décorer de Lamartine et non pas d'une association britannique. Il refusa l'autorisation,

M. et Mme de Lamartine partirent pour Constantinople. Là, il fallut encore redescendre du haut des espérances. Le sultan fut inflexible. Il ne dépouilla pas Lamartine de son bienfait, mais il loua pour son compte et pour vingt années la concession au prix de 30.000 francs. Ils se réduisaient d'un tiers avec le change. La somme était donc extrêmement insuffisante vis-à-vis des intérêts de la dette.

D'extrémité en extrémité, Lamartine dut recourir aux appels incessants, à l'abonnement au *Cours de littérature* et aux amorces d'une loterie qui déguisait mal une souscription.

§

Le referendum des libraires. — Du procès-verbal de la réunion du bureau de la Chambre syndicale des Libraires de France, tenue au Cercle de la Librairie le 8 novembre 1912 :

Sur la quantité de Bulletins dépouillés jusqu'à ce jour, deux libraires seuls sont satisfaits de la situation et ne demandent rien, 3 o/o sont partisans du *statu quo* avec quelques améliorations, 12 o/o réclament une marche plus ou moins accentuée vers le prix fort, et enfin 85 o/o demandent l'application générale de la vente au prix marqué.

Comme il ne reste plus environ qu'un tiers des bulletins à dépouiller, on peut prévoir que la majorité acquise aux partisans du retour de la vente aux prix marqué sera considérable.

§

Publications du « Mercure de France ».

ŒUVRES DE ÉMILE VERHAEREN (*Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze Mois. Les Visages de la Vie*). Vol. gr. in-18, format o m. 20 × o.135, tiré sur beau papier, 7 francs (25 ex. sur vélin d'Arches, à 20 francs).

LA PENSÉE D'HENRI BERGSON, par Joseph Desaymard, avec un portrait et un autographe (collection *les Hommes et les Idées*, nº 25). Brochure in-16, o fr. 75.

AINSI PARLAIT JÉROBOAM, *ou la Finance en actions*, par Bottom. Vol. petit in-18, 2 fr.

LE PUITS D'AZUR, poèmes, par Jean Dominique. Vol. in-18, 2 fr.

§

Le Sottisier universel.

M. Alfred Mézières a quatre-vingt-six ans... Son père avait publié une *Histoire critique de la Littérature anglaise*, et lorsque ces trois volumes paraissaient, en 1834, Alfred Mézières avait déjà dix-huit ans. — *Le Temps*, 22 novembre.

Il s'est brisé la rotulle du pied droit. — *Echo de Paris*, 9 novembre.

M. Emile Richebourg reste donc seul candidat à ce fauteuil, de même que le général Lyautey est seul candidat au fauteuil Henry Houssaye. — *La Dépêche*, 11 octobre.

Coquilles et drôleries.

Elle recouvrit la liberté. — A. MÉZIÈRES, *de l'Académie française. Le Temps*, 23 juillet.

Les jurés parisiens dégorgent d'indulgence pour les drames passionnels. — *Le Matin*, 22 octobre.

Kipling n'était plus universellement lu, comme au temps de *l'Eve victorieuse*. — A. B. C., Genève, 24 octobre.

On demande à la Bourse du travail un ouvrier sellier-garnisseur, un apprenti ou demi-garçon épicier. — *Le Télégramme*, 8 novembre.

Arrêté fixant la liste des auteurs français pour le certificat d'aptitude et l'enseignement des langues vivantes : Victor Hugo : *Le Petit Roi de Galicie*. — Bulletin du ministère de l'Instruction publique, 1912, p. 875.

MERCVRE

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE [G. ROY], 7, rue Victor-Hugo.

ANTISEPTIQUE AU CRYSTOL

CRYSTOL TOILETTE

à l'usage des dames soucieuses de leur santé.

Phie TRAPENARD, 35, rue des Dames, Paris

CAPSULES DE QUININE PELLETIER

Les Capsules de Quinine de Pelletier sont souveraines contre les *Fièvres*, les *Migraines*, les *Névralgies*, l'*Influenza*, les *Rhumes* et la *Grippe*.

EXIGER LE NOM :

PELLETIER

Dans toutes Pharmacies

APIOLINE CHAPOTEAUT

DOULEURS PÉRIODIQUES IRRÉGULARITÉS PROMPTEMENT SUPPRIMÉES

Dans toutes les Pharmacies. En gros, à Paris, 8, rue Vivienne.

SANTÉ RÉGULARITÉ

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

PARIS A LONDRES

Viâ ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN PAR LA GARE SAINT-LAZARE

Services rapides tous les jours et toute l'année (Dimanches et Fêtes compris).

Départs de Paris-Saint-Lazare :
à 10 h. 15 matin (1re et 2e cl.) et à 9 h. soir (1re, 2e et 3e cl.).

Départ de Londres :

Victoria (Cie de Brighton) à 10 h. matin (1re et 2e cl.) et à 8 h. 45 soir (1re, 2e et 3e cl.)

London-Bridge à 9 h. 50 matin (9 h. 25 le dimanche (1re et 2e cl.) et à 8 h. 45 soir (1re, 2e et 3e cl.).

Voie la plus pittoresque et la plus économique.

Billets simples valables 7 jours. 1re classe, 48 fr. 25, — 2e classe, 35 fr. — 3e classe, 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour valables 1 mois. 1re classe 82 fr. 75. — 2e classe, 58 fr. 75. — 3e classe, 41 fr. 50.

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à toutes les gares situées sur le parcours, ainsi qu'à Brighton.

Chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée

La Compagnie mettra en marche, à partir du 21 Décembre, le train de nuit extra-rapide desservant la Côte d'Azur.

Aller : Départ de Paris : 19 h. 45. — Arrivée à Nice 10 h. 17, à Monte-Carlo 10 h. 59, à Menton : 11 h. 1

Retour : Départ de Vintimille : 18 h. 09 ; de Menton 18 h. 33 ; de Monte-Carlo : 18 h. 54 ; de Nice : 19 h. — Arrivée à Paris : 10 h. 30.

Ce train aura lieu :

— à l'aller, du 21 décembre au 30 avril, sauf les jeud
— au retour, du 22 décembre au 1er mai, tous les jo sauf le jeudi (toutefois il aura lieu les jeudis 27 m et 3 avril).

Trajet de Paris à Nice en 14 heures 1/2

Ce train est composé de grandes voitures à bogie à intercirculation offrant des places de 1re classe s supplément, des places de lits complets, de lits-sa avec draps et de lits-salons, d'un sleeping-car, wagon-restaurant et de couchettes entre Paris et Tou

Nombre de places limité.

On peut retenir ses places d'avance moyennant supplément de 2 fr. par place.

Collection Henri Rouart

PREMIÈRE VENTE

TABLEAUX
ANCIENS & MODERNES

PAR

Boilly — Breughel — Champaigne (Ph. de)
Chardin — Danloux — David — Duplessis — Fragonard — Goya
Greco — Baron Gros — Lepicié — Poussin — Prud'hon
Ribera — Robert (Hubert) — Teniers — Tiepolo — Velasquez
Boudin — Brown (J.-L.) — Cezanne — Chaplin — Corot — Courbet — Daumier
Decamps — Degas — Delacroix — Diaz — Dupré (J.)
Fantin-Latour — Forain — Harpignies — Ingres — Isabey — Jongkind
Lami (E.) — Lépine — Manet — Millet — Monet — Monticelli
Pissaro — Renoir — Ribot — Ricard — Rousseau (Th.)
Tassaert — Toulouse, Lautrec, etc...

DEUXIÈME VENTE

DESSINS & PASTELS
ANCIENS ET MODERNES

PAR

Barye — Boucher — Caresme — Corot — Daubigny
Daumier — David — Decamps — Goya — Guardi — Ingres
Isabey — Jongking — Lagneau — Lami (E.) — Lhermitte — Manet
Millet — Pissaro — Poussin — Prud'hon — P. de Chavannes
Rousseau (Th.) — Tassaert — Tiepolo, etc.

Vente après décès

à Paris, Galerie MANZI-JOYANT, 15, rue la Ville-l'Evêque

1re VENTE les Lundi 9, Mardi 10 et Mercredi 11 Décembre 1912 } *à 2 heures précises*
2e VENTE les Lundi 16, Mardi 17 et Mercredi 18 Décembre 1912 }

COMMISSAIRES-PRISEURS :

Me F. LAIR-DUBREUIL
6, rue Favart, 6
PARIS

Me HENRI BAUDOIN
Successeur de Me P. CHEVALLIER
10, rue de la Grange-Batelière, 10

EXPERTS :

MM. DURAND-RUEL et Fils
16, rue Laffitte

M. HECTOR BRAME
2, rue Laffitte

EXPOSITIONS

des tableaux : *Particulière :* 7 Décembre ; — *Publique :* 8 Décembre
des dessins : *Particulière :* 14 Décembre ; — *Publique :* 15 Décembre

DE 1 HEURE 1/2 A 6 HEURES

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

TE au Palais, le 18 déc. 1912, à 2 heures. 1er lot : **Maison à Paris**

25, RUE DE BRUXELLES.

u brut : 16.140 fr. **Mise à prix : 240.000** fr.;

t : Maison à Paris **1, RUE JOUFFROY**

3 5 **R. CARDINET.** Revenu br. : 21.620 fr. **M.** à pr. : **310.000** fr.

: Maison à Paris **132, RUE CARDINET.**

u brut : 29.020 fr. **M.** à pr. : **410.000** francs.

sser Mes CHAISEMARTIN, JUILLIARD et VERNIER, s à Paris; — Mes DUHAU et RAFIN, notaires à

NTROUGE (Seine). **Pr.** 35, r. Victor-Hugo. Ce : 97m44. Libre. **M.** à pr. : **10.000** fr. h.n., P., 17 d. 1912. Me JOSSET, n., 66, r. Petits-Champs.

---

te au Palais, samedi 7 décembre 1912, 2 heures.

n Immeuble à Paris, **15, RUE MONSIEUR**

nprenant bâtiments divers et jardins. enance : 1.680 mètres. Le tout à usage de Maide santé. **Mise à prix : 250.000** francs, 'esser pour renseignements à Me BRUNET, avoué la Direction des Domaines, 9, rue de la ue.

---

n à ris Rue de **PHALSBOURG, 18.** Ce : 335m. R. br. : 21.435 fr. pr. : **300.000** fr. A adj., ch. not. Paris, 10 déc. . : Me COTTENET, not., 25, boul. Bonne-Nouvelle.

---

boul. Diderot, 78. Propr. r. Reuilly, 34 *bis*. Ce : 428m et 1.940m. R. br. 18.222 fr. et 16.649 fr. **M.** : **160.000** fr. et **150.000** fr. Adj. ch. not., Paris, 1912. S'ad. not., Me BREUILLAUD et A. MOREL d'ARnot., 9, r. Renard, d. e.

---

2 Maisons 1° R. du **FG ST-ANTOINE, 158** et dr. au bail. Terrain contigu; Ce : 900m. R. br. : 26.000 fr. **M.** à pr. **300.000** fr.; 2° R. St-Denis, 216; Ce 387m. R. br. : 18.860 fr. **M.** à pr. : **200.000** fr. Adj. 10 déc. Me FAY, 11, r. St-Florentin.

Vente au Palais, à Paris, le 14 décembre 1912, à deux heures : 1° et 2° **DEUX TERRAINS A BILLANCOURT,** av. des Moulineaux. Cont. : 2.044 m. 77 et 1.054 m. 40 environ. **Mises à prix : 15.000** fr. et **8.000** fr.;

3° MAISON A CLICHY-LA-GARENNE, 100, boulevard National. Revenu net : 9.700 fr. environ. — **Mise à prix..... 220.000** francs;

4° à 26° **Vingt-trois Terrains A GENNEVILLIERS,** lieudit « Le Gros-Orme ». Cont. variant de 638 mètres à 1.377 mètres 50. **M.** à prix variant de **500** francs à **2.700** francs; 27° **TERRAIN A GENNEVILLIERS** lieudit « Le Passoir ». Cont. : 3.500 m. env. **M.** à prix : **7.000** fr.;

28° PROPRIÉTÉ A LEVALLOIS-PERRET, 5, rue de Metz. Revenu net : 26.000 fr. environ. **Mise à pr. : 450.000** fr.; 29° **TERRAIN A LEVALLOIS-PERRET,** 170, rue du Bois. Cont. : 167 m. 70 env. **Mise à pr. : 5.000** fr.; 30° **MAISON A LEVALLOIS-PERRET,** 3, rue de Metz. **Mise à prix : 150.000** francs; 31° et 32° **DEUX TERRAINS A LEVALLOIS-PERRET,** rue Victor-Hugo, nos 3 et 5 présumé. Cont. : 805 mètres 40 et 557 mètres 60 environ. **M.** à prix : **52.500** et **35.000** francs. S'adresser : à Mes HENRI CAZIER, DELACOURTIE et CHARNEAU, avoués à Paris; TAUCHEY et LAEUFFER, notaires à Paris.

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations thermales et balnéaires des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année, dans les gares des réseaux du Nord, *Paris-Nord excepté*, de tat, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le yageur et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours *aller retour compris* d'au moins 300 kilomètres. Pour une famille de 2 personnes, 20 o/o ; de personnes 25 o/o ; de 4 personnes, 30 o/o ; de 5 personnes, 35 o/o ; de 6 personnes ou plus, o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins 4 personnes et le prix s'obtient en ajoutant prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la mille en plus de trois.

Durée : 33 *jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.*
Faculté de prolongation moyennant un supplément de 10 0/0.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages xcursions de famille, etc ..., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Service comrcial de la Compagnie, 54, boulevard Hausmann, à Paris (IXe arrond.), le montant du livret, 0 fr. 25.

BULLETIN FINANCIER

La campagne de la guerre d'Orient, foudroyante au début, subit un ralentissemen suite de l'entrée en scène du « Général Choléra ». La Turquie a demandé un armi Les Etats balkaniques l'ont accepté, mais à des conditions tellement dures au sens Turquie que celle-ci a décidé de reprendre la lutte. En somme, la question d'Orient pas encore résolue, et il est probable que sa solution définitive traînera longtemps e en longueur.

En tout cas, le monde des affaires ne se montre pas trop inquiet. Les marchés quent une amélioration sur la dernière quinzaine. La rente française est reven cours de 90 ; l'Extérieure Espagnole s'avance à 93,25, l'Italien à 98,50. Les fond Etats balkaniques se présentent en bonne posture, le Bulgare 5 0/0 1902 à 505, l'He que 5 0/0 1881 à 309, le Serbe à 82,45. Le Turc Unifié lui-même est en légère rep 84,60. La Banque Ottomane s'inscrit à 628. Les fonds russes sont généralement tenus : le Consolidé 4 0/0 cote 94,60 ; le 4 0/0 1901, 94 ; le 4 1/2 0/0 1909 1 et le 5 0/0 1906, 103,15.

Les chemins de fer français progressent également : l'Est à 908, le Lyon à 12 Nord à 1643, l'Orléans à 1315, le Midi à 1125, l'Ouest à 894.

Les établissements financiers sont en hausse notable : le Crédit Foncier à 830, Crédit Lyonnais à 1587, le Comptoir d'Escompte à 1009, la Société Générale à 8 Banque de Paris et des Pays-Bas à 1728, le Crédit Mobilier à 672, la Banque Fra à 300.

Il n'est toujours pas question d'affaires et il ne peut pas en être question.

LE MASQUE D'OR

Demandez le Catalogue 73 envoyé **franco** ainsi que le prospec spécial du

" TERPI "

pour relier soi-même

toutes publications, tous fascicules, etc.

Maison TERQUEM, 19, rue Scribe, PARIS

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, C. ✻
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✻
Administrateur Directeur : M. P. BOYER, ✻

OPERATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

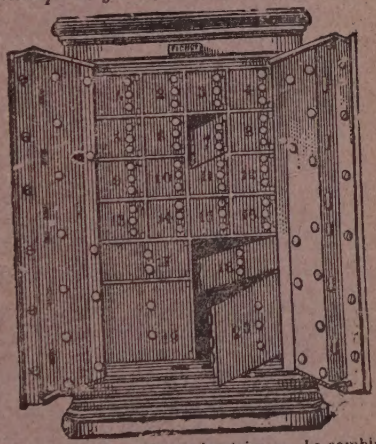
AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½..... ..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans..... 2 0/0

Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux ;* ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CREDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants ; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.